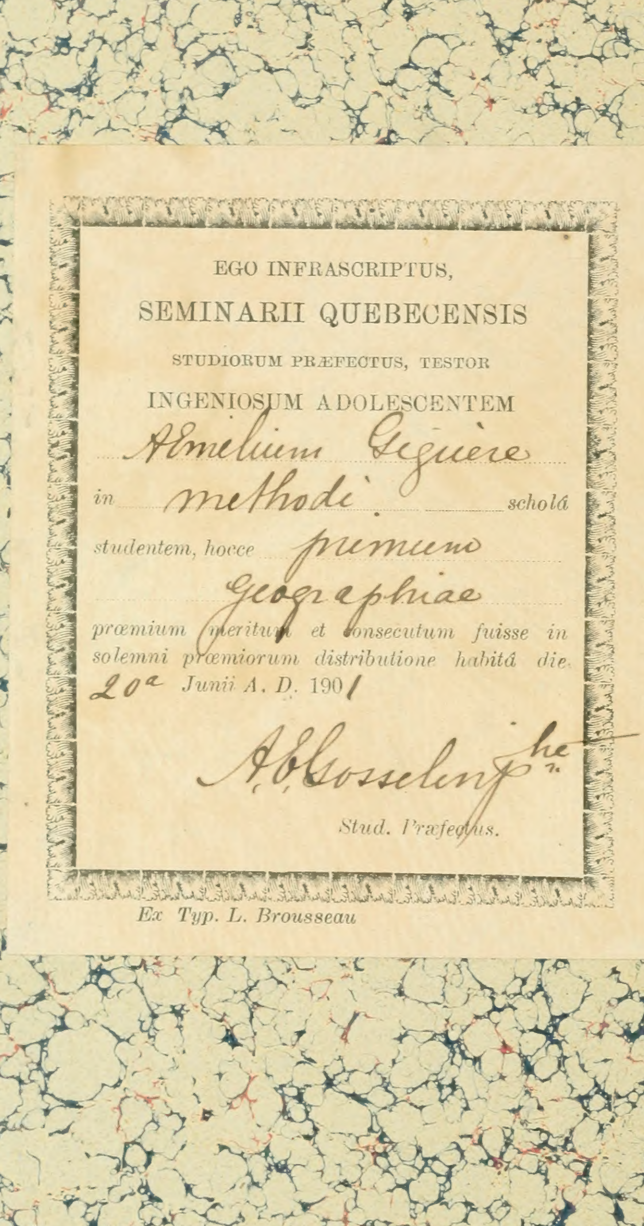

SEMINARIUM
QUEBECENSE



EGO INFRASCRIPTUS,

SEMINARII QUEBECENSIS

STUDIORUM PRÆFECTUS, TESTOR

INGENIOSUM ADOLESCENTEM

Aemilium Giguère

in methodi scholá

studentem, hocce primum

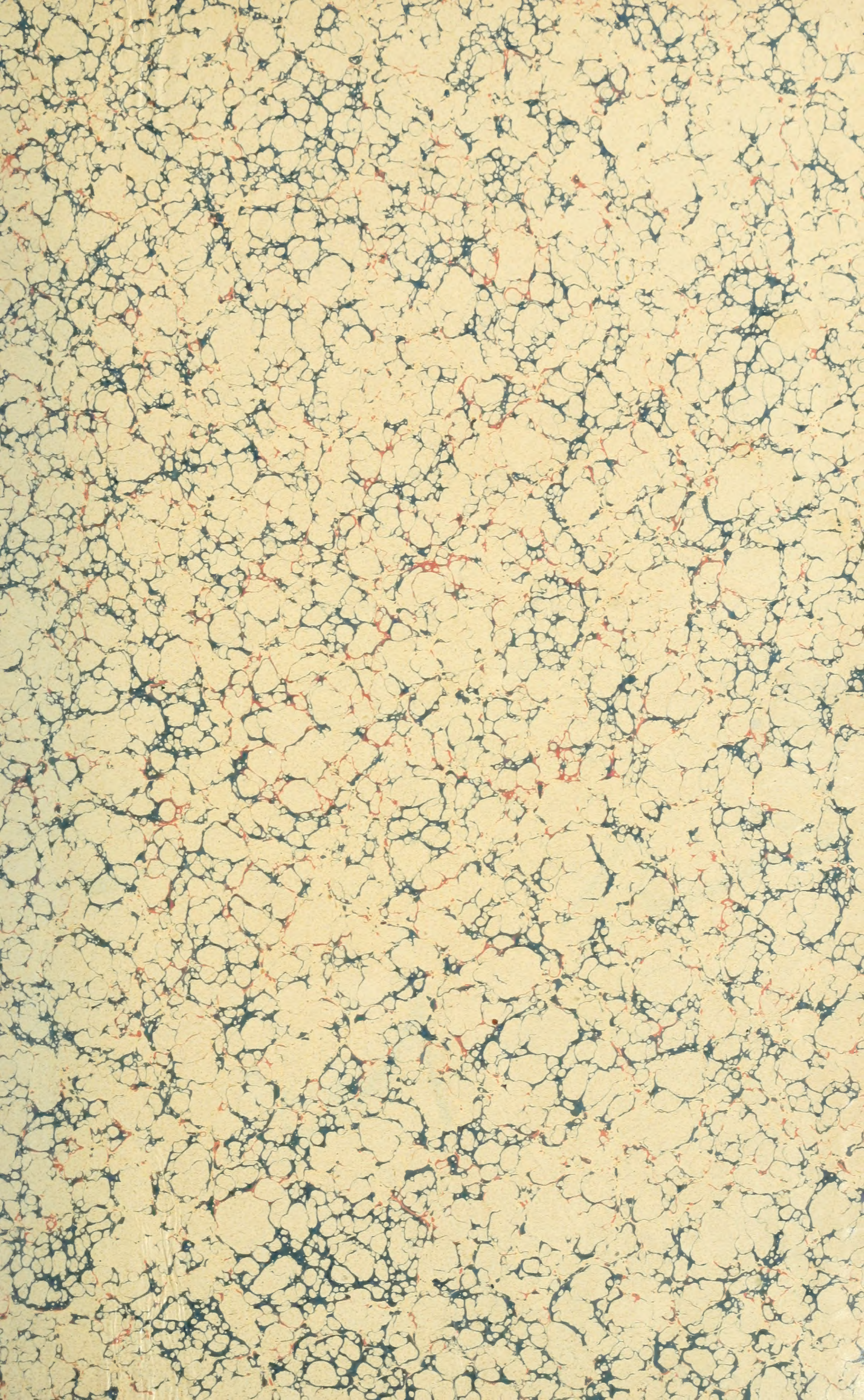
Geographiae

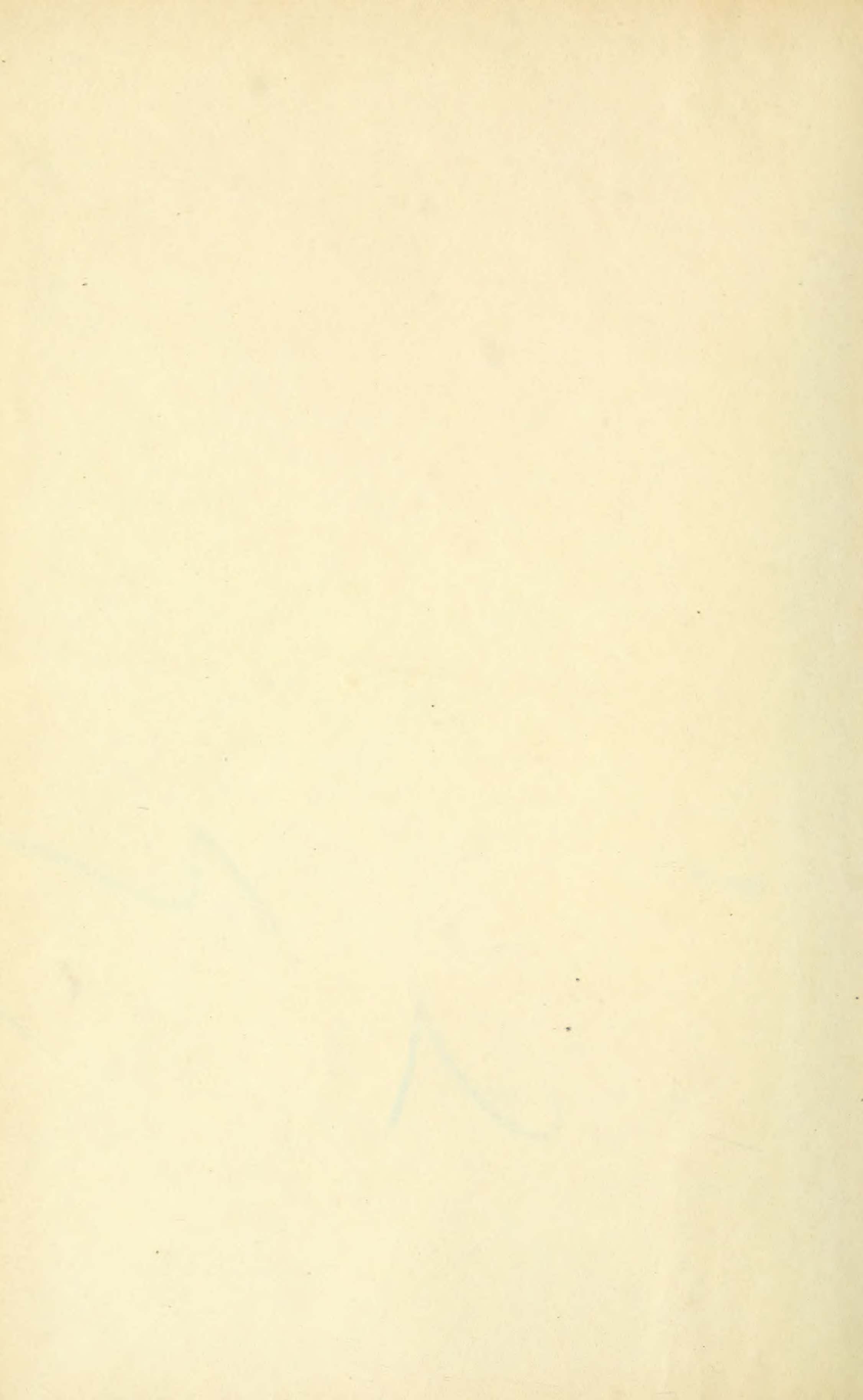
præmium meritum et consecutum fuisse in solemni præmiorum distributione habitâ die 20a Junii A. D. 1901

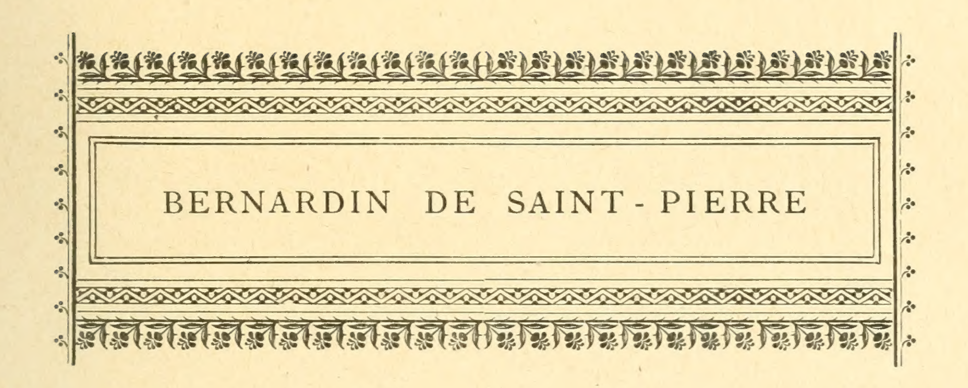
A. E. Gosselin ptre

Stud. Præfectus.

Ex Typ. L. Brousseau






BERNARDIN DE SAINT-PIERRE





Il aimait à contempler les paysages hollandais... (P. 56.)

LA VIE

ET LES AVENTURES

DE

Bernardin de Saint-Pierre

D'APRÈS

LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES.



LILLE

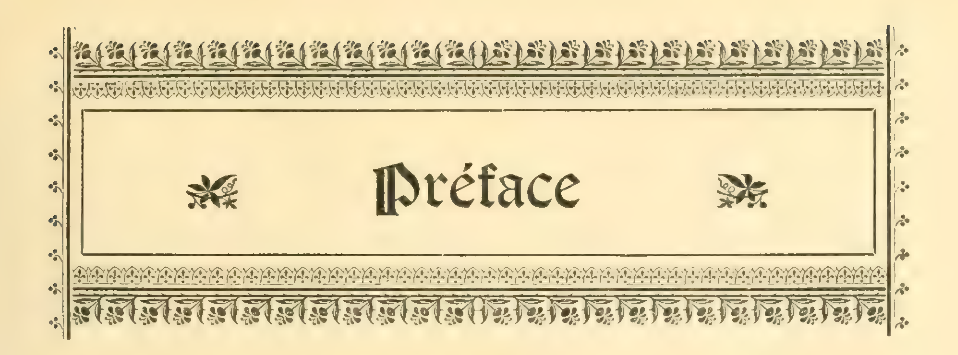
MAISON SAINT-JOSEPH

Grammont (Belgique)

ŒUVRE DE SAINT-CHARLES.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE



Préface

PEU *d'écrivains ont été plus étrangement calomniés, nous semble-t-il, que Bernardin de Saint-Pierre. Le jugement d'un grand nombre de ses contemporains pourrait se résumer dans les lignes suivantes de l'auteur des* Fauteuils de l'Académie française, *qui pourtant apprécie d'une manière assez impartiale les membres de l'Institut :*

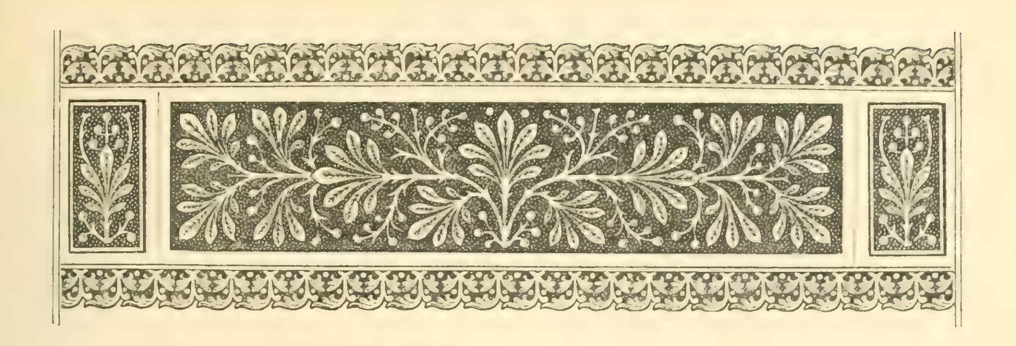
« Si la parole de Buffon : Le style c'est l'homme, est une vérité, on est forcé de reconnaître qu'il y a de nombreuses exceptions à cette règle et que, sous plusieurs rapports, l'auteur de Paul et Virginie *en est une. Son style, il est vrai, reflète à merveille le goût et la capacité qu'il avait pour l'observation et la description; il accuse l'harmonie intérieure qui vibrait dans cette âme rêveuse et contemplative; il laisse même entrevoir cette tendance aux exagérations paradoxales et systématiques qui furent le trait distinctif de son esprit et dont il ne parvint jamais à s'affranchir entièrement. Mais que de beautés dans ce style délicieux que l'on ne trouve pas dans l'homme! Et que de défauts, d'inégalités, de petitesses dans le caractère de l'homme dont le style ne présente pas la plus petite impression! Ce que respire surtout la lecture des* Harmonies de la nature, *c'est l'honnêteté et la bonté : « Vos ouvrages, disait Louis XVI à Bernardin, sont ceux d'un honnête homme. » Certes, le monarque était bon juge en cette matière de l'honnêteté, et l'impression qu'il a ressentie à*

la lecture de ces livres, tous les connaisseurs l'ont éprouvée comme lui; et pourtant, combien, dans l'histoire de cet illustre écrivain, l'impression générale est différente! Dur à ses inférieurs, insoumis à ses chefs, insupportable à ses égaux, avare, débauché, flatteur de la toute-puissance, prompt à demander ou à recevoir d'indignes secours, tel est, sans parler des idées fausses et des théories chimériques, l'homme qui écrit d'une manière si ravissante; tel est l'auteur à qui tout le monde dirait volontiers comme Louis XVI : « Vos livres sont ceux d'un honnête homme. »

Nous n'hésitons pas à nous inscrire en faux contre ce jugement. Non, Bernardin de Saint-Pierre n'était ni dur, ni insupportable, ni avare, ni flatteur : c'est le contraire qui est vrai. Et voilà pourquoi nous pensons accomplir une bonne action en publiant le récit authentique des principaux événements de sa vie. Lorsqu'on nous aura lu, on verra que le personnage est en parfaite harmonie avec son style, son génie littéraire et les principes exposés dans ses écrits. On verra que s'il a eu la faiblesse de ne pas pratiquer ostensiblement les devoirs de la religion catholique, à laquelle il déclarait appartenir, il eut du moins le rare courage de tenir tête à toute la coterie philosophique lorsqu'il fut dans le cas d'affirmer l'existence de Dieu et sa Providence.

Au surplus, cette Vie est si intéressante en elle-même et, à tous égards, si instructive, qu'il serait regrettable de ne pas la faire connaître aux jeunes gens. Ils apprendront de Bernardin de Saint-Pierre que l'ambition fait le tourment du cœur qui s'y livre et lui prépare les plus cruels désenchantements, tandis que la simplicité, la modestie, la confiance en Dieu, l'amour de la nature et la fidélité à contempler l'œuvre du Créateur dans chacune de ses merveilles, nous font goûter les plus douces satisfactions auxquelles on puisse prétendre ici-bas.





VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de Bernardin. — Le petit ermite. — La vie de famille. — Curieuses anecdotes. — Piété précoce. — Compassion pour tous les êtres souffrants. — Lecture passionnée de la vie des saints. — Les figues dérobées. — Marraine et filleul. — En route avec un frère capucin. — Admirateur de Robinson. — Voyage à la Martinique. — Velléités de vocation religieuse : enthousiasme pour les missions. — Le collège de Rouen. — Un changement funeste. — L'école des ponts et chaussées. — Un brevet d'ingénieur militaire.

UN matin de l'année 1746 on pouvait voir, sur l'une des routes les plus pittoresques de la Normandie, un petit bonhomme de neuf ans, chargé pour tout bagage d'un mince paquet contenant des provisions de bouche. D'où venait-il et où allait-il? Il quittait la ville du Havre, après lui avoir adressé dans le fond de son cœur un éternel adieu, et il s'en allait bravement faire l'apprentissage de la vie d'ermite au fond d'un bois.

Jamais jusque-là notre jeune émule des solitaires de la Thébaïde n'était sorti de la maison de ses parents à une heure aussi matinale ; aussi tout lui semblait nouveau; il croyait voir le soleil poindre à l'horizon pour la première fois, et il éprouvait une sorte d'ivresse

à contempler le magique spectacle de l'aurore d'une belle journée. La campagne était radieuse; les prairies, les vergers, les collines se déroulaient sous ses yeux en formant un panorama d'une grâce ravissante. Ce qui l'enchantait surtout, c'était de se trouver seul au milieu de toutes ces merveilles de la nature et de se sentir entièrement maître de ses actes.

S'étant engagé dans un joli sentier aux détours capricieux, qu'entrecoupaient souvent de petits ruisseaux dont les bords étaient réunis par une mauvaise planche, l'intéressant voyageur se trouva bientôt à l'entrée d'un bosquet. Toute trace d'habitation avait disparu; on entendait à peine dans le lointain quelques bruits indistincts qui venaient s'éteindre aux premiers arbustes des fourrés au milieu desquels il s'aventurait. L'amant de la solitude jugea que ce lieu devait être désert, à peu près inaccessible aux hommes et très convenable pour y vivre en ermite. Ce fut donc là qu'il s'arrêta. Une souche devint le siège sur lequel il reposa ses membres fatigués d'une longue marche, et une pierre recouverte de son mouchoir lui servit de table. Il ne lui fallut pas longtemps pour y ranger ses maigres provisions.

Le petit déjeuner champêtre lui parut délicieux. Pour lors comme il aimait passionnément la nature, il ne songea plus qu'à la contempler à son aise, et bientôt il tomba dans une sorte d'extase. Le silence du bois, les légers frémissements du feuillage sous la caresse des zéphyrs, les jeux de lumière produits par les rayons du soleil à travers les branches des grands arbres, tout le luxe d'une naissante végétation captivait son âme poétique. Lorsque ses yeux étaient éblouis de ce grandiose spectacle, il les reposait avec un charme indéfinissable sur les mille petits détails qu'il pouvait considérer et étudier autour de lui : la mousse, les fleurettes, les insectes. Et comme l'enfant était naturellement pieux, que son cœur innocent aimait à s'élever vers le Père qui règne au ciel, il entremêlait ses contemplations de ferventes prières; les larmes s'échappaient de ses yeux tandis qu'il bénissait le Créateur de tant de merveilles. L'heureux enfant! le monde avec ses vanités lui semblait digne de tout son mépris.

N'était-il pas bien au-dessus de ses misérables jouissances? Nétait-il pas libre et indépendant, dans son petit royaume improvisé?

Au milieu de ces douces rêveries le solitaire ne s'apercevait pas que les heures s'écoulent dans le silence des forêts aussi bien que dans l'agitation des grandes villes. Le soleil était monté à l'horizon, le moment du dîner approchait, mais les provisions de bouche étaient épuisées...

Notre petit ermite commença à explorer le taillis où il avait élu domicile. La nature lui avait peut-être ménagé quelque rayon de miel sauvage qui suffirait à calmer sa faim; l'eau fraîche d'une source ou des fruits juteux pourraient le désaltérer. Ses explorations furent stériles. N'ayant trouvé ni miel sauvage, ni source d'eau fraîche, ni fruits juteux, il se résigna donc à cueillir quelques mûres encore vertes et il arracha avec peine, de ses petites mains délicates, quelques racines presque desséchées.

Soudain il se rappelle ses pieuses lectures : la vie des moines du désert lui revient en mémoire avec ses merveilleux épisodes: Antoine défendu par un ange contre les animaux féroces qui peuplaient sa retraite; Paul nourri d'une manière miraculeuse, et bien d'autres ermites que la Providence avait secourus par une intervention éclatante. Pauvre petit! il oubliait seulement que ces grands saints n'étaient pas des déserteurs de la maison paternelle et qu'ils n'étaient pas venus dans leur sauvage solitude pour y rêver tout à leur aise, en écoutant le chant des oiseaux! Persuadé que sa situation ne différait pas de la leur, il s'agenouilla sur l'herbe et se mit à prier avec une inébranlable confiance, bien décidé à persévérer dans ses supplications jusqu'à ce qu'un messager du ciel lui apportât son dîner.

Le messager céleste ne vint pas; et pourtant la Providence, toujours bonne pour ceux qui l'invoquent, n'avait pas abandonné le petit solitaire. Tandis qu'il se préparait à passer la nuit au pied d'un arbre, il entendit qu'on l'appelait. Qui donc avait pu découvrir sa retraite? Qui venait troubler ses pieuses méditations?... C'était sa bonne, excellente fille, qui la première avait

constaté sa fuite, à l'heure du déjeuner et partagé la douloureuse inquiétude de ses parents. S'étant mise immédiatement en campagne, elle avait demandé, d'abord dans le voisinage, puis aux gens du faubourg, si l'on n'avait pas vu le petit fugitif. Heureusement, une des personnes à qui elle s'adressa put la renseigner sur la direction qu'il avait prise; de proche en proche elle recueillit de nouvelles indications, mais il lui avait fallu toute la journée pour retrouver sa trace dans le bois, et elle le rencontrait enfin, au moment où le désespoir commençait à la gagner. Transportée de joie en l'apercevant, elle ne songea même pas à lui faire un reproche, ne trouvant autre chose à lui dire sinon qu'elle avait bien souffert, que ses parents l'attendaient avec une extrême inquiétude et qu'il devait avoir bien faim. L'enfant ne savait ce qu'il devait répondre. Il eut d'abord l'idée de demeurer dans le bois et de renvoyer sa bonne; mais il devinait qu'elle ne consentirait jamais à partir seule. Puis sa vocation d'ermite s'était singulièrement affaiblie. Il se leva donc, quoique à regret, versa quelques larmes et, se tenant au bras de sa bonne, car il se sentait bien faible, il rentra chez ses parents.

Le petit ermite de neuf ans n'était autre que Bernardin de Saint-Pierre, dont nous allons raconter la vie.

Si nous la commençons par cet épisode, c'est qu'il nous paraît caractériser d'une manière saisissante la trempe d'esprit de Bernardin, et même toute son existence. Tel que nous le voyons dans cette première aventure d'écolier, tel il sera durant toute sa carrière. L'amour de la nature est son trait dominant; il forme sans cesse de beaux projets, mais qui ne sont le plus souvent que les rêves d'une bonne âme; il est naturellement porté à l'amour de Dieu et se fait dans ses écrits le champion de sa Providence, mais sa religion demeure vague, fantaisiste, elle se nourrit d'illusions et de chimères au lieu de s'appuyer sur le solide fondement de la foi catholique. Homme d'une extrême sensibilité, heureux de se dévouer au bonheur des autres et ne demandant pour lui-même que la satisfaction d'être compris et encouragé, il est perpétuellement en butte à la malveillance; on

méconnaît ses intentions, on traverse ses desseins, on méprise ses œuvres philanthropiques ; et comme il n'a, pour se consoler de tant de mécomptes et d'injustices, qu'une frivole religiosité, il est toute sa vie malheureux.

Henri-Bernardin de Saint-Pierre est né au Havre, le 19 janvier 1737. Son père, Nicolas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble ; il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais, et quoiqu'il ne pût donner des preuves de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfants comme d'une gloire appartenant à la famille. Le jeune Henri avait deux frères, Dutailly et Dominique, et une sœur nommée Catherine. Cette dernière était spirituelle et d'un physique agréable, mais vaine et précieuse : aussi refusa-t-elle tous les partis qui se présentaient, sans que sa mère pût vaincre cette ridicule vanité. Dutailly lui ressemblait sous ce rapport : tourmenté comme elle d'un présomptueux orgueil, il détestait l'étude, affectait de se moquer du latin et de ceux qui l'enseignent. Il ne cessait de répéter qu'il voulait aller à la cour, et que c'était l'épée à la main, et non avec la grammaire, qu'un brave devait faire fortune. Son père n'approuvait que trop ces soi-disant gentillesses ; il croyait y reconnaître les inspirations d'un esprit supérieur qui dédaigne les routes communes. Dutailly fut donc militaire ; mais ses prétentions exagérées, l'inconstance de ses projets, la violence de son caractère, nuisirent à son avancement. Toujours malheureux et toujours incorrigible, il devint le fléau de sa famille, et mourut victime d'une entreprise aventureuse où son ambition l'avait jeté.

Dominique, le plus jeune de tous, avait un caractère plus froid et se montrait plus sensé. Il entra de bonne heure dans la marine, où il acquit l'estime générale. Devenu capitaine de vaisseau, il fit plusieurs voyages de long cours ; puis il se retira à la campagne, après avoir épousé M[lle] de Grainville, charmante femme, à la perte de laquelle nous verrons qu'il ne put survivre.

Quant à Henri, l'aîné, il réunissait à lui seul les défauts et les qualités de ses deux frères, et il y joignait une imagination brillante qui devait lui devenir fatale. Dès sa plus tendre jeunesse, ses lectures le jetèrent dans les rêveries d'un monde idéal où il se créa une existence et des habitudes solitaires. Toutes ses sensations devenaient aussitôt des passions. L'injustice le révoltait, elle pouvait même égarer un moment son cœur, mais il ne fallait qu'une émotion tendre pour le ramener. Élevé dans les pratiques d'une ardente piété, il disait souvent, en se rappelant ses premières impressions, qu'il serait devenu méchant si sa confiance en Dieu n'avait redoublé à mesure qu'il souffrait du côté des hommes. Ce sentiment donnait une telle énergie à son âme, que dans son enfance, quand il se croyait victime d'une injustice, sa consolation était de songer que Dieu lit au fond des cœurs et qu'il voyait la pureté du sien. Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de pouvoir l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par sa bonne, nommée Marie Talbot, à laquelle du reste il portait un sincère attachement. Confiant dans son innocence, il se défendit d'abord avec calme; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter et donner un éclatant démenti à sa bonne. Mme de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans son attente, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, Bernardin se révolta contre ce qu'il appelait l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait et, — non plus que dans le bosquet où il avait cherché un ermitage, — le miracle ne

s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice et bientôt il finit même par douter un instant de l'existence de Dieu. Sa piété peu éclairée ne lui laissait pas entrevoir que la première condition pour être exaucé, c'est de se soumettre à la volonté du Tout-Puissant; il ne réfléchissait pas non plus qu'il serait souverainement déraisonnable de prétendre que le Maître de l'univers dût déroger aux lois de la nature pour abréger la punition d'un enfant. En proie à un vif dépit, il s'assit donc près de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber; et il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque le soleil, perçant les nuages qui le couvraient depuis le matin, un de ses rayons vint frapper la croisée en face de laquelle se tenait le petit incrédule. A la vue de cette clarté si vive et si pure, Henri sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh! il y a un Dieu! oui, il y a un Dieu!... » Puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

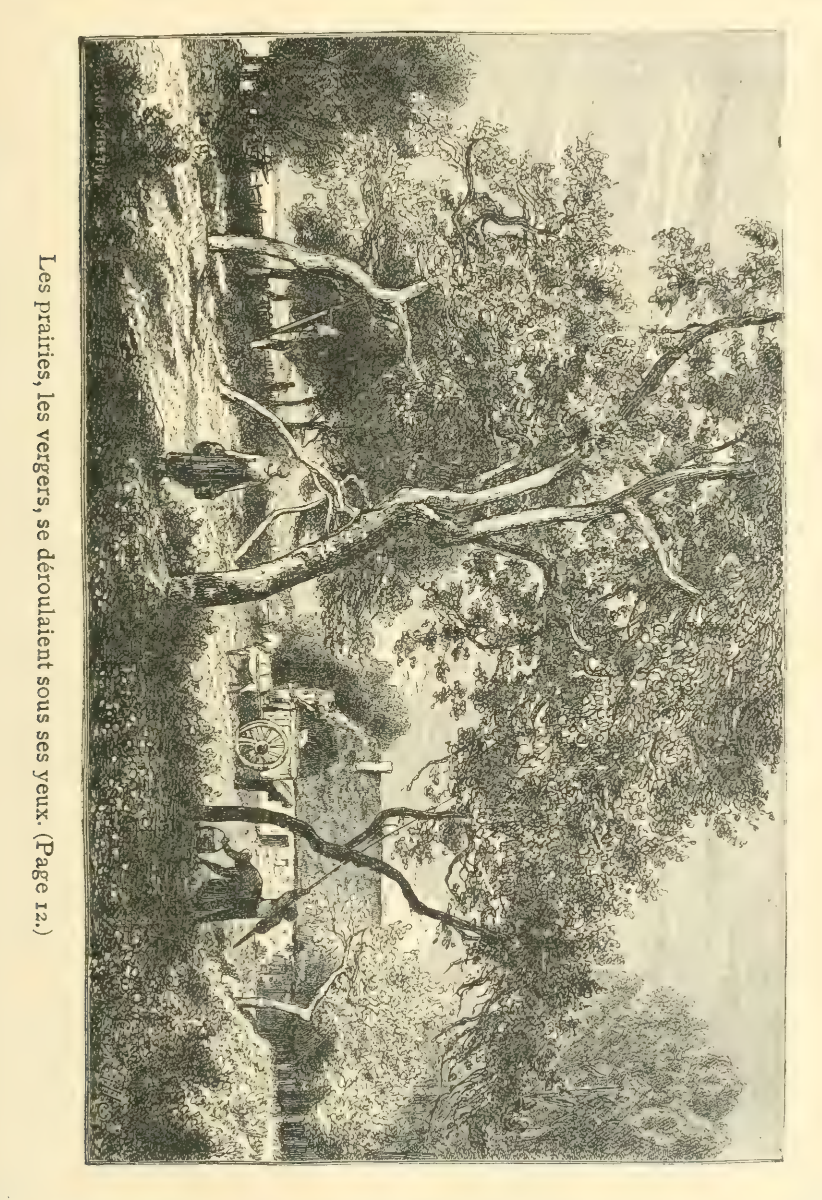
Cette anecdote met à nu l'âme de Bernardin de Saint-Pierre. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées. Sa mère lui avait dit un jour que si chaque homme prenait sa gerbe de blé sur la terre, il n'y en aurait pas assez pour tout le monde, et tous deux en avaient conclu sagement que Dieu multipliait le blé dans les greniers. Plus tard, lorsqu'il eut étudié cette multitude de phénomènes que la science décrit sans les comprendre, la réflexion de sa mère l'étonnait moins que le pouvoir donné à un grain de blé de produire plusieurs épis, et de renfermer la vie qui doit animer pendant des siècles toutes les moissons à venir. Cette pensée était encore une suite des études de son enfance. Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des fruits succulents pouvaient sortir d'une graine frêle et aride.

Les animaux surtout attiraient son attention, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune Henri levait aussi les yeux vers les tours, mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien, Henri! que penses-tu de cela? » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu! qu'elles volent haut! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile; mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau; il était percé d'un coup de broche et poussait des cris affreux. Emu de pitié, Henri le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant le laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au plus léger bruit. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement.

On s'étonnera peut-être de nous voir rapporter ici des traits insignifiants ou puérils : ce n'est point une chose indifférente, selon nous, que de faire sentir l'influence des premières pensées sur le reste de la vie. Ce qui ne fut dans l'enfance de Bernardin de Saint-Pierre qu'un sentiment de commisération pour quelques êtres souffrants, devint plus tard un sentiment d'amour

réfléchi qui s'étendit à tout le genre humain. Dans la société, on le vit toujours rechercher l'amitié de ceux qui paraissaient



Les prairies, les vergers, se déroulaient sous ses yeux. (Page 12.)

les plus timides et les plus malheureux. Voilà pourquoi avec des avantages qui auraient dû hâter sa fortune, il échoua dans

toutes ses entreprises. Sa sensibilité même lui nuisit d'autant plus qu'elle était versatile, car il prenait en pitié la souris sous les griffes du chat, le chat dans la gueule du chien, le chien sous le bâton de l'homme, et l'homme, quel qu'il fût, sous la domination d'un tyran. C'est ainsi qu'en s'attachant toujours au plus faible, il eut toujours à lutter contre le plus fort. Mais dans cette lutte perpétuelle, son courage avait quelque chose de surhumain; car il lui semblait bien qu'il n'était pas seul, et que la Providence combattait avec lui pour les malheureux.

Cette confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement développée dans l'esprit d'Henri par la lecture de quelques livres pieux, principalement par la Vie des Saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant un grand nombre de ces édifiantes biographies : elles faisaient les délices de l'innocent enfant; il aimait surtout à se délasser par cette lecture quand il revenait de l'école où il ne trouvait pas à beaucoup près les mêmes charmes. Les éléments de la langue latine lui semblaient au contraire très arides, et partant très ennuyeux. Ce fut même à la suite d'un désagrément éprouvé dans cette école qu'Henri prit la singulière détermination de renoncer au monde et de se faire ermite. Nous avons donné, en commençant, les détails de son escapade. Il ne sera pas hors de propos de rapporter une réflexion bien judicieuse qu'il faisait lui-même plus tard en la racontant. A sa rentrée dans la famille, son père lui demanda ce qu'il aurait fait, seul au milieu du bois, s'il n'avait plus rien trouvé à manger. Il ne manqua pas de lui répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri par un miracle comme cela était arrivé à saint Paul l'ermite. « On se mit à rire de la simplicité de cette réponse, remarqua un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recom-

mandation, et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie. »

Témoin des imprudences qu'une imagination trop vive faisait commettre à son fils, M. de Saint-Pierre crut nécessaire de l'éloigner de la maison paternelle, et peu de temps après, il fut conduit à Caen chez un curé qui habitait un joli presbytère aux portes de la ville, et qui avait un grand nombre d'élèves. Les jeux de cet âge, la turbulence de ses camarades, donnèrent bientôt une autre direction aux idées d'Henri. N'ayant pu devenir le plus saint des ermites, il devint le plus espiègle des écoliers, et il ne se passait pas de semaine sans que ses ruses missent en défaut la surveillance de toute la maison. Parmi les tours dont il gardait le souvenir, il en est un qui lui avait paru si bien réussi qu'il prenait toujours un nouveau plaisir à le raconter. Il y avait à l'un des angles d'une cour interdite aux élèves, près de la porte de sortie, un superbe figuier dont tous les matins le jeune observateur de la nature admirait, étant encore dans sa chambre, les branches couvertes des fruits les plus appétissants. De l'admiration, il passa à la convoitise. Trois figues surtout, pendantes, violettes, entr'ouvertes, et qui laissaient couler leur miel, le tentaient si vivement qu'il ne songea plus qu'au moyen de se les approprier. La chose n'était pas facile. Deux chiens et une servante assez revêche, nommée Jeanneton, semblaient avoir été commis à la garde du fruit défendu. Cependant, à force d'y songer, Henri crut avoir trouvé le moyen d'échapper à leur vigilance : c'était un samedi soir, il fallait attendre le dimanche. L'inquiétude et l'espérance le tinrent éveillé toute la nuit ; vingt fois il fut sur le point de renoncer à une entreprise si périlleuse ; mais lorsque le matin il put entrevoir du coin de la fenêtre l'arbre couvert de ses fruits dorés des premiers rayons du jour, la crainte se dissipa, la conquête des figues fut résolue.

La matinée du dimanche n'offrit aucune occasion favorable. Après le dîner on se rassemble pour aller à vêpres ; le moment

en était prévu par le maraudeur. Les rangs se forment, on traverse la cour à la hâte pour gagner la porte de sortie; aussitôt il s'esquive et disparaît derrière le figuier. Déjà la troupe se met en marche; il entend le bruit de la serrure et des verrous. Le voilà pris, croyez-vous, car comment fera-t-il rouvrir cette porte? En réalité, cela l'inquiète peu, sa prévoyance a pourvu à tout. Déjà l'arbre est escaladé, déjà il en courbe les branches, il en touche les fruits, lorsque les aboiements du chien attirent dans la cour la terrible Jeanneton. Son regard inquiet et vigilant se promène autour d'elle. Le coupable reste un moment glacé d'effroi; cependant il se remet de son émotion et pour se débarrasser de cet argus, il tire un cordon presque invisible, qu'il avait eu soin d'attacher à la sonnette du réfectoire. Jeanneton rentre dans la maison, n'y voit personne et croit s'être trompée. Un second cordon, également attaché à la sonnette de la rue, fait aussitôt son office; Jeanneton accourt tout effarée, ouvre la porte, et s'étonne de n'y voir non plus personne. De nouveau rappelée par la sonnette du réfectoire, elle perd la tête, va d'un côté, revient de l'autre, laisse tout ouvert; et toujours frappée d'une nouvelle stupeur, elle s'imagine que le diable s'est emparé du presbytère. Pendant qu'elle remplit la maison de ses cris, notre espiègle ne fait qu'un saut de l'arbre vers la rue, il emporte ses figues, et se glisse dans une allée voisine, où il attend joyeusement le retour de ses camarades, en savourant le prix de sa victoire.

Le souvenir de ce tour d'écolier égayait singulièrement Bernardin de Saint-Pierre. Il ne pouvait s'empêcher de rire en se rappelant la figure comique, l'air effaré, les signes de la grosse fille de service, lorsqu'elle courait de la cour à la rue, de la rue au réfectoire au bruit de toutes les cloches du presbytère. « Saint Augustin, disait-il agréablement, s'accusait du larcin de quelques poires;[1] et moi qui ai volé des figues, je n'ai jamais pu m'en repentir. »

(1) Au livre des *Confessions*.

Quoi qu'il en soit, Henri vivait dans une espèce d'isolement au milieu de ses camarades. Ses goûts étaient pour la solitude, et son cœur, profondément sensible, se tournait sans cesse vers ses premières affections. Il regrettait sa mère et sa sœur; il regrettait de n'avoir presque jamais vu ses frères, qu'il aurait voulu aimer. Ses désirs le ramenaient toujours au sein de sa famille. Tout lui paraissait aimable sous le toit paternel, tandis que tout lui inspirait ailleurs une sombre mélancolie. Quand il songeait au chien et au perroquet de la maison, il se faisait une si agréable image de leur bonheur, que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. La pauvre Marie Talbot avait aussi une bonne part de ses regrets. Pouvait-il oublier le temps où lorsqu'il perdait ses livres de classe, elle prenait secrètement sur ses gages pour lui en acheter d'autres, afin de lui éviter la punition de sa négligence? Et ses toilettes du dimanche, avec quelle émotion elles lui revenaient à la mémoire! Il lui semblait toujours voir cette bonne fille environnant sa tête d'une multitude de papillottes pour le conduire ensuite avec un secret orgueil à la messe de la paroisse. Et ces jolis goûters sur l'herbe, ces gâteaux exquis, ces promenades sur les bords de la mer, ces lectures dans le grand volume in-folio, croyait-on avoir remplacé tout cela par les froides leçons d'un régent et l'étude fastidieuse du grec et du latin?

A ces tendres souvenirs venait encore se mêler celui de sa marraine, noble dame qui s'offrait à son imagination avec toute la majesté d'une reine, en même temps qu'avec la grâce et l'indulgence d'une mère. Cette femme au cœur d'or, instruite des regrets de son filleul, et devinant tout ce qu'il n'eût osé dire, obtint facilement son retour dans sa famille. Il y rentra après dix mois d'absence, avec des démonstrations de joie qu'il serait difficile d'exprimer. Sa tendresse pour sa marraine s'en accrut sensiblement; dès ce jour elle exerça sur tous ses goûts une influence qui ne lui fut point inutile, car c'était l'influence d'un esprit supérieur qui ne se fait sentir que par la bonté.

Bernardine de Bayard, — l'excellente marraine, — comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom. En perdant son mari, elle avait été réduite, suivant la coutume en Normandie, à un modique douaire qui ne pouvait suffire à ses besoins. Née dans l'opulence, habituée à la prodigalité, elle supportait avec peine la mauvaise fortune; ce qu'elle regrettait de la bonne c'était surtout le pouvoir de donner. Une politesse extrême, le ton de la cour, un grand nom, un reste de beauté, ne purent toujours éloigner d'elle la honte qui suit la misère quand la misère arrive sans la résignation. Elle échappait habituellement cependant à cette humiliante extrémité par la supériorité de son esprit, et l'ascendant de sa naissance. Au lieu de fuir ceux qui lui avaient ouvert leur bourse, elle les rassemblait autour d'elle, elle en faisait sa société la plus intime, et les charmait si bien par ses grâces et son aménité, qu'elle leur ôtait le courage de lui jamais rien redemander. Touchait-elle son mince revenu? elle se hâtait aussitôt de les réunir, non pour s'acquitter, mais pour leur donner une petite fête dont elle était le principal ornement. Elevée dans la société des vieux courtisans de Louis XIV, elle les avait presque tous vus disparaître avec la splendeur du siècle. Son imagination vivement frappée de tant de grandeurs évanouies, en avait gardé une teinte de mélancolie qui contrastait avec sa conversation légère, spirituelle, et semée d'une multitude d'anecdotes piquantes. Ses récits vifs et animés, le singulier contraste de son élégance et de sa misère, de ses brillants souvenirs et de sa situation actuelle, au moins précaire, pénétraient de respect le jeune Henri de Saint-Pierre, et lui faisaient former les souhaits les plus singuliers. Il voulait devenir grand seigneur pour être heureux comme un paysan; aimable et savant pour plaire à sa marraine; riche pour tout lui donner. Et lorsque dans un âge avancé, il se rappelait ces premières impressions de l'enfance, il disait que l'aspect de madame de Bayard, son air de noblesse, son affabilité, son ton, ses récits, avaient fait revivre pour lui le grand siècle de Louis XIV.

Le caractère de son parrain, M. de Savalète, ne ressemblait guère à celui de madame de Bayard. Riche, dur, avare, dédaigneux, il grondait toujours, n'avait jamais un mot d'encouragement, et répondait régulièrement au compliment que son filleul venait lui faire chaque année au 1er janvier, par une leçon d'économie et une tape sur la joue. Avec cela l'enfant était aussitôt congédié. En pareille circonstance, la pauvre marraine au contraire ne manquait pas d'ajouter, aux louanges dont elle était prodigue, une tendre caresse et un petit cadeau. Un jour, après avoir vainement promené ses regards dans toutes les parties de sa chambre, voyant qu'elle n'avait plus rien à donner, elle se mit à pleurer, et pressant les mains de son filleul, elle ne pouvait se résoudre à le laisser aller. L'enfant, ému de sa peine, et se rappelant qu'il avait reçu le matin une pièce d'argent pour ses étrennes, imagina de la laisser glisser sous le coussin de cette excellente femme, croyant qu'il allait pour le moins rétablir sa fortune... « Hommage d'une âme innocente et pieuse, remarque un auteur, qui ne pouvait offenser celle qui en était l'objet! hommage religieux, que l'amour déposait aux pieds du malheur, comme on dépose une offrande sur les autels! »

Dès son retour au foyer paternel, Henri-Bernardin reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin et relisait sans cesse la Vie des Saints. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis longtemps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfants et en leur donnant parfois quelques dragées. Chaque jour il rendait visite au *petit solitaire :* c'est ainsi qu'on appelait notre écolier depuis sa fuite dans le bois. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant que la moindre marque d'affection attendrissait. Le frère Paul, assure le chroniqueur, était un des plus amusants capucins du monde, ayant toujours quelque histoire piquante à raconter, et sachant à la

fois éveiller et satisfaire la curiosité. Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu aspirant-capucin, voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelques riches villageois; partout il se voyait accueilli, fêté, caressé; il soupait bien, dormait mieux encore, et ne tarda pas à prendre goût au métier. Les mères de famille surtout, charmées de son air éveillé, étaient attentives à le combler de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se gardait bien alors de le contredire; mais ayant recours à un innocent stratagème, il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée de fleurs, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette. L'intérêt de son récit ne manquait pas de redoubler à l'approche du but qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus riants aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement son dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux et qu'il ne souhaitait pas autre chose pour le reste de sa vie.

En attendant qu'il devînt capucin, sa marraine, pour encourager ses études, lui fit présent de quelques livres parmi lesquels se trouvait un *Robinson*. Peut-être avait-elle compté sur l'effet de ce roman pour changer le cours de ses idées, mais elle n'avait pas prévu la révolution singulière que sa lecture allait opérer. Frappé d'une situation si neuve et si touchante, Henri ne pouvait jamais s'en détacher. L'île déserte, les lamas, le

perroquet, Vendredi, devinrent l'unique objet de ses pensées, et l'impression fut si vive qu'elle influa peut-être sur toute sa vie, et qu'on en retrouve des traces dans tous ses projets et dans tous ses ouvrages.

La première lecture fut une espèce d'enchantement. Chaque soir il s'endormait avec Robinson dans quelque agréable solitude, défrichant la terre, plantant des arbres, lisant la Bible, élevant des palissades, et se défendant seul contre une armée de sauvages. Les nuits et les jours s'écoulaient ainsi dans des rêveries qui nuisaient beaucoup à ses études : preuve nouvelle que des lectures, même innocentes, ne sont pas sans danger si l'on se passionne pour les personnages que l'auteur met en scène, et qu'on se forge un monde idéal au milieu duquel on se dégoûte de celui où l'on est appelé à vivre. On peut dire en général que toute lecture qui surexcite l'imagination et détourne de l'accomplissement du devoir est une lecture à laquelle on doit rigoureusement renoncer.

Chose étrange! par un instinct tout personnel et prodigieux à cet âge, Bernardin découvrit qu'il y avait une grave imperfection dans cette histoire de Robinson : n'était-il pas contre nature de le supposer ainsi constamment seul, sans compagnons, sans famille? Bernardin se mit à refaire ce livre, sans le vouloir, devinant comme par inspiration tout ce que l'auteur avait oublié d'y mettre. C'est ainsi qu'en se mettant à la place de Robinson, il sentit que cet ouvrage si ingénieux ne peut cependant s'appliquer à aucun homme en particulier; car l'enfance de l'homme doit être longtemps protégée par le secours d'autrui.

Pour construire sa cabane, pour cultiver son jardin, Henri avait souvent besoin d'un compagnon. De cette faiblesse qui le forçait à recourir à ses semblables, il tira cette conséquence, que l'être le plus isolé est nécessairement lié avec le genre humain; ce qui en fait dans tous les cas un être moral, obligé de rendre à ses semblables les secours qu'il en a reçus. De cette conséquence, il tira cette autre conclusion, qu'aucun homme ne peut être heureux si la société dans laquelle il vit n'est heureuse

elle-même; ce qui le conduisit naturellement à s'occuper de la recherche du bonheur.

Le bonheur! mot ravissant, qui hélas! n'est qu'une pure chimère pour un trop grand nombre de jeunes gens, assez aveugles pour s'obstiner à vouloir chercher le bonheur dans le plaisir et qui n'y trouvent que déception, honte et remords. Le bonheur! mais c'est le devoir, généreusement accepté et rempli; c'est surtout le cœur à cœur avec Dieu, qui peut seul combler les insatiables désirs dont se sent dévorée l'âme ardente du jeune homme. Bernardin n'avait pas une idée assez exacte, une connaissance assez sérieuse de la religion pour puiser le bonheur à sa vraie source; aussi se préparait-il par ses rêveries de bien cruels désenchantements. Pour le moment, une circonstance inattendue vint encore donner un autre cours à ses pensées.

Sur ces entrefaites, un de ses oncles nommé Godebout, capitaine de vaisseau, annonça son prochain départ pour la Martinique. A cette nouvelle, l'imagination du jeune Henri s'enflamme; il veut réaliser tous ses plans d'institutions humanitaires; il ne voit qu'îles désertes, forteresses et sauvages. Son oncle, qui croit reconnaître dans ses désirs un penchant invincible pour la marine, se charge d'obtenir le consentement de M. de Saint-Pierre; il l'obtient, en effet, et le jeune législateur monte sur le vaisseau, bien résolu de se faire roi de la première île déserte qu'il va découvrir. Le mal de mer, les dures occupations auxquelles il était assujetti, les brusqueries de son oncle, firent succéder bientôt les regrets à l'espérance, et ne tardèrent pas à dissiper ses illusions. La mer était toujours calme, on n'avait pas même l'espoir d'une tempête, et les îles désertes ne paraissaient pas très communes dans ces parages. Encore, s'il avait eu le frère Paul pour charmer ses ennuis! mais aucune consolation ne lui était laissée. Bref, il vit les rives de l'Amérique avec fort peu de charme et sans en emporter d'autres souvenirs que ceux de la tristesse de ses deux traversées.

Son père, dégoûté de tant d'essais infructueux, ne songeait plus à lui faire continuer ses études; mais madame de Bayard

qui jugeait mieux des dispositions de son filleul, réussit à obtenir un dernier essai. Cette fois, il fut envoyé chez les Jésuites, à Caen, où il ne tarda pas à avoir de brillants succès. Peu de temps après, Henri perdit cette marraine, et il lui sembla qu'il venait de perdre une mère. Dans son désespoir, il fit pour elle une oraison funèbre où il exprimait avec enthousiasme ses regrets et sa reconnaissance ; et c'est ainsi que son premier écrit fut inspiré par sa première douleur.

Le chagrin qu'il ressentit de cette perte ne fit qu'accroître son penchant pour la solitude, et le prépara aux nouvelles impressions qu'il allait bientôt recevoir chez les Pères. Ces sages instituteurs de la jeunesse, qui étaient en même temps des apôtres pleins de zèle pour le salut des infidèles, captivaient leurs élèves par la lecture des plus touchants récits de leurs confrères employés dans les missions. La veille des fêtes des saints de leur Ordre, ils avaient établi des demi-congés où chaque professeur édifiait son auditoire par la lecture de la relation de quelque missionnaire. L'attention des élèves était prodigieusement excitée par les détails pleins d'intérêt de ces récits. Tantôt ils se sentaient attendris au récit des persécutions et des tortures que le martyr éprouvait chez les peuples barbares; tantôt ils étaient ravis d'admiration en le voyant sortir sain et sauf des profondeurs d'un cachot, ou échappant au bûcher et recevant les hommages de ses néophytes. Ces lectures rappelaient au jeune de Saint-Pierre d'autres lectures encore présentes à son imagination. Il ne concevait rien de plus agréable que de voguer d'île en île, de côtoyer les rivages du Gange ou de l'Amazone, de traverser les vastes forêts du Nouveau-Monde, et chemin faisant, d'apaiser les tempêtes, de convertir les peuples, et de voir les tigres lui lécher les pieds. Bientôt les lectures publiques ne suffirent plus à son enthousiaste curiosité. L'heure d'entrer en classe ou à l'étude sonnait, mais le récit était interrompu ; et comment écouter le professeur ou s'occuper du devoir lorsqu'on laissait un martyr entre les mains des sauvages, et que son supplice allait commencer ? Henri n'aurait pu s'y résoudre ; le grec,

le latin, les jeux mêmes étaient négligés pour rêver au dénouement de ce lugubre drame. Enfin le goût des récits de mission devint chez lui une espèce de fureur; non seulement notre écolier achetait tous les volumes qu'il pouvait se procurer, mais encore il dérobait ceux de ses camarades, et jusqu'à ceux de son régent. Aucun *Voyage* n'était en sûreté; un livre oublié était un livre pris. Il lisait en classe, dans les jardins, dans les promenades, se passionnant pour ses héros au point d'oublier tout ce qui l'environnait. Son professeur l'ayant puni plusieurs fois inutilement, le fit venir dans son cabinet, pour chercher à découvrir la cause d'une négligence si grave. Pressé de parler, Henri avoua, en baissant les yeux, qu'il était tourmenté du désir de voyager et d'être martyr. Cette double vocation fit sourire le bon Père jésuite qui, loin de le rebuter, lui proposa de l'associer aux travaux des Pères qui allaient prêcher la foi aux Indes, en Chine et au Japon. « Nous aurons grand soin de vous, lui dit-il, et peut-être serez-vous un jour, selon vos souhaits, un illustre martyr ou un célèbre voyageur. »

Cette promesse enchanta le néophyte, qui écrivit aussitôt à son père pour lui demander la permission d'entrer dans un noviciat de jésuites, attendu qu'il était absolument décidé à s'en aller convertir les peuples sauvages. M. de Saint-Pierre, surpris de cette nouvelle vocation, s'empressa de rappeler son fils auprès de lui, en promettant toutefois de ne pas contrarier ses projets. Ivre de joie, la tête pleine de ses idées de missions et de voyages, le jeune homme monta en diligence, et arriva au Havre, où il était attendu. La première personne qu'il aperçut en approchant de la ville, fut la bonne Marie Talbot, qui le reçut d'un air triste, les larmes aux yeux, et lui dit en soupirant : « Quoi! M. Henri, vous voulez donc vous faire jésuite?... » Arrivé à la maison paternelle, il trouva sa mère dans une égale affliction, ce qui le toucha vivement, mais sans ébranler pourtant sa vocation. Le frère Paul vint encore le distraire et lui raconter des histoires; on lui mit alors d'autres livres entre les mains et peu à peu ce désir immodéré de partir sans délai pour les Missions

se calma. On obtint de lui qu'il achèverait ses études, et qu'il se déciderait après. C'est alors qu'Henri fut envoyé au collège de Rouen, où il fit sa philosophie. Il obtint le premier prix de mathématiques en 1757; il était âgé de vingt ans.

De ses lectures édifiantes et des dispositions qu'elles éveillèrent en son âme, il lui resta cet esprit religieux qui lui montrait partout la main de la Providence; ce fut sans doute le plus grand bienfait qu'il retira de ses années d'étude. Mais les souvenirs du collège furent toujours bien loin d'avoir pour lui le charme des souvenirs de la maison paternelle. La perte d'un ami tendrement aimé, la nouvelle de la mort de sa mère, tout, jusqu'au prix qu'il remporta, avait laissé dans son âme des impressions douloureuses. Il n'avait jamais pu du reste se réconcilier avec les héros du paganisme et en général avec tous ces grands conquérants, à la vie desquels on accorde une si grande place dans les humanités. A Rouen surtout, ses professeurs, qui étaient des laïques, lui inspirèrent un profond dégoût pour l'enseignement de l'histoire profane. « On honore, disait-il, les ambitions puissantes; on flatte les vices des têtes couronnées; puis on nous exagère nos propres forces ou bien on les use sur des objets imaginaires. Tel se croit capable d'imiter Mutius Scevola, qui se plaint d'une égratignure. Au lieu de soutenir notre faiblesse par des exemples tirés des conditions les plus simples de la société, on irrite notre orgueil, on éveille notre ambition, en nous faisant admirer les conquêtes d'Alexandre, le suicide de Caton, la fureur de Brutus, comme si nous devions un jour dévaster la terre, arracher nos entrailles, ou faire égorger nos enfants! Faible mortel, voilà donc les signes de ta raison, les modèles de ton héroïsme, les preuves de ta sagesse; voilà ce qu'on t'apprend à admirer : le pillage de l'univers, un suicide et un assassinat! Ah! la voix des prophètes nous crie encore à travers les siècles, que « celui qui sème du vent doit s'attendre à recueillir des tempêtes!... »

Il est, au collège, un autre péril plus grand encore que celui de fausser la pensée; c'est celui de dépraver le cœur, de briser

les affections de famille, et de les remplacer par des affections étrangères. Bernardin de Saint-Pierre se souvenait avec attendrissement que, pour lui, dans sa première enfance, il ne quittait jamais la maison de son père sans éprouver les plus vives angoisses. Séparé de ceux qu'il aimait, il ne pouvait songer qu'au bonheur de les revoir. Loin de se livrer à des amitiés nouvelles, il s'éloignait de ses camarades et de leurs jeux bruyants, comme il s'éloigna plus tard des hommes et de leurs jeux cruels. Mais un long séjour au collège diminua peu à peu la chaleur de ce sentiment. Il forma des liaisons qui, tout en restant honnêtes, eurent le grave inconvénient de partager ses affections et d'affaiblir cette piété filiale, jusqu'alors si naïve et si ardente, qui était la plus belle de ses vertus. Ce refroidissement à l'égard de sa famille lui fut surtout sensible à l'époque des vacances. Il s'affligea, et avec beaucoup de raison, de ne plus éprouver cette irrésistible impatience qui autrefois le consumait pour ainsi dire aux approches du jour heureux du retour dans la famille.

Ici encore, nous sommes obligé de le constater : le principe de ce dérèglement, c'est l'absence d'une piété bien éclairée, pratique et persévérante. Il a suffi d'une année à Bernardin de Saint-Pierre pour perdre la vivacité de ses sentiments religieux et avec elle la fraîcheur de son affection filiale. Qu'on ne s'y trompe pas : tout jeune homme connaîtra cette crise, quelque bien doué qu'on le suppose, s'il n'a pas, pour réagir contre ses passions naissantes, le frein d'une véritable piété, le secours tout-puissant de la fréquentation des sacrements et de la prière. Si le jeune Henri-Bernardin avait été fidèle à venir retremper ses forces morales à ces sources divines, il aurait conservé dans toute leur intégrité les bons sentiments de son enfance; et, au lieu de perdre ses premiers goûts pour l'apostolat, ils se seraient développés de plus en plus dans son âme innocente. Le souffle des passions, si peu qu'il se fit sentir à cette âme ardente, y exerça de terribles ravages. Toutes ses aspirations d'autrefois s'évanouirent; des idées nouvelles et le désir de jouissances

inconnues prirent leur place : ce ne fut point, hélas! pour son élévation morale ni pour son bonheur!

Pendant le temps qu'il avait passé dans les collèges, Bernardin de Saint-Pierre n'avait guère appris que le latin et la géographie, pour laquelle il avait un goût particulier; il ne sut jamais le grec, et son Plutarque qu'il aimait tant, il ne l'avait jamais lu que dans Amyot; l'épithète de « bon » qu'il donne au rhéteur de Chéronée, le montrerait à défaut de toute autre preuve. Cependant il comprenait mieux l'antiquité grecque que la plupart de ses contemporains. Il y avait chez lui comme une espèce d'instinct de la simplicité et de la naïveté des anciens, qu'il fit passer souvent dans ses écrits, comme il y avait un instinct de certaines lois de la nature, qu'il proclama avant qu'on les eût démontrées.

Ses études des mathématiques ne furent guère supérieures, si l'on en juge par les erreurs en géométrie et en astronomie dans lesquelles il tomba plus tard; et cependant ce fut le prix de mathématiques qu'il remporta à Rouen! Ce prix, auquel la famille attacha une haute importance, parut au père de Bernardin un indice de sa véritable vocation; on s'empressa du moins de le supposer, et on fit entrer le jeune lauréat à l'Ecole des ponts et chaussées. Il y étudiait depuis un an, lorsqu'il apprit que son père venait de se remarier. Cette nouvelle union devait faire tarir la source des bienfaits paternels. Pour comble de malheur, une mesure d'économie fit supprimer à la même époque les fonds destinés à l'Ecole, en sorte que la plupart des ingénieurs et tous les élèves furent remerciés. Frappé de ces deux coups inattendus, Henri prit aussitôt la résolution de solliciter du service dans le génie militaire. Ses premières démarches ayant été inutiles, un de ses compagnons d'infortune lui proposa d'aller à Versailles, où le ministre de la guerre formait un corps de jeunes ingénieurs. Avant de partir, ils se présentèrent chez leur ancien directeur pour obtenir de lui des lettres de recommandation; mais ce dernier différa, dans l'intention de se donner le temps de placer quelques élèves

auxquels il prenait plus d'intérêt. Fatigués d'attendre ces lettres, les deux solliciteurs prennent le parti de s'en passer, et se rendent à Versailles. Par un hasard singulier, le chef du nouveau corps attendait en ce moment les jeunes gens recommandés par le directeur. Accueillis comme des hommes protégés, ils reçoivent aussitôt leur brevet, ne pouvant revenir de la facilité avec laquelle leur vœux sont remplis. Bref, lorsque la méprise fut découverte, il n'était plus temps de la réparer, et ils eurent la double satisfaction d'être placés, et de l'être sans recommandation.[1]

(1) En racontant la jeunesse de Bernardin de Saint-Pierre, et dans la suite de cette histoire, nous passons sous silence les aventures purement romanesques, quoiqu'elles y tiennent une assez large place dans les récits des chroniqueurs. En somme, ces intrigues lui font peu d'honneur et nous croyons que personne ne se plaindra de notre réserve.



Il jeta l'ancre près des rives de la Morée. (P. 42.)



CHAPITRE DEUXIÈME.

Bernardin de Saint-Pierre prend part à la campagne de 1760 dans le pays de Hesse. — Ses souvenirs sur les horreurs de la guerre. — Il est envoyé à Malte. — Injustices dont il est victime. — Le retour en France : tempête épouvantable. — Projets de Bernardin : il se décide à aller en Russie. — Séjour en Hollande : une heureuse rencontre. — Singulières aventures à l'arrivée à Saint-Pétersbourg. — Situation critique de Bernardin. — Voyage en traîneau au cœur de l'hiver : souffrances et périls : les bandes de loups. — Bernardin arrive à Moscou avec un écu dans sa poche. — Secours providentiel. — La présentation à Catherine II. — Le général en robe de chambre. — Succès de Bernardin à la cour. — Le brevet de capitaine. — Un volume composé de billets de banque. — Terrible incendie ; scènes émouvantes. — Un voyage princier. — Les routes de la Russie pendant les chaleurs. — Surprises que ménage à Bernardin la cour de Saint-Pétersbourg. — Voyage pittoresque en Finlande : description du pays, les forêts ; les cataractes. — Un dangereux mémoire.

BERNARDIN se trouvait donc attaché décidément au génie militaire. Ses appointements étaient de cent louis; il reçut en outre une gratification de six cents livres, fortune inespérée qui lui fit présager un brillant avenir. Sans perdre un moment, il partit pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de trente mille hommes commandée par M. le comte de Saint-Germain.[1] Notre jeune officier put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été quelquefois ébloui dans son enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre lorsqu'ils louent les héros, s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence d'un grand nombre d'entre eux. Toujours envoyé en avant pour faire des reconnaissances, ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfants, des vieillards qui fuyaient, en pleurant, leur chaumière. Partout

(1) Campagne dans le pays de Hesse, 1760.

des hommes armés pour détruire; partout, cette destruction, regardée comme un titre de gloire. Au milieu de tant d'actes de cruauté, un trait touchant vint cependant consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme de cœur là où il n'avait encore vu que des bourreaux et des victimes. « Un capitaine de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, raconte Bernardin lui-même, se rendit à la tête de sa troupe dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où l'on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; un vieillard à barbe blanche en sort. — Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, reprend celui-ci. Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge. — Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, répond le conducteur, vous serez contents. Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : — Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi. »

Voici une autre anecdote, racontée encore par Bernardin. « Notre armée, écrit-il, était campée auprès d'une petite ville appelée Stadberg. J'étais logé dans un misérable village occupé par le quartier-général. Il y avait, dans la pauvre maison du paysan où je logeais avec deux de mes camarades, cinq ou six femmes et autant d'enfants qui s'y étaient réfugiés, et qui n'avaient rien à manger, car notre armée avait fourragé leurs blés et coupé leurs arbres fruitiers. Nous leur donnions bien quelques vivres; mais c'était peu de chose pour leur nombre et pour leurs besoins. Il y avait parmi elles une jeune femme qui avait trois ou quatre enfants. Je la voyais sortir tous les matins et revenir au bout de quelques heures avec son tablier tout plein

de tranches de pain bis; elle les passait à des ficelles et les faisait sécher à la cheminée comme des champignons. Je lui fis demander un jour, par un de nos gens qui parlait allemand et français, où elle trouvait ces provisions et pourquoi elle leur donnait cet apprêt. Elle me répondit qu'elle allait dans le camp demander l'aumône parmi nos soldats, que chacun d'eux lui donnait des tranches de son pain de munition, et qu'elle les faisait sécher pour les conserver; car elle ne savait où elle pourrait recouvrer d'autres vivres après notre départ, tout le pays ayant été désolé... »

Cependant une bataille générale se préparait. Un matin l'armée fut rangée sur deux lignes. Depuis trois heures elle était immobile et dans un morne silence lorsque plusieurs aides de camp passèrent au grand galop, en criant : « Marche la cavalerie! » Au même instant trente mille sabres parurent en l'air. Bernardin de Saint-Pierre, chargé de porter des ordres à l'autre extrémité du champ de bataille, fut renversé dans la mêlée; il se releva froissé et blessé, poursuivit sa course et rejoignit M. de Saint-Germain, mais après avoir rempli sa mission. Il le trouva exposé au feu le plus terrible et donnant tranquillement ses ordres. Plusieurs officiers témoignant leur impatience, et désirant sans doute se mettre hors de la portée du mousquet, ce général leur dit froidement : « Messieurs, modérez un peu l'ardeur de vos chevaux. »

Le champ de bataille resta aux Français. Mais peu de jours après, M. de Saint-Germain ayant osé combattre les avis du maréchal de Broglie, fut disgracié, et l'on envoya pour le remplacer le chevalier du Muy. Dès lors tout alla mal dans l'armée. L'obéissance aveugle de ce dernier aux ordres du maréchal causa les plus grands malheurs. Chaque jour on éprouvait quelques nouvelles pertes. Un matin, de Saint-Pierre reçut l'ordre d'aller reconnaître les positions occupées par le prince Ferdinand. Il traversa la plaine de Warburg au milieu d'un brouillard épais, et trouva le général Fischer qui faisait bonne contenance. On distinguait à peine quelques hussards

ennemis qui caracolaient autour de cette partie de l'avant-garde, en faisant le coup de pistolet. Tout à coup un aide de camp du maréchal de Castries, le chevalier de la Motte, vint à passer à bride abattue, en criant : « Dans trois minutes, vous allez avoir cinq mille hussards sur les bras. » Aussitôt la plaine se couvre de fuyards. Entraîné par la multitude, de Saint-Pierre courut longtemps sans pouvoir se dégager; enfin ayant peu à peu tiré sur la droite, il se trouva seul et vit ce nuage fondre sur la gauche. Arrivé à Warburg, tout était en désordre : les équipages encombraient le pont, les troupes se dispersaient, et les généraux ne savaient quel parti prendre. Ils délibéraient encore lorsque le brouillard se dissipant laissa voir l'ennemi à portée du canon. Il s'avançait sur trois colonnes, et débordait l'armée française qui se trouvait au milieu du feu. Dans cette situation dangereuse les officiers, ne prenant conseil que de leur courage, tentèrent de s'ouvrir un chemin dans les rangs ennemis. Un si généreux dévouement fut inutile, et le sacrifice de leur vie ne put sauver l'armée. Les fantassins, les cavaliers, les uniformes bleus, rouges, blancs, se précipitaient pêle-mêle du haut de la montagne. On avait à peine combattu, et déjà la déroute était complète. De Saint-Pierre s'élança avec son cheval sur des rochers si escarpés que, dans un autre moment, il n'eût osé les regarder de sang-froid. Parvenu au bord de la Dymel, dont les eaux ne roulaient que des cadavres, il la traversa à la nage au milieu du feu le plus vif, et il atteignit l'autre rive, d'où il put contempler cet horrible désastre. Les flancs de la montagne qu'il venait de quitter étaient couverts de malheureux Français morts ou blessés; ils apparaissaient à travers la fumée du canon, comme des ombres sanglantes; et atteints de tous côtés par le feu ennemi, ils expiraient sans pouvoir se défendre. Cet affreux spectacle se prolongeait sur toute la rive.

Désespérant de se distinguer dans la guerre et cependant dévoré de cette ambition dont il accusait son éducation, Saint-Pierre levait des plans, prenait des notes, rédigeait des mémoires; ces travaux étaient remis à l'ingénieur en chef qui, soit qu'il

voulût s'en faire honneur, soit qu'il fût mécontent de son subordonné, ne les fit point parvenir au ministre. Averti de cette infidélité, Bernardin, en lui remettant un nouveau travail, demanda un reçu de ceux qu'il lui avait remis précédemment; l'ingénieur s'y refuse, Saint-Pierre insiste; l'ingénieur met la main à son épée, Saint-Pierre saisit celle d'un de ses collègues présents et l'en menace; l'ingénieur se sauve en criant : A l'assassin! Mais la discipline avait été violée, Bernardin fut suspendu de ses fonctions et rappelé en France.

Le voilà donc sans ressources, sans protections, et réduit à se justifier auprès de quelques grands, bien décidés d'avance à le trouver coupable. Il ne perdit cependant pas courage, et se rendit à Francfort, où il passa une nuit en compagnie d'un officier de hussards.

Le lendemain il reprit sa route vers la France, en faisant les plus cruelles réflexions sur le mauvais état de ses affaires. Dégoûté de la guerre, n'ayant aucun dessein arrêté, il crut trouver quelque secours auprès de sa famille, et se rendit chez un de ses oncles à Dieppe. Dans le premier moment, sa tante parut charmée de le recevoir et le combla de prévenances. Elle s'imaginait qu'il avait laissé ses chevaux et ses gens à l'auberge; mais quand elle apprit qu'il était venu seul, et sur un cheval de louage, elle se refroidit singulièrement et finit par lui chercher querelle. Obligé de quitter la maison de son oncle pour se rendre au Havre, il y passa trois mois auprès de son père, remarié depuis un an. Là, il ne tarda pas à s'apercevoir que sa présence pesait à sa belle-mère; il résolut donc de s'éloigner et de tenter encore une fois la fortune. Il lui restait six louis; un billet de la loterie de Saint-Sulpice doubla cette somme : c'est avec ce petit pécule qu'il prit la route de Paris, vers le commencement de mars de l'année 1761.

Une aventure soudaine, qui fut sur le point d'armer toute l'Europe, lui offrit une occasion de se tirer d'affaire. Un vaisseau de guerre turc, *la Couronne ottomane*, était allé, suivant l'usage, lever le tribut que paient au Sultan les Grecs des îles de

l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant descendu à terre avec tous les officiers, soixante esclaves français formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord, un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les câbles furent coupés, on laissa tomber les grandes voiles, et le vent de terre venant à souffler, les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint; ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya cette imprudence de sa tête.

Cependant les fugitifs se dirigèrent vers la rade de Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le sultan somma l'île de rendre le vaisseau; on craignit un siège, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours des Hospitaliers. M. de Saint-Pierre fut du nombre; on promit de lui adresser à Marseille la commission de lieutenant et le brevet d'ingénieur-géographe. Sur la foi de ces promesses, il se rendit à Lyon au commencement de mai. La bonne saison et les espérances de fortune dissipèrent peu à peu ses inquiétudes. Il se livra au plaisir de voir des objets nouveaux. « Cependant, remarque un biographe, il n'y a guère de villes intéressantes entre Paris et Lyon. Il semble que ces deux grandes cités épuisent toutes celles qui les environnent, comme de grands arbres étouffent les végétaux qui croissent sous leur ombre. » Après quelques jours de repos à Lyon, il se rendit à Marseille, où il fut présenté au capitaine du vaisseau *le Saint-Jean* par l'ingénieur en chef. Tous les soirs il se promenait sur le port, en observant les divers costumes des navigateurs que le commerce y attirait de toutes les parties du globe. Il y voyait des Arméniens, des Grecs, des Indiens, des Tartares, des Chinois, des Persans : c'était comme un abrégé de l'univers habité. Le port de Toulon lui offrit un spectacle moins varié; mais il en emporta le souvenir d'une aventure touchante. « Au moment de m'embarquer, dit-il, un homme à barbe longue, en turban et en robe, qui était assis sur ses talons à la porte du café de la marine, m'embrassa les pieds comme j'en sortais, et

me dit en langue inconnue quelque chose que je n'entendais pas. Un officier de la marine qui l'avait compris, me dit que cet homme était un Turc esclave, qui sachant que j'allais à Malte, et ne doutant pas que son sultan ne prît cette île et ne réduisît tous ceux qui s'y trouveraient à l'esclavage, me plaignait de tomber si jeune dans une situation semblable à la sienne. » Bernardin de Saint-Pierre fut d'autant plus touché de cette scène, qu'il éprouva la douleur de ne pouvoir secourir cet infortuné. L'élan généreux d'un vieillard qui oubliait ses propres maux pour gémir sur ceux d'un étranger qu'il devait regarder comme un ennemi, lui montrait le cœur humain dans son meilleur jour. Il s'étonnait cependant d'avoir excité la pitié d'un homme plus malheureux que lui, car l'expérience ne lui avait point encore révélé la profondeur de ce vers de Virgile, qu'il mit dans la suite à la tête de tous ses ouvrages :

Non ignara mali miseris succurrere disco.[1]

Ce fut également alors qu'il vit près d'Orange l'arc de triomphe de Marius après la défaite des Cimbres, le premier monument de l'antiquité qu'il eût encore rencontré. Il décrit lui-même dans les *Études* l'impression qu'il en ressentit.

« Ce monument, dit-il, est à quelque distance de la ville, au milieu des champs. C'est un massif oblong à trois arcades, à peu près comme la porte Saint-Denis. Quand je fus tout près, je n'avais pas assez d'yeux pour le regarder. Je m'écriai d'abord : « Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! » Et mon imagination me porta d'un trait à Rome et au temps de Marius. Il me serait difficile de décrire tous les sentiments qui s'élevèrent successivement en moi. D'abord ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étaient venus pour envahir l'Italie comme des brigands. Je remarquai que si cet arc de triomphe était un

(1) Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

monument des victoires des Romains sur les Cimbres, il en était un aussi du pouvoir du temps sur les Romains. J'y distinguai dans le bas-relief de la frise, qui représente un combat, une enseigne où on lisait distinctement ces lettres : S. P. Q. R. *Senatus Populusque Romanus;* et une autre où il y avait : M. O..., dont je ne pus interpréter le sens. Pour les guerriers, ils étaient si usés qu'on ne leur voyait plus ni armes, ni physionomie; il y en avait même qui n'avaient plus de jambes. Le massif de ce monument était d'ailleurs bien conservé, à l'exception d'un des pieds droits d'une arcade, récemment démoli. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions sur l'excellence de la construction des anciens dans les monuments publics; car, quoique le pied droit qui supportait un côté d'une des arcades eût été démoli, la partie de la voûte qui en était soutenue était restée en l'air sans appui, comme si ces voussoirs avaient été collés les uns aux autres. Il me vint aussi à l'idée que le démolisseur était peut-être descendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres Français descendons des anciens peuples du Nord qui ont envahi l'Italie. Ainsi, la démolition exceptée, que je n'approuvais pas, par respect pour l'antiquité, je pensais aux vicissitudes des choses humaines qui mettent les vainqueurs à la place des vaincus, et les vaincus à celle des vainqueurs. Je me figurais donc que, comme Marius avait vengé l'honneur des Romains et détruit la gloire des Cimbres, un descendant des Cimbres détruisait à son tour celle de Marius, et que les enfants du voisinage venaient peut-être les jours de fête danser à l'ombre de cet arc de triomphe sans se soucier de celui qui l'avait bâti, ni de celui qui le démolissait.[1] »

Peu de jours après, Bernardin se rendit à bord du vaisseau, et l'on mit à la voile. Mais il commit une imprudence qui

(1) Il est douteux cependant que toutes ces idées aient surgi dans son esprit à cette époque. Pour que les ruines produisent en nous ces impressions mélancoliques, il faut une certaine expérience de la vie qu'il n'avait pas jusque-là, et il en donna bientôt après la preuve en s'embarquant sans attendre l'expédition de son brevet. Mais il ne vivait encore que par le cœur et l'imagination.



La vie des moines du désert lui revint en mémoire
avec ses merveilleux épisodes. (Page 13.)

devait le jeter dans de grands embarras : ce fut de partir sans la commission qui lui avait été promise. Les officiers du génie ne lui voyant ni titre, ni fonction, ne voulurent bientôt plus le reconnaître, et dès lors il fut en butte à l'intolérance d'un corps auquel il n'appartenait pas.

Un événement déplorable attrista cette courte traversée. Un jour on entendit crier que deux jeunes gens qui jouaient ensemble sur les lisses, venaient de tomber dans la mer. Aussitôt le canot est mis à flot, et l'on coupe les *salva nos*, espèces de grands cônes de liège suspendus à la poupe. Tous ces moyens furent inutiles. Le vaisseau avait été poussé si rapidement loin de ces infortunés, qu'ils ne purent jamais l'atteindre. On les voyait nager dans le lointain, mais déjà l'on ne pouvait plus entendre leurs cris. Bientôt ils levèrent les bras vers le ciel; ce fut le dernier signe de leur détresse : ils s'enfoncèrent dans les flots, où ils disparurent pour toujours. Ces deux jeunes gens périrent sans qu'aucun de leurs camarades, qui se jetaient tous les jours à la mer pour quelques pièces de monnaie, témoignât le moindre désir d'aller à leur secours.

Le onzième jour après le départ, on découvrit les côtes de Malte, qui sont blanches et peu élevées. On y débarqua à midi. Il y avait dans le vaisseau quatre ingénieurs; ils se réunirent pour rendre visite au grand-maître, et laissèrent Bernardin de Saint-Pierre seul sur le rivage, sous prétexte qu'il n'appartenait pas au corps du génie militaire. Surpris d'une pareille conduite, il l'attribua d'abord, et tout naturellement, à l'oubli du ministère qui ne lui avait point envoyé la commission promise. Mais que devint-il en apprenant que l'ingénieur en chef le faisait passer pour son dessinateur! Indigné d'un pareil mensonge, il réclama successivement devant le ministre de France, le grand-maître, et M. Burlamaqui, commandant en chef. Ces réclamations n'ayant eu aucun succès, il prit le parti de se retirer et d'attendre qu'on voulût en user plus convenablement avec lui. Il loua une petite maison à un étage, six francs par mois, et y vécut solitaire avec un vieux domestique qui lui

coûtait le même prix. Ce domestique était Portugais, et d'une fierté qui ne lui permettait d'obéir qu'à sa propre volonté. Il refusait même de porter des fruits achetés au marché; ce qui réduisait la plupart du temps Bernardin de Saint-Pierre à se servir lui-même. Un jour cependant, il voulut bien prendre sous son bras une harpe que son maître venait de louer; et comme ce dernier lui témoignait sa surprise d'un changement d'idées si subit, il répondit avec dignité « que tout ce qui pouvait faire honneur à l'homme, comme les livres, les tableaux, la musique, il était toujours disposé à s'en charger; mais que jamais il ne s'abaisserait à porter des vivres. » De Saint-Pierre rencontrait souvent ce singulier serviteur qui, après avoir achevé son office, se promenait gravement sur la place publique, coiffé d'une perruque à trois marteaux, et une canne à pomme d'or à la main.

Cependant les ennemis de notre jeune solitaire cherchaient tous les moyens de le perdre. De ridicules calomnies furent répandues sur sa personne et sur sa famille; et comme il en témoignait un jour son ressentiment dans les termes les plus vifs, on fit aussitôt courir le bruit que la chaleur du climat avait agi sur son cerveau, et qu'il était atteint de folie. Dans cette situation quelques bons Français pourtant s'empressèrent de le consoler, entre autres le chevalier Pestel, le marquis du Roullet, et le bailli de Saint-Simon. Mais quelle distraction, quel agrément pouvait-il espérer dans un pays où l'on ne se réunit que pour jouer, et où il n'y a ni jardins, ni promenades, ni spectacles? Le malheur ne lui avait point encore appris à se dédommager de l'injustice des hommes par les charmes que procure l'étude de la nature.

Bernardin fit peu d'observations sur le gouvernement du pays; mais il en fit beaucoup sur le climat plus brûlant que celui des tropiques, et sous lequel malgré cela on conserve la neige de l'Etna. Il visita ses collines de pierres de taille escarpées par la mer, ses jets d'eau salée à une grande distance de la côte; le voyage des cailles qui arrivent tous les ans le 22 ou 23 sep-

tembre en rasant les flots et si lasses qu'on les prend à la main; mais ce qui frappa surtout le futur auteur des *Vœux d'un solitaire*, ce fut le malheur du peuple. « Malte est riche, dit-il, et pourrait l'être encore bien davantage par la commodité de son port, le plus avantageusement situé de tous ceux de la Méditerranée; cependant le paysan y est très misérable. Il n'est vêtu pour tout habit que d'un pantalon qui lui vient aux genoux et d'une chemise sans manches. Quelquefois il se tient sur la place publique, la poitrine, les jambes et les bras nus, à demi brûlé du soleil, pour se louer moyennant vingt-quatre sous par jour, avec une voiture à quatre places attelée d'un cheval, depuis le point du jour jusqu'à minuit, et pour parcourir tel endroit de l'île qu'il plaît aux voyageurs, sans qu'ils soient tenus de donner un verre d'eau ni à lui ni à sa bête. Il conduit sa carriole, courant toujours pieds nus dans les rochers, devant son cheval qu'il tient par la bride, et devant l'oisif chevalier qui ne lui parle bien souvent qu'en le traitant de faquin, tandis que le conducteur ne lui répond que le bonnet à la main, en l'appelant « Votre » seigneurie illustrissime. » Le trésor de la république est plein d'or et d'argent, et l'on n'y paie le peuple que d'une monnaie appelée pièce de quatre tarins, qui vaut, de valeur idéale, seize de nos sous, et, de valeur intrinsèque, environ deux de nos liards... »

Le siège n'ayant pas eu lieu, chacun ne songea qu'à retourner en France. Bernardin de Saint-Pierre reçut six cents livres pour les frais de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer où les orages s'élèvent fréquemment avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé longtemps, ils se trouvèrent à la vue de la Sardaigne entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur, est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas-fonds, et alors les vaisseaux courent risque d'être engloutis sous des montagnes de sable.

Comme pour accroître l'effroi des voyageurs, le nom de ce lieu leur rappelle le naufrage de M. de la Case, sa fin déplorable, et celle de tout son équipage.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand. Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher, et achever impitoyablement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau qui portait Bernardin se trouva arrêté par le calme entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de cette situation. On craignait le coup de vent de l'équinoxe; toutes les manœuvres furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers assis autour de la table, attendaient dans un morne silence lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement, un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel. En une minute, il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer et la foudre le frappaient en même temps, et assourdissaient tous les passagers par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement que le vaisseau était comme enveloppé d'une lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés. Il avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adres-

sant en anglais à l'un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur une carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens.

Quelques minutes après, la nuée creva sur le vaisseau et le couvrit d'une espèce de déluge. Dès lors, heureusement, le plus grand calme succéda à l'orage; le lendemain, les voiles furent tendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de Provence. A cette vue, tout le monde éprouva un inexprimable soulagement, et l'on descendit aussitôt se faire conduire à terre. Bernardin suivit les autres et on ne saurait dire avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir. Ses regards se reposèrent avec délices sur ces rives fleuries, et de là sur ces flots, hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrtes et d'orangers, le souffle du zéphyr, le chant des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois. Ce fut dans ce ravissement qu'il prit la route de Paris; mais à mesure qu'il approchait de la capitale, le charme faisait place aux plus vives inquiétudes. La tempête, le naufrage l'attendaient encore là. Il n'avait plus d'amis, plus d'argent, plus de mère; il était seul au monde, et battu de tous les vents de l'adversité.

Notre pauvre ingénieur militaire se logea dans un hôtel de la rue des Maçons, et courut aussitôt rendre visite à ceux qui avant son départ lui avaient témoigné quelque intérêt. Le bailli de Froulay lui parla de ses propres chagrins, et déplora le sort des grands seigneurs, qui n'avaient plus de crédit dans les bureaux. M. de Mirabeau, « l'ami des hommes, » composait un gros livre sur le bonheur du genre humain, ce qui ne lui permettait pas de s'occuper des intérêts d'un individu perdu dans la foule. M. du Bois, premier commis, le reçut avec des airs de ministre; il lui dit qu'il fallait attendre, qu'on y songerait, qu'il ne voyait que des solliciteurs, et en parlant ainsi, il le recondui-

sait poliment à la porte. Bernardin se consola de tant d'indignités, à la vue de cent personnes qui attendaient dans l'antichambre le bonheur de voir sourire le premier commis...

Toutes ses visites eurent le même résultat. Pendant ce temps, le peu d'argent qui lui restait fut dépensé, et ses appréhensions pour l'avenir le décidèrent à demander quelques secours aux membres de sa famille. Hélas! ces nouvelles démarches ne furent pas plus heureuses : les uns lui répondirent qu'il avait mérité sa situation; les autres qu'il était un mauvais sujet, et que sa famille ne prétendait pas s'épuiser pour satisfaire ses caprices. Les plus honnêtes ne lui répondirent pas. Dans cette extrémité, un de ses protecteurs lui offrit une place chez un maître de pension pour apprendre à lire aux petits enfants. Un autre l'engagea à donner des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens qui se destinaient au génie militaire. Il accepta cette dernière proposition; mais bientôt les élèves manquèrent, et il fallut encore renoncer à cette ressource. Alors il adressa au ministre de la marine un mémoire, dans lequel il proposait d'aller seul sur une barque lever le plan de toutes les côtes d'Angleterre. Ce mémoire singulier n'excita pas même la curiosité, et resta sans réponse. Enfin on ne lui épargna aucune humiliation. Jamais il n'avait tant senti l'amertume d'avoir besoin des hommes : déjà la misère commençait à l'accabler; il avait épuisé le crédit chez un boulanger, son hôtesse menaçait de le renvoyer, et réduit à l'isolement le plus complet, il ne voyait personne dont il pût espérer le plus léger secours.

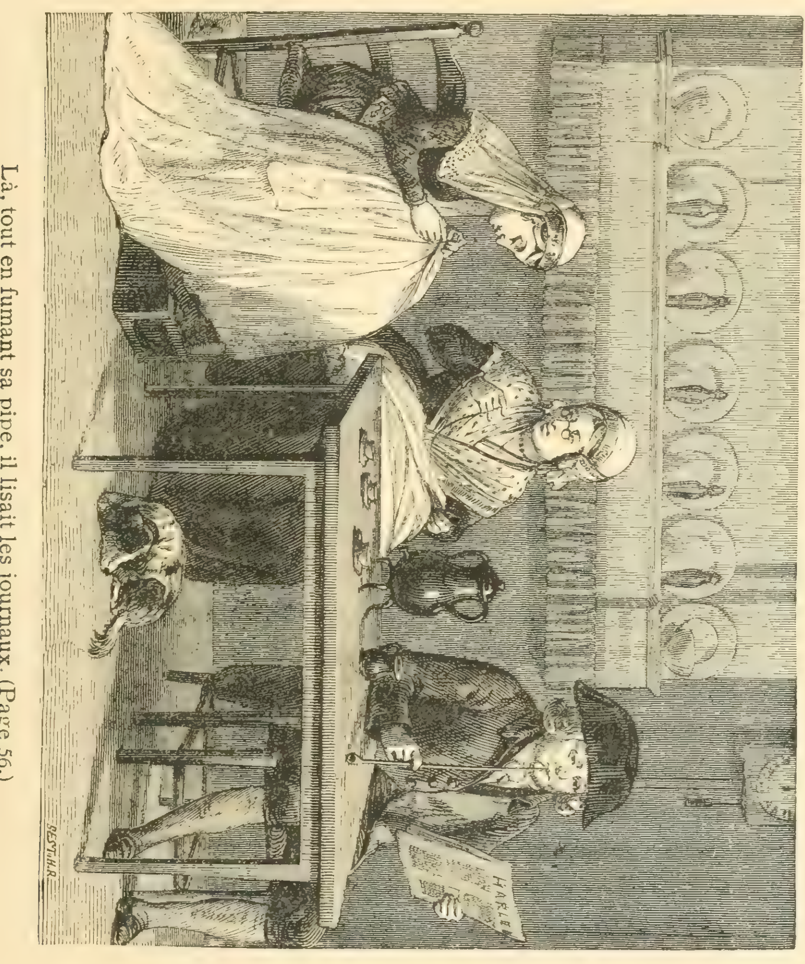
Heureusement, son courage croissait avec son malheur. Plus il se voyait dans l'abandon, plus il prétendait aux faveurs de la fortune. Ses projets anciens de bonne organisation sociale et de sage législation se réveillèrent avec tant de force lorsqu'il se vit sans ressources, qu'il ne songea plus qu'à réaliser au fond de la Russie les brillantes chimères de sa jeunesse. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder une république et de lui donner des lois. Cet idéal, qui dans un temps plus heureux lui eût peut-être paru extravagant, lui semblait, dans son état de délaisse-

ment et de misère, aussi simple que naturel. Il se doutait bien que pour accomplir de si grandes choses un peu d'argent lui serait nécessaire; mais il reprit confiance et s'en trouva bien. Un nommé Girault, son ancien camarade d'études, lui prêta vingt francs, le marquis de Roullet deux louis, un M. Sauti trente francs, un père de famille nommé Diq, trois louis. Il vendit ensuite secrètement et pièce à pièce tous ses habits, puis ayant porté chez Girault ses livres de mathématiques et un peu de linge, il se félicita d'avoir si bien préparé son entreprise, et ne songea plus qu'à partir pour la Hollande. Vu son peu de confiance dans les lettres de recommandation, qui ne sont le plus souvent qu'un moyen honnête de se défaire d'un importun, il ne voulut en emporter que deux : une pour l'ambassadeur de Hanovre à la Haye, l'autre pour le chevalier de Chazot, commandant de Lubeck et son compatriote.

C'est ainsi qu'au lieu de chercher le bonheur dans le calme d'une condition simple et médiocre, Bernardin ne le voyait plus désormais que dans les agitations de la gloire, dans les dévouements magnanimes. Il voulait faire de grandes choses pour être un jour l'objet d'une grande reconnaissance, et la vie ne s'offrait à lui que comme une suite d'actions héroïques qui mènent au commandement : erreur brillante mais fatale, résultat inévitable de cette fausse éducation qui force les jeunes gens à appliquer aux actes d'une vie presque toujours destinée à l'obscurité, les principes et les pensées qui dirigent la vie des princes et des héros. Ces dangereux souvenirs le tourmentaient sans doute lorsque, tombé dans le dénuement le plus profond, il entrevoyait la position la plus élevée, croyant que, semblable à cet infortuné voyageur des *Mille et une Nuits* qu'on avait descendu dans un abîme, il ne devait en sortir que pour être roi.

Dès que son père eut appris ses projets de voyage, il s'empressa de lui envoyer quelques papiers de famille, parmi lesquels se trouvaient ses titres de noblesse. Bernardin de Saint-Pierre fut charmé de posséder ces papiers; car, dans les cours du Nord, il faut un nom pour réussir. Une seule chose l'embarrassait,

c'est que son titre principal était un certificat signé du marquis de l'Aigle, qui attestait, il est vrai, la noblesse de la famille de Nicolas de Saint-Pierre, mais avec cette clause, qu'un de ses ancêtres avait géré les affaires de la maison de l'Aigle. Ainsi une ambition trouve toujours sa punition dans une autre ambition.



Là, tout en fumant sa pipe, il lisait les journaux. (Page 56.)

Une fois entré dans cette route, il lui était difficile de s'arrêter. Il n'avait point d'armoiries, et n'osait en prendre de trop connues; il fit donc graver un cachet de fantaisie, qu'il enrichit de tout ce qu'il savait dans l'art du blason. Enfin il adopta le titre de chevalier, que ses amis lui donnaient depuis longtemps.

Mais toutes ces précautions qui devaient servir à le rassurer produisirent un effet absolument contraire. Parlait-on de sa famille? il en vantait la noblesse. Prolongeait-on la conversation sur ce sujet? il coupait court à ce qu'on demandait, rougissait, s'embarrassait, craignant toujours de s'entendre prier de fournir la preuve qu'il avait eu des aïeux. En un mot, les questions les plus indifférentes le faisaient frissonner et lui apprenaient assez qu'il n'était pas né pour tromper. Dans sa vieillesse, il s'accusait d'une manière charmante de ces petits traits de vanité, et peut-être y avait-il encore quelque vanité dans cet aveu; car alors il s'était créé d'autres titres au respect des hommes, et tout semblait lui dire qu'il venait de commencer l'illustration de sa famille par le génie et les œuvres philanthropiques. On voit par là combien l'orgueil est naturel aux hommes, même à ceux qui ont un penchant prononcé pour la vertu; et cette expérience devrait seule suffire pour démontrer que les saints devaient leur prodigieuse humilité à l'emploi des moyens surnaturels, puisqu'elle leur était si familière et en apparence d'une si facile pratique.

L'entreprise de Bernardin ainsi préparée, il ne songea plus qu'au départ. Ses dettes s'élevaient à une centaine d'écus. Il fit des obligations, qu'il envoya par la poste à chacun de ses créanciers, afin que son père les acquittât si la fortune ne lui était pas favorable; puis, un beau soir, il sortit furtivement de son hôtel, et se rendit chez son ami Girault qui, quoique très malheureux lui-même, n'avait pas le courage de le suivre. Ils soupèrent ensemble. D'abord le repas fut triste : Girault s'inquiétait du présent; Bernardin de Saint-Pierre ne songeait qu'à deviner l'avenir. Mais une bouteille de Champagne étant venue ranimer leurs espérances, le grenier où ils se trouvaient retentit bientôt de leurs éclats de rire. Enfin, vers minuit, il fallut se décider à revenir aux réalités de la vie et, son petit paquet sous le bras, Bernardin s'achemina seul jusqu'à la diligence de Bruxelles, après avoir promis à son ami Girault de ne pas l'oublier au jour de la prospérité.

Arrivé à la Haye, il se hâta de présenter une lettre de

recommandation qu'un homme du grand monde lui avait remise pour son ami intime le baron de Sparken, ambassadeur du Hanovre. Mais quelle fut sa confusion lorsque l'ambassadeur lui dit qu'il ne connaissait en aucune manière la personne qui avait écrit cette lettre! Ce baron était déjà sur l'âge, et croyait à l'alchimie. Par un effet singulier de cette crédulité, il s'imagina qu'un jeune homme qui savait les mathématiques devait avoir quelques lumières sur la pierre philosophale; il voulut bien lui promettre une petite place, n'exigeant de lui pour toute reconnaissance que son secret de faire de l'or. En solliciteur novice, Bernardin de Saint-Pierre eut la bonne foi de répondre qu'il était loin de posséder un si beau secret, et surtout d'y croire... Ce n'était pas le moyen de faire sa cour; aussi l'ambassadeur lui fit-il entendre clairement qu'un homme qui ne croyait pas à l'alchimie ne pouvait espérer de service en Hollande. Il ajouta que la religion catholique eût été d'ailleurs un obstacle insurmontable à son avancement, que le bon temps était passé où les Hollandais prenaient à leur service des officiers de toutes les religions, enfin que c'était bien dommage qu'il ne se fût pas présenté quatre jours plus tôt, époque à laquelle son neveu, le comte de la Lippe, s'était embarqué pour aller commander les troupes de Portugal, et combattre les Espagnols. Le voyageur déçu se retira, riche de ces belles paroles, et persuadé de deux choses, dont il reconnut la vérité le reste de sa vie : c'est que les lettres de recommandation ne mènent à rien, et qu'un homme sans crédit arrive toujours le lendemain des bonnes occasions.

Quoique soupçonné par le baron de Sparken d'avoir la pierre philosophale, il se vit bientôt sur le point de manquer de tout. Comme il se creusait inutilement la tête pour trouver les moyens de continuer son voyage, le hasard fit prononcer devant lui le nom d'un M. Mustel, journaliste français retiré à Amsterdam, et qui y jouissait d'une grande considération. Bernardin de Saint-Pierre avait eu pour régent un ecclésiastique qui portait le même nom. Ce souvenir l'encourage, il prend la plume, il écrit, et M. Mustel lui répond aussitôt que ce régent

est son propre frère, et qu'il se croira heureux d'être utile à un de ses disciples. Sur cette lettre, de Saint-Pierre se décide à prendre la route d'Amsterdam, où il trouve dans M. Mustel un homme disposé à devenir son ami. « M. Mustel, dit un biographe, était un sage, à la manière des anciens; c'est-à-dire qu'il pratiquait la sagesse. Il passait une partie de l'été dans un petit jardin aux environs d'Amsterdam, avec la meilleure des femmes et quelques bons amis. Là, tout en fumant sa pipe, il lisait les journaux et composait le sien, et du sein du repos et de la solitude, il traçait jour par jour le tableau des agitations de l'Europe. Doué d'un beau talent poétique, il avait su préférer le bonheur à la gloire. Dieu, la nature, sa femme et sa plume occupaient toutes ses pensées; il aimait à contempler les paysages hollandais, la campagne surtout; et quoiqu'il eût souvent à déplorer les revers des peuples et des rois, il les voyait sur des rives si lointaines, que jamais ses passions ne s'en émurent. Tous les vains bruits du monde venaient expirer à la porte de sa retraite, et l'histoire présente était devant ses yeux comme l'histoire des temps passés. » « Son bonheur me rendait la gaieté, disait souvent dans la suite Bernardin de Saint-Pierre. Un jour il me dit : J'ai essayé inutilement de faire venir la laitue romaine dans mon jardin; c'est que la terre est trop froide : qu'en pensez-vous? — Oh! lui répondis-je, ne voyez-vous pas que la laitue romaine ne peut croître dans un terrain protestant?... Cette saillie le fit rire. Pour moi, ajoutait Bernardin de Saint-Pierre, j'avais dans le cœur une plante qui vient partout : c'était l'ambition. » M. Mustel eut bientôt apprécié le mérite de son nouvel ami; et plein de sollicitude pour un jeune homme dont il admirait les nobles sentiments, il lui offrit la main de sa belle-sœur, avec la place de rédacteur de la *Gazette*, qui valait mille écus. Bernardin de Saint-Pierre n'apprécia point alors la générosité de cette offre. C'était une belle occasion d'être heureux, s'il n'avait cherché que le bonheur; mais comment renoncer à la gloire de former un peuple, de fonder une république, et cela pour une misérable place de journaliste? Il refusa tout, parce

que son ambition n'était satisfaite de rien. Nous le verrons souvent repousser la fortune qui se présentait à lui sous une forme simple et riante. C'était un des traits de son caractère : il voulait parvenir en suivant sa fantaisie, et non en se livrant à la fantaisie des autres.

Pendant le peu de temps qu'il resta en Hollande, Bernardin étudia le pays, et plus tard il se plut à rappeler dans ses ouvrages le souvenir de ce court séjour. « Il semble, dit-il dans les *Observations sur la Hollande*, que les Hollandais soient les propriétaires de toute la terre, dont les autres peuples ne sont que les fermiers. En Russie et en Suède sont leurs chantiers pour les mâtures, leurs magasins de chanvre, de cuirs, de sal pêtres et de goudron; leurs mines de cuivre et de fer, enfin leurs arsenaux de marine et de guerre. Leurs greniers sont à Dantzick, où la Pologne leur envoie chaque année ses blés et ses bestiaux. Leur garde-robe est l'Allemagne, qui leur fournit à Leipsick et à Francfort les toiles et les laines de Saxe et de Silésie; leurs haras sont dans le Holstein en Danemark; leurs vignobles en France, leurs caves à Bordeaux. Les Provençaux et les Italiens cultivent pour eux leurs jardins; c'est pour eux qu'ils cueillent l'orange et le citron, d'un usage si universel dans le Nord; pour eux qu'ils dessèchent le raisin et la figue et marinent l'olive. L'Asie et ses îles leur fournissent le thé et le girofle, les épiceries, les soieries et les perles. Pour eux, le Chinois pétrit la porcelaine, et l'Indienne file la mousseline. C'est pour eux que l'Afrique étale sur ses rivages le poivre et les gommes; c'est pour eux qu'elle envoie ses noirs enfants fouiller l'or au Pérou et les diamants au Brésil, et planter en Amérique le cacao, le sucre, le café, l'indigo, le coton et le tabac. Les Hollandais vivent au milieu de ces richesses comme s'ils n'en étaient que les dépositaires ; leurs aliments sont le beurre, le fromage et quelques légumes. Ils mangent cru et sans aucun apprêt le poisson sec, le saumon fumé, le hareng salé, qu'ils regardent comme un remède souverain contre les fièvres bilieuses. Leurs habillements sont simples et d'une couleur modeste; quand ils

sortent de leur pays, ils ne changent en rien leurs anciennes coutumes; on ne voit sur eux ni dentelles ni galons. Quelque quantité qu'ils trouvent de vivres et d'étoffes, ils n'emploient à leur usage que les provisions qu'ils ont tirées de leur patrie. Ainsi, conservant l'économie dans le sein de l'abondance, et des mœurs pures parmi la dissolution des étrangers, ils retrouvent partout la Hollande, qu'ils portent avec eux. »

Bernardin de Saint-Pierre partit d'Amsterdam, après avoir emprunté de M. Mustel l'argent nécessaire pour se rendre à Lubeck. Là, il puisa encore dans la bourse du chevalier de Chazot, commandant de la ville, qui lui prêta deux cents francs pour se rendre à Pétersbourg. L'élévation de Catherine au trône impérial vint ajouter à ses espérances. L'Europe entière était dans une solennelle attente; Frédéric et Voltaire proclamaient déjà les merveilles d'un règne commencé par un horrible attentat. En écoutant ces éloges de Catherine, le jeune philosophe craignait d'arriver trop tard; il lui semblait que tout allait se faire sans lui, qu'on devinerait ses plans, qu'on lui ravirait sa gloire. Plein de cette inquiétude, il se donna à peine le temps de visiter l'arsenal de Lubeck, où il vit cependant le sabre dont on trancha la tête à un bourgmestre qui livra aux Suédois l'île de Bornholm, à la seule condition qu'il aurait l'honneur de danser avec la reine de Suède.

Au moment du départ, le chevalier de Chazot recommanda vivement Bernardin de Saint-Pierre à son beau-père, M. Torelli, premier peintre de l'empire, qui se rendait à la cour pour faire le tableau du couronnement. Il y avait sur le vaisseau des comédiens, des chanteurs, des danseurs, des coiffeurs, français, anglais, allemands, qui tous avaient les plus hautes prétentions. Ces braves gens se croyaient déjà de grands personnages; à les entendre, ils allaient éclairer la Russie et y répandre le goût brillant des arts. L'exagération de leurs espérances et la folie de leurs projets n'étaient pas une des moins piquantes distractions de Bernardin de Saint-Pierre. La traversée fut d'un mois; arrivés à Cronstadt, les passagers prirent une chaloupe pour

remonter la Néva, qu'ils trouvèrent semée d'îles désertes, et dont les rives étaient bordées de noires forêts de sapins.[1] Le bruit des rames troublait seul le profond silence de ces lieux; et les passagers, les regards fixés sur ces terres sauvages, se croyaient aux extrémités du monde, lorsque tout à coup, au détour du fleuve, ils découvrirent la cité de Pierre-le-Grand, avec ses vastes quais, son pont de bateaux, la tour dorée de l'Amirauté, ses dômes peints en vert, ses palais couronnés de trophées et de guirlandes, s'élevant seule au milieu des déserts. A ce magnifique aspect, notre voyageur se sent pénétré d'une émotion indéfinissable : c'est là qu'il vient chercher la gloire et lutter avec la fortune! c'est là que ses projets vont trouver de zélés protecteurs! Cette foule empressée qu'il aperçoit sur la rive ne lui présente que des amis, que déjà il voudrait serrer sur son cœur! Ainsi tous ses projets vont s'accomplir. Pendant qu'il se berce de ces riantes chimères, la chaloupe aborde au galernof habité par les négociants anglais. Aussitôt l'un d'eux, M. Tornton, s'empresse d'un air jovial au-devant des passagers, et les invite à prendre le thé chez lui, pour donner à chacun le temps de faire avertir ses amis. Nouvelle illusion pour Bernardin! Il vient donc de toucher une terre où les étrangers sont accueillis à la porte des villes, comme au temps des patriarches! Et si l'on reçoit ainsi un homme inconnu, à quels honneurs ne doit pas s'attendre celui dont tous les vœux tendent au bonheur de ses semblables!...

Pendant que le vaste champ de l'espérance s'ouvre devant notre voyageur, il voit une députation de l'Académie qui

(1) « Près de l'île de Bornholm, écrit Bernardin, un pêcheur seul dans sa barque vint nous offrir du poisson; c'était à l'entrée de la nuit et au milieu d'un coup de vent affreux. Quand on l'eut payé, il demanda à boire. Le capitaine lui donna un gros flacon plein d'eau-de-vie. Il le saisit d'une main, et de l'autre tenant une corde que nous lui jetâmes, il restait en équilibre sur le bord de sa nacelle, un pied en l'air, posé contre les flancs de notre bâtiment; les vagues s'élevaient et semblaient parfois tout près de le jeter sur notre pont : il buvait d'un air aussi tranquille que s'il eût été à terre. Les passagers anglais convinrent qu'ils n'avaient encore rien vu de si hardi. »

s'avance pour complimenter le peintre Torelli; celui-ci reçoit les compliments, monte en carrosse, et de la portière fait une légère inclination à son protégé, qui reste stupéfait sur le rivage. A peine est-il arrivé dans le salon de M. Tornton, qu'une autre voiture vient enlever un autre passager; ils disparaissent ainsi peu à peu, et à mesure que leur nombre diminue, les illusions du pauvre philosophe s'évanouissent. Enfin il reste seul, et longtemps encore il s'étonne de cette scène qui vient de lui révéler son abandon. Ne voulant pas paraître embarrassé, il se décide à prendre congé du maître de la maison et, son épée sous le bras, il se dirige le long d'un quai de granit, que doraient encore les derniers rayons du soleil. Chemin faisant, il admirait ces hommes à longue barbe qui marchaient d'un air grave et préoccupé; et, faisant un retour sur lui-même, il se mit à songer avec douleur à son isolement. Dans cette multitude qui se renouvelait sans cesse, il ne se trouvait pas un seul être qui n'eût une maison, des amis, des parents, qui ne fût aimé, qui ne fût attendu. Lui seul était sans asile, lui seul n'était ni attendu ni aimé : solitaire au milieu de la foule, il aurait pu mourir sans y laisser un regret, sans y faire couler une larme. Ah! pour savoir combien la patrie est douce, il faut avoir erré sur une terre étrangère! Depuis longtemps il marchait enseveli dans ces pensées mélancoliques, lorsqu'il s'entendit appeler par une personne dont la voix ne lui était pas inconnue. C'était un des passagers qu'il venait de quitter, bon Allemand, établi à Pétersbourg, qui, devinant son embarras, voulut bien le guider vers la seule auberge de cette ville tenue par des Français. Ils trouvèrent la maîtresse du logis, Mlle Lemaignan, qui jouait aux cartes à la faible lueur d'une lampe. Elle se leva pour les recevoir, et leur apprit que son frère était à Moscou, où l'impératrice venait de se rendre pour son couronnement. Elle fit ensuite servir à souper au jeune Français, qui, consterné d'une nouvelle si contraire à ses projets, s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Après avoir retiré ses effets et payé les frais de son voyage,

il lui resta six francs, qui ne tardèrent pas à être dépensés. Obligé de vivre de peu, il passait des jours entiers dans sa chambre, cherchant à s'absorber par l'étude des mathématiques. Le temps s'écoulait, la cour ne revenait pas, et tout annonçait à Bernardin de Saint-Pierre que son hôtesse se lassait de lui faire crédit. Il croyait ne jamais sortir de ce labyrinthe, lorsqu'un dimanche, après l'office divin, un seigneur revêtu d'une riche pelisse l'aborda poliment à la porte de l'église. Après une conversation assez longue, dans laquelle il lui témoigna beaucoup d'intérêt, il lui offrit de le présenter au maréchal de Munich, gouverneur de Pétersbourg, dont il était secrétaire. Charmé de cette offre bienveillante, Bernardin accepta un rendez-vous pour le lendemain, à trois heures du matin, seule heure à laquelle le maréchal donnât ses audiences.

Il trouva un vieillard de quatre-vingts ans, sec, vif, pétulant, qui l'accueillit de bonne amitié, et qui en moins d'un quart d'heure lui eut montré son cabinet, ses dessins, ses plans, et une centaine de volumes sur le génie militaire, qui formaient toute sa bibliothèque. Ces livres avaient servi à sa gloire. Obligé de prendre la route de la Sibérie, il s'était efforcé d'utiliser ses loisirs, et, comme les anciens philosophes, il avait ouvert une école sur la terre de l'exil. Rassemblant autour de lui les soldats commis à sa garde, il s'était plu à leur dévoiler les secrets de la science d'Euclide et de Pascal. Sa patrie avait puni ses vertus, il ne se vengea qu'en lui faisant encore plus de bien; et l'on vit tout à coup une troupe d'ingénieurs habiles sortir de ces régions barbares, se répandre dans l'armée, et fonder le corps du génie militaire russe. Un homme de cette trempe devait apprécier le mérite de Bernardin de Saint-Pierre. Il était déjà charmé de sa conversation; mais il voulut le juger sur ses œuvres, et lui ayant remis des couleurs, du papier, des pinceaux, il l'invita à revenir bientôt avec un échantillon de son talent.

Cette invitation eut l'heureux effet de prolonger le crédit de notre voyageur. Peu de jours après, il revint avec un plan dont

le maréchal fut si satisfait, qu'il promit aussitôt d'en recommander l'auteur à M. de Villebois, grand maître de l'artillerie; et s'adressant en allemand à son premier aide de camp, il se fit apporter un sac de roubles, qu'il présenta à Bernardin de Saint-Pierre, en lui disant que cette somme servirait à payer ses frais de voyage jusqu'à Moscou. Celui-ci répondit en rougissant que les ingénieurs du roi de France ne pouvaient recevoir de l'argent que d'un souverain. Et comme il se retirait en prononçant ces mots, le maréchal se leva, et lui dit d'un air touché qu'en Russie l'usage permettait à un colonel, et même à un général, de recevoir des bienfaits de sa main, que cependant il ne s'offensait pas d'un refus inspiré par un excès de délicatesse; puis il ajouta, après un moment de réflexion: « Vous ne refuserez pas sans doute de faire le voyage avec un général de mes amis qui se rend à la cour? » Cette dernière proposition satisfaisait à tout; Bernardin de Saint-Pierre l'accepta avec reconnaissance; c'était un premier pas vers la fortune, et il commençait à concevoir que la fortune ne lui serait point inutile pour accomplir ses grands projets.

Dans le temps même où il venait de trouver un protecteur, la Providence lui donnait un ami. Un Genevois, nommé Duval, joaillier de la couronne, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois chez son hôtesse, n'avait pu voir son malheur sans en être ému ni son courage sans l'admirer. C'était un de ces hommes dont la physionomie laisse lire toutes les pensées, et dont toutes les pensées sont bienveillantes et vertueuses. Une douce mélancolie répandue sur ses traits exprimait les bons sentiments de son âme; elle semblait plaindre tous les malheureux, et leur promettre un consolateur. Il voulut être la Providence visible d'un jeune homme qu'il voyait résigné dans sa lutte avec la misère, et une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre eux. Duval était loin d'approuver les projets de son jeune ami; mais il ne les blâmait pas ouvertement, car il sentait que le dégoût de l'ambition ne peut naître que des mécomptes de l'ambition. Toujours prêt à donner un bon

conseil, il laissait faire ensuite, et se trouvait là pour consoler ou pour secourir. C'était l'idéal de l'amitié, et celle qu'il inspira fut bien profonde, puisque non seulement M. de Saint-Pierre lui adressa les lettres qui composent la relation de son voyage à l'Ile-de-France, mais que longtemps après, par une touchante fiction, il attribuait son système de la fonte des glaces polaires à un sage nommé Duval, cherchant à répandre sur l'ami qui avait inspiré son premier ouvrage les derniers rayons de sa gloire.

M. Duval, instruit du départ prochain de Bernardin de Saint-Pierre, fit tous ses efforts pour changer sa résolution; mais ne pouvant y réussir, il lui ouvrit généreusement sa bourse; et le même jeune homme qui venait de refuser les dons d'un maréchal d'empire, parce qu'il ne pouvait voir en lui qu'un protecteur étranger, consentit à emprunter dix roubles (50 fr.) d'un simple particulier dans lequel son cœur voyait un ami.

Cependant le maréchal de Munich le présenta au général sous les auspices duquel il devait paraître à la cour, et peu de temps après ils se mirent en route pour Moscou. On était alors au mois de janvier. Le général avait deux voitures bien chaudes, bien closes, l'une pour lui, l'autre pour ses adjudants. Un traîneau découvert était destiné à son domestique, et il donna ordre d'y faire placer le jeune Français. Dès la première nuit, le traîneau versa deux fois. Notre malheureux voyageur, exposé à toutes les injures de l'air, éprouvait un froid d'autant plus rude qu'il n'avait pris aucune des précautions d'usage, et qu'avec son chapeau de feutre et son habit court, il lui semblait qu'il n'était pas vêtu. Le second jour, il eut une joue gelée, et sans un bonnet fourré que lui prêta son compagnon, il y eût sans doute laissé ses deux oreilles. Chaque fois qu'on arrivait dans une maison de poste, le général déballait lui-même les provisions, il distribuait à chacun un petit morceau de pain, dur comme le marbre, qu'on coupait avec une hache, puis la valeur d'un demi-verre de vin. Après cette généreuse distribution, le général se mettait seul à table, pendant que ses aides de camp et son secrétaire se tenaient debout derrière lui. M. de Saint-Pierre ne

crut pas devoir les imiter; à la grande confusion des autres officiers, il osa s'asseoir en présence du général, qui ne lui pardonna point ce qu'il appelait un excès de familiarité. L'espèce de mépris qu'on lui avait témoigné en le reléguant parmi les valets, avait accru sa fierté et redoublé sa tristesse. Mais l'aspect de la nature aurait suffi pour le plonger dans la mélancolie. Chacun sait combien terrible est l'âpreté du froid dans ces contrées. Tout était couvert de neige : les bois, les champs, les plaines, les montagnes, les lacs et la mer même : les chevaux se frayaient péniblement un chemin dans ces régions désolées. Chaque matin le soleil, semblable à un globe de fer rouge, se levait au bord de l'horizon; sa lumière était pâle et sans chaleur, seulement elle agitait dans l'air une infinité de particules glacées qui étincelaient comme une poussière de diamants. La nuit ne présentait pas un spectacle moins étrange : les sapins, à travers lesquels murmurait le vent du Nord, étaient comme autant de pyramides d'albâtre, dont les avenues se prolongeaient à l'infini; tantôt la lune les éclairait de ses lueurs blafardes, tantôt les feux de l'aurore boréale semblaient les couvrir des reflets d'un vaste incendie. On eût dit alors les colonnades, les portiques d'une ville en ruines au milieu desquels l'imagination frappée voyait se mouvoir tous les fantômes de la mythologie des pays septentrionaux.

Emporté rapidement dans un traîneau découvert, Bernardin voyait ces êtres fantastiques s'agiter autour de lui, et il avait peine à ne pas croire à leur réalité. Les trois voitures couraient ainsi, sans autre espoir que celui d'arriver dans quelques pauvres villages dont rien n'annonçait l'approche, car les coqs et les chiens même s'étaient tapis à cause de la rigueur du froid. Ce qu'on voyait, c'étaient des bandes de loups qui, pressés par la faim, suivaient les voyageurs espérant en faire leur proie. Ces terribles animaux se partageaient en deux meutes sur les deux côtés du chemin; ils étaient guidés par un chef, qui s'élançait en avant, précédait les voitures, et s'arrêtait de temps à autre en poussant des cris plaintifs, auxquels les deux meutes

répondaient à des intervalles réguliers. Après cet appel, on n'entendait plus que le bruit léger de leur course sur la neige, bruit qui avait quelque chose de plus sinistre encore que leurs gémissements. Ah! lorsqu'au milieu de ces déserts notre triste voyageur venait à se rappeler les champs fertiles de la France, ces riantes vallées, ces vertes collines où les animaux utiles à l'homme paraissent de toutes parts, où la terre est couverte de moissons, de vignobles et d'agréables vergers, où le chant du coq, les aboiements du chien, le carillon argentin du clocher rustique annoncent chaque jour le retour de l'aurore; combien alors il sentait son cœur douloureusement oppressé! comme il se trouvait misérable d'errer si loin de sa patrie! Exposé à la rigueur du froid le plus vif, n'ayant pas même un manteau pour se couvrir, il était réduit à envier le sort de ces malheureux paysans qu'il trouvait rassemblés dans de pauvres cabanes, mais qui au moins se consolaient entre eux de leur misère; il enviait enfin jusqu'au sort des chevaux attelés à sa voiture; car la bonne Providence, prévoyante pour toutes ses créatures, a couvert ces animaux de poils longs et chauds, semblables à d'épaisses toisons. Moi seul, pensait alors Bernardin, je suis abandonné sur cette terre; n'est-ce pas le châtiment de mon ambition?...

Enfin ils arrivèrent à Moscou. Rien n'était à cette époque plus magnifique que l'aspect de cette ville, où tout annonçait le voisinage de l'Asie. Au milieu des maisons bâties à la chinoise se dressaient une multitude de dômes étincelants à travers lesquels on voyait briller les flèches dorées de plus de douze cents clochers, terminées par des croissants surmontés d'une croix. Notre fondateur d'empires arriva dans cette ville avec un écu dans sa poche : il est vrai qu'uniquement touché de sa grandeur future, il ne songeait guère à sa misère présente. Sa peine n'était pas de savoir comment il souperait, mais bien comment il pourrait approcher de la grande Catherine; car la voir et la persuader était une même chose pour lui. Parmi ses compagnons de voyage, un seul, frappé de la dignité de sa conduite

dans une situation si difficile, s'attacha vivement à son malheur. C'était un officier nommé Barasdine: jeune, bouillant, superbe; poussant la franchise jusqu'à la rudesse, il s'était fait une loi de penser tout haut, regardant comme une lâcheté de se taire devant le vice heureux, et l'attaquant en face avec toute l'âpreté de son caractère. Souvent il avait reproché au général son indifférence pour le jeune Français; mais ces reproches n'avaient fait que blesser plus profondément l'orgueil d'un homme pour qui rien n'était évident que son propre mérite. Arrivé à Moscou, le général fait arrêter ses voitures devant une grande auberge, et charmé de trouver une occasion de contrarier, peut-être même d'embarrasser M. de Saint-Pierre, il annonce froidement qu'il est temps de chercher un gîte. Il était nuit, et cette nouvelle répandit le trouble parmi les voyageurs. Aussitôt chacun songe à retrouver ses bagages, et les domestiques font approcher les yswoschtschiki, espèce de traîneaux qui rendent à Moscou les mêmes services que les fiacres rendent à Paris.

Bernardin de Saint-Pierre n'avait qu'un petit porte-manteau et depuis un moment il faisait de vaines recherches pour le retrouver, lorsqu'il apprit que le général l'avait envoyé aux messageries sous prétexte que ses voitures étaient déjà surchargées. Pendant qu'il témoignait sa surprise d'un pareil procédé, Barasdine s'emportait contre ce qu'il appelait hautement une action indigne; mais le général, sans daigner lui répondre, ordonna au cocher de partir, et laissa les deux jeunes gens exhaler leur colère. Cette circonstance ne fit que les unir davantage et ils ne se séparèrent qu'après s'être promis de se revoir bientôt. Barasdine alla descendre chez son oncle M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie; et Bernardin de Saint-Pierre ayant loué un traîneau, se fit conduire chez le frère de son hôtesse de Pétersbourg, qui, sur la recommandation de Duval, devait lui donner un logement. Mais les contrariétés s'enchaînent souvent comme les malheurs. Arrivé chez M. Lemaignan, un domestique lui apprend que son maître n'est point à Moscou, et qu'il ignore l'époque de son retour. Qu'on se figure l'embarras de notre

voyageur! isolé au milieu de la nuit dans une ville immense, ignorant la langue du pays, ne pouvant ni s'orienter ni se faire entendre, il était devant son guide comme un homme muet. Enfin, ne sachant que devenir, il remonte machinalement dans le yswoschtschiki. Son conducteur ne le voit pas plutôt disposé à partir, qu'il met ses chevaux au galop, et le ramène comme par inspiration à l'auberge où il l'avait pris. Le paiement de la voiture acheva d'épuiser sa bourse, et il entra dans la maison sans savoir comment il en sortirait le lendemain.

A peine avait-il fait quelques pas dans la cour, qu'il vit accourir l'hôte, bon allemand à ventre rebondi, à face rubiconde, qui, dans un jargon presque inintelligible, protestait de son innocence, de sa probité, de son honneur, et qui termina cette apologie inattendue en plaçant sur les épaules de notre voyageur une assez belle selle en velours qu'il tenait dans ses mains. Ce dernier argument dut lui paraître sans réplique, car il se tut soudain; on vit sa physionomie s'épanouir, et les yeux fixés sur M. de Saint-Pierre, il resta dans une espèce d'admiration de lui-même. Surpris de cette étrange réception, M. de Saint-Pierre prend froidement la selle, la remet entre les mains de l'hôte, et entre en explications. Enfin, après quelques discours, dont il parvint à saisir une ou deux phrases, il crut deviner que cette selle avait été oubliée par le jeune Barasdine, et qu'on le prenait pour un domestique de cet officier. Loin de se fâcher de ce quiproquo, l'idée lui vint d'en profiter pour passer la nuit dans cette auberge, sans être obligé de payer son gîte. Il fit donc entendre à l'hôte qu'il était étranger, que la nuit était avancée, et que son intention était de ne repartir que le lendemain. L'hôte le comprit fort bien, car il ouvrit aussitôt une salle chauffée par un vaste poêle, et l'invita galamment à s'étendre sur une banquette à la manière des Russes. La selle lui servit d'oreiller, et sans plus s'inquiéter des soucis du lendemain, il s'endormit bientôt du plus profond sommeil.

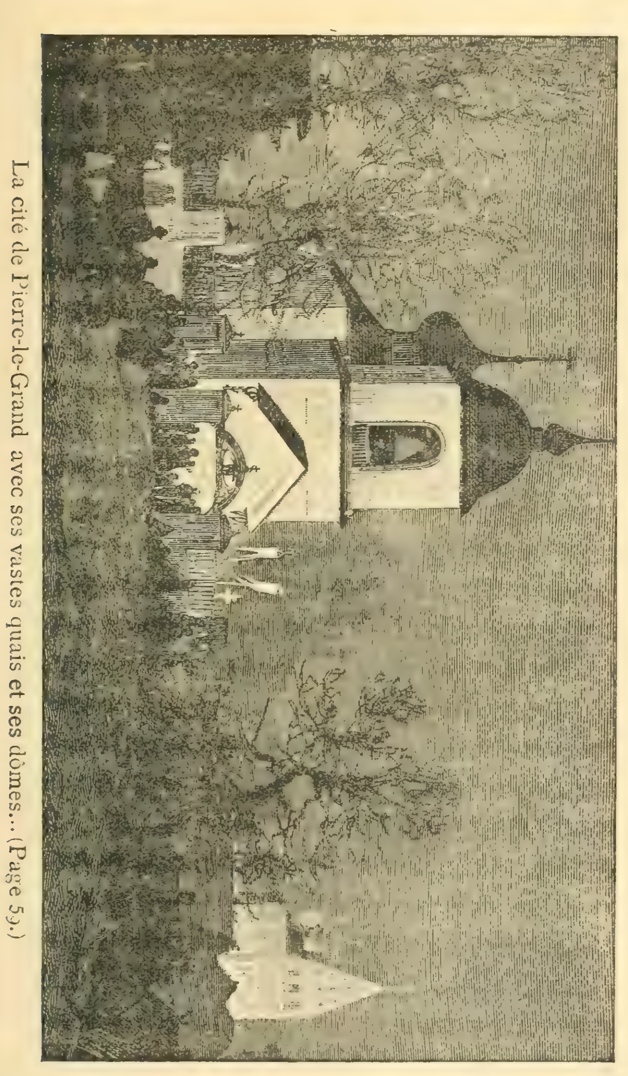
Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Barasdine entra dans la chambre où le pauvre voyageur dormait encore. Il

ne fut pas peu surpris de le retrouver là bravement couché sur une planche, et la tête posée sur la selle que lui-même venait réclamer. Son exclamation éveilla Bernardin de Saint-Pierre, qui, quoique un peu étourdi de cette brusque apparition, raconta à l'officier de la façon la plus comique sa mésaventure de la veille. Ce récit les mit en gaieté; ils résolurent de passer la matinée ensemble, et pour la bien commencer, Barasdine fit apporter un déjeuner auquel ils s'empressèrent de faire honneur en philosophes dont le chagrin ne saurait troubler l'appétit. Au dessert Barasdine voulut voir les lettres de recommandation de son ami. Dans le nombre, il en aperçut une adressée au général du Bosquet; elle était entièrement de la main du maréchal de Munich. Barasdine s'en saisit avec vivacité, et dit: « Celle-ci ne sera pas inutile; le général est Français, et il n'a point oublié sa patrie; les accents de votre voix suffiront seuls pour le bien disposer. Il faut nous rendre de suite à son hôtel, car je pense que vous n'avez pas de temps à perdre, et le général n'en perdra point dès qu'il saura qu'il peut vous obliger. »

Ils trouvèrent le général du Bosquet enveloppé dans une robe de chambre à fleurs, coiffé d'un bonnet de coton, et fumant sa pipe en se promenant à grands pas. Son air brusque, ses traits courts et ramassés, la rudesse de ses mouvements, produisaient au premier abord une impression désagréable; mais à mesure qu'il parlait, sa figure prenait une teinte plus douce; elle semblait s'embellir de je ne sais quoi d'aimable et de bienveillant, et l'on voyait peu à peu cette physionomie sombre s'éclairer d'un sourire de bonté qui attirait à lui.

A peine eut-il appris que M. de Saint-Pierre était Français, que perdant sa gravité il se livra sans réserve au plaisir de voir un compatriote et de l'entendre parler de la patrie. Cette conversation qu'il se plut à prolonger, lui fit aimer incontinent notre jeune voyageur, qui ne le quitta pas sans avoir la promesse d'une sous-lieutenance dans le corps du génie. Cinq jours après il reçut son brevet, et le retour inopiné de M. Lemaignan acheva de le tirer d'embarras. Ce brave homme non seulement lui offrit

sa maison, mais sur la recommandation de Duval, il lui avança tout l'argent qui fut nécessaire pour son équipement. Ainsi tout allait au gré de ses désirs; et sans doute, lorsqu'il jetait ses regards sur le passé, il était bien excusable de se livrer à quelques illusions pour l'avenir. A peine quatre mois s'étaient écoulés depuis son départ. Inconnu, sans argent, sans amis, sans protection, il avait traversé la France, la Hollande, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, et tout à coup il se trouvait établi à Moscou, ayant un état, des amis, du crédit et un protecteur. Il dut sentir alors la vérité de cette pensée qu'il développa si bien dans la suite : *Où le secours humain fait défaut, Dieu accorde le sien.*



La cité de Pierre-le-Grand avec ses vastes quais et ses dômes... (Page 59.)

Jeune encore, il ne fut pas insensible à l'élégance de son nouveau costume. Un habit écarlate à revers noirs, un gilet ventre de biche, des bas de soie blanche, un beau plumet, une brillante épée, tel était à cette époque l'uniforme des ingénieurs

russes. Barasdine fut si charmé de la tournure de son ami qu'il voulut aussitôt le présenter à son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie. M. de Villebois était né Français, et ne démentait pas cette noble origine. Des manières pleines de dignité, une physionomie froide mais imposante, l'air supérieur que donne l'habitude du commandement, n'ôtaient rien à la cordialité de son accueil, et semblaient même donner du prix à la manière flatteuse dont il savait encourager le mérite. Il devina celui de M. de Saint-Pierre; et dès sa troisième visite, il l'admit dans sa familiarité, le pria d'accepter sa table, et suivant la courtoisie des grands seigneurs russes, ne l'appela plus que son *cousin*. Il avait beaucoup vu, il racontait bien, et Bernardin écoutait à merveille. A cette époque, l'impératrice Catherine était le sujet de toutes les conversations. On ne parlait que de son génie, de ses projets, de son ambition; on se taisait sur ses vertus. L'imagination de notre jeune législateur s'enflammait à tous ces récits; il brûlait de voir cette femme extraordinaire, et cependant il ne voulait ni l'adorer en esclave, ni marcher à ses côtés comme un instrument de ses volontés. S'il flatte l'ambition d'une femme, c'est pour la faire servir au plus noble projet qu'un mortel puisse concevoir; il vient lui demander, non des faveurs pour lui, mais de la gloire pour elle. Assise sur un des premiers trônes du monde, que ferait-elle des louanges d'une troupe d'esclaves? Les hommages d'un peuple chargé de chaînes ne sont que des marques d'ignorance et d'avilissement; mais les bénédictions d'un peuple libre sont des témoignages d'intelligence et de vertu; l'univers y applaudit, et la postérité les entend.

M. de Villebois, ravi de l'enthousiasme de son protégé, dont il ignorait cependant les brillantes rêveries, résolut de satisfaire ses désirs en le présentant à Catherine. Un motif secret semblait d'ailleurs le guider dans cette circonstance, et tout doit faire présumer qu'il avait conçu le dessein de renverser le pouvoir d'Orlof par celui d'un nouveau favori, et de s'emparer ainsi de la volonté de sa souveraine. Ce fut un soir en sortant de table qu'il annonça à M. de Saint-Pierre le bonheur dont il devait

jouir le lendemain. Cette nouvelle faillit faire tourner la tête à notre philosophe. Pressé de se préparer, il s'échappe à la hâte du salon de M. de Villebois, court s'enfermer dans sa chambre, recommence vingt fois son mémoire, le lit, le relit, le déclame, ouvre son Plutarque, y cherche des souvenirs et des inspirations, et prépare un beau discours sur le bonheur des rois qui font des républiques. La nuit s'écoule ainsi dans les agitations et le délire de la fièvre. Vers le matin, il commence sa toilette, qu'il interrompt à chaque minute pour corriger une ligne, modifier une expression, ajouter une idée qui doit assurer le succès de son entreprise. Mais quelle était donc cette entreprise qui le faisait courir aux extrémités du monde? quelles étaient ces spéculations séduisantes qui, au milieu des glaces du Nord, avaient eu le pouvoir de lui faire oublier jusqu'à sa patrie? Près des rives orientales de la mer Caspienne, entre les Indes et l'empire de Russie, il existe sous le plus beau ciel de l'univers, une heureuse contrée où la nature prodigue tous les biens. Les Tartares l'ont habitée; ils en ont fait un désert. C'est là que sous le titre modeste de *Compagnie,* notre jeune législateur prétend fonder une république. L'impératrice de Russie, éclairée sur ses propres intérêts, protégera un établissement qui doit mettre dans ses mains les richesses de l'Inde et le commerce du monde. Cette république sera ouverte aux malheureux de toutes les nations; il suffira d'être pauvre ou persécuté pour y trouver un asile. Les Tartares eux-mêmes s'adouciront pour entrer dans cette grande confédération de l'infortune. La bonne foi, la liberté, la justice, seront, avec la loi, les seules puissances régnantes. Enfin le code de cette nouvelle Atlantide s'exprimera en termes clairs et précis. Comme celui de Guillaume Penn, il dira à tous ceux qui gémissent sur la terre : Venez dans notre fertile contrée; celui qui y plantera un arbre en recueillera le fruit. M. de Saint-Pierre se proposait surtout d'imiter ce législateur dans sa confiance en Dieu, la plus grande, à notre avis, qu'aucun fondateur de république ait jamais eue, puisqu'il osa établir une société d'hommes riches et sans armes, et que, par un miracle de la Providence,

cette société parvint à prospérer au milieu des sauvages et des Européens. Tels étaient les nobles projets dont le jeune voyageur venait, avec la foi la plus vive, faire hommage à la grande Catherine; et c'était riche de ces brillantes illusions, qu'il était arrivé aux portes de Moscou ayant dépensé son dernier écu.

Enfin l'heure de l'audience approche; le mémoire est achevé, il le relit, le relit encore, court chez M. de Villebois, monte en voiture avec lui, et se voit bientôt dans une galerie magnifique, au milieu des plus grands seigneurs de la cour. Tous affectaient les manières et la politesse françaises. A l'air de franchise et de contentement qui brillait sur leur visage, on eût dit une réunion de gens heureux. Mais chacun s'empressait de paraître ce qu'il n'était pas, de dire ce qu'il ne pensait pas, d'écouter ce qu'il ne croyait pas. Ne pas tromper, c'eût été, parmi ces grands personnages, manquer à l'usage établi. Il y avait là un échange de félonie dont personne n'était dupe, et dont cependant tout le monde paraissait satisfait.[1] Les rubans, l'or, l'argent, les pierreries éblouissaient les yeux. A l'aspect de cette foule bigarrée, Bernardin de Saint-Pierre perd tout à coup son assurance. Il s'étonne d'avoir pu concevoir la pensée d'apporter un projet de liberté au milieu de tant d'esclaves. Entendront-ils le langage de la vérité, ceux qui ne se plaisent que dans le mensonge? Voudront-ils protéger des hommes libres, ceux qui ne doivent leurs titres, leurs richesses qu'au joug qu'ils font peser sur de misérables serfs? Affligé, presque effrayé de ces réflexions, saisi d'une timidité qu'il ne pouvait plus combattre, l'idée lui vient de s'enfuir, et peut-être allait-il céder au sentiment qui

(1) Plus ou moins, n'est-ce pas partout ainsi dans le monde? « La sagesse de ce monde, disait déjà de son temps saint Grégoire-le-Grand, consiste à cacher la vérité par des artifices, à déguiser ce que l'on pense, à présenter comme vrai ce qui est faux et comme faux ce qui est vrai. Cette tromperie est un art et porte le nom d'urbanité. Ceux qui pratiquent cet art cherchent avidement les honneurs; ils rendent le mal pour le mal; s'ils sont puissants, ils ne cèdent jamais ni à personne; si la force leur fait défaut, ils dissimulent par politique. Ces gens-là regardent la franchise des hommes probes et justes comme une folie : pour eux, dire la vérité, aller droit au but, ne pas se venger après une injure reçue, ne pas résister à qui vous fait tort, c'est de la stupidité !... »

l'oppressait, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent avec fracas; alors tout fut immobile et silencieux, il ne vit plus que l'impératrice. Elle s'avançait seule; son port était noble, son air doux et sérieux, sa démarche facile; tout en elle éloignait la crainte, inspirait le respect. Elle s'arrête pour écouter le grand-maître. Tandis qu'il parle, les yeux de Catherine se fixent sur notre jeune législateur, qui s'avance à un signe de M. de Villebois, et qui, selon l'usage, met un genou en terre pour baiser la main que lui présentait l'impératrice. Après cette cérémonie, elle lui adressa plusieurs questions sur la France; il fut heureux dans ses réponses, et un sourire charmant lui annonça qu'il pouvait se rassurer. Enfin elle lui dit avec un grand air de bonté, qu'elle le voyait avec plaisir à son service, et qu'elle le priait d'apprendre le russe; puis saluant M. de Villebois, elle jeta sur son protégé le regard le plus gracieux, et fit quelques pas avec les seigneurs qui l'environnaient. La rapidité de cette scène avait déconcerté les projets de Bernardin de Saint-Pierre; son discours était resté sur le bord de ses lèvres, et son mémoire dans sa poche. Lui qui était venu pour dire la vérité, n'avait pu trouver que des flatteries. Par quel prestige avait-il donc cédé si vite à l'influence de la cour? Pourquoi n'avait-il pu vaincre une faiblesse dont il rougissait? Hélas! il voyait trop bien que sa république venait de s'évanouir, et qu'en tenant le langage d'un courtisan il s'était replongé dans la foule.

Dès que l'impératrice se fut retirée, les courtisans environnèrent M. de Villebois, en le félicitant des succès de son jeune cousin, qui devint aussitôt l'objet de l'attention générale. On lui prodiguait les offres de services, on l'accablait de compliments, de protestations, de flatteries : le comte Orlof lui-même s'avança pour l'engager à déjeuner, et le baron de Breteuil, alors ambassadeur de France, le gronda familièrement d'avoir négligé ses compatriotes. Etourdi, et comme un homme enivré, notre pauvre sous-lieutenant ne pouvait deviner ce qui l'avait rendu si vite un personnage si important. Il s'approcha de Barasdine, qui, témoin de cette scène, le félicitait de loin, et semblait assister à

son triomphe. Dès qu'ils furent seuls, Barasdine lui expliqua l'empressement d'une cour toujours prête à se prosterner devant les idoles passagères de la fortune. « On croit, lui dit-il, que le grand-maître a jeté les yeux sur vous pour ébranler le pouvoir d'Orlof et ressaisir la faveur de Catherine, ce dont il caresse l'espérance ; on ajoute que l'impératrice, en s'éloignant, a loué votre bonne mine, votre assurance et la vivacité de vos réponses : mon oncle et plusieurs courtisans ont fait votre éloge, Orlof en a pâli. Croyez-moi, osez tenter d'être son rival : toutes les bourses vous seront ouvertes. Prenez un équipage, un hôtel, un titre, des valets ; soyez à toute heure sur le passage de l'impératrice : elle vous accordera ses faveurs. »

Cette étrange proposition ouvrit les yeux de notre jeune aventurier : il doutait qu'elle fût faite sérieusement ; mais dès qu'il put y croire, son parti fut pris. Si l'ambition avait exalté son âme, elle ne l'avait point corrompue ; il savait que pour prétendre à une gloire immortelle, il faut surtout éviter une renommée équivoque ; en un mot, il voulait commander et non se vendre. Avec cette trempe d'esprit, il pouvait admirer de loin la terrible Catherine, mais il ne pouvait aimer que l'honneur et une noble indépendance. Il repoussa donc avec une sorte d'effroi les insinuations de Barasdine ; mais elles servirent au moins à le mettre en garde contre ses amis, contre ses protecteurs et contre lui-même.

Décidé à ne pas s'écarter un moment de ses principes, il se présenta le lendemain chez Orlof, son mémoire à la main ; il le trouva seul dans un cabinet, occupé à lire quelques papiers. Son abord fut plein de politesse, mais un peu froid ; il y avait dans ses manières un mélange singulier de familiarité, de franchise et d'orgueil ; sa physionomie si distinguée aurait eu quelque chose de dur, si on n'avait senti dans la mollesse de son ton, dans la douceur étudiée de ses regards, qu'il avait supporté un joug, et que pour régner il lui avait fallu d'abord se soumettre. On servit le thé, et, tout en déjeunant, ils commencèrent à s'entretenir de politique, de littérature et de fortifications. Orlof

s'exprimait avec clarté, il savait écouter pour s'instruire, chose assez rare dans le monde, où l'on n'écoute que pour tuer le temps, oublier et parler. Vers la fin du déjeuner, il tira de sa bibliothèque les deux premiers volumes de *l'Encyclopédie,* dont les marges étaient couvertes de notes sur les sciences les plus abstraites, écrites en français de la main de l'impératrice. En ouvrant ces deux volumes, il se mit à genoux, les couvrit de baisers, et, s'animant jusqu'à l'enthousiasme, il vantait dans les termes les plus passionnés le génie de sa souveraine et la haute fortune de ceux qu'elle distinguait. Il tira ensuite de son secrétaire un autre livre richement relié, et dit à M. de Saint-Pierre : « Celui-ci ne renferme pas beaucoup de science, mais vous verrez qu'il n'est pas inutile au bonheur. » Il ouvrit ce volume qui ne contenait que des billets de banque ; « Il faut, dit-il en riant, que vous en preniez quelques feuillets, c'est le seul moyen d'en porter un jugement digne de vous ; » puis il ajouta du ton le plus aimable : « Je sais par expérience que l'équipement d'un sous-lieutenant est très cher, et que ses appointements sont peu de chose : vous ne refuserez donc pas à un officier qui se fait honneur d'avoir commencé comme vous. » Cette offre toucha vivement Bernardin de Saint-Pierre, il y vit une action noble et généreuse ; peut-être avec plus de connaissance des hommes y aurait-il vu le dessein d'humilier un rival déjà flatté par quelques courtisans. Quoi qu'il en soit, l'offre d'Orlof n'eut pas plus de succès que celle du maréchal de Munich : pour être le bienfaiteur de M. de Saint-Pierre, il fallait dès lors être son ami ou son roi. Mais en repoussant d'une main les dons du favori, il lui présenta de l'autre le fameux projet qu'il avait tant à cœur. Orlof le parcourut avec indifférence, puis il le jeta négligemment sur la table, en disant que de pareilles idées étaient contraires aux lois de l'empire et à l'intérêt des grands. Cette objection ne put décourager notre législateur qui, s'échauffant par l'opposition même, tenta de persuader Orlof en lui développant la beauté et l'utilité de son projet. Mais celui-ci ne l'écoutait plus qu'avec distraction, et déjà il s'était levé

comme un homme que la vérité ne flatte pas, lorsqu'on vint l'avertir que l'impératrice le demandait. Aussitôt il passa chez elle et laissa Bernardin de Saint-Pierre profondément affligé, et tout disposé à faire une satire contre les favoris. Après une demi-heure d'attente, voyant que le comte ne rentrait pas, il prit le parti de se retirer, maudissant à la fois et sa propre ambition et l'incroyable aveuglement des grands, qui ne savent jamais vouloir ce qui est bien. Les réflexions les plus tristes le poursuivirent jusque dans son misérable réduit. Il venait de voir se dissiper en un moment ce prestige de grandeur dont il avait été comme ébloui, et maintenant il se trouvait auprès de son poêle, avec ses livres de mathématiques, dont l'étude lui paraissait aussi vaine que fastidieuse, et n'ayant d'autre compagnie qu'un domestique militaire, que lui donnait son grade. La vue même de cet homme contribuait à accroître son accablement. Ce malheureux venait tout récemment d'être enlevé à sa famille; il se tenait des jours entiers immobile auprès de son maître, exécutant comme un automate ce qu'on lui ordonnait par signes; et dans sa douleur stupide, il paraissait résigné à tout sans se soucier de rien. Quelquefois cependant, l'expression de sa tristesse s'échappait tout à coup dans une espèce de chant ou plutôt de murmure monotone qu'accompagnaient ses larmes. Du reste, il avait si peu d'idée des choses les plus communes, que pour nettoyer des souliers il les plongeait dans l'eau, et ne les en retirait qu'au moment de s'en servir. Bernardin de Saint-Pierre lui ayant enseigné à brosser un habit, l'invention de la brosse lui parut quelque chose de si surprenant qu'il fut sur le point de se jeter aux pieds de son maître, et de l'adorer comme une intelligence supérieure. La présence continuelle de ce demi-sauvage était d'autant plus affligeante pour notre solitaire, qu'elle ne lui laissait pas oublier un instant que là où il était venu chercher fortune et gloire, il n'avait trouvé qu'esclavage et misère.

Cependant M. de Villebois n'avait pas tardé à reconnaître que son protégé ne se plierait pas à ses vues politiques, et loin de

s'en offenser, cette certitude semblait avoir redoublé son estime. Il se consolait de la perte de ce qu'il avait souhaité, par le bonheur de trouver *un homme;* mais les moyens de le servir utilement ne se présentaient pas. A cette époque la faveur d'Orlof croissait toujours, sans qu'on pût prévoir où elle s'arrêterait : on dépouillait les plus grands seigneurs pour le revêtir de leurs charges, et M. de Villebois aurait commencé à craindre pour la sienne, si les bruits les plus singuliers ne lui eussent fait redouter comme maître celui qu'il haïssait comme rival.

Un jour le comte de Bestuchef remit à l'impératrice, en plein conseil, une requête signée des principaux seigneurs de la cour. Dans cette requête, on la suppliait de pourvoir au repos de l'empire par une alliance nouvelle, et l'on désignait le comte Orlof comme celui que le vœu public appelait au trône. Catherine envoya cette pièce au sénat pour en délibérer ; mais les sénateurs protestèrent qu'ils ne reconnaîtraient jamais Orlof pour leur empereur. Cette proposition fut faite à Moscou, au mois de mars de 1763 ; elle excita une telle fermentation qu'on s'attendait à chaque instant à voir éclater une révolution. Le soir, on doubla les gardes au palais ; Orlof reçut l'ordre de se retirer dans son gouvernement, et l'impératrice se rendit au sénat. « Je vous ai consultés, dit-elle, comme une mère consulte ses enfants, pour le bien de la famille. Je ne veux rien de contraire aux lois de l'empire ; Bestuchef m'a trompée. » Mais en se retirant elle laissa une lettre ainsi conçue : « Je vous défends de parler de moi sous des peines plus grandes que l'exil : qu'aucun soldat ne paraisse dans les rues avant vingt-quatre heures. » Les sénateurs lui envoyèrent demander si cette lettre serait communiquée. « Non seulement au sénat, répondit-elle, mais j'entends qu'on l'affiche. » Cette scène violente fut la dernière. Dans les gouvernements despotiques le seul péril est de ne pas tout oser. Catherine se soutenait d'ailleurs par la supériorité d'une volonté ferme ; et qu'eût-elle pu craindre? il n'y avait parmi le peuple que des spectateurs indifférents, parmi les grands que des acteurs intéressés : le silence termina tout.

Un pareil spectacle jeta l'effroi dans l'âme de Bernardin de Saint-Pierre, qui ne pouvait se consoler d'être venu si loin pour ne voir que des infortunés. Il rendait cependant cette justice à Catherine que, du sein de son despotisme, elle cherchait à faire ressortir quelques traits d'une véritable grandeur. Ceux qui résistaient à son pouvoir n'avaient plus à redouter les déserts de la Sibérie; elle les forçait à s'exiler dans les plus célèbres contrées de l'Europe, afin qu'ils en rapportassent un jour le goût des lettres et des arts. Elle appelait également à son secours le commerce et l'agriculture, élevait des fabriques, ouvrait des écoles, promettait des récompenses; mais le peuple abruti n'acceptait que l'esclavage et s'opposait à tout par son indifférence.

Bernardin de Saint-Pierre fut témoin d'un exemple frappant de cette inertie morale. Un soir qu'il soupait chez le grand-maître, on entendit tout à coup le roulement des tambours, et la marche précipitée des soldats qui parcouraient les rues en poussant des cris d'alarme. On craignait un mouvement de l'armée : M. de Villebois fit avancer des traîneaux, et suivi de Barasdine et de Bernardin de Saint-Pierre, il se dirigea vers le palais de l'impératrice. Mais une immense clarté qui se réfléchissait dans le ciel lui eut bientôt appris la cause de l'effroi général. Une rue entière était la proie des flammes. Du milieu des cours pleines de neige s'élevaient des tourbillons de fumée qui enveloppaient la foule. L'explosion était si violente que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel. De toutes parts les murs en s'écroulant laissaient à découvert de vastes appartements, d'où les femmes, les vieillards, les enfants, tendaient en vain leurs mains suppliantes. On voyait çà et là quelques hommes debout devant leur maison comme immobilisés par la terreur. Dans cette grande catastrophe, le peuple était morne, impassible, silencieux, et cependant le danger était partout. Les chemins, construits avec d'épais madriers, à la manière des russes, recélaient un feu qui circulait sourdement, et qui éclatait soudain sous les pieds des hommes et des chevaux; la rue entière était comme un immense bûcher. Pendant que M. de

Villebois dirigeait les travaux des soldats que ses ordres avaient rassemblés, et tentait de ranimer le courage de tant de malheureux, M. de Saint-Pierre aperçut plusieurs groupes d'esclaves qui considéraient cette scène avec une parfaite indifférence. Quelques-uns même s'étaient rassemblés dans un cabaret voisin, et, profitant de la consternation générale comme ils auraient profité d'un jour de fête, ils buvaient, chantaient, dansaient à la lueur de cet horrible incendie. Transporté d'indignation, Baradisne s'avança pour les châtier; mais l'un d'eux lui dit froidement : « La ruine de notre maître nous importe peu; nous n'y perdons que du travail et des soucis. Il employait nos mains à fabriquer des étoffes de soie inconnues à la vieille Russie; voilà sa fabrique détruite, et nous nous réjouissons de ce moment de calme et de liberté. » En disant ces mots, il courut se mêler à ses camarades, frappa dans ses mains, et transporté d'une joie féroce, il se mit à danser et à boire.

Plus loin ils rencontrèrent le comte Lomorow au milieu de sa nombreuse famille, qui ne pouvait le consoler. Les reflets de l'incendie le laissaient à peine entrevoir dans l'ombre. « Que je suis à plaindre! disait-il; j'ai vendu la moitié de mes paysans à cinquante francs pièce, pour établir cette belle manufacture; j'aurais pu doubler mon capital en deux ans, et voilà que le feu a tout détruit. Que sert, hélas! de faire fleurir l'industrie, de se sacrifier pour son pays? On se rit de ma ruine, et personne ne songe à me secourir. » Comme il parlait ainsi, de grosses larmes roulaient sur son visage, et l'on entendait au loin les cris de ses esclaves qui, placés au bord de l'incendie, apparaissaient comme des ombres mouvantes sur un horizon de lumière.

M. de Villebois s'éloigna de cet homme, qu'il ne pouvait plaindre, mais dont la rencontre avait augmenté sa tristesse. « Quel étrange aveuglement! disait-il; Lomorow ose parler de l'ingratitude de son pays, et il ignore que le bonheur de ceux qui nous environnent est le premier bien à faire à la patrie et à soi-même! La patrie ne doit rien à qui ne songe qu'à s'enri-

chir. » Effrayé de ces scènes d'esclavage et de douleur, Bernardin de Saint-Pierre rentra chez lui au point du jour, et ne put y trouver le repos. Chaque moment ajoutait à son dégoût pour une terre qui avait tant d'habitants, et ne comptait pas un citoyen.

Dans ces rudes contrées, on ne connaît ni le printemps ni l'automne, ces gradations ravissantes de la nature, qui font naître tant d'espérances et qui apportent tant de joies. La chaleur y succède immédiatement au froid; une nuit suffit pour enlever aux campagnes le tapis blanc et uniforme de l'hiver, et pour les revêtir d'une parure enchantée. Aussitôt les noirs sapins laissent tomber la poussière d'or de leurs fleurs, et paraissent tout chargés de longues houppes de soie chatoyantes des plus belles couleurs; le bouleau exhale les parfums de la rose, et son feuillage incliné s'agite avec de doux murmures. On entend le chant des petits oiseaux que le zéphyr ramène pour quelque temps; et sur la lisière des forêts, les chemins se déroulent comme de longs tapis plus verts que l'émeraude. L'impératrice, qui ne pouvait supporter l'absence d'Orlof, n'attendait que ce signal pour le rejoindre à Pétersbourg où il s'était rendu; elle se mit donc en marche; mais le peuple vit passer ses nombreux équipages sans témoigner ni admiration, ni surprise, sans se détourner, sans s'arrêter : c'était pour lui comme un objet étranger, qui ne pouvait réveiller son amour. Ainsi le despotisme isole les souverains, et détruit tous les sentiments, même celui de la curiosité.

M. de Villebois suivit immédiatement l'impératrice, et confia le soin de ses voitures aux deux amis, qui devaient le rejoindre dès que l'écoulement des eaux aurait facilité le passage des rivières. Il ne pouvait rien faire de plus agréable pour Bernardin de Saint-Pierre, qui ne songeait qu'au bonheur de parcourir, d'une manière commode et par un temps magnifique, cette route dont il n'avait pas oublié les souffrances; mais il était destiné à éprouver aux mêmes lieux les extrêmes de la chaleur et du froid. Placés au fond d'une voiture, sans autre

vêtement qu'un pantalon de toile, les deux voyageurs étaient obligés de tenir constamment à leur côté un bloc de glace qu'on renouvelait sans cesse, et dont l'eau, mêlée avec du sucre et du citron, ne pouvait apaiser leur soif toujours renaissante. La nuit, ils étaient poursuivis par des nuées de cousins qui disparaissaient au lever du soleil. Alors des essains de petites mouches infestaient l'air, et s'attachaient à leur visage comme des grains de sable brûlants; de plus grosses mouches leur succédaient ensuite jusqu'à midi, heure à laquelle des armées de mouches nouvelles, plus grosses encore, fondaient de tous côtés sur eux, et les couvraient de piqûres douloureuses. Accablés de sommeil, tourmentés par la chaleur et par ces insectes, nos voyageurs parcouraient presque en aveugles cette même route où naguère engourdis par le froid, ils ne voyaient que des plaines de neige et n'entendaient que les hurlements des loups. A présent, les chemins étaient couverts de troupeaux de bœufs, que des Cosaques amenaient de l'Ukraine et conduisaient à Dantzick. Les deux amis ne pouvaient se lasser d'admirer la gaieté de ces bonnes gens qui, sans se soucier de l'ardeur du soleil, de l'aiguillon des mouches, et de l'énorme distance qui leur restait à franchir, marchaient en chantant à l'ombre des sapins.[1]

Peu de temps après ils arrivèrent à Pétersbourg. La présence de l'impératrice y avait dissipé tous les murmures que sa haute fortune, bien plus que ses crimes, avait antérieurement provoqués. On ne parlait à la cour que de fêtes, de jeux, de bals et de spectacles. La paix semblait assurée, le peuple content, et l'ambition des grands satisfaite. Bernardin de Saint-Pierre se hâta de se rendre chez Duval et chez le vieux Munich, qui tous les deux le comblèrent de caresses. M. de Villebois, en le revoyant, lui promit de le prendre pour son premier aide de camp, et ne le distingua plus de son propre neveu. Tout

(1) Avant de sortir de leur chaumière, il paraît que ces paysans ont soin de tremper leur chemise dans du suif; et cette seule précaution leur suffit pour échapper à tous les désagréments de la route.

souriait alors à notre utopiste; et cependant il était sombre et rongé de soucis : le luxe de la cour offensait ses regards en lui faisant mieux sentir la misère du peuple et la sienne; il ne répondait plus aux consolations de ses amis que par des plaintes, aux encouragements de ses chefs que par des reproches, et aux bienfaits de tous que par des refus. Deux causes avaient contribué à cette révolution subite : le chagrin de se voir obligé de renoncer à ses beaux projets de république, et la crainte de ne pouvoir acquitter les dettes qu'il avait contractées pendant son séjour à Moscou. Ennuyé du travail, fatigué du repos, mécontent des autres et de lui-même, il tombait dans ce marasme, plus terrible peut-être que la maladie, qui fait tant souffrir moralement ceux qu'il accable.

Ne voit-on pas, dans la personne de Bernardin de Saint-Pierre, un saisissant exemple des désenchantements qui attendent ceux qui courent après la fortune et les honneurs? Peut-on imaginer une vie plus nulle ou plus désolante?

Ne sachant plus à quoi se résoudre, Bernardin se ressouvint du baron de Breteuil, et résolut de le consulter et de se ménager par son moyen le retour vers sa patrie. Il lui adressa donc une lettre dans laquelle il faisait le tableau de ses fautes, de ses regrets et de sa situation. L'ambassadeur ne lui répondit pas, mais, deux jours après, le grand-maître lui dit en riant : « M. de Saint-Pierre, l'impératrice vient de vous accorder une gratification de quinze cents francs et le brevet de capitaine; » puis il ajouta d'un ton plus sérieux : « Je vous préviens qu'ici on n'aime pas les plaintes. » M. de Saint-Pierre vit bien que sa lettre avait été interceptée, mais il s'en consola en payant ses dettes; et cette faveur imprévue, la douce société de son ami Duval, l'entraînement de celle de Barasdine, parvinrent à ranimer un instant son courage ou plutôt ses illusions. Duval s'empressait d'ailleurs de flatter ses espérances, en lui montrant tous les chemins de la fortune ouverts à celui qui savait vouloir et attendre; Barasdine lui promettait une guerre prochaine, de l'avancement et de la gloire; mais le plus souvent il venait

l'enlever à ses études pour l'introduire au milieu des jeux et des fêtes de la cour, et lui faire connaître tout ce qu'il y avait alors en Russie d'heureux parvenus, et d'illustres disgraciés.

Il lui montrait Biren, ancien domestique de la duchesse de Courlande, qui fut neuf ans maître de l'empire, à côté du brave Munich, qui, le rencontrant un jour dans tout l'appareil de sa puissance, le fit charger de fers presque sur le trône, en présence de ses propres gardes que cette action glaça d'épouvante. Ces deux rivaux, qui avaient gouverné l'empire et connu l'exil, nourrissaient encore de grandes ambitions et de grands ressentiments. Auprès d'eux étaient la princesse d'Aschekof et le comte Lestock, l'une isolée aux pieds de Catherine, dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la fortune; l'autre retombé dans la foule, après avoir renversé la régente Anne, couronné Élisabeth et conseillé son règne. Spectateur inutile de la nouvelle conspiration, sa haine s'échappait en paroles amères contre les conspirateurs, dont il enviait tout, même le crime. On voyait encore au milieu des courtisans, une troupe d'envieux qui passaient leur vie à considérer le superbe Orlof avec un jaloux déplaisir, et à se contempler eux-mêmes avec une secrète espérance. Mais ce que la cour de Catherine offrait de plus remarquable, c'était une multitude d'hommes sortis si rapidement de l'obscurité, qu'on n'avait pu même entrevoir leur origine : l'or, les rubans, les ordres, les avaient soudain transformés en grands seigneurs : c'était en étalant les profits du crime qu'on prétendait déguiser les criminels. On peut juger de l'impression que devait produire la vue d'une pareille cour sur l'esprit de deux jeunes gens qui aimaient la vertu avec enthousiasme, et surtout sur celui de Bernardin de Saint-Pierre qui, dans ses rêves sublimes de législation, avait attaché au pouvoir quelque chose de divin.

Heureusement le général du Bosquet vint détourner le cours de ces réflexions pénibles, en proposant à notre rêveur de l'accompagner en Finlande pour en examiner les positions militaires et y établir un système de défense. La joie de par-

courir des déserts suspendit toutes ses autres pensées, mais elle ne fut pas de longue durée.[1] Il se lassa bientôt d'un compagnon de voyage qui dormait tout le jour, n'observait rien et ne songeait à rien. La voiture roulait sans jamais s'arrêter, tantôt à travers une suite de collines isolées, noirâtres, dont les sommets arrondis étaient dépouillés de verdure; tantôt au milieu de forêts de sapins, dont rien ne peut exprimer la prodigieuse élévation et le silence effrayant. Des lacs, des cataractes, des rochers, une terre semblable au fer, un ciel couvert de vapeurs, le soleil toujours à l'horizon et qui répandait à minuit des lueurs pâles et mourantes; quelques aurores boréales illuminant tout à coup l'atmosphère, et jetant sur la contrée les reflets rougeâtres d'un incendie : tels furent les spectacles qui, dans une tournée de plus de cinq cents lieues, ne cessèrent d'attrister les regards de Bernardin. Mais écoutons-le lui-même. Il a tracé de cette excursion un tableau où les lieux les plus sauvages s'embellissent grâce à son remarquable talent.

« Nous voyagions, dit-il, entre la Suède et la Russie, dans des pays si peu fréquentés, que les sapins avaient poussé dans le grand chemin de démarcation qui sépare leur territoire. Il était impossible d'y passer en voiture, et il fallut y envoyer des paysans pour les couper, afin que nos équipages pussent nous suivre. Cependant nous pouvions pénétrer partout à pied et souvent à cheval, quoiqu'il nous fallût visiter les détours, les sommets et les plus petits recoins d'un grand nombre de rochers pour en examiner les défenses naturelles, et que la Finlande en soit si couverte, que les anciens géographes lui ont donné le surnom de *Lapidosa*.[2] Non seulement ces rochers y sont répandus en grands blocs à la surface de la terre, mais les vallées et les collines tout entières y sont, en beaucoup

(1) Bernardin de Saint-Pierre fit, à différentes époques, deux tournées dans la Finlande, l'une dans la Finlande russe, l'autre dans la Finlande suédoise; on a réuni ces deux excursions dans ses Biographies, parce qu'on ignore l'époque de la première.

(2) Terre rocailleuse.

Nous ne trouvions nul obstacle à marcher dans les forêts. (P. 88.)

d'endroits, formées d'une seule pièce de roc vif. Ce roc est un granit tendre qui s'exfolie, et dont les débris fertilisent les plantes en même temps que ces grandes masses les abritent contre les vents du nord, et réfléchissent sur elles les rayons du soleil par leurs courbures et par les particules de mica dont il est rempli. Les fonds de ces vallées étaient tapissés de longues lisières de prairies, qui facilitent partout la communication. Aux endroits où elles se trouvaient être de roc tout pur, comme à leur naissance, elles étaient couvertes d'une plante appelée kloukva, qui se plaît sur les rochers. Elle sort de leurs fentes, et ne s'élève guère à plus d'un pied et demi de hauteur; mais elle glisse de tous côtés et s'étend fort loin. Les feuilles et sa verdure ressemblent à celles du buis, et ses rameaux sont parsemés de fruits rouges bons à manger, semblables à des fraises. Des sapins, des bouleaux et des sorbiers végétaient à merveille sur les flancs de ces collines, quoique souvent ils y trouvassent à peine assez de terre pour y enfoncer leurs racines. Les sommets de la plupart de ces collines de roc étaient arrondis en forme de calottes, et rendus tout luisants par des eaux qui suintaient à travers de longues félures qui les sillonnaient. Plusieurs de ces calottes étaient toutes nues et si glissantes, qu'à peine pouvait-on y marcher. Elles étaient couronnées, tout autour, d'une large ceinture de mousse d'un vert d'émeraude, d'où sortaient çà et là une multitude infinie de champignons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Il y en avait qui ressemblaient à de gros étuis couleur d'écarlate, piqueté de points blancs; d'autres de couleur d'orange, formés en parasols, d'autre jaunes comme du safran et allongés comme des œufs. Il y en avait du plus beau blanc, et si bien tournés en rond, qu'on les eût pris pour des dames d'ivoire. Ces mousses et ces champignons se répandaient le long des filets d'eaux qui coulaient des sommets de ces collines de roc, s'étendaient en longs rayons, jusqu'à travers les bois, dont leurs flancs étaient couverts et venaient border leurs lisières en se confondant avec une multitude de fraisiers et de framboisiers. La nature, pour

dédommager ce pays de la rareté des fleurs apparentes qu'il produit en petit nombre, en a donné les parfums à plusieurs plantes telles qu'au *Calamus aromaticus*, au bouleau qui exhale au printemps une forte odeur de rose, et au sapin, dont les pommes sont odorantes. Elle a répandu de même les couleurs les plus agréables et les plus brillantes des fleurs sur les végétations les plus communes, telles que sur les cônes du mélèze, qui sont d'un beau violet, sur les baies écarlates du sorbier, sur les mousses, les champignons, et même sur les choux-raves... Mais rien n'égale, à mon avis, le beau vert des plantes du Nord, au printemps. J'y ai souvent admiré celui des bouleaux, des gazons et des mousses, dont quelques-unes sont glacées de violet et de pourpre. Les sombres sapins même se festonnent alors du vert le plus tendre; et, lorsqu'ils viennent à jeter de l'extrémité de leurs rameaux des touffes jaunes d'étamines, ils paraissent comme de vastes pyramides toutes chargées de lampions. Nous ne trouvions nul obstacle à marcher dans les forêts. Quelquefois nous y rencontrions des bouleaux renversés et tout vermoulus; mais en mettant le pied sur leur écorce, elle nous supportait comme un cuir épais. Le bois de ces bouleaux pourrit fort vite, et leur écorce, qu'aucune humidité ne peut corrompre, est entraînée à la fonte des neiges, dans les lacs, sur lesquels elle surnage tout d'une pièce. Quant aux sapins, lorsqu'ils tombent, l'humidité et les mousses les détruisent en fort peu de temps.

» Ce pays est entrecoupé de grands lacs qui présentent partout de nouveaux moyens de communication en pénétrant par leurs longs golfes dans les terres, et offrent un nouveau genre de beauté, en réfléchissant dans leurs eaux tranquilles les orifices des vallées, les collines mousseuses, et les sapins inclinés sur les promontoires de leurs rivages.

» Nous parcourûmes successivement les villes de la pauvre Finlande; Wiborg, Wilmanstrand, Frederiksham, Nislot, etc. Le château de cette dernière est situé sur un rocher au dégorgement du lac Kismen, qui l'environne de deux cataractes. De sa plate-forme on aperçoit la vaste étendue de ce lac. Nous

dînâmes dans une de ses quatre tours, dans une petite chambre éclairée par des fenêtres qui ressemblaient à des meurtrières. C'est la même chambre où vécut longtemps l'infortuné Ivan, qui descendit du trône de Russie à l'âge de deux ans et demi.

» Je ne pus contenir mon admiration à la vue des cataractes d'Yervenkile qui s'échappent à travers d'immenses voûtes de glace; je fus également frappé de la majesté de celles d'Ymatra, formées par la chute de la Vosca. Après avoir couru quelque temps entre deux rives aussi escarpées que celles de la Seine à Paris, ce fleuve se trouve tout à coup resserré dans un canal qui n'a pas quatre-vingts pieds de large, et s'élance de plus de trois cents toises. La vue de ces eaux noires qui bondissent et écument en roulant, leur bruit épouvantable semblable aux hurlements confus des bêtes féroces, les sapins noirs qui croissent en amphithéâtre le long des bords, ce ciel toujours couvert de vapeurs, cette terre semblable au fer, tout inspire dans ce désert l'horreur et la mélancolie. Quelquefois un ours, poursuivi par des loups affamés, tombe avec eux dans ce torrent, dont les rives en pente sont toujours humides; alors ils sont emportés comme une flèche, ils roulent en tout sens au gré de ces vagues furieuses, ils sont heurtés, meurtris, et leurs os sont brisés à travers leur peau couverte de longs poils; les caillous même qui tombent dans ces abîmes pirouettent, s'écornent et prennent mille formes bizarres. »

Les cataractes du lac Kismen offrirent à Bernardin un spectacle non moins imposant. Un gentilhomme du pays, qui lui servait de guide, lui raconta comment, ayant voulu traverser avec sa servante le courant du lac supérieur, son bateau fut entraîné jusqu'au bord de l'abîme où il se brisa sur un rocher à fleur d'eau qui divise la cataracte en deux grandes nappes. Ils restèrent couchés pendant trois jours au sommet de cet effroyable précipice, tandis que plus de quinze mille hommes faisaient de vains efforts pour les en retirer. Un paysan russe en vint cependant à bout avec une machine assez simple. Il y avait six mois que cet événement était arrivé; la servante en mourut

après quelques jours, et son maître, le conducteur de M. de Saint-Pierre, n'avait pas encore pu rétablir sa santé.

Aux environs de Vilmanstrand, par soixante et un degrés de latitude Nord, les explorateurs aperçurent les débris d'une cabane et les sillons d'un petit champ au milieu des rochers et des sapins. « Mon général, dit l'intéressant voyageur, qui connaissait beaucoup la Finlande où il s'était marié, me raconta que ce champ avait été cultivé par un officier français au service de Charles XII, et ensuite prisonnier des Russes à la bataille de Pultawa. Cet officier avait fixé son habitation dans ce désert où la terre, couverte de neige pendant six mois et de roches toute l'année, ne rendait à ses cultures qu'un peu d'orge, des choux et de mauvais tabac. Il avait une vache dont il allait vendre le beurre tous les hivers à Pétersbourg. M. de la Chetardie, ambassadeur de France, le fit inviter plusieurs fois à le venir voir, en lui promettant de l'emploi dans sa patrie et les moyens d'y retourner; il se refusa constamment à ses invitations et à ses offres. Il avait oublié entièrement sa langue maternelle, mais il entendait toujours celle de la nature. Ayant épousé la fille d'un paysan finlandais, il ne manqua à son bonheur que d'avoir des enfants... Je l'avoue, les ruines de cette cabane entourée de sillons moussus, m'ont laissé des impressions plus profondes et des ressouvenirs plus touchants que le palais impérial de Pétersbourg avec ses huit cents colonnes et ses vastes jardins, palais rempli comme tous les palais du monde de puissances vaines et de soucis cruels. Je me représente encore cette petite habitation de la Finlande au milieu des roches, sur la lisière d'une forêt de sapins, n'offrant dans un été fort court que quelques gerbes d'orge à la bêche de son cultivateur, mais lui ayant donné en tout temps la liberté, la sécurité et le repos. »

Bernardin ne tarit pas quand il parle de l'hospitalité de ce peuple. Tous les jours en effet, du fond de leur voiture, nos voyageurs voyaient les principaux habitants de chaque ville se presser sur leur passage en se disputant le bonheur de les

accueillir. Celui sur lequel tombait le choix du général, invitait aussitôt ses compatriotes au festin de réception. La maîtresse de la maison s'avançait ensuite pour présenter la *chale*, marque d'hospitalité en usage dans tout l'empire, et qui consiste à offrir gracieusement au voyageur un verre d'eau-de-vie, un morceau de pain et quelques grains de sel. Après cette politesse russe, on servait le dîner, composé ordinairement de deux services. Le dessert était préparé dans une autre pièce jonchée de mousses odorantes et de branches de sapin. Plus tard on servait le café, puis le thé, puis le goûter, puis le punch, puis le souper, et cela durait aussi longtemps qu'il plaisait aux voyageurs de séjourner dans une ville, un bourg ou même un village. Après une journée si bien employée, le général allait se coucher, et son aide de camp cherchait un coin de la maison où il pût échapper à ces repas interminables, dessiner ses plans et rédiger son voyage. Les notes qu'il prenait alors offrent un si parfait contraste avec ce qu'il écrivit dans la suite, qu'il est impossible de les lire sans étonnement. Obligé de remplir une mission et d'observer en ingénieur ces contrées sauvages, il rassemble toutes les forces de son esprit pour y créer des moyens d'attaque et de défense. Frederiksham, Wilmanstrand, Wibourg, le vieux château de Nyslot, le lac Ladoga, le lac Saïma, les sombres forêts qui commencent à Yervenkile, et qui se prolongent dans un espace de plus de quatre-vingts milles, ne lui offrent qu'un vaste théâtre de guerre où il promène les armées russes et suédoises. Qui aurait pu prévoir alors que celui dont toutes les pensées, à l'aspect de ces forêts majestueuses, tendaient à inventer des machines de guerre, à perfectionner les moyens de détruire, devait un jour consacrer tous ses soins à l'étude de la nature et à la description de ses merveilles?

Ces mémoires, dont la Russie négligea les observations importantes, offrent cependant une trace fugitive de ce talent que Bernardin de Saint-Pierre ignorait lui-même, et laissent comme entrevoir ce cœur noble et si plein de tendresse, qui ne lui avait point encore révélé son vrai génie. Arrivé sur les

bords de la Vosca, qui se forme de l'écoulement du grand lac Saïma, il le suivit jusqu'au lieu où, resserré tout à coup par un roc immense que la nature semble avoir creusé tout exprès pour lui former un canal, il se précipite en grondant sur une pente d'environ deux cents mètres. Cette scène imposante arrache à notre voyageur un cri d'effroi et d'admiration; mais revenant aussitôt à l'objet de sa mission, il cherche les moyens de faire servir ce phénomène, soit à la défense du pays, soit à sa prospérité, en y élevant des machines d'autant plus puissantes que le fleuve est plus terrible, et que son mouvement est continuel.

Plusieurs passages de ces notes offrent également le tableau de l'agriculture et de l'état moral du pays. Au milieu des projets de guerre et de destruction, on retrouve avec plaisir quelques images de la nature, quelques vues politiques sur le bonheur des hommes. Etonné de l'abandon de la Finlande, dont il apprend que la population diminue chaque jour, il en conclut que le gouvernement ne protège point assez les habitants, puisque le Finlandais ne se sert de la liberté qui lui reste que pour abandonner le sol de la patrie. « Il n'y a que des mains libres, s'écrie le jeune voyageur, qui puissent faire fleurir la terre! La Grèce et l'Italie ont donné des lois au monde : maintenant ces beaux pays sont incultes et déserts parce qu'ils sont asservis. La Hollande n'offrait jadis que des sables et des marais; l'indépendance en a fait l'état le plus riche et le mieux cultivé de l'Europe. Protégez donc vos sujets, si vous voulez régner, car où il n'y a pas d'hommes, il n'y a pas de royauté! »

Nobles paroles, hommage d'une âme loyale et généreuse, d'une conscience incorruptible! Pour apprécier toute l'énergie de ces lignes, il faut savoir qu'elles étaient tracées pour la cour de Russie : c'est sous les yeux de la terrible Catherine que notre jeune voyageur allait bientôt les déposer.





CHAPITRE TROISIÈME.

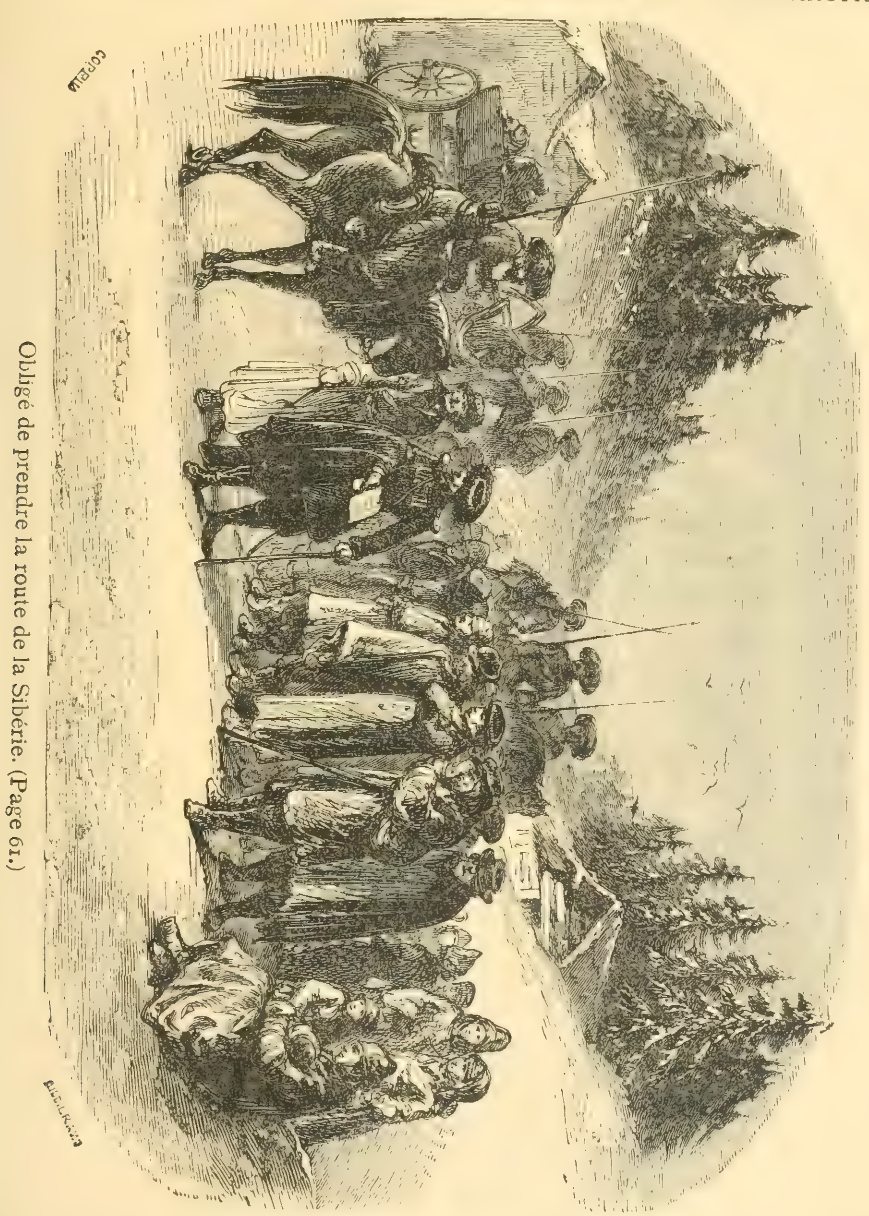
Bernardin préfère la Pologne à la Russie. — Les rêves de l'ambition. — Son enthousiasme pour la cause des Polonais. — Imprudence de son ami Barasdine, qui est exilé. — Bernardin à Varsovie. — Le prince Radziwil. — Projets chevaleresques suivis d'une équipée ridicule. — Trahison et captivité. — Un interrogatoire. — Justification de Bernardin. — Il est délivré et se rend à Vienne. — Bizarre réception. — Voyage à Dresde : déplorable état de cette ville. — Séjour à Berlin : une famille patriarcale. — Les amis de Bernardin. — Une aventure dans la forêt : guet-apens. — Retour en France.

LORSQUE Bernardin de Saint-Pierre fut de retour à Pétersbourg, il put constater que de graves changements avaient eu lieu. On parlait d'une guerre prochaine, de la disgrâce des premiers seigneurs de la cour, et du pouvoir illimité d'Orlof. Les anciens serviteurs de la couronne étaient tombés dans un entier abandon, le sage Munich lui-même ne siégeait plus au conseil, et l'on annonçait publiquement que la charge de grand-maître de l'artillerie était promise au méprisable favori. Ainsi, après une absence de quatre mois, Bernardin de Saint-Pierre trouva la fortune de ses protecteurs évanouie, son ami Duval accablé de tristesse, et Barasdine livré à des transports de haine et de fureur. Trompé dans ses espérances, aigri par l'injustice qui menaçait son oncle, il ne parlait plus qu'avec horreur du pouvoir d'Orlof, et qu'avec dégoût des faiblesses de l'impératrice. Les idées d'indépendance de Bernardin de Saint-Pierre avaient fermenté dans sa tête : son ambition déçue lui faisait aimer la république, parce qu'elle lui présentait, comme à tous les mécontents, une espérance de souveraineté; mais un événement qui attirait l'attention de l'Europe acheva d'exalter son âme. Auguste III, roi de Pologne, venait de mourir, et son trône électif restait en proie aux intrigues de tous les ambitieux. La Russie et la Prusse n'osaient

encore se partager un royaume qu'elles convoitaient; mais elles saisirent cette occasion de lui imposer un roi plus ami de leur pouvoir que du sien, et qu'elles pussent appuyer pour le dominer. Catherine, par un caprice de femme, voulut accorder cette royauté à Poniatowski; et Frédéric approuva ce caprice parce qu'il était heureux de voir monter sur ce trône ébranlé un homme qui n'avait pour tout renom que l'éclat de ses scandales. Cependant la France voyait avec inquiétude ces arrangements politiques qui présageaient l'agrandissement de la Prusse et de la Russie. Son intérêt était de protéger l'indépendance de la Pologne; mais affaiblie par de longues guerres, et n'osant se déclarer ouvertement, elle appuyait en secret le jeune Radziwil, chef des mécontents. Ce prince, qui avait des amis puissants et d'immenses richesses, aurait pu prétendre au trône s'il n'eût dédaigné de le recevoir des mains d'une femme : il savait bien qu'acheter ainsi une couronne, c'était cesser de la mériter; or il voulait combattre les ennemis de sa patrie, et non les flatter pour régner. Une éducation presque sauvage en avait fait un héros pareil à ceux des temps fabuleux. Vêtu d'une peau d'élan, la tête couverte de la dépouille d'un ours qu'il avait étouffé dans ses bras, on le vit sortir des forêts de la Lithuanie, et s'élancer tout à coup au milieu de ses concitoyens en les appelant à la liberté. Sa force surprenante, sa taille gigantesque, son caractère dur et farouche produisirent une vive impression sur les Polonais. A sa voix les forêts semblèrent s'ouvrir, et il en sortit une foule d'hommes qui demandaient à mourir pour la patrie. Environné de cette cour barbare, il proclama l'indépendance de la Pologne, et Catherine elle-même, au milieu de ses esclaves, ne laissa pas de trembler.

Entraîné par la nouveauté de ce spectacle, Bernardin de Saint-Pierre tourna soudain toutes ses espérances vers un peuple qui promettait d'honorer les temps modernes par des vertus dignes des temps antiques. Dans son enthousiasme il ne songea plus qu'au moyen d'aller partager les périls de cette nation généreuse; Barasdine avait les mêmes désirs, s'aban-

donnait aux mêmes illusions, et tous deux juraient de se faire regretter de la Russie en combattant contre elle. Une autorité



Obligé de prendre la route de la Sibérie. (Page 61.)

supérieure les poussait encore dans cette voie dangereuse ; ils ne devaient point paraître en Pologne comme de simples aven-

turiers : c'était au nom de la France et de la liberté qu'ils allaient combattre; ils partaient avec l'assentiment de l'ambassadeur, ayant un grade élevé, et toutes les promesses de la fortune, toutes les espérances de la gloire. C'est ainsi qu'ils se flattaient d'obéir à des sentiments patriotiques lorsqu'ils n'obéissaient au fond qu'à leur ambition personnelle. Que ces illusions sont fréquentes pendant la jeunesse!

Cependant M. de Villebois, qui attendait chaque jour sa disgrâce officielle avec calme et dignité, cherchait à refroidir une effervescence dont cette disgrâce elle-même était la première cause. Il recommandait sans cesse la prudence à son neveu; mais celui-ci ne pouvait se résoudre à garder le silence, et provoquait lui-même les malheurs qui allaient bientôt l'accabler. Un soir que les deux amis assistaient à un spectacle donné pour la cour, comme ils s'entretenaient de leur expédition en Pologne, ils virent paraître Orlof avec l'uniforme de grand-maître, et environné des principaux officiers du génie. A cette vue, Barasdine s'abandonne à toute sa fureur. Son oncle n'est plus grand-maître, un autre est couvert de ses dépouilles : cette vue le jette dans une exaspération qu'il ne parvient pas à maîtriser. Alors il s'écrie, en désignant Orlof avec un geste méprisant, qu'autrefois les grades supérieurs étaient le prix des longs services et de la victoire, mais qu'aujourd'hui il suffit, pour les mériter, d'avoir étranglé son maître, trahi sa patrie et couronné une étrangère. Bernardin de Saint-Pierre, épouvanté d'un pareil acte de démence, se précipite vers son ami et l'entraîne hors de l'enceinte; mais à peine ont-ils fait quelques pas dans la rue, que des soldats les arrêtent et les séparent. Bernardin de Saint-Pierre est aussitôt reconduit dans son logement, à la porte duquel on pose une sentinelle. Dès qu'il fut seul, il tomba dans la plus vive anxiété; toutes les violences dont il avait entendu accuser le gouvernement russe, revinrent à sa mémoire : à chaque instant il croyait voir arriver le fatal chariot qui devait le transporter en Sibérie, et le seul bruit des pas de la sentinelle qui veillait à sa porte suffisait pour le glacer

de terreur. Oh! comme alors il sentait la folie de ses projets et de son voyage! Combien la France, qu'il avait abandonnée pour des idées chimériques de fortune et de gloire, lui semblait belle, libre, heureuse! Jamais il ne l'avait tant aimée; il en regrettait tout, jusqu'aux arbres, jusqu'aux rochers, jusqu'à l'abandon où il s'y était vu; n'avait-il donc quitté tant de biens que pour se perdre dans des contrées barbares et périr dans des déserts? Et son ami, l'infortuné Barasdine, où était-il? que faisait-il? peut-être à cette heure il avait cessé de vivre! Ces tristes pensées l'agitèrent toute la nuit. Vers le matin, comme il succombait à un sommeil douloureux, il entendit le bruit de plusieurs hommes qui se parlaient à voix basse; puis il n'entendit plus rien : la sentinelle s'était retirée. Il commença à respirer, et un billet glissé sous sa porte par une main inconnue, acheva de dissiper ses inquiétudes. Le billet ne renfermait que ces mots :

« Si vous ne voulez perdre votre ami, gardez-vous de prononcer son nom. M. de Villebois se retire dans ses terres; il est parti cette nuit. Le comte Orlof, qui lui succède, désire que vous vous attachiez à sa personne. Souvenez-vous qu'avec du courage et de la patience on surmonte tous les obstacles.

» *P. S.* L'exil de votre ami est prononcé, il a été enlevé cette nuit; on le conduit à Astracan. »

A mesure que Bernardin de Saint-Pierre lisait ces lignes, il se sentait un peu soulagé, et sa reconnaissance bénissait la main généreuse qui les avait tracées. Croyant y reconnaître le style du maréchal de Munich, il se rendit aussitôt chez lui, mais il ne put le voir. Il tenta alors de pénétrer chez l'ex-grand-maître, qui était parti comme le billet l'avait annoncé. Enfin il passa devant la maison de Barasdine; elle était déserte, et il s'éloigna en faisant de vains efforts pour retenir ses larmes. Après plusieurs autres courses inutiles, il rentra chez lui, dévoré d'inquiétude et dans l'accablement du désespoir. La première personne qu'il aperçut fut le général du Bosquet; il venait lui parler de Barasdine, et le rassurer sur un exil qu'il regardait comme une

faveur. M. de Saint-Pierre était hors d'état de l'entendre; mille projets funestes se succédaient dans son esprit; il voulait suivre son ami, partager son malheur, solliciter sa grâce, écrire son apologie. Heureusement, Duval, qui survint, réussit à le convaincre du danger de ses démarches, non pour lui, mais pour celui qu'il voulait défendre. Cette considération eut seule le pouvoir de le calmer. Mais en cédant au vœu de Duval, il manifesta la résolution formelle de renoncer au service de la Russie, et aux bienfaits d'une femme qui croyait que régner, c'était punir. Vainement le général du Bosquet voulut s'opposer à ce qu'il appelait une nouvelle étourderie. Bernardin de Saint-Pierre ne lui répondit qu'en rédigeant aussitôt la formule de sa démission. Alors, soit que cet excellent homme fût touché de tant de grandeur d'âme, soit qu'il eût conçu pour son jeune compagnon de voyage une tendresse vraiment paternelle, il s'approcha de lui, et, saisissant sa main avec cette familiarité un peu rude qui donnait à tous ses mouvements un air de bienveillance et d'amitié, il lui dit les larmes aux yeux : « Reste avec nous; je n'ai point d'enfants, tu seras mon fils. Tu épouseras ma nièce, Mlle de La Tour; elle est, comme toi, jeune, aimable, française et malheureuse! malheureuse, car elle a perdu ses parents lorsqu'elle n'était encore qu'au berceau; mais toi et moi, nous lui en tiendrons lieu. N'est-il pas vrai, tu es décidé? allons, voilà qui est bien, tu composeras toute ma famille! Je suis riche, et je vous donnerai tout. » Ces offres généreuses étaient faites pour arracher des larmes; elles pénétrèrent l'âme de Bernardin de Saint-Pierre, mais il ne crut pas devoir les accepter. L'exil de Barasdine, la disgrâce de M. de Villebois, empêchaient alors tout autre sentiment d'arriver jusqu'à son cœur. Qu'aurait-il fait de tant de félicité, lorsque ceux qu'il aimait étaient malheureux? et d'ailleurs, pour obtenir la main de Mlle de La Tour, ne fallait-il pas renoncer à sa patrie, à ses projets, enfin au fantôme de cette gloire immense qu'il allait recueillir en combattant pour la liberté de la Pologne?

Malgré la fermeté de sa résolution, il sentit bientôt

pourtant en faisant ses préparatifs, que le voyageur le plus indifférent lègue toujours quelques regrets au lieu qu'il abandonne. Il soupirait involontairement en pensant à son ami Barasdine qu'il ne devait plus revoir : un secret pressentiment l'avertissait qu'une partie de ses beaux jours venait de s'évanouir, et qu'il ne retrouverait jamais rien de comparable aux conseils du sage Munich, à la protection de M. de Villebois, à la générosité du général du Bosquet, et à la franche affection de son ami Duval. Ce dernier, témoin habituel de la vie simple, de la conduite régulière de Bernardin de Saint-Pierre, plaignait son ambition; mais il admirait qu'avec de si vastes désirs, il sût se contenter de si peu. En effet, le désintéressement du jeune voyageur ressemblait presque à de l'imprévoyance. Ses dettes payées, il lui restait à peine l'argent nécessaire pour gagner la Pologne, et cependant il n'avait pas l'air d'y songer. Heureusement, Duval y songeait pour lui; dans l'intention de ménager une délicatesse peut-être trop facile à effaroucher, il n'offrit pas sa bourse; mais, la veille du départ, après un dîner qui fut triste et silencieux, il fit apporter des tables et proposa de jouer. Bernardin de Saint-Pierre consentit à une première partie, puis une seconde, puis une troisième, et les chances lui furent si favorables qu'il était presque honteux de son bonheur. Duval jouait contre lui, et semblait ne pas se lasser de perdre, en sorte que son ami se trouva, au moment de son départ, plus riche de deux cents louis.

Telle fut la conclusion des projets brillants qui avaient conduit Bernardin en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune, ne rencontre jamais le bonheur.

Quoique muni de son congé, on le retint huit jours sur la frontière avant de lui donner l'autorisation de quitter la Russie. Mais lorsqu'il eut franchi les rives de la Dwina, lorsqu'il eut touché cette terre de liberté, presque aussi sacrée à ses yeux que

celle de la patrie, il se sentit pénétré d'une joie indéfinissable. Il lui semblait qu'on venait de le décharger d'un poids accablant; que l'air était plus léger, la verdure plus riante; qu'il sortait de l'exil; qu'il allait enfin revoir des hommes. Tout, jusqu'à la saison, contribuait à son ravissement. Au milieu des forêts du Nord à l'aspect grandiose, le printemps apparaissait avec la fraîcheur de nos climats. Pour la première fois depuis quatre ans, notre voyageur voyait le chêne croître auprès du sapin; il reconnaissait les parfums de la violette, et ses yeux se reposaient avec un sentiment délicieux sur les touffes éclatantes d'immortelles et d'absinthes qui lui rappelaient sa jeunesse et la France. Ému de ces gracieux tableaux que lui offrait la campagne, l'imagination remplie du souvenir des beaux temps de la Grèce et de Rome, il crut, en approchant de Varsovie, qu'il allait contempler une de ces antiques cités. Des campagnes négligées, un peuple misérable frappaient en vain ses regards; dans son aveuglement, il attribuait tout cela à la tyrannie des Russes, qui depuis trois ans ravageaient ces contrées.

A peine arrivé à Varsovie, M. de Saint-Pierre court chez le résident de France, chez l'ambassadeur d'Autriche et les principaux chefs du parti. Il annonce partout qu'il a quitté son Etat, ses protecteurs, sa fortune, pour servir les intérêts de la république. On loue son courage, on approuve son zèle, tout le monde s'empresse de l'accueillir, de le flatter. Il n'en fallait pas davantage pour surexciter son imagination. Les mots de liberté, de valeur, d'héroïsme, suffisaient pour lui donner une sorte de fièvre; jusque-là il avait aimé la gloire; désormais il va l'adorer. Il veut partir, il veut s'illustrer par des actions d'éclat, prendre des châteaux, des villes et des royaumes...

Une occasion périlleuse ne tarda pas à se présenter. Le prince de Radziwil se disposait à défendre contre les Russes l'entrée de son pays; il avait établi ses positions entre Nierwitz et Stuck, et l'on assurait que Crim Gheraï, kan des Tartares de Crimée, marchait à son secours à la tête de quatre-vingt mille hommes. A cette nouvelle, Bernardin de Saint-Pierre prend la

résolution de partir seul, de traverser à tout risque les armées russes qui couvrent le pays, de rejoindre le prince de Radziwil, et d'assister à la première bataille. Projet d'autant plus téméraire, qu'il pouvait payer de sa tête le simple dessein de porter les armes contre une puissance dont il venait de quitter le service. Mais loin d'être inquiet du péril, il y trouvait des charmes. Dans son enthousiasme, tout lui paraissait possible, ou plutôt tout devait contribuer au succès de son équipée.

Laissons notre héros improvisé raconter lui-même sa curieuse expédition.

« Ce fut le 25 juin 1764 que je partis, écrit-il dans une relation particulière. Je passai le matin chez M. Michœlis, major des hulans saxons, qui devait m'accompagner. Je le trouvai fort irrésolu. Je le pressai par toutes sortes de raisons dont la plupart étaient bien frivoles. Il me souvient de lui avoir dit que les Russes regardaient la pluie comme le signe d'un voyage heureux, et il pleuvait alors. Enfin je lui dis tout ce que l'envie de partir me suggérait, car une bagatelle détermine souvent un homme qui est indécis.

» Sur les dix heures du matin, nos équipages se mirent en marche, et, vers cinq heures du soir, nous passâmes la Vistule. A deux portées de fusil de là, une calèche nous attendait; elle était attelée de quatre mauvais chevaux, et nous avions trois milles à faire dans des sables. Cependant j'étais tranquille, on nous avait assuré que les chemins étaient libres, que nous serions accompagnés partout des gens du prince, qu'un guide nous devancerait à toutes les stations, que toutes les précautions étaient prises pour notre sûreté et notre commodité.

» La nuit vint et nous vîmes une chaise nous devancer rapidement. Il y avait dans cette voiture qui allait si bon train la femme de M. le Commissaire des terres du prince Radziwil : elle nous cria, en passant, qu'elle allait tout faire préparer pour nous bien recevoir.

» La bonne dame en eut tout le temps, car il était huit heures, et nous n'arrivâmes qu'à minuit. En entrant dans la

maison du Commissaire, nous vîmes qu'effectivement on avait fait des préparatifs. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, on distinguait plusieurs lumières portées par des personnes allant et venant avec précipitation. Le maître du logis nous dit que les chevaux ne seraient prêts que vers le matin, et qu'il nous avait fait préparer le corps du logis voisin pour y reposer plus tranquillement.

» Nos équipages étaient arrivés sur les six heures du soir; nous les fîmes descendre dans l'appartement où nous nous trouvions. Nous mîmes sur la table nos provisions de bouche et de guerre; elles consistaient en six pistolets et deux sabres, six bouteilles de vin de Hongrie dont M. Hennin m'avait fait présent, du vin de France, etc.

» Nous nous mîmes à table, j'étais assis le visage tourné vers la porte, Michœlis dans le sens contraire. A peine commencions-nous à manger que tout à coup la porte s'ouvrit; cinq ou six hommes armés de sabres et de pistolets à la ceinture se précipitèrent dans la chambre, et nous entendîmes la voix de plusieurs autres qui s'efforçaient d'entrer. A ce tumulte, je me levai, et prenant sans affectation mes pistolets, je les contins assez à propos pour donner à Michœlis le temps de se lever. La taille et les moustaches de Michœlis, un peu de vin de Hongrie que j'avais bu, et qui me donnait un air plus méchant que je ne l'ai naturellement, et sans doute une belle paire de pistolets que je tenais dans mes mains, tout cela leur imposa tellement que ces gens si échauffés s'arrêtèrent tout court, nous firent une profonde inclination, et se retirèrent sans dire mot.

» Je dis à Michœlis : « Barricadons les fenêtres et les portes » car nous allons être attaqués. » Je voulus fermer une croisée, mais on avait déjà porté les précautions jusqu'à l'enlever tout entière. Nous la fîmes remettre à sa place par le Commissaire, et je soupçonnai dès ce moment que nous étions trahis; nous en fûmes bientôt convaincus.

» Toutes les précautions prises pour la défense, nous nous remîmes à table. Cependant les hulans murmuraient sous nos



VIENNE. (Page 113.)

fenêtres; le Commissaire entra pour nous dire qu'ils voulaient mettre le feu à la maison. Nous répondîmes : « S'ils approchent, » nous tirerons sur eux. » A ces mots, la dame du logis vint nous prier d'aller coucher dans la maison voisine, parce que le bruit que nous allions faire ferait pleurer ses petits enfants. Cette maison était un corps de logis isolé à l'entrée du bois, et occupé par les ennemis. Elle ajouta que ces hulans étaient des gentilshommes de la garde du prince Katorinski, qu'ils nous attendaient dans le voisinage depuis une heure après-midi.

» Il était clair que le Commissaire aurait pu nous faire savoir leur arrivée, et qu'il s'entendait avec eux puisqu'il ne l'avait pas fait. Aussi nous nous hâtâmes de brûler nos papiers; puis nous envoyâmes demander trois fois au Commissaire une lettre que nous venions de lui remettre : il répondit qu'il l'avait brûlée, ce qui était faux.

» Avant de nous reposer, je jugeai à propos de faire une patrouille. Je fis le tour de la maison, et ayant vu de la lumière dans une chambre voisine de la nôtre, j'aperçus à travers la porte sept ou huit hulans qui se préparaient à y passer la nuit. Pendant ce temps, j'entendis une voix qui me dit en latin de prendre garde à moi, parce qu'on voulait m'arrêter. Je répondis : « Il n'y a rien à craindre. » L'obscurité était si grande que je ne pus distinguer le donneur d'avis. Je rentrai, et fis part de ce que j'avais vu à Michœlis, qui conclut, ainsi que moi, que c'était une autre preuve de trahison, puisque le maître de la maison nous avait caché ce voisinage.

» Je proposai à Michœlis de tomber sur nos gardes pendant la nuit, et de continuer notre route; mais il me fit sentir l'inutilité d'une pareille sortie, puisque nous n'avions ni chevaux ni guides pour aller plus loin, et que nous étions trahis par les gens mêmes du prince. Nous nous jetâmes sur des matelas, avec nos armes à notre portée, pour n'être pas surpris. Le reste de la nuit se passa tranquillement.

» Lorsque le jour fut venu, dix hulans commandés par un lieutenant vinrent poliment à la porte nous dire qu'ils avaient

des ordres de ne laisser passer personne sans passeport ; que si nous n'en avions pas, nous devions retourner pour en prendre, parce que nous ne pouvions aller plus loin sans inconvénient ; qu'il y avait trois cents hussards dans un village voisin, et que plus haut nous tombions au milieu des Russes, qui marchaient sur Biala. Cela était vrai.

» Nous résolûmes donc de retourner à Varsovie. Les hulans montèrent à cheval en nous accompagnant sans affectation. Après six heures de marche, nous arrivâmes sur les bords de la Vistule. On fit préparer les bacs pour le passage de nos voitures. Pendant ce temps, nous convînmes de dire au prince Katorinski que nous avions voulu aller à la campagne pour y jouir de la belle saison, car nous pensions bien que le prince serait curieux de nous voir.

» En effet, il avait déjà envoyé le capitaine de sa garde pour nous prier de dîner chez lui. Quand nous eûmes abordé au rivage, nous vîmes un grand nombre d'hommes qui nous regardaient avec curiosité. Nous arrivâmes chez le prince ; tout le monde était aux fenêtres. On nous fit monter par une aile du château. Nous nous trouvâmes dans une salle remplie d'officiers et de soldats de toutes les couleurs. On apporta nos effets qui furent minutieusement visités. Nos habits le furent aussi. La visite faite, un officier vint nous prier de lui remettre nos épées, ce qu'il fallut faire. On entrait de cette salle dans une autre plus grande ; ce fut là que je passai. Cette chambre était trop bien éclairée et trop propre pour une prison ; mais son énorme voûte, ses fenêtres grillées et sa porte de fer ne lui donnaient pas l'air d'un appartement. On me dit que c'était la salle du Trésor. On posa dans ma chambre une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil, avec un sous-officier armé du pistolet et du sabre. On prit avec Michœlis la même précaution, et l'on mit encore deux factionnaires à la première porte.

» J'étais si fort en colère de tout cela, que je me plaignais hautement d'être arrêté contre le droit des gens et gardé avec une sévérité sans exemple. On me répondit que c'étaient des

précautions nécessaires dans un temps de troubles; qu'au reste rien ne nous manquerait.

» Quelque temps après, on m'apporta mon souper. Il consistait en une petite fiole de vin de Bourgogne et trois plats. Je ne voulus rien prendre.

» Le lendemain, sur les dix heures, un officier vint me dire que le prince voulait me parler. Je descendis avec cet officier dans un petit appartement où étaient une table et trois chaises; M. l'auditeur, prenant un air grave, m'adressa ainsi la parole :

» — Monsieur, l'affaire dans laquelle vous êtes impliqué est d'une si grande importance, qu'il est facile de voir que vous avez été mal conseillé; nous espérons donc que vous direz la vérité, puisque nous vous avons traité avec des égards. Pourquoi avez-vous quitté le service de la France?

» — Pour des raisons qui me sont particulières. Je ne dois pas répondre là-dessus.

» — Nous sommes envoyés par Son Altesse pour vous entendre sur tout.

» — Je suis capitaine, et puisqu'on m'interroge, il devrait y avoir au moins un major présent. Mais je vous satisferai en deux mots. J'ai été à la campagne pour prendre l'air, on m'a arrêté sur une terre amie; on me retient ici contre le droit des gens; dites au prince qui vous a envoyé que j'attends de sa justice qu'on répare l'éclat que cette affaire a fait.

» — M. Michœlis a avoué que vous alliez trouver le prince Radziwil; il l'a même signé. Voyez ce papier, c'est son écriture.

» Comme je pensais que ce papier pouvait être de leur invention :

» — Je ne sais point, répondis-je, les intentions de M. Michœlis; mais s'il a voulu me livrer au prince à mon insu, je demande satisfaction contre lui.

» — Il est encore convenable de dire où vous avez reçu le quartier. Avez-vous été recommandé à quelqu'un?

» J'ai logé près de la porte de Cracovie; je n'ai été recom-

mandé à personne, parce que j'ai l'honneur d'être connu de M. l'ambassadeur de Vienne.

» — On a trouvé dans vos papiers une adresse à M. le comte de Mercy.

» — C'est une lettre que je lui écrivais de Kœnigsberg, pour le prévenir de mon arrivée; mais, réfléchissant que j'arriverais avant la poste, j'ai brûlé la lettre, et l'enveloppe est restée par hasard dans mon portefeuille.

» — Qui vous a recommandé et présenté à M. Alonais, à M. Michœlis?

» — Personne; j'ai fait leur connaissance au Jardin du Roi.

» — Cela est singulier!

» — Cela est tout simple. Il est bien naturel que, dans un pays étranger, des étrangers se rassemblent.

» — On dit que M. Michœlis a brûlé des lettres.

» — C'était du papier, afin de parfumer la chambre, où l'on sentait une mauvaise odeur.

» — Où avez-vous mis vos effets en partant de Cracovie?

» — Chez un ami.

» — Où demeure cet ami?

» — Je ne suis pas obligé de le dire.

» Puis, par réflexion :

» — Chez M. le résident de France; ajoutez que je ne l'ai pas dit d'abord, parce que j'ai cru inutile de répondre à une question indifférente.

» — On vous a engagé, Monsieur, dans une bien mauvaise affaire, et cela à cause de votre jeunesse.

» — Allez, Monsieur, je ne suis point d'un âge à être séduit. Je sais ce que je fais; mais vous, Messieurs, vous agissez avec moi sans aucune forme de justice; car, fût-il vrai que j'eusse voulu aller trouver le prince Radziwil, vous ne pouvez que m'en empêcher, et vous me détenez ici dans une maison particulière, comme si j'étais l'esclave de votre prince.

» L'autre officier prit la parole.

» — Vous pouvez compter, Monsieur, dit-il, que si vous

n'êtes point mêlé dans cette affaire, elle tournera à votre avantage. Nous allons rendre compte de tout ceci au prince; ayez un peu de patience et demandez tout ce que vous voudrez.

» Je remontai chez moi. Sur les cinq heures du soir ma porte s'ouvrit. Les deux officiers qui m'avaient interrogé entrèrent avec M. Michœlis. Je crus que j'allais sortir et que tout était fini. Ils nous dirent :

» — Vos dépositions ne sont pas semblables. M. Michœlis a avoué que vous alliez ensemble trouver le prince Radziwil.

» Je me tournai vers Michœlis :

» — Avez-vous dit cela, Monsieur?

» — Cela est vrai, me répondit-il en se troublant.

» — Puisque vous l'avez dit, j'en tombe d'accord. Oui, Messieurs, j'allais trouver ce prince.

» L'un de ces officiers me dit :

» — Eh! Monsieur, puisque ce n'était que cela, il n'en fallait pas faire mystère; il est naturel qu'un officier cherche du service.

» Ils sortirent après avoir posé de nouvelles sentinelles, et défendu qu'on nous laissât parler. Cependant je m'adressai à Michœlis, à travers la porte. Il me dit :

» — Nous avons été trahis. Ils ont été chez moi, ont ouvert mes malles, où ils ont trouvé un malheureux billet signé de M. Alonais. Il y avait, entre autres articles, que nous devions dire au prince d'accorder la liberté à chacun de ses paysans qui lui apporterait un Russe mort ou vif.

» — Vous nous avez mis dans de beaux draps, lui répondis-je; gare la Sibérie!

» Deux ou trois jours se passèrent sans avoir de nouvelles. Un matin, l'auditeur entra dans ma chambre pour me dire que nos dépositions s'étant trouvées contraires, on était fort éloigné de me rendre la liberté, que je devais même me préparer à aller dans une prison plus rigoureuse.

» — Je suis tout prêt; mais songez qu'il y a des Polonais à Paris.

» Je vins à réfléchir, lorsque cet officier fut sorti, que cette

affaire pouvait devenir de la plus grande conséquence par les commissions dont Michœlis s'était chargé ; que les Russes étant tout-puissants à Varsovie, ils pouvaient nous traiter en prisonniers d'Etat, et nous envoyer à Pétersbourg, où l'on me ferait un crime d'avoir embrassé le parti d'un ennemi de l'empire, lorsque je sortais à peine du service de la Russie.

» Je demandai à écrire au prince Katorinski. On m'apporta de l'encre et des plumes. L'auditeur resta présent pendant que j'écrivais, de sorte qu'il fallut écrire sous ses yeux, et sans brouillon, une lettre qui devait être fort circonspecte.

» La voici, telle que je me la suis rappelée huit jours après :

» Monseigneur, — Je prends la liberté de représenter à Votre Altesse que je suis détenu aux arrêts depuis trois jours. J'ai imaginé qu'il fallait qu'il y eût quelque motif extrêmement grave pour que ma détention fût si longue ; mais j'ai été bien surpris lorsqu'on m'a annoncé ce matin que je devais m'attendre à une prison beaucoup plus rigoureuse...

» Permettez-moi de faire passer rapidement sous les yeux de Votre Altesse les événements de ma vie. Les témoignages d'une bonne conduite passée servent de caution pour la présente.

» Je suis cadet d'une bonne maison de Normandie. Je pris la carrière du génie, comme le chemin le plus court pour aller à la fortune. J'ai fait ma première campagne en Allemagne, dans l'état-major de l'armée, sous les ordres de M. le comte de Saint-Germain, ensuite dans l'armée de M. de Broglie. C'était en 1760. L'année suivante, je fus envoyé à Malte par la cour. L'île était menacée d'une invasion de la part des Turcs. A notre arrivée à Malte, nous trouvâmes tout pacifié. Je revins à Versailles, où je me brouillai avec mes chefs, parce qu'on ne m'avait pas tenu ce qu'on m'avait promis. Je partis de Paris dans l'intention d'aller en Portugal, où les ingénieurs étaient rares et nécessaires, car la guerre venait de s'allumer avec l'Espagne. Pour aller en Portugal, je vins en Hollande ; là, je reçus une lettre du chevalier de Chazot, commandant de Lubeck, qui m'invitait à aller le rejoindre. Les Russes et les Danois se rassemblant dans le Hol-

stein, se préparaient à faire de sa ville le centre de la guerre. Je volai au secours de mon compatriote ; à peine étais-je arrivé que la paix se fit, par la révolution de Pierre III ; c'était en 1762. Je résolus d'aller en Russie, où j'avais beaucoup de recommandations. J'entrais à peine en service que la paix générale arriva.

» Ennuyé de voir la paix me suivre partout, je demandai mon congé, sachant bien que la sagesse du gouvernement présent maintiendrait longtemps l'Etat tranquille et sans guerre. Je résolus de retourner en France et d'y présenter quelques projets analogues à mes études ; et, comme j'avais l'honneur d'être connu de M. le comte de Mercy, qui m'avait promis des lettres de recommandation pour Vienne, je vins à Varsovie.

» Je puis prouver ce que je viens d'avancer jusqu'ici à Votre Altesse, par des lettres et des certificats de personnes de la première considération. Le reste de ma conduite ne sera pas plus difficile à éclaircir.

» J'arrivai à Varsovie avec un Père récollet que j'avais rencontré à Memel. Le juif qui conduisait la poste nous laissa dans le plus grand embarras sur le bord de la Vistule. Il était nuit ; nous priâmes un étranger qui parlait français de nous conduire à l'hôtel de M. le comte de Mercy, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, on m'indiqua un logement vis-à-vis de l'hôtel du grand-maréchal.

» Pendant mon séjour à Varsovie, j'ai mangé chez Son Excellence Mgr l'ambassadeur de Vienne qui m'a offert sa table. J'ai mangé plusieurs fois chez M. Hennin, résident de France. J'attendais une occasion de partir pour Vienne, lorsque j'appris que le prince Radziwil était occupé à défendre deux places, Nievitz et Sluck. Je résolus de l'aller rejoindre pour me faire honneur.

» Votre Altesse n'ignore pas qu'il est facile à un officier de se distinguer, parce qu'il se présente des occasions lorsqu'il est en détachement ; mais il n'en est pas de même d'un officier du génie : si la fortune ne lui présente une occasion favorable, il

lui est bien difficile de mériter assez de confiance pour qu'un prince se repose sur lui de la défense d'une place.

» Je m'adressai à M. Alonais, avec lequel j'avais lié connaissance. Je ne sais si ce fut au jardin de la Cour ou dans quelque maison particulière. M. Alonais me répondit que je prenais un parti désespéré, que le prince Radziwil était sur le point d'être écrasé; que d'ailleurs il ne se mêlait pas de cela; que cependant il me ferait faire connaissance avec un officier qui connaissait le pays mieux que lui. Cet officier était Michœlis.

» Je ne demandai pour ce voyage ni grade ni récompense; j'allais, comme volontaire, à mes dépens. J'eus beaucoup de peine à engager M. Michœlis à m'accompagner; mais il se détermina, à force de prières, à se charger de ce qui était nécessaire pour le voyage.

» J'ajouterai ceci : j'ai compté, par cette démarche, me faire honneur dans l'esprit de Votre Altesse et de son Excellence Mgr le comte Poniatowski. Il m'eût été facile d'imiter tant d'officiers qui se mettent à l'ombre de la fortune lorsqu'elle est favorable; mais j'ai pensé que vous auriez bonne opinion d'un homme qui renonçait volontairement aux douceurs de la société pour suivre un prince dont il n'avait jamais ouï parler, et qui embrassait son parti par la seule raison qu'il était malheureux. D'ailleurs, mes services ne pouvaient convenir qu'à ce prince. Le génie est l'art d'opposer l'adresse à la force; ceux qui lui font la guerre n'en ont pas besoin.

» Je suis donc parti dans l'intention de mériter l'estime de Votre Altesse, intention fondée sur les louanges peu suspectes de M. Hennin, qui m'a assuré que sans les circonstances du départ de M. l'ambassadeur, la première maison où il m'aurait présenté eût été celle de Votre Altesse qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, jusqu'à lui témoigner qu'elle serait très fâchée de le voir retourner en France. Je n'en dirai pas davantage, de peur d'avoir l'air de flatter. Cette lettre, que j'écris en courant, n'a été ni méditée, ni réfléchie. Il me reste à prier Votre Altesse de me faire savoir comment je dois me considérer

ici. Comme prisonnier de guerre? il est partout d'usage de renvoyer les officiers sur leur parole. D'ailleurs, je n'ai point été pris avec les ennemis, ni commettant aucune hostilité.

» On me traite ici avec honnêteté; mais la liberté est le premier des biens puisque, entre autres avantages, il me procurerait l'honneur d'assurer Votre Altesse du respect, etc. »

» On me dit le lendemain, en manière de réponse, que je devais avoir un peu de patience. C'était le quatrième jour de ma détention. Les jours suivants se passèrent sans qu'on parlât de rien. Je m'impatientais furieusement. Il arriva un petit incident qui augmenta ma mauvaise humeur. Michœlis jeta par sa fenêtre un peu de chocolat enveloppé dans du papier; aussitôt on donna l'ordre de fermer toutes nos fenêtres; il faisait une chaleur insupportable. On m'apporta le soir mon souper; je refusai de rien prendre. Un officier vint m'engager de la part du prince à manger. « Dites au prince, lui répondis-je, que je ne reçois rien de la part de mes ennemis. »

» Une chose me donnait du chagrin, c'était la crainte des Russes. Je sortais de leur service; ils étaient tout-puissants à Varsovie. Or, les Russes profitent des moindres prétextes pour conduire les étrangers dans leur pays; j'en avais vu beaucoup d'exemples; je ne rêvais que de la Sibérie et de la forteresse de Pétersbourg. Joignez à cela que j'ignorais les mouvements qu'on se donnait pour moi. Je me regardais comme un homme qu'on n'oserait réclamer à cause des circonstances. En vérité, je rendais bien peu justice à M. l'ambassadeur de Vienne et à M. le résident de France.

» Enfin le huitième jour, l'auditeur entra chez moi; son regard était serein et sa physionomie riante, chose assez rare. Il me dit : « Monsieur, je viens vous faire une visite d'amitié. » Puis, sous prétexte de conversation familière, il me faisait quantité de questions aussi ridicules que malignes. Je répondis à tout laconiquement. L'adjudant du prince entra un moment après, et m'apprit que beaucoup de personnes s'intéressaient à moi, entre autres Madame la fille du prince Katorinski, Madame la

princesse Stramick. Elle m'envoyait des livres, car jusqu'alors je n'avais eu que mes livres de géométrie et de tactique, qui n'étaient guère propres à me distraire.

» On m'apprit que je sortirais le lendemain, à condition que je signerais un billet où je m'engagerais à ne prendre aucun service contre les Etats pendant l'interrègne, et où je promettrais de me retirer en France sous le terme de quinze jours.

» Je fis tout ce que je pus faire pour éviter ce coup; mais il en fallut passer par là. Mon premier soin en sortant fut de solliciter l'élargissement de Michœlis. Mes sollicitations ne furent point rejetées; il sortit des arrêts avec ordre de se retirer, dans les dix jours, des terres de la république.

» Je reçus alors un grand nombre d'invitations. Cette bienveillance à mon égard me donna l'idée d'attendre à Varsovie le moment de l'élection. Je redemandai ma parole; on me rendit mon billet, et je remis celui-ci à sa place :

» Je soussigné, chevalier Jacques de Saint-Pierre, capitaine dans le corps du génie, ci-devant au service de Russie, promets sur ma parole d'honneur de ne prendre aucun service en Pologne pendant l'interrègne d'à présent et de n'entretenir, soit directement, soit indirectement, aucune correspondance ou communication avec qui que ce soit au désavantage des Etats confédérés de la même république. »

Tel est le récit qu'a laissé Bernardin de Saint-Pierre de cette aventure qui lui fait peu d'honneur. Sa narration elle-même n'a rien de remarquable et son ton de sécheresse et de raideur diffère d'une manière bien sensible des charmantes compositions qui devaient plus tard l'illustrer.

A quelque temps de là, le comte de Mercy l'engagea à prendre du service en Allemagne et lui remit des lettres pour le ministre, ainsi que pour une de ses parentes, première dame d'honneur de l'impératrice.

Il partit; et dès qu'il fut arrivé à Vienne, son premier soin fut de se présenter chez la parente du comte de Mercy. On lui dit de demander une audience; il la demanda, et huit jours

après, elle lui fut accordée. A l'heure indiquée, il courut chez sa nouvelle protectrice. Six valets de pied, d'une physionomie grave, et en habits chamarrés, le reçurent à la porte du vestibule. Introduit dans une salle gothique, six autres valets, vêtus de noir, marchèrent aussitôt devant lui. Au milieu de ce cortège silencieux, il traversa plusieurs appartements ornés d'écussons, et une galerie où l'on avait disposé une longue suite de portraits de famille en grands costumes. A mesure qu'il approchait, il croyait voir ces antiques personnages sortir de la toile et s'avancer vers lui, comme des témoins de la gloire passée. Notre voyageur se trouva enfin dans une espèce d'amphithéâtre où tous les domestiques attendaient, rangés sur deux lignes. Il fallut encore passer au milieu de tout ce monde. Arrivé à la porte du sanctuaire princier, une voix de Stentor annonça M. de Saint-Pierre; les deux battants s'ouvrirent, et au milieu d'une riche draperie de velours cramoisi, relevé de crépines d'or, il découvrit sur une espèce de trône, une dame immobile placée comme dans une niche, et toute chargée de dorures et de pierreries. Il se creusait en vain la tête pour comprendre le but de tant de bizarres cérémonies, lorsqu'un homme en habit noir, dans le genre de ceux des ecclésiastiques, vint le prendre par la main et le conduisit au pied du trône, où il s'inclina respectueusement. Cette nouvelle circonstance aurait augmenté les illusions de Bernardin de Saint-Pierre, si en s'approchant il n'avait vu peu à peu la Majesté se transformer en une petite vieille, guindée, ridée, fardée, et toute couverte d'une riche étoffe à fleurs. Elle fit un léger mouvement de tête, et Bernardin de Saint-Pierre s'avançait déjà pour lui présenter la lettre du comte de Mercy, lorsque l'homme noir l'arrêta froidement, prit la lettre et l'offrit lui-même à l'auguste baronne qui la lut avec une extrême attention. Après cette lecture, elle jeta sur notre voyageur un regard dédaigneux, et lui dit en mauvais français et d'une voix traînante, qu'il était bien difficile d'obtenir du service, que cependant elle verrait à faire quelque chose pour lui à la recommandation de son noble cousin.

Puis elle ajouta en essayant de sourire, qu'elle ne doutait pas que le protégé du comte de Mercy ne fût bon gentilhomme; qu'elle se souvenait d'avoir vu à Versailles une marquise de Saint-Pierre, et que cette marquise était sans doute sa tante ou sa mère. Notre voyageur, quoique un peu étourdi d'une question qui blessait toujours sa vanité, répondit avec une noble franchise, que s'il avait eu l'honneur d'appartenir à la famille de la marquise de Saint-Pierre, il ne serait probablement pas venu demander du service en Autriche; qu'au reste, il n'abuserait point des gracieuses intentions de madame la baronne; que le crédit d'une personne aussi auguste devait être uniquement réservé à ceux qui, pour réussir, ont toujours besoin d'une haute protection et du mérite de leurs aïeux. L'ironie est une figure dont les Allemands entendent peu la finesse. La fière baronne écouta cette harangue avec un sang-froid imperturbable; elle n'y répondit que par un signe de tête qui semblait approuver l'humilité de l'orateur; puis reprenant son air grave, elle rentra dans sa première immobilité. Bernardin de Saint-Pierre vit bien que ce silence était un congé, et déjà il s'empressait de se retirer, lorsque l'homme noir qui l'avait introduit vint l'avertir que l'étiquette ne permettait de s'éloigner de madame la baronne qu'en marchant à reculons. On peut juger de la surprise que dut causer cette morgue autrichienne à un jeune Français qui avait vécu familièrement avec les plus grands seigneurs des cours de Russie et de Pologne. Cette seule visite le dégoûta de l'Allemagne; et il se promit bien de ne pas prendre de service dans un pays où l'on ne jugeait des talents d'un homme que par ses titres de noblesse.

Bernardin resta encore quelque temps à Vienne après cette aventure et finit par se décider à retourner à Varsovie. C'est ainsi qu'il passait continuellement d'un projet à un autre, ne se fixant à rien, n'accomplissant rien de sérieux. Oh! que la vie des hommes, même doués des plus grands talents, devient facilement stérile lorsqu'ils n'ont pas le frein de la religion pour les maintenir dans leur devoir et leur faire chercher les moyens de se rendre utiles à leurs semblables!

Par un singulier hasard, trois voitures magnifiques destinées au couronnement du roi Stanislas-Auguste, devaient partir pour Varsovie. Il s'adresse au conducteur, lui prodigue l'argent, et part comme en triomphe, dans les voitures du roi. Le voyage fut long et pénible, car la saison avait gâté les chemins, et pour éviter la Saxe alors en guerre avec la Pologne, on fut obligé de traverser les montagnes de la Hongrie. A peine sur cette route isolée rencontraient-ils quelques villages dispersés çà et là sur les bords des précipices. Cependant chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans une chaumière, ils en trouvaient les habitants tout en joie. Les hommes dansaient en frappant en cadence leurs talons de fer; les femmes réunies, à l'extrémité de la chambre, les animaient par leurs chansons, tandis qu'assis au coin du feu, le plus âgé de la famille, (c'était souvent un vieillard à barbe blanche), éclairait cette scène avec des branches de sapin, dont les flammes produisaient, au milieu des ombres, de fantastiques effets de lumière. Notre voyageur enviait le sort de ces pauvres paysans qui réunissaient dans leur chaumière tous les objets de leurs affections, et dont les désirs ne s'étendaient pas au delà.

Bernardin ne resta que peu de temps à Varsovie. La guerre venait d'être déclarée entre la Pologne et la Saxe; il ne vit, dans cette division de deux puissances, qu'un moyen de reprendre les armes. Comme l'argent lui manquait encore, il s'adressa à M. Hennin, résident de France, qui voulut bien lui prêter deux mille francs, et le recommander au comte de Bellegarde, alors gouverneur de Dresde. C'est avec cette somme qu'il partit de Varsovie, le 29 mai 1765, après deux ans de séjour en Pologne où il était venu chercher la fortune, et où il avait trouvé bien des déceptions et des regrets. Les plus belles années de sa vie venaient de s'écouler inutilement pour sa patrie et pour lui-même. Il se reprochait le passé; mais il n'espérait rien pour l'avenir, et voyait sa faiblesse sans avoir le courage de prendre une résolution décisive.

Pour se rendre à Dresde, il traversa la Silésie et passa par Breslau. Tout sur sa route attestait les fureurs de la guerre, et

le révoltait contre sa propre folie qui le poussait à chercher un peu de vaine gloire au prix de tant d'injustices. Pas une ville qui ne fût criblée de boulets, pas un champ qui n'eût servi de camp aux Russes ou aux Prussiens; pas un château qui ne fût dévasté et ruiné. Les Cosaques surtout avaient laissé des traces hideuses de leur passage.

Ces images de destruction affligèrent ses regards aussi longtemps qu'il fut sur les terres de la Pologne; mais en entrant sur les terres de la Saxe, la scène changea. Le pays, coupé de collines et de rivières, offrait de toutes parts des perspectives ravissantes. C'étaient les beautés pittoresques de la Suisse, la culture de l'Angleterre et l'industrie française. Des fabriques de toiles, de draps, de porcelaines, s'élevaient au milieu des plus riants paysages, dans des positions si agréables qu'elles semblaient y être placées pour le seul plaisir des yeux. Un peuple gai, vif, hospitalier, achevait de donner la vie à ces tableaux; et si rien n'avait semblé plus triste à notre voyageur qu'une misère générale, rien ne lui parut plus touchant que l'aspect d'un peuple jouissant d'une certaine aisance.

Il arriva à Dresde le 15 juin 1765. Cette ville, très jolie et très commerçante, est en partie formée de petits palais bien alignés, dont les façades sont ornées en dehors de peintures et de colonnades. Le roi de Prusse l'avait bombardée quelques années auparavant, et elle était encore couverte de ruines lorsque Bernardin de Saint-Pierre y arriva. « Seulement, dit-il, on avait relevé le long de quelques rues les pierres qui les encombraient; ce qui formait de chaque côté de longs parapets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapissés de papiers de la Chine, des fragments de glaces, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'était resté à d'autres que les massifs des cheminées, qui s'élevaient au milieu des décombres comme de longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers de la ville était dans ce déplorable état. On y

voyait aller et venir avec tristesse les habitants, qui étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Français de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentaient une multitude d'accidents très singuliers par leurs formes, leurs couleurs et leurs groupes, jetaient les visiteurs dans une noire mélancolie; car on ne voyait là que des traces de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les demeures agréables d'un peuple industrieux. J'ai vu même plus d'un Prussien en être touché de compassion. Je ne sentis point du tout, quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en nous à la vue d'un danger dont on est à couvert; mais au contraire, une voix affligeante se fit entendre dans mon cœur, qui me disait : Si c'était là ta patrie![1] »

M. le comte de Bellegarde accueillit notre voyageur avec empressement; il lui promit du service, et finit par s'attacher à lui par les liens de la plus tendre amitié. Non seulement il cherchait à le distraire de sa profonde mélancolie, en l'introduisant dans les sociétés les plus brillantes; mais il voulut encore le consoler par le récit de ses propres infortunes. Cadet d'une illustre famille piémontaise, il avait erré dans le monde et cherché les grandes aventures. Un accident qui devait causer sa perte fut cause de ses premiers succès. Il était alors écuyer de la reine de Pologne, épouse d'Auguste III. Un jour qu'il accompagnait cette princesse à la promenade, elle s'aperçut, en montant en carrosse, qu'elle venait de perdre une aigrette de diamants d'un grand prix. On fit aussitôt des recherches. Le jeune écuyer se donna beaucoup de peine; toute la cour fut sur pied, mais on ne trouva rien. Un an après, à la même époque, M. de Bellegarde, devant remplir encore ses fonctions d'écuyer, demande à son valet de chambre un habit de saison; mais quelle n'est pas sa surprise lorsqu'en mettant la main dans la poche de cet habit, il y trouve l'aigrette, objet de tant de recherches inutiles! Il était probable qu'elle y avait glissé au

(1) *Etudes de la nature*, II, 12.



Il régnait dans la demeure de la bonne vieille un certain air de propreté. (P. 131.)

moment où il donnait la main à la princesse. La singularité de cette aventure le mit en crédit à la cour : la reine eut tant de joie de retrouver ses diamants, qu'elle combla le comte de faveurs. Mais il disait avec un sentiment d'effroi, que la réflexion renouvelait toujours : « Que serais-je devenu, si le hasard eût fait découvrir ces pierreries dans ma poche, ou si en tirant mon mouchoir, elles fussent tombées au milieu de la foule des courtisans? J'étais pauvre, étranger, nouvellement arrivé en Pologne; par une espèce de fatalité, j'avais perdu la veille une assez forte somme au jeu : en fallait-il davantage pour faire naître des soupçons et pour me déshonorer à jamais? Ne désespérons pas, continua-t-il par manière de conclusion, en pressant la main de M. de Saint-Pierre; ce que nous regardons comme un mal est souvent un bien. »

Ces consolations, loin de rendre du courage à notre héros, ne faisaient que raviver ses insatiables désirs, et augmenter son agitation. A mesure qu'il avançait dans la vie, il lui semblait qu'elle devenait plus sombre; et toujours plein d'un nouveau trouble, il ne trouvait de soulagement que dans la tristesse de ses pensées. Chaque soir il se rendait sur les rives de l'Elbe, dans les jardins du comte de Brülh. Là, tout parlait à son âme mélancolique, parce que tout portait l'empreinte de la destruction. Ces jardins magnifiques, où le favori d'Auguste III avait rassemblé, avec une profusion royale, les plus rares végétaux des deux mondes et les plus riches monuments des arts, n'étaient plus qu'un amas de ruines. De tous côtés, on voyait la trace des boulets et des bombes : des statues mutilées, des colonnes renversées, des pavillons à moitié dévorés par les flammes. Par un contraste bizarre, au milieu de ces débris, qui attestaient la fureur des hommes, s'élevaient de toutes parts des berceaux de fleurs, des arbres couverts de feuillages, qui attestaient la bonté de Dieu. Heureuse prévoyance du ciel, qui a placé hors de l'atteinte des méchants les biens nécessaires à notre vie! Vous coupez l'arbre; il renaîtra. Vous arrachez les moissons; on pourra en avoir de nouvelles. Le genre humain a beau tra-

vailler à sa destruction : jusqu'au jour marqué par les décrets de la sagesse éternelle il faut qu'il vive, malgré son ardeur à détruire, malgré le fer, le feu, le poison, la haine et les implacables vengeances!...

Les rayons du soleil couchant donnaient un nouvel éclat aux paysages. Souvent on voyait l'astre du jour descendre avec majesté sur un horizon de pourpre, environné de nuages qu'il inondait de sa lumière : il paraissait comme suspendu sur les vagues agitées d'un océan de feu. Cependant le ciel resplendissait longtemps encore après que le soleil avait disparu. On le voyait passer par toutes les gradations, depuis les couleurs les plus vives, d'or et d'argent, jusqu'au gris le plus sombre; et ce grand panorama des mille nuances de la lumière s'effaçait peu à peu comme les illusions de la vie. Ce magnifique spectacle avait un charme secret pour Bernardin de Saint-Pierre, mais la ville ne lui offrit point les avantages qu'il cherchait; aussi se lassa-t-il bien vite de ce nouveau séjour. Il prit congé de M. de Bellegarde, et se rendit à Berlin, avec l'intention de demander du service au grand Frédéric. Dégoûté du génie, qui laissait trop peu de chance à l'avancement, il demanda le grade de major, auquel son brevet de capitaine ingénieur au service de Russie lui donnait droit. Il se flattait d'obtenir ensuite un commandement dans la Prusse polonaise, ce qui lui souriait; mais de prime abord ces beaux projets furent renversés; Frédéric avait décidé que les grades dans l'infanterie ne seraient confiés qu'à des officiers prussiens, et ses décisions étaient toujours invariables. Son refus fut suivi de l'offre d'une place dans le génie et d'une pension assez considérable, que Bernardin de Saint-Pierre refusa à son tour; le seul aspect de la cour avait suffi pour le dégoûter du service. « Il ne faut pas penser, écrivait-il alors, que la cour de Berlin ressemble en rien à celle de France. Le roi n'en a point. La reine a deux chambellans boiteux, des pages fort mal vêtus, une table fort mal servie : on va à la cour en bottes... enfin c'est une misère qui étonne. » A ces motifs on peut joindre, si l'on veut, l'inconstance naturelle de notre héros, inconstance

qui, comme nous l'avons déjà vu, ne lui permettait de suivre que ses propres caprices, et lui faisait chercher la fortune partout où elle ne s'offrait pas. Cependant il fit un séjour de plusieurs mois à Berlin, et il eut de nombreuses occasions de voir de près ce roi, gâté par les philosophes, qui flattaient son despotisme en faveur de son impiété. Prince infortuné, qui, par peur d'un seul préjugé, avait renoncé à tout bon principe. Sobre par goût, courageux par ostentation, affectant des vices qu'il n'avait pas, étouffant des vertus qui l'auraient fait aimer s'il les avait sincèrement pratiquées, il avait cessé d'être bon pour paraître grand. Mais au milieu de cette foule de princes faibles qui alors se partageaient les trônes, sa domination l'avait mis en relief, et l'Europe tremblante s'était humiliée devant lui. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance de cette volonté unique qui remuait le monde et tenait les peuples et les rois dans l'attente. Hélas! à côté de cette gloire apparente et mensongère, il constatait chez le peuple une profonde misère, et quelques lignes échappées à sa plume prouvent jusqu'à quel point il fut frappé de la tristesse de ce prince qui remplissait l'univers de sa renommée. « La paix, disait-il, a relâché les ressorts de cette âme, que l'adversité avait tendus; il est tombé peu à peu dans une mélancolie profonde : le passé ne lui rappelle que destruction, l'avenir ne lui présente qu'incertitude. Il accable son peuple d'impôts, et ses soldats d'exercices. Il admet toutes les religions dans ses états, et ne croit à aucune; il ne croit pas même à l'immortalité de l'âme. Il vit dans les infirmités, entouré d'ennemis, haï de ses sujets, insupportable à ses troupes, sans amis, sans consolation dans ce monde, sans espérance pour l'autre... A quoi servent donc, pour le bonheur, l'esprit, les talents, le génie, un trône et des victoires?[1] »

La vie était fort chère à Berlin, le dîner le plus simple y coûtait un ducat, et Bernardin de Saint-Pierre n'aurait pu y prolonger son séjour si un ami ne lui eût ouvert sa maison. Cet

(1) *Observations sur la Prusse.*

excellent homme se nommait Taubenheim; il était conseiller du roi et régisseur de la ferme des tabacs, ce qui lui donnait de l'aisance, mais pas une fortune. M. de Saint-Pierre le rencontra chez le prince Dolgorouki, ambassadeur de Russie, et dès leur première entrevue ils se comprirent et se plurent si bien, que pour parler le langage de Montaigne, « rien dès lors ne leur fut si proche que l'un à l'autre. » Taubenheim pouvait avoir une cinquantaine d'années; il conçut pour notre voyageur cette tendresse d'un père qui, voyant son fils en âge de raison, se rapproche de sa jeunesse et veut en faire un ami. Sa maison était vaste, environnée de jardins, et située à quelque distance de la ville. Il y conduisit Bernardin de Saint-Pierre, et lui fit donner un appartement, en lui disant : « Vous voilà chez vous. » C'était une *âme à la vieille marque;* ses mœurs, ses habitudes avaient quelque chose de patriarcal, et sa vie était comme une continuation de la vie de ses aïeux. Tous les moments qu'il pouvait dérober à ses affaires, il les passait dans la solitude, occupé de la culture de son jardin et de l'éducation de ses enfants. Cette éducation était simple : il donnait l'exemple, on le suivait. Chaque soir il lisait en famille un chapitre de la Bible, et notre voyageur, ému de ces lectures, ému de l'attention respectueuse du jeune auditoire et de l'air solennel de Taubenheim, croyait retrouver dans cette scène un tableau vivant des premiers jours du monde. Ce qui ajoutait à son illusion, c'est que depuis les temps les plus reculés rien n'était changé dans ce séjour. C'étaient les mêmes meubles, les mêmes tentures, la même table de noyer autour de laquelle avaient passé plusieurs générations; c'étaient aussi les mêmes cœurs et la même droiture. On ne voyait point là des vertus de commande, mais on y voyait des vertus héréditaires, et la simplicité de ces bonnes gens offrait un spectacle digne des regards du ciel.

Cette vie patriarcale adoucissait les regrets de Bernardin de Saint-Pierre. Souvent il disait à son ami : « Que votre sort est digne d'envie! vous ignorez les soucis de la fortune et de

l'ambition, vous menez une vie conforme à la nature, et vous ne désirez rien au delà. Que je voudrais pouvoir jouir d'une pareille félicité! — Eh bien, disait le bon Taubenheim, il faut rester avec nous et cultiver notre jardin : nous avons du blé, des légumes, des œufs, du laitage, et mes filles savent filer le lin qui croît dans nos champs. Virginie, l'aînée de la famille, est une aimable enfant, je vous la donnerai en mariage afin que vous soyez mon fils, et vous verrez combien il est facile d'être heureux. » A ces offres, vingt fois répétées, M. de Saint-Pierre ne répondait que par des soupirs : le bonheur qu'il admirait ne lui suffisait déjà plus. La douleur lui faisait désirer le repos, et le repos lui devenait insupportable dès qu'il pouvait en jouir. Voilà où peuvent conduire les rêves de l'ambition, les passions mal comprimées, la prétendue liberté d'une âme qui s'affranchit des pratiques religieuses et ne conserve que le culte vague et superficiel du Maître de la nature! Toute la vie d'un homme, livré ainsi à sa propre faiblesse, est décolorée et désorganisée : c'est un chaos d'où ne sort plus rien d'utile ni de durable.

Un jour Bernardin dit à son ami : « Mon cœur n'est plus susceptible d'une affection sérieuse depuis que mes passions insensées ont détruit sa force. » En parlant ainsi, il tomba dans une profonde tristesse, que l'amitié la plus tendre ne parvenait plus à dissiper. C'est alors que ses regards se tournèrent vers sa patrie; il sentit le besoin de la revoir, et de pleurer sur la tombe de son père, dont il venait d'apprendre la mort. Les efforts de Taubenheim pour le retenir furent inutiles; il partit; mais les jours pleins de calme qu'il avait passés près de ce véritable sage ne sortirent jamais de sa pensée, et ces deux hommes, nés pour s'aimer, s'écrivirent jusqu'à la fin de leur vie les lettres les plus touchantes.

Egaré par ses passions, errant de contrée en contrée, Bernardin de Saint-Pierre trouva donc partout le même vide, le même malaise indéfinissable, quoique rencontrant partout des amis prêts à l'encourager et à venir en aide à son infortune. On peut dire qu'il se vit apprécié par les âmes les plus belles et les

plus généreuses. Il arrivait inconnu, pauvre, sans appui, et cependant bientôt il était aimé : c'était comme un dédommagement que la Providence donnait à ses malheurs, car plus tard les hommes semblèrent s'éloigner de lui à mesure que la gloire l'environnait de son éclat. Aussi le souvenir des amitiés contractées loin de la patrie avait pour lui une douceur inexprimable : c'est sur ces souvenirs qu'il jugeait les hommes; et lorsque, devenu l'objet de la calomnie, il sentit les effets de leur injustice, il n'oublia jamais qu'il les avait vus bons au temps si pénible de l'adversité.

Suivant l'usage du pays, notre voyageur partit de Berlin dans un chariot de poste découvert. Un soir, assoupi par la fatigue, il lui sembla que son postillon ralentissait le pas des chevaux, et qu'il s'entretenait à voix basse avec plusieurs hommes. Ces hommes parlaient allemand; M. de Saint-Pierre comprenait un peu cette langue; quoique sommeillant, il entendait confusément former un complot; on parlait de voyageur, de vol, d'assassinat; enfin le postillon disait à voix basse que forcé de rester à la première poste, il enverrait Fresque *le bon compagnon.* Inquiet, Bernardin de Saint-Pierre saisit machinalement ses pistolets et regarde autour de lui; mais les chevaux galopaient, le postillon chantait, et la route était déserte. Persuadé que tout ce qu'il venait d'entendre était l'effet d'un songe, il y attacha peu d'importance; mais que devint-il, lorsque arrivé à la première poste, il entendit donner le nom de Fresque au postillon qui devait le conduire? La figure sinistre de cet homme n'était pas faite pour le rassurer; cependant il s'obstinait à partir, et déjà il était remonté dans le chariot, lorsque, par un coup de la Providence, trois étudiants de Leipsick, qui se rendaient à Cassel, demandèrent à se placer auprès de lui. Ces jeunes gens parlaient latin avec beaucoup de facilité; la conversation s'engagea dans cette langue, et Bernardin de Saint-Pierre, préoccupé de son prétendu songe, leur en conta toutes les circonstances. Pendant ce récit le postillon s'égarait dans les routes obscures d'une forêt, où il s'arrêta tout à coup, sous prétexte

qu'il n'avait pas le nombre de chevaux prescrit par l'ordonnance. Cet accident fit naître un débat qui ne se serait pas terminé de sitôt si la lune, en se levant à la cime de la forêt, n'eût éclairé fort distinctement trois hommes immobiles, et la carabine à la main. Aussitôt les étudiants firent briller leurs armes, et M. de Saint-Pierre se précipitant sur le postillon, lui donna l'ordre de partir en appuyant le bout d'un pistolet contre sa tête. Cet argument eut sans doute la force de le persuader, car, sans mot dire, il remit ses chevaux au galop ; et les brigands qui ne s'attendaient pas à trouver si nombreuse compagnie, se contentèrent de tirer deux coups de carabine, dont les balles sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Arrivé à Cassel, Bernardin de Saint-Pierre se sépara de ses compagnons pour se rendre à Francfort. Chemin faisant, il s'amusait à rédiger les notes de son voyage, mais il étudiait peu la nature ; son ambition, égarant son génie, ne lui permettait d'observer que les mœurs des nations et les formes de leurs gouvernements. Sous ce rapport, l'Europe entière lui présentait les tableaux les plus affligeants. Il n'avait vu en Russie que des grands et des esclaves : la Prusse ne lui offrait qu'une multitude de petites ambitions courbées devant une ambition supérieure : la Hollande n'était qu'un vaste entrepôt de marchandises, divisé en boutiques, en comptoirs, en magasins, et où l'on trouvait des commis, des juifs, des marchands, et peu de citoyens. Chaque législation semblait fondée sur quelque vice particulier, ou du moins sur des avantages purement matériels. En Russie, on n'estimait que les grades ; en Hollande l'industrie ; à Malte le courage ; en Autriche le nombre des quartiers ; l'or était l'idole universelle. Tout en se livrant à ces mélancoliques réflexions, Bernardin poursuivait activement son voyage, et chaque nouvelle étape le rapprochait de la patrie.





CHAPITRE QUATRIÈME.

Bernardin à son retour en France. — La vieille bonne et ses longs entretiens avec son ancien maître. — Un repas qui rappelle les mœurs antiques. — Nouvelles émotions de Bernardin. — Il va voir sa sœur. — Le pensionnaire de M. le curé de Ville-d'Avray. — Bernardin tombe malade. — Sa confiance en Dieu, récompensée par la guérison. — Démarches humiliantes et infructueuses. — Il reçoit un brevet pour l'Ile-de-France : sa joie. — Ambition et chimères. — Les préparatifs; le départ; la traversée. — Affreuse tempête, décrite par Bernardin. — Délivrance providentielle. — Le débarquement. — Etat des esprits. — Liaison avec M. Poivre. — Désenchantement de Bernardin. — Son logement; ses occupations; ses sujets de tristesse. — Pertes qu'il éprouve.

DOUÉ comme il l'était d'une sensibilité exquise, Bernardin n'eut pas plus tôt remis le pied sur le sol français qu'il se sentit revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, les chansons et les jeux des jeunes pâtres, la joie d'entendre la langue française, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Toujours sujet à l'exagération et à l'enthousiasme, il lui semblait que cette terre, qu'il avait dédaignée, était le seul lieu où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde que des contrées à demi barbares.

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami ni parent! Ah! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins, était celui qui sonna sa naissance! si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie! si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église, il reconnaissait son père et sa mère! avec quels transports il tomberait à leurs pieds! comme il les presserait dans ses bras! Il leur dirait : Voilà le fils dont vous

alliez demander le retour au ciel, ouvrez-lui votre cœur, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous! Mais sa mère, son père ni sa marraine



... Les chansons et les jeux des jeunes pâtres. (Page 128.)

ne sont plus! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles! En vain ses regards cherchent autour de lui, personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle! Où est

sa sœur? où sont ses frères? où sont les amis de son enfance pour recevoir ses premiers embrassements? Tout lui manque à la fois; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ : il arrive dans sa patrie, et il est seul!

Il espérait trouver à Paris des lettres de la Pologne, où étaient restés ses meilleurs souvenirs, mais il fut trompé dans cette attente. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Havre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs, et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile! A peine eut-il quitté la voiture publique, que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une extrême inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah! mon maître! est-ce bien vous que je revois? » Et avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse avec l'effusion de la piété filiale, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue

plus tranquille, lui disait tristement : « Ah! M. Henri, les temps sont bien changés, votre père est mort! vos frères sont allés aux Indes; je suis seule, seule ici! — Et ma sœur, dit Bernardin de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, comme dame pensionnaire dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois? Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service d'une impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune, et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres! Cependant, chaque jour, je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. » Puis de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère? c'était à elle de vivre, et à moi de mourir; elle eût été si heureuse de revoir son fils! mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. »

En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un certain air de propreté qui écartait l'idée de la misère. Bernardin de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu, et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé :

« Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles! »

On eût dit à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse; et Bernardin croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait, et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh! ce n'est pas la faute de monsieur votre père; il voulait que je restasse à la maison, mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme, ça me faisait trop de mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte, et je vins ici; voilà que dans les commencements j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer; j'en avais presque perdu les yeux; mais maintenant, grâce à Dieu, je ne pleure plus; » et en prononçant ces mots, elle essuyait, avec le coin d'un tablier de serpillière, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, Bernardin de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec admiration, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. N'avait-il pas eu lui-même autrefois la même confiance enfantine? Oh! comme il comprenait qu'il était alors bien plus heureux que depuis qu'il avait voulu ne plus compter que sur lui-même et devenir son propre guide! Comme il comprenait la vérité de cette parole : « Une bonne vieille femme qui aime son Dieu est bien au-dessus des sages de ce monde, et elle lui est aussi bien plus agréable! »

Bernardin fit sur cette situation nouvelle les réflexions les plus salutaires. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour lui. « Cette pauvre fille, disait-il souvent, m'a éclairé sur les voies de la Providence : elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exem-

ple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages ; et ses paroles, si simples, m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. »

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché, qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion qu'il ne pouvait manger, et que des larmes venaient continuellement mouiller ses yeux. Alors voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise, et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent ; mille traits charmants revenaient à la mémoire de Marie Talbot : la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne : elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans le désert pour se faire ermite ; comment il aimait les livres, comment il les perdait.

— Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais, et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point oublié. — Dame, M. Henri, répliquait la bonne femme, vous étiez si gentil, si caressant, et vous aviez un si bon cœur. Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette, si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez : « Marie, donne-lui mon déjeuner ; » et quand je ne le voulais pas, vous vous fâchiez contre moi. Un jour vous vous êtes avancé d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval : c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon ! Un autre jour vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfants qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains.

Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de Bernardin de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre

avait presque effacée de sa mémoire, et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père, et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avaient fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers, qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et Bernardin de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire.

Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par là étaient bons, s'il faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain y était cher; et comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces larmes émurent Bernardin de Saint-Pierre jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de tant de courses inutiles qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les honneurs que lui avait prodigués la Pologne; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance, et les mouvements si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ces pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénétrait, il promit à cette brave fille avec une grande effusion de cœur, de ne jamais l'abandonner quelle que fût d'ailleurs sa position. On peut dire qu'il remplit cet engagement avec une fidélité religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs. Pour commencer, il tira sa bourse, la versa sur la table, et partagea sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour, et je puis faire encore de petites économies. » Bernardin de Saint-Pierre insista, elle fut obligée de céder; mais elle reçut l'argent avec indifférence; et on voyait

que c'était uniquement pour complaire à son maître. « Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, ajoute le chroniqueur, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver de bons mouvements et de vraie joie. » Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

Pressé d'embrasser sa sœur, Bernardin de Saint-Pierre s'embarqua pour Honfleur le même soir. Marie l'accompagna jusqu'au rivage; elle le considéra longtemps, les yeux attachés sur la chaloupe, et cherchant par des signes à prolonger leurs adieux. La nuit approchait; Bernardin s'enveloppa de son manteau. Dans une situation d'âme toute nouvelle pour lui, il ne voyait ni le ciel ni la mer, ni les voyageurs qui allaient et venaient à ses côtés. Cependant un bruit formidable vint rompre tout à coup le charme de sa rêverie; il crut un moment que l'abîme s'ouvrait pour engloutir sa frêle embarcation; mais les matelots paraissaient tranquilles, et se contentaient de se ranger à la côte. On était alors près l'embouchure de la Seine : ayant jeté les yeux sur la vaste étendue de ce fleuve, il vit avec effroi ses eaux couvertes d'écume se soulever comme une montagne, et remonter vers leur source avec une vitesse que l'œil ne pouvait suivre. Une seconde montagne, plus élevée, plus rapide, suivait en mugissant la première; et ces deux masses effroyables, repoussant le fleuve devant elles, semblaient le rejeter tout entier du sein de la mer. C'était le phénomène du remous, que Bernardin décrivit plus tard dans le premier livre de l'*Arcadie*.

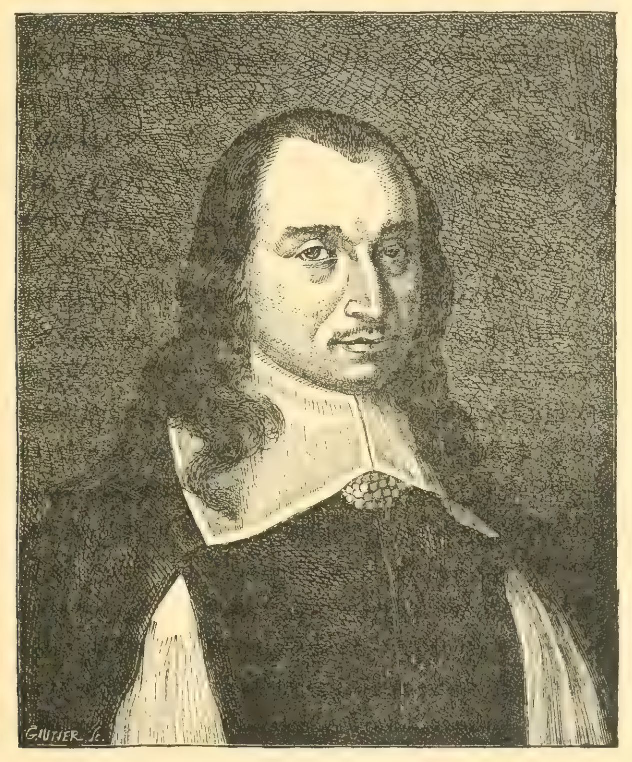
Il arriva à Honfleur au milieu du jour, et s'achemina aussitôt vers le couvent de sa sœur, dont on lui montra de loin le clocher gothique, qui s'élevait à mi-côte à la lisière d'un bois. Quoiqu'il ne fût pas tard, le jour commençait à tomber. Le mois de novembre est, surtout en Normandie, l'époque la plus triste de l'année. L'air y est humide et froid, l'horizon chargé de brouillards; les ruisseaux ne roulent qu'une eau trouble et jaunâtre, les arbres achèvent de se dépouiller, et l'on entend sans

cesse siffler les vents et bruire la mer qui ronge ses rivages. Ces effets de l'automne faisaient une impression d'autant plus profonde sur l'âme de Bernardin de Saint-Pierre, qu'elle était déjà plus vivement émue. Arrivé aux portes du couvent, il s'arrêta avec un saisissement pénible en songeant que cet asile était celui de sa sœur, et qu'après tant d'années d'absence, loin de lui apporter des consolations, il allait peut-être troubler son repos. Il se disait avec amertume : « Pourquoi n'ai-je pas appris à conduire une charrue, à cultiver un champ? je pourrais dire à ma sœur et à ma vieille bonne : Venez vivre avec moi, vous partagerez mon sort, vous jouirez de mes travaux; mais je n'ai rien à leur offrir, et je dois les quitter encore. »

Il était trop tard pour entrer dans le couvent lorsqu'il s'y présenta, et tout ce qu'il put obtenir, ce fut de passer la nuit dans la chambre des hôtes. Heureux d'être sous le même toit que sa sœur, il dormit peu, et vingt fois il ouvrit sa fenêtre pour épier les premiers rayons du jour. Enfin, après la prière du matin, il put faire annoncer son arrivée, et bientôt sa sœur fut dans ses bras. La première pensée de cette pauvre fille fut de supplier son frère de ne plus quitter la France, et de lui permettre de vivre auprès de lui. Bernardin de Saint-Pierre, touché de cette marque de tendresse, lui raconta une partie de ses aventures, et promit de tout tenter pour obtenir un emploi dans sa patrie, qui les mît à même de se réunir. En attendant, il céda à sa sœur plusieurs petites rentes sur son patrimoine, et après une semaine, dont tous les moments lui furent consacrés, il revint tristement chercher fortune à Paris.

L'hiver s'écoula en démarches inutiles. Vers le commencement du printemps, il loua une chambre chez M. le curé de Ville-d'Avray, et se retira dans ce petit village pour mettre en ordre ses *Observations sur le Nord*. Sa sœur lui avait donné un petit épagneul qu'il aimait beaucoup; c'était son seul compagnon; et souvent, pour se délasser de ses travaux, il s'égarait avec lui dans les landes isolées de Saint-Cloud. Mais la solitude ne lui était pas bonne, elle entretenait sa mélancolie et ravivait ses

passions, qu'il avait pu croire éteintes, mais qui n'étaient qu'assoupies. A quelque temps de là, sous l'empire de ses rêveries désordonnées et de ses décevantes illusions, il tomba malade : le délire s'était emparé de lui avec la fièvre et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie. Dès qu'il eut repris connaissance, son premier soin fut d'éloigner sa garde et son médecin; la vue des hommes lui était insupportable, et il ne voulait



PASCAL. (Page 61.)

plus mettre sa confiance qu'en Dieu seul : cette confiance lui rendit le courage. Malheureusement, ses bonnes résolutions s'évanouirent avec sa maladie; à peine guéri, il retomba dans ses désirs chimériques et se livra à tous les rêves capricieux d'une folle passion.

Cependant ses Mémoires, souvent repris, souvent abandonnés, se trouvaient achevés. Résolu de les présenter au

ministre, il se rendit chez M. de la Roche, premier commis des Affaires étrangères, homme en faveur, qu'il avait vu en Pologne, et qui devait mieux qu'un autre apprécier son travail. M. de la Roche l'accueillit gracieusement, s'étonna de le voir sans place, fit l'éloge de ses talents, et y ajouta tant de promesses flatteuses, que Bernardin de Saint-Pierre se crut décidément sur le chemin de la fortune. Toutefois, comme, au bout d'un mois, il n'entendait parler de rien, il se présenta chez son protecteur : il était sorti. Le lendemain nouvelle visite, aussi inutile que la première. Bref, il courait à Versailles, il courait à Paris, allait, venait, se chagrinait, s'étonnant du guignon qui le faisait toujours arriver cinq minutes trop tard. Un jour, enfin, il vit M. de la Roche qui descendait de voiture, et sans doute il en fut aperçu. On ne pouvait refuser sa visite, on se prépara donc à le recevoir. Après quelques minutes d'antichambre, Bernardin de Saint-Pierre est introduit; il trouve le premier commis étendu sur un canapé, tenant à la main les Mémoires de son protégé, et paraissant absorbé dans leur méditation. « Vous le voyez, dit-il en venant à lui, je m'occupe sans cesse de vous : en vérité je ne puis me détacher de votre ouvrage, il est plein d'intérêt; j'en ai parlé au ministre, il doit le lire. Quel excellent tableau de la Prusse! vous avez de fort bonnes vues; le portrait du roi de Pologne est admirable; vous osez prédire la division de ce royaume, cela est hardi;[1] mais vous connaissez les hommes, on le voit bien. Il y a dans ces Mémoires des idées administratives, politiques, morales; je réponds de votre fortune. — Cependant, monsieur... — Vous pouvez compter sur ma promesse. — Il y a plus d'un mois que j'attends... — Ah! je vous demande encore une quinzaine. » Bref, M. de Saint-Pierre, *qui connaissait si bien les hommes*, admiré, flatté, caressé, sortit de chez son protecteur, encore plus ravi que la première fois. La quinzaine fut longue, elle dura plusieurs mois, à la fin desquels les Mémoires se trouvèrent égarés; le protecteur s'en était servi pour se protéger lui-

(1) Cette division prédite par Bernardin de Saint-Pierre ne tarda pas à avoir lieu.

même, et il ne resta à Bernardin de Saint-Pierre d'autre consolation que celle d'admirer l'habileté administrative d'un homme qui recevait les solliciteurs à peu près comme le don Juan de Molière recevait ses créanciers.

Il ne perdit pourtant pas courage. Le comte de Mercy, dont il avait servi les projets en Pologne, venait d'arriver à Paris; il se présenta à son hôtel, mais il fut reçu avec tant de froideur, que Rulhière qui était présent, et qu'il avait beaucoup vu en Russie, crut prudent de faire comme s'il ne le reconnaissait pas.

Peu de jours après il se rendit chez le baron de Breteuil. Ce dernier l'avait très bien accueilli à Saint-Pétersbourg, et l'accueillit très bien à Paris. Fatigué qu'il était de tant de sollicitations inutiles, Bernardin de Saint-Pierre lui témoigna le désir de passer aux colonies. Le baron parut l'approuver, et lui promit d'en parler au ministre de la marine. Comme ils s'entretenaient de cette expédition future, M. de Rulhière entra; il était toujours secrétaire intime de M. de Breteuil. L'aspect de Saint-Pierre parut d'abord l'embarrasser; mais voyant que son patron le traitait bien, il ne se souvint plus de ce qui s'était passé chez le comte de Mercy, et avec cette politesse excessive que les âmes confiantes prennent trop souvent pour de l'intérêt, il s'avança vers lui et l'accabla de compliments et de protestations. Celui-ci dissimula et lui pardonna son hypocrisie.

Peu de temps après, M. de Breteuil annonça à notre solliciteur qu'il venait de le placer à l'Ile-de-France en qualité d'ingénieur; puis le tirant à part, et baissant la voix comme pour lui faire une confidence : « Mon cher chevalier, lui dit-il, si vos idées ne sont pas changées depuis le temps où vous vouliez fonder une colonie sur les bords du lac Aral, ce qui me reste à vous apprendre vous sera fort agréable; seulement je vous recommande le secret. Sachez donc que votre brevet est pour l'Ile-de-France, mais que votre destination véritable est Madagascar. Vous serez chargé de relever les murs du fort Dauphin, et de civiliser cette colonie. Cette île, la deuxième du monde pour la grandeur, est divisée en une multitude de petites nations qui

se font souvent la guerre, et que les Européens n'ont jamais pu soumettre. C'est vous qui devez les réunir, non par la puissance des armes, mais par celle de la sagesse : c'est en leur offrant le spectacle du bonheur, que vous les attirerez à vous, et que vous les donnerez à la France. »

Cette proposition inattendue remplit M. de Saint-Pierre d'étonnement, de reconnaissance et de joie. Les idées de législation, d'ambition, de république, qui depuis longtemps sommeillaient dans son cœur, se réveillèrent avec tant de vivacité qu'il fit passer une partie de son enthousiasme dans l'âme de M. de Breteuil. Dès lors tous ses maux furent oubliés, l'avenir lui apparut sous les plus brillantes couleurs, et il ne songea plus qu'à son départ. Rulhière le présenta au chef de l'entreprise : c'était un colon de l'Ile-de-France, chevalier de Saint-Louis, esprit vif et léger, qui débitait de belles maximes de politique et d'humanité, et qui parlait de civiliser Madagascar comme il aurait parlé d'un changement de décor à l'opéra. Il pénétra bien vite le genre d'ambition de Bernardin de Saint-Pierre, et s'y plia adroitement en flattant ses projets. Ce dernier s'était mis à lire Flacourt, afin de prendre une idée juste du pays. Il était charmé des richesses naturelles que ce voyageur a décrites, et se proposait de les accroître en y portant les richesses des autres climats. L'histoire des insuccès de nos établissements successifs dans ces contrées ne le rebutait pas. Il l'attribuait à l'esprit ambitieux des Français, et il se promettait bien de n'emmener que des gens sans ambition. Il est vrai que dans la liste de ceux qui devaient être attachés à l'expédition, il n'avait vu ni soldat, ni laboureur, ni artisan, mais des secrétaires, des valets, des acteurs, des danseuses et des cuisiniers. Ce premier choix l'embarrassait un peu. Il se rassurait toutefois en songeant que le chef de l'entreprise était un vrai philosophe.

Cependant notre législateur ne laissait pas de faire des préparatifs plus sérieux. Il se procura un plan de l'ancien fort Dauphin, et projeta des moyens de défense qui devaient en faire une forteresse imprenable. Comme ingénieur, il traçait l'enceinte

d'une ville nouvelle ; et ses vues étaient vastes, car il faisait servir à sa défense les forêts, les rivières et les montagnes. Comme législateur, il en bannissait l'argent, et ramenait l'âge d'or sur la terre. Les saisons de l'année, les travaux champêtres étaient marqués par des fêtes. On y prêchait l'Evangile, on y faisait aimer la religion, base indispensable de la morale. Mais le christianisme fantaisiste de Bernardin de Saint-Pierre se manifesta dès le début. Au pied de la forteresse il projeta de bâtir, non une église catholique, en tout conforme aux données de la foi romaine, mais un temple banal, situé dans un massif de palmiers, soutenu par leurs troncs et couronné par leurs feuillages. Là devaient se réunir tous les peuples de l'île, et bientôt tous ceux de l'univers : encore qu'ils différassent de langage et de mœurs, notre législateur se promettait d'en être entendu, « car, disait-il, le bonheur est une langue universelle ! L'homme se laisse aisément conduire par l'exemple; cette facilité d'imiter ce qu'il voit faire, le dirige tous les jours vers les genres de vie les plus opposés à sa nature. Dans la société, les pères se conforment à l'exemple du magistrat, et les enfants à celui des pères. C'est de l'exemple que naît la force de l'habitude, la plus puissante de toutes les forces. Il suffira donc de montrer au monde une colonie heureuse, pour engager tous les peuples à l'imiter. Un si doux spectacle s'étendant de proche en proche, fera rapidement le tour de l'île, qui a plus de huit cents lieues; de là, passant le canal de Mozambique, il éveillera les peuples du continent. On les verra tous accourir : les laboureurs de la belle France viendront fertiliser cette terre de la liberté, et les chansons des bergers de l'Arcadie retentiront dans les bocages de l'Afrique. Les douces influences de cette législation de l'exemple ne tarderont pas à embrasser la totalité du globe. En un mot, l'île de Madagascar commandera à tous les peuples, comme le peuple romain, en se rendant, suivant la belle expression de Plutarque, *sujet de la vertu*. »

Il serait impossible de dire combien d'images charmantes, mais trompeuses, se succédèrent dans la tête de notre pauvre

législateur pendant le temps que dura cette nouvelle illusion. Il lisait Platon, il lisait Plutarque, et leur sagesse entretenait sa folie. En proie à une sorte de délire, il vendit le reste de son héritage, et employa tout son argent à acquérir les livres et les instruments nécessaires à cette grande entreprise : tout ce qu'il trouva sur les mathématiques, l'histoire naturelle et la politique, fut acheté. Mais pendant qu'il épuisait sa bourse pour les besoins de la colonie, et qu'il se préparait à faire vivre tant de nations dans l'abondance, il s'aperçut qu'il manquait... de chemises. Il en fallait cependant, et même une certaine provision, pour cinq ou six mois de trajet. M. de Breteuil, instruit de cette circonstance, le recommanda à une brave lingère, qui voulut bien faire crédit au législateur de tant de peuples.

Les préparatifs étant enfin terminés, le vaisseau mit à la voile, et dès lors Bernardin put constater la triste réalité. Le chef de l'expédition, maître de son sort, osa lui dévoiler ses horribles projets. Ce philosophe, qui s'était préparé à civiliser Madagascar avec des danseuses et *l'Encyclopédie*, n'avait jamais eu d'autre dessein que de faire le commerce d'esclaves, en vendant ses futurs sujets. Le philanthrope se transforma tout à coup en marchand d'hommes, et l'on peut juger de l'effroi de Bernardin de Saint-Pierre lorsqu'il vit tomber le masque qui cachait un scélérat. Ainsi s'évanouirent encore une fois tous ses beaux rêves de félicité publique, de gloire et de commandement.

La traversée jusqu'à l'Ile-de-France ne fut point heureuse. Le passage du canal de Mozambique faillit être fatal aux passagers, et après Dieu, ils ne durent leur salut qu'à la solidité du vaisseau, tant était terrible la tempête qui l'assaillit. Voici comment Bernardin la raconte.

« J'avais vu le 23 juin, dans les nuages, les signes de tempête décrits par Dampierre. A minuit et demi un coup de mer affreux enfonça quatre fenêtres des cinq de la grande chambre, quoique leurs volets fussent fermés par des croix de Saint-André. Le vaisseau fit un mouvement de l'arrière, comme s'il acculait. Au

bruit, j'ouvris ma chambre, qui, dans l'instant, fut pleine d'eau et de meubles qui flottaient. L'eau sortait par la porte de la grande chambre comme par l'écluse d'un moulin; il en était entré plus de trente barriques. On appela les charpentiers, on apporta de la lumière, et l'on se hâta de clouer d'autres sabords aux fenêtres. Nous fuyions alors sous la misaine, le vent et la mer étaient épouvantables.

» A peine ce désordre venait-il d'être réparé, qu'un grand caisson qui servait de table, plein de sel et de bouteilles de vin de champagne, rompit ses attaches. Le roulis du vaisseau le faisait aller et venir comme un dé. Ce coffre énorme pesait plusieurs milliers, et menaçait de nous écraser dans nos chambres. Enfin il s'entr'ouvrit, et les bouteilles qui en sortaient roulaient et se brisaient avec un désordre inexprimable. Les charpentiers revinrent une seconde fois, et le remirent en place après bien du travail.

» Comme le roulis m'empêchait de dormir, je m'étais jeté sur mon lit en bottes et en robe de chambre : mon chien paraissait saisi d'un effroi extraordinaire. Pendant que je m'amusais à calmer cet animal, je vis un éclair par un faux jour de mon sabord, et j'entendis le bruit du tonnerre. Il pouvait être trois heures et demie. Un instant après, un second coup de tonnerre éclata, et mon chien se mit à tressaillir et à hurler. Enfin un troisième éclair suivi d'un troisième coup succéda presque aussitôt, et j'entendis crier sous le gaillard que quelque vaisseau se trouvait en danger; en effet, ce bruit fut semblable à un coup de canon tiré près de nous : il ne roula point. Comme je sentais une forte odeur de soufre, je montai sur le pont, où j'éprouvai d'abord un froid très vif. Il y régnait un grand silence, et la nuit était si obscure que je ne pouvais rien distinguer. Cependant, ayant entrevu quelqu'un près de moi, je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. On me répondit : « On vient de porter l'officier de quart dans sa chambre; il est évanoui, ainsi que le premier pilote. Le tonnerre est tombé sur le vaisseau et notre grand mât est brisé. » Je distinguai en effet la vergue du

grand hunier tombée sur les barres de la grande hune. Il ne paraissait au-dessus ni mât ni manœuvre. Tout l'équipage était retiré dans la chambre du conseil.

» On fit une ronde sous le gaillard. Le tonnerre était descendu jusque-là le long du mât. Une femme avait vu un globe de feu au pied de son lit. Cependant on ne trouva aucune trace d'incendie; tout le monde attendait avec impatience la fin de la nuit.

» Au point du jour je remontai sur le pont; le ciel était serein; on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés semblables à des vapeurs rousses qui le traversaient avec une vitesse plus grande que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leur base par la violence du vent, se déferlaient en énormes voûtes qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau, s'il se fût trouvé là au moment de leur chute. L'état de notre embarcation concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais quand la base de cette effroyable digue venait à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher, que ses grandes vergues trempaient

à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui avec la rapidité d'une écluse en large nappe d'écume. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après-midi.

» Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami ou de lui en donner. Le vent était si violent, qu'on ne pouvait entendre les paroles même qu'on se disait à l'oreille en criant à tue-tête. L'air emportait la voix et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces.

» Dans ce moment de péril, le capitaine cria au timonier d'arriver; mais le vaisseau, sans mouvement, ne sentait plus sa barre. Il ordonna aux matelots de carguer la misaine que le vent emportait par lambeaux; ces malheureux, effrayés, se réfugièrent sous le gaillard d'arrière. J'en vis pleurer un; d'autres se jetèrent à genoux en priant Dieu. Je m'avançai sur le passavant de babord en me cramponnant aux manœuvres; l'aumônier du vaisseau me suivit ainsi qu'un passager. Plusieurs gens de l'équipage nous imitèrent, et nous vînmes à bout de carguer cette voile, dont plus de la moitié était emportée. On voulut border le petit foc pour arrimer, mais il fut déchiré comme une feuille de papier.

» Nous restâmes donc à sec, en roulant d'une manière effroyable. Une fois, ayant lâché les manœuvres où je me retenais, je glissai jusqu'au pied du grand mât, et j'eus de l'eau jusqu'aux genoux. Enfin, après Dieu, notre salut vint de la solidité du vaisseau et de ce qu'il était à trois ponts, sans quoi il se fût engagé. Notre situation dura jusqu'au soir; alors la tempête s'apaisa. »

Lorsque l'on se trouva hors de danger, les esprits n'étaient pas moins malades que les corps. Le chef de l'entreprise avait

trouvé des flatteurs et des contradicteurs; on se divisait, et l'animosité était si grande qu'il y avait plusieurs duels de projetés. Telle était la situation de l'équipage lorsqu'on découvrit l'Ile-de-France. Bernardin de Saint-Pierre courut sur le pont pour la contempler, et les images riantes qu'il s'en était faites s'évanouirent, comme ses projets de république. Il n'aperçut que des côtes raboteuses, et des rochers couverts d'une herbe jaune et flétrie; au loin s'élevait une forêt d'un aspect sauvage, et dans le port on ne voyait que les débris de plusieurs vaisseaux naufragés.

Descendu à terre, le premier soin de notre voyageur fut de se rendre chez M. de Breuil, ingénieur en chef, et de lui annoncer le dessein où il était de rester à l'Ile-de-France. Sa commission était en règle, on ne pouvait refuser de l'accueillir, et dès le lendemain il fut installé en qualité d'ingénieur. C'est ainsi qu'il se sépara d'une expédition dont il s'était promis tant de gloire, et qu'au lieu d'un palais à Madagascar, il ne trouva qu'une misérable cabane à l'Ile-de-France.

Cependant il ne tarda point à s'apercevoir que cette contrée n'était pas plus en paix que le reste du monde. L'intendant et le gouverneur avaient chacun leur parti; on ne pouvait s'attacher à l'un sans se brouiller avec l'autre. Un savant, M. Poivre, était alors intendant de l'île; Bernardin fut attiré par sa célébrité, et captivé par la douceur de ses paroles. M. Poivre avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup retenu. Sa conversation était attrayante, elle faisait aimer tout ce qu'il aimait et vouloir tout ce qu'il voulait; on cédait aux charmes de son éloquence. Son esprit, porté vers l'agriculture, y ramenait toutes les sciences; et cet art si simple était devenu pour lui une étude de législateur. Chacun de ses voyages avait un but humanitaire. On l'avait vu apporter de la Cochinchine une espèce de riz sec qui croît sans être arrosé sur les terrains les plus arides, et qui pourrait même fertiliser nos landes et nos rochers; une autre fois, il enleva des plants de muscade et de girofle aux Hollandais des Moluques, pour les donner aux autres pays.

« En agriculture, disait-il, rien n'est à négliger, la plus petite découverte peut produire un grand bien. Le premier qui s'avisa de confire le bouton du câprier ne pensait pas qu'il rendait féconds les rochers de la Provence, et que des villes entières lui devraient leur prospérité. »

Les discours et surtout l'exemple de M. Poivre, éveillèrent le génie de notre voyageur, et le ramenèrent à ses goûts primitifs, à son grand amour de la nature. Les divisions qui régnaient dans l'île étaient bien faites d'ailleurs pour le dégoûter de ses projets ambitieux. Peut-être avait-on à reprocher à M. Poivre une réserve excessive qui, dans un autre, eût passé pour de la dissimulation; mais c'était un administrateur habile, et l'Ile-de-France, qui lui devait ses richesses, lui aurait dû son bonheur si la haine et l'envie n'avaient détruit le bon effet de ses institutions. L'exemple d'un homme si supérieur, placé à la tête d'une colonie où il ne pouvait maintenir le bon ordre, servit d'expérience à M. de Saint-Pierre : il vit alors combien il y avait de folie et de vanité dans les prétentions qui le tourmentaient. Son utopie ne lui sembla plus qu'un rêve : il avait pensé à tout, excepté aux passions, aux ambitions, aux superstitions de ceux qu'il espérait gouverner; car il s'avouait enfin qu'il n'avait voulu fonder une république que pour en être le chef. C'était un grand pas dans l'étude de lui-même; mais il alla plus loin, et ce fut encore la sagesse de M. Poivre qui opéra cette révolution. Cet homme estimable écoutait avec calme ses beaux projets de république et de colonisation. « Ce que vous proposez est impossible, lui disait-il souvent; pour établir un gouvernement parfait, il faut supposer une réunion d'hommes parfaits, d'hommes pénétrés de la même ardeur pour le bien, et surtout de la volonté d'être heureux par les mêmes moyens. C'est ce premier élément que la société ne peut donner. Si ce peuple existait, que lui apprendriez-vous? sans doute à cesser d'être sage...

» Il faut donc prendre la société telle qu'elle est aujourd'hui, avec sa corruption, ses préjugés, et son esprit d'indépendance. Ce sont des tigres dont il s'agit de faire des hommes; quel charme

allez-vous employer? Si vous mettez votre appui dans les lois, tout le monde voudra les faire, personne ne voudra les suivre. On vous permettra de vanter la morale; mais personne ne mettra vos leçons en pratique. Il y a dans les esprits une grande confusion d'idées et de principes : on parle de la révolte comme d'un devoir; de la liberté comme d'une forme de gouvernement; de l'égalité comme d'un acte de justice. La société est menacée d'un bouleversement; bientôt il n'y aura plus de peuple, ou, pour mieux dire, le peuple se fera souverain; et où les passions de la multitude commandent, la loi est sans force, le roi meurt ou obéit.

» Dans l'état actuel des mœurs, le véritable sage ne doit donc se mêler d'aucune affaire politique; car si, pour faire le bien, il est obligé de tromper, de dissimuler et de punir, il se fait semblable aux méchants; au contraire, s'il montre de l'indulgence, il devient leur victime. Heureux, en donnant sa vie, s'il sauvait son pays! mais l'histoire est là pour anéantir cette dernière espérance : on ne voit pas que la mort d'aucun sage ait rendu les peuples meilleurs : les Athéniens empirèrent après celle de Socrate, et Aristote fut obligé de s'enfuir pour leur épargner un nouveau crime.

» Cette vérité est dure; mais pourquoi la dissimuler? Si vous êtes sage, retirez-vous lorsque les méchants ont assez de crédit pour s'emparer du pouvoir; c'est que le peuple lui-même est méchant, et dans ce cas n'espérez rien de votre sagesse. Qu'aurait pu faire Caton entre Sylla et Marius? S'il y a peu d'hommes en état de dire la vérité, croyez-vous qu'il y en ait beaucoup qui soient disposés à l'entendre? Et quant à ce beau mot dont se couvre l'ambition, que l'honnête homme se doit au public, je ne vous demande que de contempler un moment ceux qui le prononcent : c'est aux actions à nous répondre des paroles. »

Tels étaient les conseils de M. Poivre. A lui comme à Bernardin manquait le grand levier qui soulève les masses, le frein qui les contient, la boussole qui les oriente et les dirige :

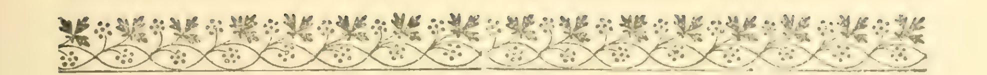
la religion.[1] Aussi ne tarda-t-il pas à se convaincre que le sage, tel qu'il l'entendait, était aussi incapable que l'homme d'Etat de gouverner et de moraliser de pareilles populations. Découragé, il quitta la colonie, revint en France, et ne se préoccupant plus du bonheur des autres, il passa le reste de sa vie dans une agréable solitude sans plus vouloir se mêler des affaires de qui que ce fut. A son arrivée, Bernardin de Saint-Pierre s'était logé à Port-Louis, dans une petite maison au bout de la ville. C'était une seule pièce au rez-de-chaussée. Une fenêtre sans vitres, fermée avec des rotins, suivant l'usage du pays, éclairait cette pauvre habitation, où l'on voyait pour tous meubles une commode, un hamac, quelques chaises et des malles. Notre voyageur obtint un nègre du roi, il en acheta un second, et rien ne manqua plus à son petit ménage. C'est là qu'il passa sa vie depuis le départ de M. Poivre. Ces lieux mélancoliques semblaient faits pour la méditation : de quelque côté qu'il portât la vue, il découvrait une solitude profonde, des plaines stériles, des forêts impénétrables, une mer immobile ou furieuse. Souvent, assis près de sa fenêtre, il pensait à la vie qui s'écoule comme un songe; et lorsqu'il venait à contempler cette vaste mer qui le séparait de tout ce qu'il avait aimé, il s'attristait d'être ainsi relégué aux extrémités du monde.

Cependant il trouvait dans l'étude de l'histoire naturelle les distractions les plus agréables. Le gouvernement lui avait concédé un petit terrain environné de roches, situé dans un coin du Champ-de-Mars; il voulut le cultiver lui-même, et se trouva bien de ce travail. Il ne faut souvent qu'un peu fatiguer le corps pour distraire l'âme de la pensée de ses maux. Mais pendant que, simple cultivateur, il enrichissait son jardin des plantes les plus rares et les plus utiles, on vint lui en contester la propriété. Le gouverneur, dans le seul but d'attaquer une décision

(1) Nous parlons de la religion pratique, car nous l'avons déjà vu, Bernardin était au contraire très religieux, si l'on entend par ce mot de religion le vague sentiment de la Divinité et de son intervention dans les choses humaines.

de M. Poivre, osa concéder de nouveau ce coin de terre au lieutenant de police; et tous les soins de Bernardin de Saint-Pierre furent perdus. Dans ses malheurs un ami lui était resté : Favori, le chien de sa sœur, charmait encore sa solitude; c'était le compagnon de toutes ses promenades, mais on lui déroba ce gentil animal et cette perte lui fut si sensible, que longtemps après il voulut consacrer son souvenir dans un de ces petits opuscules auxquels sa plume donnait tant de prix. Ce badinage, qu'il a intitulé *Eloge de mon ami*, est une satire charmante des éloges académiques. Sans doute elle ne fut pas goûtée des académiciens; car M. de Saint-Pierre disait à propos de cet opuscule : « C'est une plaisanterie qui a beaucoup plu à quelques dames, mais qui m'a brouillé avec de graves philosophes. »





CHAPITRE CINQUIÈME.

Excursions de Bernardin dans le territoire de l'Ile-de-France, racontées par lui-même. — Visite d'une caverne. — Promenade maritime à Flicq-en-Flacq : dangers que court Bernardin. — Les cases des noirs. — Dans les ravins et les bois : scènes pittoresques. — Une cuisine à l'Ile-de-France. — Description de différents sites. — Absence de chemins frayés, qui occasionne à l'explorateur de grandes fatigues. — Chez un curé-missionnaire. — Tourments que l'on fait endurer aux esclaves ; cruauté des maîtres à leur égard. — Voyage au Cap de Bonne-Espérance. — Un vignoble renommé. — Ascension du Tableberg : vue admirable dont on jouit à son sommet. — Les cabris. — La montagne Verte. — Une nuit dans la solitude. — La chasse à la tortue. — Retour en France. — Souvenirs de Bernardin sur les dernières journées passées à bord.

PENDANT son séjour à l'Ile-de-France, Bernardin de Saint-Pierre explora les diverses parties du territoire, et plus tard il publia les notes qu'il avait prises, sur ses diverses excursions, dans un écrit intitulé : *Voyage à l'Ile-de-France*. Nous ne sortirons pas de notre plan en reproduisant ici les pages les plus saillantes de ces Mémoires : c'est Bernardin de Saint-Pierre qui, pour un moment, devient lui-même son biographe.

« Deux amateurs d'histoire naturelle, écrit-il, M. de Chazal, conseiller, et M. le marquis d'Albergati, capitaine de la légion, me proposèrent, un certain temps après mon arrivée, d'aller voir, à une lieue et demie de distance, une caverne considérable. J'y consentis. Nous nous rendîmes d'abord à la grande rivière. Cette grande rivière, comme toutes celles de cette île, n'est qu'un large ruisseau qu'une chaloupe ne remonterait pas à une portée de fusil de son embouchure. Il y a là un petit établissement formé d'un hôpital et de quelques magasins, et c'est là aussi que commence l'aqueduc qui conduit les eaux à la ville. On voit, sur une petite hauteur en pain de sucre, une espèce de fort qui défend la baie.

Après avoir passé la grande rivière, nous prîmes pour guide le meunier du lieu. Nous marchâmes environ trois quarts d'heure, à l'ouest, au milieu des bois. Comme nous étions en plaine, je me croyais fort éloigné de la caverne, dont je supposais l'ouverture au flanc de quelque montagne, lorsque nous la trouvâmes, sans y penser, à nos pieds. Elle ressemble au trou d'une cave dont la voûte se serait éboulée. Plusieurs racines de mapou descendent perpendiculairement, et barrent une partie de l'entrée : on avait cloué au cintre une tête de bœuf.

Avant de descendre dans cet abîme, on déjeuna : après quoi, on alluma des flambeaux, et nous nous munîmes de briquets pour faire du feu.

Nous descendîmes une douzaine de pas sur les rochers qui en bouchent l'ouverture, et je me trouvai dans le plus vaste souterrain que j'aie vu de ma vie. Sa voûte est formée d'un roc noir, en arc surbaissé. Sa largeur est d'environ trente pieds, et sa hauteur de vingt. Le sol est fort uni ; il est couvert d'une terre fine que les eaux des pluies y ont déposée. De chaque côté de la caverne, à hauteur d'appui, règne un gros cordon avec des moulures. Je le crois l'ouvrage des eaux qui y coulent dans la saison des pluies, à différents niveaux. Je confirmai cette observation par la vue de plusieurs débris de coquilles terrestres et fluviatiles. Cependant, les gens du pays croient que c'est un ancien soupirail de volcan ; il me paraît plutôt que c'est l'ancien lit d'une rivière souterraine. La voûte est enduite d'un vernis luisant et sec, espèce de concrétion pierreuse qui s'étend sur les parois, et, en quelques endroits, sur le sol même. Cette concrétion y forme des stalactites ferrugineuses qui se brisaient sous nos pieds comme si nous eussions marché sur une croûte de glace.

Nous marchâmes assez longtemps, trouvant le terrain parfaitement sec, excepté à trois cents pas de l'entrée, où une partie de la voûte s'est éboulée. Les eaux supérieures filtraient à travers les terres et formaient quelques flaques sur le sol.

De là, la voûte allait toujours en baissant. Insensiblement nous étions obligés de marcher sur les pieds et sur les mains : la

Des sentiers mènent au sommet de la montagne. (P. 158.)

chaleur m'étouffait; je ne voulus pas aller plus loin. Mes compagnons, plus lestes, continuèrent leur route.

En retournant sur mes pas, je trouvai une racine grosse comme le doigt, attachée à la voûte par de très petits filaments. Elle avait plus de dix pieds de longueur, sans branches ni feuilles, et il n'y avait pas d'apparence qu'elle en eût jamais eu : elle était entière à ses deux bouts. Je la crois une plante d'une espèce singulière : elle était remplie d'un suc laiteux.

Je revins donc à l'entrée de la grotte, où je m'assis pour respirer librement. Au bout de quelque temps, j'entendis un bourdonnement sourd, et je vis, à la lueur des flambeaux portés par des nègres, apparaître nos voyageurs si sales et si rouges qu'on les eût pris pour quelques personnages de tragédie anglaise. Ils étaient baignés de sueur et tout barbouillés de cette terre rouge, sur laquelle ils s'étaient traînés sans pouvoir aller loin.

Cette caverne se bouche de plus en plus. Il me semble qu'on en pourrait faire de magnifiques magasins, en la coupant de murs pour empêcher les eaux d'y entrer. Nous revînmes le soir à la ville.

Cette course me mit en goût d'en faire d'autres. Il y avait longtemps que j'étais invité par un habitant de la Rivière-Noire, appelé M. de Messin, à l'aller voir; il demeure à sept lieues de Port-Louis. Je profitai de sa pirogue qui venait toutes les semaines au port. Le patron vint m'avertir, et je m'embarquai à minuit. La pirogue est une espèce de bateau formé d'une seule pièce de bois, qui va à la rame et à la voile. Nous y étions neuf personnes.

A minuit et demi nous sortîmes du port en ramant. La mer était houleuse, elle brisait beaucoup sur les récifs. Souvent nous passions dans leur écume sans les apercevoir; car la nuit était fort obscure. Le patron me dit qu'il ne pouvait pas continuer sa route avant que le jour fût venu, et qu'il allait nous mettre à terre.

Nous pouvions avoir fait une lieue et demie; il vint

mouiller un peu au-dessous de la petite rivière. Les noirs me descendirent au rivage sur leurs épaules, après quoi ils prirent deux morceaux de bois, l'un de veloutier, l'autre de bambou, et ils allumèrent du feu en les frottant l'un contre l'autre. Cette méthode est bien ancienne; les Romains s'en servaient. Pline dit qu'il n'y a rien de meilleur que le bois de lierre frotté avec le bois de laurier.

Nos gens s'assirent autour du feu en fumant leur pipe. C'est une espèce de creuset au bout d'un gros roseau; ils se le passent tour à tour. Je leur fis distribuer de l'eau-de-vie, et je fus me coucher sur le sable, enveloppé dans mon manteau.

On me réveilla à cinq heures pour me rembarquer. Le jour étant venu à paraître, je vis le sommet des montagnes couvert de nuages épais qui couraient rapidement; le vent chassait la brume dans les vallons; la mer blanchissait au large; la pirogue portait ses deux voiles et allait très vite.

Quand nous fûmes à l'endroit de la côte appelé Flicq-en-Flacq, environ à une demi-lieue de terre, nous trouvâmes une lame clapoteuse, et nous fûmes chargés de plusieurs rafales qui nous obligèrent d'amener nos voiles. Le patron me dit dans son mauvais patois : « Ça n'a pas bon, Monsié. » Je lui demandai s'il y avait quelque danger, il me répondit deux fois : « Si nous n'a pas gagné malheur, ça bon. » Enfin il me dit qu'il y avait quinze jours qu'au même endroit la pirogue avait tourné, et qu'un de ses camarades s'était noyé.

Nous avions le rivage au vent, tout bordé de roches, où il n'est pas possible de débarquer, d'arriver au vent; cette manœuvre nous portait au-dessous de l'île que nous n'eussions jamais rattrapée : il fallait tenir bon. Nous étions à la rame, ne pouvant plus porter de voile. Je fis boire de l'eau-de-vie à mes rameurs; après quoi, à force de bras et au risque d'être vingt fois submergés, nous sortîmes des lames, et nous parvînmes à nous mettre à l'abri du vent, en longeant la terre entre les récifs et le rivage.

Pendant le mauvais temps, les noirs eurent l'air aussi

tranquille que s'ils eussent été à terre. Ils ont pour la vie une profonde indifférence.

Je descendis à l'embouchure de la Rivière-Noire sur les neuf heures du matin; le maître de l'habitation ne comptait pas ce jour-là sur le retour de sa pirogue; j'en fus comblé d'amitiés. Son terrain comprend tout le vallon où coule la rivière. Il est mal figuré sur la carte de l'abbé de La Caille, on y a oublié une branche de montagnes sise sur la rive droite qui prend au morne du Tamarin. De plus, le cours de la rivière n'est pas en ligne droite; à une petite lieue de son embouchure, il tourne sur la gauche. Ce savant astronome ne s'est assujetti qu'au circuit de l'île. J'ai fait quelques additions à son plan, afin de retirer un certain profit de mes courses.

Tout abonde à la Rivière-Noire, le gibier, les cerfs, le poisson d'eau douce et celui de mer. Un jour, à table, on vint nous avertir qu'on avait vu des lamentins dans la baie; aussitôt nous y courûmes. On tendit des filets à l'entrée, et après en avoir rapproché les deux bouts sur le rivage, nous y trouvâmes des raies, des carangues, des sabres et trois tortues de mer; les lamentins s'étaient échappés.

Il règne beaucoup d'ordre dans cette habitation, ainsi que dans toutes celles où j'ai été. Les cases des noirs sont alignées, comme les tentes d'un camp. Chacun a un petit coin de jardin où croissent du tabac et des courges. On y élève beaucoup de volailles et des troupeaux. Les sauterelles toutefois y font un tort infini aux récoltes. Les denrées s'y transportent difficilement à la ville, parce que les chemins sont impraticables par terre, et que par mer le vent est toujours contraire pour aller au port.

Après m'être reposé quelques jours, je résolus de revenir à la ville en faisant un circuit par les plaines de Williams. Le maître de la maison me donna un guide et me prêta une paire de pistolets dans la crainte des noirs marrons.

Je partis à deux heures après midi pour aller coucher à Palma, habitation de M. de Cossigny, située à trois lieues de là.

Il n'y a que des sentiers au milieu des rochers; il faut aller nécessairement à pied. Quand j'eus monté et descendu la chaîne de montagnes de la Rivière-Noire, je me trouvai dans de grands bois où il n'y a presque rien de défriché. Le sentier me conduisit à une habitation qui se trouve la seule de ces quartiers : il passe précisément à côté de la maison. Le maître était sur sa porte, s'amusant à frotter un singe avec des mûres de Madagascar : lui-même était tout barbouillé de cette couleur. Cet homme était Européen, et avait joui en France d'une fortune considérable qu'il avait dissipée. Il menait là une vie triste et pauvre, au milieu des forêts, avec quelques noirs, et sur un terrain qui n'était pas à lui.

De là, après une demi-heure de marche, j'arrivai sur le bord de la rivière du Tamarin, dont les eaux coulaient avec grand bruit dans un lit de rochers. Mon noir trouva un gué, et me passa sur ses épaules. Je voyais devant moi la montagne fort élevée des Trois-Mamelles, et c'était de l'autre côté qu'était l'habitation de Palma. Mon guide me faisait longer cette montagne en m'assurant que nous ne tarderions pas à trouver les sentiers qui mènent au sommet. Nous la dépassâmes après avoir marché plus d'une heure. Je vis mon homme déconcerté; je revins sur mes pas, et j'arrivai au pied de la montagne lorsque le soleil allait se coucher. J'étais très fatigué; j'avais soif : si j'avais eu de l'eau, je serais resté là pour y passer la nuit.

Je pris mon parti; je résolus de monter à travers les bois, quoique je ne visse aucune espèce de chemin. Me voilà donc à gravir dans les roches, tantôt me tenant aux arbres, tantôt soutenu par mon noir qui marchait derrière moi. Je n'avais pas marché une demi-heure que la nuit vint : alors je n'eus plus d'autre guide que la pente même de la montagne. Il ne faisait point de vent, l'air était chaud; je ne saurais dire ce que je souffris de la soif et de la fatigue. Plusieurs fois je me couchai, résolu d'en rester là. Enfin, après des peines incroyables, je m'aperçus qu'on cessait de monter, bientôt après je sentis au visage une fraîcheur de vent du sud-est, et je vis au loin des

feux dans la campagne. Le côté que je quittais était couvert d'une obscurité profonde.

Je descendis en me laissant souvent glisser malgré moi. Je me guidais au bruit d'un ruisseau, où je parvins enfin brisé de fatigue. Quoique tout en sueur, je bus à discrétion; et, ayant senti de l'herbe sous ma main, je trouvai, pour surcroît de bonheur, que c'était du cresson, dont je dévorai plusieurs poignées. Je continuai ma marche vers le feu que j'apercevais, ayant la précaution de tenir mes pistolets armés, dans la crainte que ce ne fût une assemblée de noirs marrons; c'était un défriché dont plusieurs troncs d'arbres étaient en feu. Je n'y trouvai personne. En vain, je prêtai l'oreille et je criai, dans l'espérance au moins que quelque chien aboierait; je n'entendis que le bruit éloigné d'un ruisseau, et le murmure sourd du vent dans les arbres.

Mon noir et mon guide prirent des tisons allumés, et, avec cette faible clarté, nous marchâmes, dans les cendres de ce défriché, vers un autre feu plus éloigné. Nous y trouvâmes trois nègres qui gardaient des troupeaux. Ils appartenaient à un habitant voisin de M. de Cossigny. L'un d'eux se détacha et me conduisit à Palma. Il était minuit, tout le monde dormait, le maître était absent; mais le noir économe m'offrit tout ce que je voulus.

Je partis de grand matin pour me rendre, à deux lieues de là, chez M. Jacob, habitant du haut des plaines de Williams; je trouvai partout de grandes routes bien ouvertes. Je longeai la montagne du Corps-de-garde, qui est tout escarpée, et j'arrivai de bonne heure chez mon hôte, qui me reçut avec toute sorte d'amitiés.

L'air, dans cette partie, est beaucoup plus frais qu'au port et qu'au lieu que je quittais. Je me chauffais le soir avec plaisir. C'est un des quartiers de l'île le mieux cultivés. Il est arrosé de beaucoup de ruisseaux, dont quelques-uns, comme celui de la Rivière-Profonde, coulent dans des ravins d'une profondeur effrayante. Je m'en rapprochai en retournant à la ville; le chemin passe très près du bord; je m'estimai à plus de trois cents pieds d'élévation de son lit. Les côtés sont couverts de

cinq ou six étages de grands arbres ; cette vue donne des vertiges.

A mesure que je descendais vers la ville, je sentais la chaleur renaître, et je voyais les herbes perdre insensiblement leur verdure, jusqu'au port, où tout est sec.

Je ne bornai pas là mes excursions. Un officier m'avait proposé de faire le tour de l'île à pied; mais, quelques jours avant le départ, il s'excusa : je résolus d'exécuter seul ce projet.

Je pouvais compter sur Côte, noir du roi, qui m'avait déjà accompagné; il était petit, suivant la signification de son nom, mais il était très robuste. C'était un homme d'une fidélité éprouvée, parlant peu, sobre, et ne s'étonnant de rien.

J'avais acheté un esclave depuis peu, bien fait, d'une figure intéressante, mais d'une complexion délicate; il ne parlait point français.

Je pouvais encore compter sur mon chien, pour veiller la nuit, et aller le jour à la découverte.

Comme je savais bien que je serais plus d'une fois seul, sans gîte dans les bois, je me pourvus de tout ce que je crus nécessaire pour moi et pour mes gens. Je fis mettre à part une marmite, quelques plats, dix-huit livres de riz, douze livres de biscuit, autant de maïs, douze bouteilles de vin, six bouteilles d'eau-de-vie, du beurre, du sucre, des citrons, du sel, du tabac, un petit hamac de coton, un peu de linge, un plan de l'île dans un bambou, quelques livres, un sabre, un manteau : le tout ensemble pesait deux cents livres. Je partageai toute ma cargaison en quatre paniers, deux de soixante livres et deux de quarante. Je les fis attacher au bout de deux forts roseaux. Côte se chargea du poids le plus fort, un nommé Duval prit l'autre. Pour moi, j'étais en veste, et je portais un fusil à deux coups, une paire de pistolets de poche, et mon couteau de chasse.

Je résolus de commencer mon voyage par la partie de l'île qui est sous le vent. Je me proposai de suivre constamment le bord de la mer, afin de pouvoir tracer un système de la défense

de l'île, et de faire, dans l'occasion, quelques observations d'histoire naturelle.

M. de Chazal s'offrit de m'accompagner jusqu'à sa terre, à cinq lieues de la ville, aux plaines Saint-Pierre. M. le marquis d'Albergati se mit encore de la partie.

Nous partîmes de bon matin le 26 août 1769; nous prîmes le long du rivage. Depuis le fort Blanc sur la gauche du port, la mer se répand sur cette grève, qui n'est point escarpée, jusqu'à la pointe de la plaine aux Sables. On a construit là la batterie de Paulmy. Le débarquement serait impossible sur cette plage, parce qu'à deux portées de fusil, il y a un banc de récifs qui la défend naturellement. Depuis la batterie de Paulmy, le rivage devient à pic; la mer y brise de manière qu'on ne peut y aborder. Quant à la plaine, elle serait impraticable à la cavalerie et à l'artillerie, par la quantité prodigieuse de roches dont elle est couverte. Il n'y a point d'arbres; on y voit seulement quelques mapous et des veloutiers : l'escarpement finit à la baie de la petite rivière, où il y a une batterie.

Nous trouvâmes là un homme de mérite, trop peu employé, M. de Séligny, chez lequel nous dînâmes. Il nous fit voir le plan de la machine avec laquelle il traça un canal au vaisseau *le Neptune*, échoué dans l'ouragan de 1760. C'étaient deux râteaux de fer mis en action par deux grandes roues portées sur des barques : ces roues augmentaient leur effet en agissant sur des leviers supportés par des radeaux.

Nous vîmes un moulin à coton de son invention : l'eau le faisait mouvoir. Il était composé d'une multitude de petits cylindres de métal posés parallèlement. Des enfants présentent le coton à deux de ces cylindres, le coton passe et la graine reste. Ce même moulin servait à entretenir le vent d'une forge, à battre des grains et à faire de l'huile. Il nous apprit qu'il avait trouvé une veine de charbon de terre, un filon de mine de fer et une bonne terre à faire des creusets.

Nous suivîmes un sentier qui s'éloigne du rivage, d'une portée de fusil. Nous passâmes à gué la rivière Belle-Ile, dont

l'embouchure est fort encaissée. A un quart de lieue de là, on entre dans un bois qui conduit à l'habitation de M. de Chazal. Ce terrain, qu'on appelle les plaines Saint-Pierre, est encore plus couvert de rochers que le reste de la route. En plusieurs endroits, nos noirs étaient obligés de mettre bas leurs charges, et de nous donner la main pour grimper. Une demi-heure avant d'arriver, Duval, ne pouvant plus supporter sa charge, la mit bas. Nous nous trouvâmes fort embarrassés, car il faisait nuit, et les autres noirs avaient pris les devants. Comment le retrouver au milieu des herbes et des bois? J'allumai du feu avec mon fusil, et nous l'entretînmes avec de la paille et des branches sèches; après quoi, nous laissâmes là Duval, et lorsque nous fûmes arrivés à la maison, nous envoyâmes des noirs le chercher avec ses paniers.

Toute la côte est fort escarpée depuis la petite rivière jusqu'aux plaines Saint-Pierre. Nos curieux avaient trouvé dans les rochers la pourpre de Panama, la bouche d'argent, des nérites et des oursins à longues pointes. Sur le sable, on ne trouve que des débris de cannes, de rouleaux et de grappes-de-raisin, espèce de coraux.

Nous avions marché cinq heures le matin, et quatre heures l'après-midi.

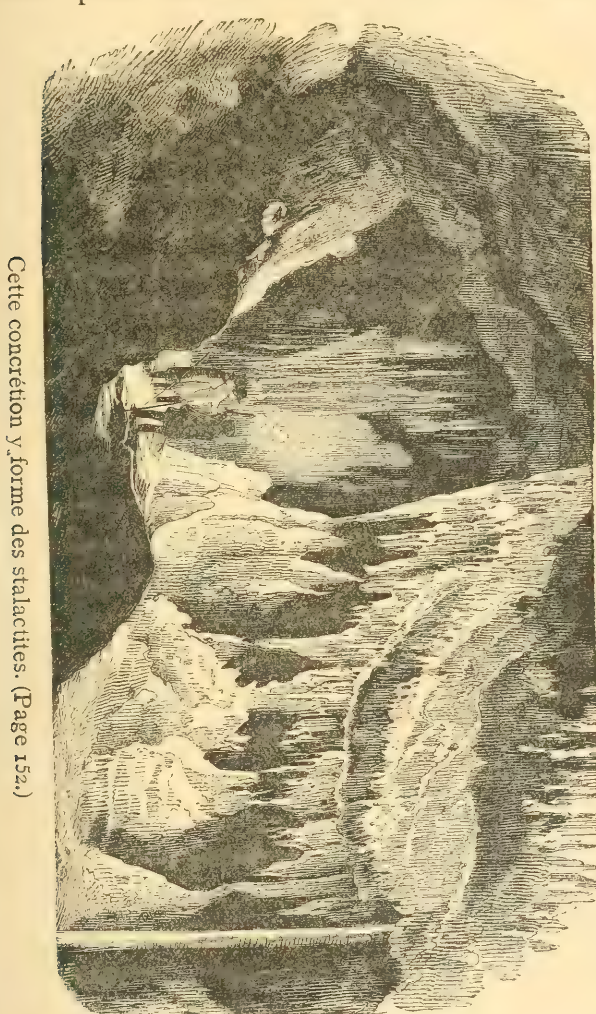
Le 27, nous reposâmes tout le jour. Le 28, mes compagnons voulurent m'accompagner jusqu'à la dînée : nous nous mîmes en route à huit heures du matin.

Nous passâmes d'abord la rivière du Dragon à gué, ensuite celle du Galet de la même manière. La côte cesse là d'être escarpée, et nous eûmes le plaisir de marcher sur le sable, le long de la mer, dans une grande plaine qui mène jusqu'à l'anse du Tamarin : elle peut avoir un quart de lieue de largeur, sur plus d'une lieue de longueur.

Nous trouvâmes, dans des endroits que la mer ne couvre plus, des couches de madrépores fossiles, ce qui prouve qu'elle s'est éloignée de cette côte. Nous dînâmes sur la rive droite de l'anse; ensuite nous nous quittâmes en nous embrassant, et nous

souhaitant un bon voyage. Nous avions trouvé, sur le sable, des débris de harpes et d'olives très grosses.

De la Rivière-Noire, il n'y avait plus qu'une petite lieue à faire pour aller coucher chez M. de Messin. Je passai d'abord à gué le fond de l'anse du Tamarin, et de là je suivis le bord de la mer avec beaucoup de fatigue : il est escarpé jusqu'à la Rivière-Noire.


Cette concrétion y forme des stalactites. (Page 152.)

Je partis le 31 à six heures du matin. Je passai la première Rivière-Noire à gué, près de la maison; ensuite ayant voulu couper une petite presqu'île couverte de bois et de pierres, je m'embarrassai dans les herbes, et j'eus beaucoup de peine à retrouver le sentier; il me mena sur le rivage, que je côtoyai, la marée étant basse. Sur toute cette plage, il y a beaucoup d'huîtres collées aux rochers : Duval, mon nouveau noir, se coupa le pied profondément, en marchant sur leurs écailles : c'était à l'une des deux embouchures de la petite Rivière-Noire. Nous fîmes halte en cet endroit sur les huit heures du matin : je lui fis bassiner sa plaie, et boire de l'eau-de-vie, ainsi qu'à Côte

Comme ils étaient fort chargés, je pris le parti de faire deux haltes par jour, qui coupassent mes deux courses du matin et du soir, et de leur donner alors quelques rafraîchissements. Cette légère douceur les remplit de force et de bonne volonté : ils m'eussent volontiers suivi ainsi jusqu'au bout du monde.

Entre les deux embouchures de la Rivière-Noire, un cerf poursuivi par des chiens et des chasseurs, vint droit à moi. Il pleurait et bramait : ne pouvant pas le sauver, et ne voulant pas le tuer, je tirai un de mes coups en l'air. Il fut se jeter à l'eau, où les chiens en vinrent à bout. Pline observe que cet animal, pressé par une meute, vient se jeter à la merci de l'homme. Je m'arrêtai au premier ruisseau qu'on trouve après avoir passé les deux Rivières-Noires.

J'avais tout ce qui était nécessaire à mon dîner, hors la bonne chère. Je vis passer le long du rivage une pirogue pleine de pêcheurs malabares. Je leur demandai s'ils n'avaient point de poisson ; ils m'envoyèrent un fort beau mulet, dont ils ne voulurent pas d'argent. Je fis mettre ma cuisine au pied d'un tatamaque : j'allumai du feu ; un de mes noirs fut chercher du bois, l'autre de l'eau, celle de cet endroit étant saumâtre. Je dînai très bien de mon poisson et j'en régalai mes gens.

J'observai des blocs de roche ferrugineuse, très abondante en minéral. Il y a une bande de récifs, qui s'étend depuis la Rivière-Noire jusqu'au morne Brabant, qui est la pointe de l'île, tout à fait sous le vent. Il n'y a qu'un passage pour venir à terre derrière le petit îlot du Tamarin.

A deux heures après midi je partis, en mettant plus d'ordre dans ma marche. J'allais faire plus de vingt lieues dans une partie déserte de l'île, où il n'y a que deux habitants. C'est là que se réfugient les noirs marrons. Je défendis à mes gens de s'écarter : mon chien même qui me devançait toujours, ne me précédait plus que de quelques pas ; à la moindre alerte, il dressait les oreilles et s'arrêtait ; il sentait qu'il n'y avait plus d'hommes. Nous marchâmes ainsi en bon ordre, en suivant le rivage, qui forme une infinité de petites anses. A gauche nous

longions les bois, où règne la plus profonde solitude. Ils sont adossés à une chaîne de montagnes peu élevées, dont on voit la cime; ce terrain n'est pas fort bon. Nous y vîmes cependant des polchers, arbre venu des Indes. J'avais eu la précaution de prendre quelques bouteilles d'eau, et je fis bien, car je trouvai les ruisseaux, marqués sur le plan, absolument desséchés.

J'avais des inquiétudes sur la blessure de mon noir, qui saignait continuellement; je marchais à petits pas; nous fîmes une halte à quatre heures. Comme la nuit s'approchait, je ne voulus point faire le tour du morne; mais je le coupai dans le bois, par l'isthme qui le joint aux autres montagnes. Comme je descendais ce monticule, un noir vint au devant de moi avec une carafe pleine d'eau fraîche, et m'annonça que l'on m'attendait à la maison. J'y arrivai. C'était une longue case de palissades, couverte de feuilles de latanier. Toute l'habitation consistait en huit noirs, et la famille en neuf personnes; le maître et la maîtresse, cinq enfants, une jeune parente et un ami. Le mari était absent; voilà ce que j'appris avant d'entrer.

Je ne vis dans toute la maison qu'une seule pièce; au milieu, la cuisine; à une extrémité, les magasins et les logements des domestiques; à l'autre bout, un lit couvert d'une toile sur laquelle une poule couvait ses œufs; sous le lit, des canards; des pigeons sous la feuillée, et trois gros chiens à la porte. Aux parois étaient accrochés tous les meubles qui servent au ménage ou au travail des champs. Je fus véritablement surpris de trouver dans ce mauvais logement une dame française, née d'une bonne famille. Elle était venue avec son mari, depuis plusieurs années, chercher fortune en ces parages : ils avaient quitté leurs parents, leurs amis, leur patrie, pour passer leurs jours dans un lieu sauvage, où l'on ne voyait que la mer, et les escarpements affreux du morne Brabant : mais l'air de contentement et de bonté de cette jeune mère de famille semblait rendre heureux tout ce qui l'approchait. Ses enfants étaient rangés autour d'elle, gais et contents.

La nuit venue, on servit avec propreté tout ce que l'habi-

tation fournissait. Ce souper me parut fort agréable. Je ne pouvais me lasser de voir ces pigeons voler autour de la table, ces chèvres qui jouaient avec les enfants, et tant d'animaux réunis autour de cette famille charmante. Leurs jeux paisibles, la solitude du lieu, le bruit de la mer, me donnaient une image de ces premiers temps où les filles de Noé, descendues sur une terre nouvelle, firent encore part aux espèces douces et familières du toit, de la table et du lit.

Après souper, on me conduisit coucher à deux cents pas de là, à un petit pavillon en bois, que l'on venait de bâtir. La porte n'était pas encore mise, j'en fermai l'ouverture avec les planches dont on devait la faire. Je mis mes armes en état; car cet endroit est environné de noirs marrons. Il y a quelques années que quarante d'entre eux s'étaient retirés sur la morne, où ils avaient fait des plantations : on voulut les forcer; mais plutôt que de se rendre, ils se précipitèrent tous dans la mer.

Le maître de la maison étant revenu pendant la nuit, il m'engagea à différer mon départ jusqu'à l'après-midi : il voulait m'accompagner une partie du chemin. Il n'y avait que trois petites lieues de là à Belle-Ombre, dernière habitation où je devais coucher. Comme mon noir était blessé, la jeune dame voulut elle-même lui préparer un remède pour son mal. Elle fit sur le feu une espèce de baume du samaritain, avec de la térébenthine, du sucre, du vin et de l'huile. Après l'avoir fait panser, je le fis partir d'avance avec son camarade. A trois heures après dîner je pris congé de cette demeure hospitalière. Nous nous mîmes en route, le mari et moi; c'était un homme très robuste : il avait le visage, les bras et les jambes brûlés du soleil. Lui-même travaillait à la terre, à abattre les arbres, à les charrier; mais il ne souffrait, disait-il, que du mal que se donnait sa femme pour élever sa famille : elle s'était encore, depuis peu, chargée d'un orphelin. Il ne me conta que ses peines, car il vit bien que je sentais son bonheur.

Nous passâmes un ruisseau près de la maison, et nous marchâmes sur la pelouse jusqu'à la pointe du Corail. A cet

endroit la mer pénètre dans l'île, entre deux chaînes de rochers à pic : il faut suivre cette chaîne, en marchant par des sentiers rompus, et en s'accrochant aux pierres. Le plus difficile est de l'autre côté de l'anse, en doublant la pointe appelée le Cap. J'y vis passer des noirs; ils se collaient contre les flancs du roc : s'ils eussent fait un faux pas, ils tombaient à la mer. Dans les gros temps ce passage est impraticable; la mer s'y engouffre, et y brise d'une manière effroyable. En calme, les petits vaisseaux entrent dans l'anse, au fond de laquelle ils chargent du bois. Heureusement il s'y trouva *le Désir*, senau du roi : il nous prêta sa chaloupe pour passer le détroit. M. Le Normand me conduisit de l'autre côté, et nous nous dîmes adieu en nous embrassant cordialement.

J'arrivai, en trois heures de marche, sur une pelouse continuelle, au delà de la pointe de Saint-Martin. Souvent j'allais sur le sable, et quelquefois sur ce gazon fin, qui croît par flocons épais comme la mousse. Dans cet endroit je trouvai une pirogue, où M. Étienne, associé à l'habitation de Belle-Ombre, m'attendait. Nous fûmes en peu de temps rendus à sa maison, située à l'entrée de la rivière des Citronniers. On construisait, sur la rive gauche, un vaisseau de deux cents tonneaux.

Depuis M. Le Normand, toute cette partie est d'une fraîcheur et d'une verdure charmantes : c'est une savane sans roche, entre la mer et les bois, qui sont très beaux.

Avant de passer le Cap, on remarque un gros banc de corail, élevé de plus de quinze pieds. C'est une espèce de récif que la mer a abandonné : il règne au pied une longue flaque d'eau, dont on pourrait faire un bassin pour de petits vaisseaux. Depuis le morne Brabant, il y a, au large, une ceinture de brisants, où il n'y a de passage que vis-à-vis les rivières.

Le remède appliqué à la blessure de mon noir l'ayant presque guéri, je fixai mon départ au 2 septembre dans l'après-midi. Le matin, je me promenai en pirogue, entre les récifs et la côte. L'eau du fond était très claire : on y voyait des forêts de madrépores de cinq ou six pieds d'élévation, semblables à des

arbres : quelques-uns avaient des fleurs. Différentes espèces de poissons de toutes couleurs nageaient dans leurs branches : on y voyait serpenter de belles coquilles, entre autres une tonne magnifique, que le mouvement de la pirogue effraya ; elle fut se nicher sous une touffe de corail. J'aurais fait une riche collection, mais je n'avais ni plongeur, ni pince de fer, pour soulever les plantes de ce jardin maritime, et pour déraciner ces arbres de pierre. J'en rapportai le rocher appelé l'oreille-de-Midas, le drap-d'or, et quelques gros rouleaux garnis de leur peau velue.

Nous eûmes à dîner deux officiers du *Désir*, qui, conjointement avec M. Étienne, voulurent m'accompagner jusqu'au bras de la mer de la Savane, à trois lieues de là. Personne n'y demeure, mais il y a quelques cases de paille. Le matin on avait fait partir d'avance tous les noirs ; après midi je me mis en route, et je pris seul les devants. J'arrivai au Poste-Jacotet : c'est un endroit où la mer entre dans les terres, en formant une baie de forme ronde. On voit, au milieu, un petit îlot triangulaire : cette anse est entourée d'une colline qui la clôt, comme un bassin. Elle n'est ouverte qu'à l'entrée, où passe l'eau de la mer, et au fond, où coulent, sur un beau sable, plusieurs ruisseaux qui sortent d'une pièce d'eau douce, où je vis beaucoup de poissons. Autour de cette pièce d'eau sont plusieurs monticules qui s'élèvent les uns derrière les autres, en amphithéâtre. Ils étaient couronnés de bouquets d'arbres, les uns en pyramide comme des ifs, les autres en parasol : derrière eux s'élançaient quelques têtes de palmistes, avec leurs longues flèches garnies de panaches. Toute cette masse de verdure, qui s'élève au milieu de la pelouse, se réunit à la forêt et à une branche de montagnes qui se dirige vers la Rivière-Noire. Le murmure des sources, le beau vert des flots marins, le souffle toujours égal des vents, l'odeur parfumée des veloutiers, cette plaine si bien unie, ces hauteurs si bien ombragées, semblaient répandre autour de moi la paix et le bonheur. J'étais fâché d'être seul : je formais des projets ; mais du reste de l'univers, je n'eusse voulu que quelques objets aimés, pour passer là ma vie.

Je quittai à regret ces beaux lieux. A peine avais-je fait deux cents pas que je vis venir à ma rencontre une troupe de noirs armés de fusils. Je m'avançai vers eux, et je les reconnus pour des noirs de détachement, sorte de maréchaussée de l'île : ils s'arrêtèrent auprès de moi. L'un d'eux portait dans une calebasse deux petits chiens nouveau-nés; un autre menait une femme attachée par le cou à une corde de jonc : c'était le butin qu'ils avaient fait sur un camp de noirs marrons qu'ils venaient de dissiper. Ils en avaient tué un, dont ils me montrèrent le gri-gri, espèce de talisman fait comme un chapelet. La négresse semblait accablée de douleur. Je l'interrogeai; elle ne me répondit pas. Elle portait sur le dos un sac de vacoa. Je l'ouvris. Hélas! c'était une tête d'homme. Le beau paysage disparut, je ne vis plus qu'une terre abominable.

Mes compagnons me retrouvèrent comme je descendais par une pente difficile au bras de la mer de la Savane. Il était nuit, nous nous assîmes sous des arbres dans le fond de l'anse : on alluma des flambeaux, et on servit à souper.

On parla des noirs marrons; car ils avaient aussi rencontré le détachement où était cette malheureuse. M. Étienne nous dit qu'il y avait des troupes de deux et trois cents noirs fugitifs aux environs de Belle-Ombre, qu'ils élisaient un chef auquel ils obéissaient sous peine de la vie. Il leur est défendu de rien prendre dans les habitations du voisinage, d'aller le long des rivières fréquentées chercher du poisson ou des *songes*.

Il nous conta qu'étant à la chasse l'année précédente, il rencontra un noir marron; s'étant mis à le poursuivre en l'ajustant, son fusil manqua jusqu'à trois fois. Il allait l'assommer à coups de crosse, lorsque deux négresses sortirent du bois, et vinrent en pleurant se jeter à ses pieds. Le noir profita du moment et s'enfuit.

Nous passâmes la nuit sous des paillottes.

Le 3 septembre, chemin faisant, je vis un de ces éperviers appelés mangeurs de poules. Il était perché sur un tronc de latanier; je l'ajustai presque à bout portant, les deux amorces

de mon fusil s'embrasèrent, et les coups ne partirent pas. L'oiseau resta tranquille, et je le laissai là. Cette petite aventure me fit faire attention à tenir mes armes en meilleur état, en cas d'attaque des noirs marrons.

Je m'arrêtai sur la rive gauche de la troisième rivière, au bord de la mer, sur des plateaux de rochers ombragés par un veloutier. Mes noirs m'en firent une espèce de tente en jetant mon manteau sur les branches. Ils me firent à dîner et me pêchèrent quelques conques persiques et des oreilles-de-Midas.

A deux heures après dîner, je me mis en route, mon fusil en bon état et mes gens en bon ordre. Les surprises n'étaient point à craindre : la plaine est découverte, les bois sont assez éloignés. Le sentier était très beau et sablé. Pour marcher plus à mon aise, et n'être pas obligé de me déchausser au passage de chaque rivière, je résolus de marcher nu-pieds comme les chasseurs du matin. Cette façon d'aller est non seulement la plus naturelle, mais la plus sûre; le pied saisit comme une main les angles des rochers. Les noirs ont cette partie si exercée qu'ils s'en servent pour ramasser une épingle à terre. Ce n'est donc pas en vain que la nature divisa ces membres en doigts, et les doigts en articulations.

Après avoir fait ces réflexions, je me déchaussai, et je passai à gué la première rivière; mais en sortant de l'eau, je reçus un violent coup de soleil sur les jambes; elles devinrent rouges et enflammées. Au passage de la seconde, je me blessai à un talon et à un orteil. En mettant mon pied dans l'eau, j'éprouvai à mes blessures une douleur fort vive. Je renonçai à mon projet, fâché d'avoir perdu un des avantages de la constitution humaine, faute d'exercice.

J'arrivai à la rivière du Poste, que je traversai à gué sur le dos de mon noir, à une portée de canon de son embouchure. Elle coule avec grand bruit sur des rochers. Ses eaux sont si transparentes que je distinguais au fond des limaçons noirs à pointes. J'éprouvai dans ce passage une sorte d'horreur. Le soleil était près de se coucher; je ne voulus pas aller plus loin.



La plaine est impraticable à la cavalerie à cause de la quantité de roches dont elle est couverte. (Page 151.)

Je marchai sur les pierres, le long de sa rive gauche, pour gagner une paillotte que j'avais aperçue adossée à un des caps de son embouchure. Il me fut impossible d'aller jusque-là. Ce n'étaient que des monceaux de roches. Je revins sur mes pas, et je repris le sentier qui me mena au haut du ravin au bas duquel elle coule. J'aperçus, à main gauche, dans un enfoncement, un petit bouquet détaché de buissons, d'arbres et de lianes, dans lequel on ne pouvait pénétrer. L'idée me vint de m'ouvrir un passage avec une hache, et de me loger au centre comme dans un nid. Ce gîte me paraissait sûr; mais comme il vint à tomber un peu de pluie, je pensai qu'il vaudrait mieux encore loger sous le plus mauvais toit. Je descendis l'enfoncement jusqu'au bord de la mer, et j'eus un grand plaisir de trouver une paillotte que j'avais aperçue de l'autre rive : c'était un toit de feuilles de latanier appliqué contre la roche. A droite, était le chemin impraticable que j'avais tenté; à gauche, le chemin par où j'étais descendu, et devant moi le bord de la mer. Tout me parut également disposé pour la sûreté et la commodité; on me fit un lit d'herbes sèches, et je me couchai. Je fis mettre mes paniers enfilés de leur bâton, à droite et à gauche de mon lit, comme des barrières, un de mes noirs à chaque entrée de l'ajoupa, mes pistolets sous mon oreiller, mon fusil auprès de moi, et mon chien à mes pieds.

A peine ces dispositions étaient-elles prises, qu'un frisson me saisit. C'est la suite des coups de soleil, qui sont presque toujours suivis de la fièvre. Mes jambes étaient douloureuses et enflées. On me fit de la limonade; on alluma de la bougie, et je m'occupai à noter des observations sur ma route, et quelques erreurs sur la carte.

Sur le minuit, la fièvre me quitta, et je m'endormis. A trois heures et demie du matin, mon chien me réveilla, et sortit de l'ajoupa en aboyant de toutes ses forces. J'appelai Côte, et lui dis de se lever. Je sortis avec mes armes; mais je ne vis qu'un ciel bien étoilé. Mon noir revint au bout de quelques moments, et me dit qu'il avait entendu siffler deux fois auprès du bois. Je

fis rallumer le feu; j'ordonnai à mes gens de veiller, et je posai Côte en sentinelle avec mon sabre.

La mer venait briser dans les rochers, presque jusqu'à ma chaumière. Ce fracas joint à l'obscurité, m'invitait au sommeil; mais je n'étais pas sans inquiétude : j'étais à cinq lieues de toute habitation; si la fièvre me reprenait, je ne savais où trouver des secours. Les noirs marrons me donnaient peu de crainte : mes deux noirs paraissaient bien déterminés, et j'étais dans un lieu où je pouvais soutenir un siège. Après tout, je me félicitai de ne m'être pas campé dans le bosquet.

Dès qu'on put distinguer les objets, je fis boire un verre d'eau-de-vie à mes fonctionnaires, et je me mis en route : ils commençaient à être moins chargés, nos provisions diminuant chaque jour.

Je partis à cinq heures et demie du matin, le 4, résolu de faire un effort pour arriver à la première habitation d'une seule traite.

Je passai à gué le bras de mer du Chalan, sur un banc de sable. Il est mal figuré sur le plan. La mer entre profondément dans les terres par un passage étroit, dont je pense qu'on pourrait faire un grand parc pour la pêche, en le barrant de claires-voies.

Je trouvai sur sa rive gauche un ajoupa où je me reposai.

A une demi-lieue de là, le sentier se divise en deux; je pris celui de gauche, qui entre dans les bois; il me conduisit dans un grand chemin frayé de chariots. La vue des ornières qui me désignaient le voisinage de quelque maison considérable, me fit un grand plaisir : j'aimais encore mieux voir des pas de cheval que des pas d'homme. Nous arrivâmes à une habitation dont le maître était absent, ce qui nous fit revenir sur nos pas, et suivre un sentier du bois qui nous mena chez un habitant appelé M. Delaunay. Il était temps d'arriver; je ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes qui étaient très enflées. Il me prêta un cheval pour me rendre à deux lieues de là à l'habitation des prêtres. Il était six heures du soir quand j'arrivai chez le frère

directeur de l'habitation. On me bassina les jambes d'eau de fleur de sureau, et je me reposai avec grand plaisir.

Il n'y a qu'une lieue de là au grand Port. Le frère directeur me prêta un cheval, et j'arrivai à la ville sur les dix heures. C'est une espèce de bourg où il y a une douzaine de maisons. Les édifices les plus remarquables sont un moulin ruiné, et le Gouvernement qui ne vaut guère mieux. Derrière la ville est une grande montagne, et devant elle est la mer, qui forme en cet endroit une baie profonde de deux lieues, à compter des récifs de son ouverture, et de quatre lieues de longueur depuis la pointe des deux Cocos jusqu'à celle du Diable.

Je descendis chez le curé et y restai plusieurs jours. J'étais enchanté de mon hôte et du paysage que j'avais vu; mais il faut se méfier des lieux où vient la fleur d'orange. Le curé ne buvait que de l'eau ainsi que ses paroissiens. Il faut souvent un mois de navigation pour venir de Port-Louis; souvent les habitants sont exposés à manquer de tout ce qui vient d'Europe. Je fis part de mes provisions à M. Delfolie; c'était le nom du missionnaire, qui était un fort honnête homme.

Si mon indisposition l'eût permis, j'aurais examiné les corps étrangers que la mer jette sur les récifs, pour former quelques conjectures sur les terres qui sont au vent; mais je pouvais à peine me soutenir; la peau de mes jambes tomba même entièrement.

Voici les observations que je pus recueillir.

Les baleines entrent quelquefois dans le Port du sud-est, où il serait aisé de les harponner. Cette côte est fort poissonneuse, et c'est l'endroit de l'île où l'on trouve les plus beaux coquillages, entre autres des olives et des vis. On me donna quelques huîtres violettes de l'embouchure de la rivière de la Chaux, et une espèce de cristallisation que l'on trouve au fond du lit de la rivière Sorbès, qui est voisine.

Je vis pendant trois nuits une comète qui paraissait depuis quinze jours; son noyau était pâle et nébuleux, sa queue blanche et très étendue, les rayons en divergeaient peu. Je dessinai sa

position dans le ciel, au-dessous des Trois Rois. Sa route était vers l'est, et sa queue dirigée à l'ouest.

Nous partîmes à six heures du matin, le 9, en suivant le rivage qui est découpé d'anses où croissent des mangliers. Il est probable que la mer en a apporté les graines de quelque terre plus au vent. Nous longions, sur la gauche, une chaîne de montagnes élevées, couvertes de bois. Après avoir marché deux lieues, nous vîmes, sur une hauteur, une belle maison de pierre. Je m'y arrêtai pour m'y reposer; elle appartenait à un riche habitant appelé La V***. Il était absent. Sa femme était une grande créole. En entrant dans l'appartement, je la trouvai au milieu de cinq ou six filles, et d'autant de gros dogues qui voulurent étrangler mon chien; on les mit à la porte, et Mme de La V*** y posa en faction une négresse. Je demandai à passer le temps de la chaleur. Après les premiers compliments, un des chiens trouva le moyen de rentrer dans la salle, et le vacarme recommença. Mme de La V*** tenait à la main une queue de raie épineuse; elle en lâcha un coup sur les épaules nues de l'esclave qui en furent marquées d'une longue taillade, et un revers sur le mâtin qui s'enfuit en hurlant.

Cette dame me conta qu'elle avait manqué de se noyer en allant en pirogue harponner la tortue sur les brisants. Elle allait, dans les bois, à la chasse des noirs marrons; elle s'en faisait honneur : mais elle me dit que le gouverneur lui avait reproché de chasser le cerf, ce qui est défendu; ce reproche l'avait outrée : « J'eusse mieux aimé, me dit-elle, qu'il m'eût donné un coup de poignard dans le cœur. »

A quatre heures après midi, je quittai cette Bellone qui chassait aux hommes. C'est en vérité un spectacle affreux que celui des cruautés qu'on exerce sur les pauvres esclaves dans les colonies.

C'est à Madagascar qu'on va chercher les noirs destinés à la culture des terres. On achète un homme pour un baril de poudre, pour des fusils, des toiles, et surtout des piastres. Le plus cher ne coûte guère cinquante écus.

Quand ils arrivent à l'Ile-de-France, on met, au débarquement, les hommes d'un côté, et les femmes à part, avec leurs petits enfants, qui se pressent, de frayeur, contre leurs mères. L'habitant les visite partout, et achète ceux qui lui conviennent. Les frères, les sœurs, les amis sont séparés; ils se font leurs adieux en pleurant, et partent pour l'habitation. Quelquefois ils se désespèrent; ils s'imaginent que les blancs les vont manger, qu'ils font du vin rouge avec leur sang, et de la poudre à canon avec leurs os.

Voici comme on les traite. Au point du jour trois coups de fouet sont le signal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les plantations, où ils travaillent presque nus à l'ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc; pour habit, un morceau de toile. A la moindre négligence, on les attache, par les pieds et par les mains, sur une échelle; le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne cinquante, cent, et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache l'infortuné tout sanglant; on lui met au cou un collier de fer à trois pointes, et on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même manière.

Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres. Avant de se coucher, ils leur souhaitent une bonne nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur, appelée le Code noir. Cette loi favorable ordonne qu'à chaque punition ils ne recevront pas plus de trente coups, qu'ils ne travailleront pas le dimanche, qu'on leur donnera de la viande toutes les semaines, des chemises tous les ans; mais on ne suit point la loi. Quelquefois, quand ils sont vieux, on les envoie chercher leur vie comme ils peuvent. Un jour j'en vis un, qui n'avait que la peau et les os, découper la chair d'un cheval mort pour la manger; c'était un squelette qui en dévorait un autre.

Le caractère des nègres est naturellement enjoué, mais

après quelque temps d'esclavage, ils deviennent mélancoliques.

Ils ont aussi des chiens avec eux. Tout le monde sait que ces animaux reconnaissent parfaitement dans les ténèbres, non seulement les blancs, mais les chiens même des blancs. Ils ont pour eux de la crainte et de l'aversion : ils n'ont d'indulgence que pour les noirs et leurs compagnons, qu'ils ne décèlent jamais. Les chiens des blancs, de leur côté, ont adopté les sentiments de leurs maîtres, et, au moindre signal, ils se jettent avec fureur sur les esclaves.

Enfin, lorsque les noirs ne peuvent plus supporter leur sort, ils se livrent au désespoir : les uns se pendent ou s'empoisonnent; d'autres se mettent dans une pirogue, et sans voiles, sans vivres, sans boussole, se hasardent à faire un trajet de deux cents lieues de mer pour retourner à Madagascar. On en a vu aborder; on les a repris et rendus à leurs maîtres.

Pour l'ordinaire ils se réfugient dans les bois, où on leur donne la chasse avec des détachements de soldats, de nègres et de chiens; il y a des habitants qui s'en font une partie de plaisir. On les relance comme des bêtes sauvages; lorsqu'on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fusil : on leur coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville, au bout d'un bâton. Voilà ce que je vois presque toutes les semaines.

Quand on attrape les noirs fugitifs, on leur coupe une oreille, et on les fouette. A la seconde désertion, ils sont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. A la troisième fois, ils sont pendus; mais alors on ne les dénonce pas : les maîtres craignent de perdre leur argent.

J'en ai vu pendre et rompre vifs; ils allaient au supplice avec joie, et le supportaient sans crier. J'ai vu une femme se jeter elle-même du haut de l'échelle.

Ce n'est pas que la religion ne cherche à les consoler. De temps en temps on en baptise. On leur dit qu'ils sont devenus frères des blancs, et qu'ils iront en paradis. Mais ils ne sauraient croire que les Européens puissent jamais les mener au ciel; ils disent qu'ils sont sur la terre la cause de tous leurs maux. Ils disent

qu'avant d'aborder chez eux, ils se battaient avec des bâtons ferrés; que nous leur avons appris à se tuer de loin avec du feu et des balles; que nous excitons parmi eux la guerre et la discorde, afin d'avoir des esclaves à bon marché; qu'ils suivaient sans crainte l'instinct de la nature; que nous les avons empoisonnés par des maladies terribles; que nous les laissons manquer d'habits, de vivres, et qu'on les bat cruellement sans raison. J'en ai vu plus d'un exemple. Une esclave, presque blanche, vint, un jour, se jeter à mes pieds : sa maîtresse la faisait lever de grand matin et veiller fort tard; lorsqu'elle s'endormait, elle lui frottait les lèvres d'ordures, puis la faisait fouetter. Elle me priait de demander sa grâce, que j'obtins. Souvent les maîtres l'accordent, et deux jours après, ils doublent la punition. C'est ce que j'ai vu chez un conseiller dont les noirs s'étaient plaints au gouverneur : il m'assura qu'il les ferait écorcher le lendemain de la tête aux pieds.

J'ai vu, chaque jour, fouetter des hommes et des femmes pour avoir cassé quelque poterie, oublié de fermer une porte; j'en ai vu de tout sanglants, frottés de vinaigre et de sel pour les guérir; j'en ai vu sur le port, dans l'excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier; d'autres mordre le canon sur lequel on les attache... Ma plume se lasse d'écrire ces horreurs; mes yeux sont fatigués de les voir, et mes oreilles de les entendre. Que vous êtes heureux, Français! quand les maux de la ville vous blessent, vous fuyez à la campagne. Vous y voyez de belles plaines, des collines, des hameaux, des moissons, des vendanges, un peuple qui chante; l'image, au moins, du bonheur! Ici, je vois de pauvres négresses courbées sur leurs bêches avec leurs enfants collés sur le dos, des noirs qui passent en tremblant devant moi; quelquefois j'entends au loin le son de leur tambour, mais plus souvent celui des fouets qui éclatent en l'air comme des coups de pistolet, et des cris qui vont au cœur... *Grâce, Monsieur!... Miséricorde!* Si je m'enfonce dans les solitudes, j'y trouve une terre raboteuse, toute hérissée de roches, des montagnes portant au-dessus des nuages leurs sommets inaccessibles, et des torrents

qui se précipitent dans les abîmes. Les vents qui grondent dans ces vallons sauvages, le bruit sourd des flots qui se brisent sur les récifs, cette vaste mer qui s'étend au loin vers des régions inconnues aux hommes, tout me jette dans la tristesse, et ne porte dans mon âme que des idées d'exil et d'abandon.

Des politiques ont prétendu excuser l'esclavage en disant que la guerre le justifiait. Mais les noirs ne nous la font point! Si les lois humaines le permettent, au moins devrait-on se renfermer dans les bornes qu'elles prescrivent.

Je suis fâché que des philosophes qui combattent les abus avec tant de courage, n'aient guère parlé de l'esclavage des noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin. Ils parlent de la Saint-Barthélemy, du massacre des Mexicains par les Espagnols; comme si ce crime n'était pas celui de nos jours, et auquel la moitié de l'Europe prend part! Y a-t-il donc plus de mal à tuer tout d'un coup des gens qui n'ont pas nos opinions, qu'à faire le tourment d'une nation à qui nous devons nos délices? Ces belles couleurs de rose et de feu dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouatent leurs jupes; le sucre, le café, le chocolat de leur déjeuner; le rouge dont elles relèvent leur blancheur : la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes![1]

J'aurais bien voulu achever le tour de l'île; mais il y avait quatre lieues de pays inhabité, où l'on ne trouve pas d'eau. D'ailleurs, de la pointe des Canonniers, je connaissais le rivage jusqu'au Port. Je partis de ce quartier qu'on appelle la Poudre-d'Or, à cause, dit-on, de la couleur du sable, qui me parut blanc comme ailleurs. Je passai d'abord la rivière qui porte le nom du quartier. J'entrai ensuite dans de grands bois; le sol en est bon, mais il n'y a point d'eau. J'arrivai au quartier des Pample-

(1) C'est après la lecture d'une page aussi saisissante que l'on comprend bien l'immensité du service rendu à l'humanité par la campagne anti-esclavagiste, que le Cardinal Lavigerie a si opportunément provoquée de nos jours.

mousses : les terres en paraissent épuisées, parce qu'on les cultive depuis plus de trente ans sans les fumer. J'en passai la rivière à gué, ainsi que la rivière Sèche et celle des Lataniers, et j'arrivai le soir au Port.

On dit que l'île a environ quarante-cinq lieues de tour. Elle est arrosée d'un grand nombre de ruisseaux fort encaissés : ils sortent du centre de l'île pour se rendre à la mer. Quoique nous fussions dans la saison sèche, j'en ai traversé plus de vingt-quatre, remplis d'une eau fraîche et saine. J'estime qu'il y a la moitié de l'île en friche, un quart de cultivé, un autre quart en pâturages, bons et mauvais. »

Après cette intéressante relation, on lira sans doute avec plaisir les détails que Bernardin de Saint-Pierre a consignés dans ses mémoires sur son excursion au Cap de Bonne-Espérance. Nous allons citer les principaux fragments de ce récit. Comme toujours, l'enthousiaste voyageur avait peu songé aux détails matériels : les retours sur lui-même et la contemplation de la nature l'avaient totalement absorbé.

« A peine débarqué, dit-il, et tandis que je traversais la rade, je réfléchis à l'embarras singulier où j'allais me trouver, sans habits, sans argent, sans connaissances, chez des Hollandais, à l'extrémité de l'Afrique. Mais je fus distrait de mes réflexions par un spectacle nouveau. Nous passions auprès de quantité de veaux marins, couchés sur des paquets de goémon flottant, semblable à ces longues trompes avec lesquelles les bergers rappellent leurs troupeaux ; des pingouins nageaient tranquillement à la portée de nos rames, les oiseaux marins venaient se reposer sur les chaloupes, et je vis même, en descendant sur le sable, deux pélicans qui jouaient avec un gros dogue, et lui prenaient la tête dans leur large bec. Je concevais une bonne opinion d'une terre dont le rivage était hospitalier, même aux animaux...

Les rues du Cap sont très bien alignées. Quelques-unes sont arrosées de canaux, et la plupart sont plantées de chênes. Il m'était

fort agréable de voir ces arbres couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maisons était ombragée de leur feuillage, et les deux côtés de la porte étaient bordés de sièges en briques ou en gazon. J'étais ravi de voir enfin une architecture et des physionomies européennes.

On m'avait recommandé l'hôtel Nedling. Je traversai, avec mon guide, une partie de la place, et j'entrai chez madame Nedling, grosse hollandaise fort gaie. Elle me fit voir un appartement très propre, et m'assura que tout ce qui était dans la maison était à mon service.

Quand on a vu une ville hollandaise, on les a toutes vues : de même, chez les habitants, l'ordre d'une maison est celui de toutes les autres. Voici quelle était la police de celle de madame Nedling. Il y avait toujours dans la salle de compagnie une table couverte de pêches, de melons, d'abricots, de raisins, de poires, de fromages, de beurre frais, de pain, de vin, de tabac et de pipes. A huit heures, on servait le thé et le café ; à midi, un dîner très abondant en gibier et en poisson. A quatre heures, le thé et le café ; à huit, un souper comme le dîner. Ces bonnes gens mangeaient toute la journée

Le prix de ces pensions n'allait pas autrefois à une demi-piastre, ou cinquante sous de France, par jour ; mais des marins français, pour se distinguer des autres nations, le mirent à une piastre, et c'est aujourd'hui pour eux leur taux ordinaire.

Ce prix est excessif, vu l'abondance des denrées : il est vrai que ces endroits sont beaucoup plus honnêtes que nos meilleures auberges. Les domestiques de la maison sont à votre disposition ; on invite à dîner qui l'on veut ; on peut passer quelques jours à la campagne de l'hôte, se servir de sa voiture, tout cela sans payer.

Après dîner, je fus voir le gouverneur, monsieur de Tolback, vieillard de quatre-vingts ans, que son mérite avait placé à la tête de cette colonie depuis cinquante ans. Il m'invita à dîner, pour le lendemain. Il avait appris ma position, et y parut sensible.

Je fus me promener ensuite au jardin de la Compagnie. Il

est divisé en grands carrés arrosés par un ruisseau. Chaque carré est bordé d'une charmille de chêne de vingt pieds de hauteur. Ces palissades mettent les plantes à l'abri du vent, qui est toujours très violent; on a même eu la précaution de défendre les jeunes arbres des avenues par des éventails de roseaux.

Je vis dans ce jardin des plantes de l'Asie et de l'Afrique mais surtout des arbres de l'Europe couverts de fruits, dans une saison où je ne leur avais jamais vu de feuilles.

Je me rappelai qu'un officier de la marine du roi, appelé le vicomte du Chaila, m'avait donné en partant de l'Ile-de-France une lettre pour M. Berg, secrétaire du conseil. J'avais cette lettre dans ma poche, n'ayant pas eu le temps de la mettre avec mes autres papiers sur l'*Indien :* je fus saluer M. Berg, et je lui remis la lettre de mon ami.

Il me reçut parfaitement bien et m'offrit sa bourse. Je me servis de son crédit pour les choses dont j'avais un besoin indispensable. Je lui proposai de me faire passer sur un des vaisseaux de l'Inde : six partaient incessamment pour la Hollande, et les six autres au commencement de mars.

Il m'assura que la chose était impossible, qu'ils avaient, là-dessus, des défenses très expresses de la Compagnie de Hollande. Le gouverneur m'en avait dit autant; il fallut donc me résoudre à rester au Cap aussi longtemps qu'il plairait à ma destinée. J'y avais été conduit par un événement imprévu, j'espérais en sortir par un autre.

C'était pour moi une distraction bien agréable qu'une société tranquille, un peuple heureux, et une terre abondante en toutes sortes de biens.

Le fils de M. Berg m'invita à venir à Constance, vignoble fameux situé à quatre lieues de là. Nous fûmes coucher à sa campagne, située derrière la montagne de la Table : il y a deux petites lieues de la ville. Nous y arrivâmes par une très belle avenue de châtaigniers. Nous y vîmes des vignobles près d'être vendangés, des vergers, des bois de chênes, et une abondance extrême de fruits et de légumes.

Le lendemain, nous continuâmes notre route à Constance : c'est un coteau qui regarde le nord (qui est ici le côté du soleil à midi). En approchant, nous traversâmes un bois d'arbres d'argent; cet arbre ressemble à nos pins, et sa feuille à celle de nos saules. Elle est revêtue d'un duvet blanc très éclatant.

Cette forêt paraît argentée. Lorsque les vents l'agitent et que le soleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métal. Nous passâmes sous ces rameaux si riches et si trompeurs, pour voir des vignes moins éclatantes, mais bien plus utiles.

Une grande allée de vieux chênes nous conduisit au vignoble de Constance. On voit sur le frontispice de la maison une mauvaise peinture de la Constance, grande fille assez laide, qui s'appuie sur une colonne. Je croyais que c'était une figure allégorique de la vertu hollandaise : mais on me dit que c'était le portrait d'une demoiselle *Constantia*, fille d'un gouverneur du Cap. Il avait fait bâtir cette maison avec de larges fossés, comme un château fort. Il se proposait d'en élever les étages, mais des ordres d'Europe en arrêtèrent la construction.

Nous trouvâmes le maître de la maison, fumant sa pipe, en robe de chambre. Il nous mena dans sa cave, et nous fit goûter de son vin. Il était dans de petits tonneaux, appelés alverames, contenant quatre-vingt-dix pintes, rangés dans un souterrain fort propre. Il en restait une trentaine. Sa vigne, année commune, en produit deux cents. Il vend le vin rouge 35 piastres l'alverame, et 30 le vin blanc. Ce bien lui appartient en propre. Il est seulement obligé d'en réserver un peu pour la Compagnie, qui le lui paie : voilà ce qu'il nous dit.

Après avoir goûté son vin, nous fûmes dans son vignoble. Le raisin muscat, que je goûtai, me parut parfaitement semblable au vin que je venais de boire. Les vignes n'ont point d'échalas, et les grappes sont peu élevées sur le sol. On les laisse mûrir jusqu'à ce que les grains soient à moitié confits par le soleil. Nous goûtâmes une autre espèce de raisins fort doux, qui ne sont pas muscats. On en tire un vin aussi cher, qui est un excellent cordial.

La qualité du vin de Constance vient de son terroir. On a planté des mêmes ceps, à la même exposition, à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé le Bas-Constance : il y a dégénéré. J'en ai goûté. Le prix, ainsi que le goût, en est très inférieur, on ne le vend que 12 piastres l'alverame; des fripons du Cap attrapent quelquefois les étrangers en vendant ce vin.

Auprès du vignoble est un jardin immense; j'y vis la plupart de nos arbres fruitiers en haies et en charmilles, chargés de fruits. Ces fruits sont un peu inférieurs aux nôtres, quant au goût, excepté le raisin que je préférerais. Les oliviers ne s'y plaisent pas.

Nous trouvâmes au retour de la promenade un ample déjeuner, l'hôtesse nous combla d'amitiés; elle descendait d'un Français réfugié; elle paraissait ravie de voir un homme de son pays. Le mari et la femme me montrèrent devant la maison un gros chêne creux, dans lequel ils dînaient quelquefois. Ils étaient unis comme Philémon et Baucis, et ils paraissaient aussi heureux, si ce n'est que le mari avait la goutte, et que la femme pleurait quand on parlait de la France.

Depuis Constance jusqu'au Cap, on voyage dans une plaine inculte couverte d'arbrisseaux et de plantes. Nous nous arrêtâmes à Neuhausen, jardin de la Compagnie, distribué comme celui de la ville, mais plus fertile. Toute cette partie n'est pas exposée au vent comme le territoire du Cap, où il élève tant de poussière, que la plupart des maisons ont de doubles châssis aux fenêtres, pour s'en garantir. Le soir, nous arrivâmes à la ville.

A quelques jours de là, mon hôte, M. Nedling, m'engagea à venir à sa campagne, située auprès de celle de M. Berg. Nous partîmes dans sa voiture, attelée de six chevaux. Nous y passâmes plusieurs jours dans un repos délicieux. La terre était jonchée de pêches, de poires et d'oranges, que personne ne recueillait; les promenades étaient ombragées des plus beaux arbres. J'y mesurai un chêne de onze pieds de circonférence; on prétend que c'est le plus ancien qu'il y ait dans le pays.

Le 3 février, mon hôte proposa à quelques Hollandais

d'aller sur Tableberg, montagne escarpée au pied de laquelle la ville paraît située. Je me mis de la partie. Nous partîmes à pied, à deux heures après minuit. Il faisait un très beau clair de lune. Nous laissâmes à droite un ruisseau qui vient de la montagne, et nous dirigeâmes notre route à une ouverture qui est au milieu, et qui ne paraît, de la ville, que comme une lézarde à une grande muraille. Chemin faisant, nous entendîmes hurler des loups, et nous tirâmes quelques coups de fusil en l'air pour les écarter. Le sentier est rude jusqu'au pied de l'escarpement de la montagne, et il le devient ensuite encore davantage. Cette fente qui paraît dans la Table, est une séparation oblique qui a plus d'une portée de fusil de largeur à son entrée inférieure; dans le haut, elle n'a pas deux toises. Ce ravin est une espèce d'escalier très roide, rempli de sable et de roches roulées. Nous le grimpâmes, ayant à droite et à gauche des escarpements du roc, de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en sort de grosses masses de pierres toutes prêtes à s'ébouler : l'eau suinte des fentes, et y entretient une multitude de plantes aromatiques. Nous entendîmes dans ce passage des hurlements de bavians, sorte de gros singe, qui ressemble à l'ours.

Après trois heures et demie de fatigue, nous parvînmes sur la Table. Le soleil se levait de dessus la mer, et ses rayons blanchissaient, à notre droite, les sommets escarpés du Tigre, et de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paraît la plus élevée. A gauche, un peu derrière nous, nous voyions, comme sur un plan, l'île des Pingouins, ensuite Constance, la baie de False et la montagne du Lion; devant nous, l'île Roben. La ville était à nos pieds. Nous en distinguions jusqu'aux plus petites rues. Les vastes carrés du jardin de la Compagnie, avec ses avenues de chênes et ses hautes charmilles, ne paraissaient que des plates-bandes avec leurs bordures en buis; la citadelle un petit pentagone grand comme la main, et les vaisseaux des Indes des coques d'amande. Je sentais déjà quelque orgueil de mon élévation, lorsque je vis des aigles qui planaient à perte de vue au-dessus de ma tête.

Il aurait été impossible, après tout, de n'avoir pas quelque mépris pour de si petits objets et surtout pour les hommes, qui nous paraissaient comme des fourmis, si nous n'avions pas eu les mêmes besoins. Mais nous avions froid, et nous nous sentions de l'appétit. On alluma du feu, et nous déjeunâmes. Après déjeuner, nos Hollandais mirent la nappe au bout d'un bâton, pour donner un signal de notre arrivée; mais ils l'ôtèrent une demi-heure après, parce qu'on la prendrait, disaient-ils, pour un pavillon français.

Le sommet de Tableberg est un rocher plat, qui me parut avoir une demi-lieue de longueur sur un quart de largeur. C'est une espèce de quartz blanc, revêtu seulement, par endroits, d'un pouce ou deux de terre noire végétale, mêlée de sable et de gravier blanc. Nous trouvâmes quelques petites flaques d'eau, formées par les nuages, qui s'y arrêtent souvent.

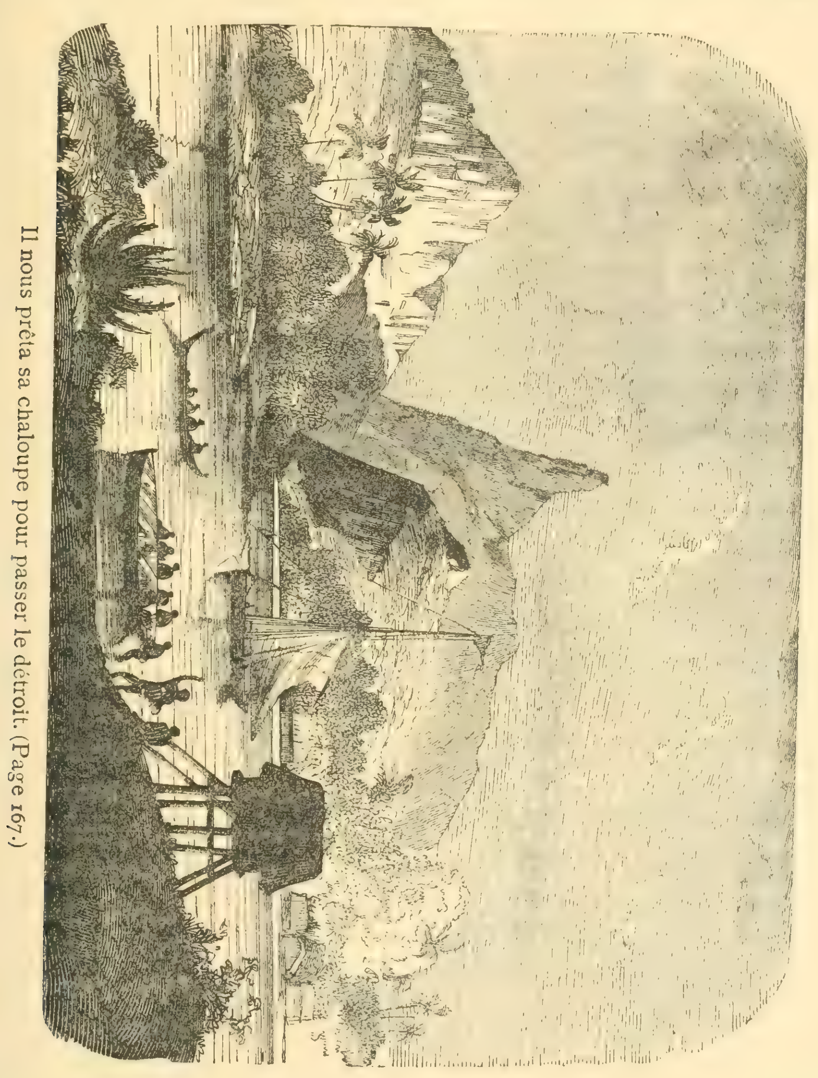
Les couches de cette montagne sont parallèles; je n'y ai trouvé aucun fossile. Le roc inférieur est une espèce de grès qui, à l'air, se décompose en sable. Il y en a des morceaux qui ressemblent à des morceaux de pain avec leur croûte.

Quoique le sol du sommet n'ait presque aucune profondeur, il y avait une quantité prodigieuse de plantes.

J'y recueillis dix espèces d'immortelles, de petits myrtes, une fougère d'une odeur de thé, une fleur semblable à l'impériale d'un beau ponceau, et plusieurs autres dont j'ignore les noms. J'y trouvai une plante dont la fleur est rouge et sans odeur; on la prendrait pour une tubéreuse; chaque tige a deux ou trois feuilles tournées en cornet, et contenant un peu d'eau. La plus singulière de toutes, parce qu'elle ne ressemble à aucun végétal que j'aie vu, est une fleur ronde en rose, de la grandeur d'un louis, tout à fait plate. Cette fleur brille des plus jolies couleurs; elle n'a ni tige ni feuilles; elle croît en quantité sur le gravier, où elle ne tient que par des filets imperceptibles. Quand on la manie, on ne trouve qu'une substance glaireuse.

J'arrivai, en me promenant, à l'extrémité de la Table : de là je saluai l'Océan atlantique, car on n'est plus dans la mer

des Indes après avoir doublé le Cap. Je rendis hommage à la mémoire de Vasco de Gama, qui osa, le premier, doubler ce promontoire des tempêtes. Il eût mérité que les marins de


Il nous prêta sa chaloupe pour passer le détroit. (Page 167.)

toutes les nations y eussent placé sa statue, et j'y eusse fait volontiers une libation de vin de Constance, pour sa patience héroïque.

Le Cap, si redouté des marins par sa mer orageuse, est une

grande montagne qui a donné son nom à cette ville, malgré son éloignement. Elle termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique.

La chaleur du soleil m'obligea de chercher un abri. Il n'y en a point d'autre qu'à l'entrée du ravin. J'y trouvai mes camarades auprès d'une petite source où ils se reposaient. Comme ils s'ennuyaient, on décida le retour. Il était midi. Nous descendîmes, quelques-uns se laissant glisser assis, d'autres accroupis sur les mains et sur les pieds. Les roches et les sables s'échappaient de dessous nos pas. Le soleil était presque à pic, et ses rayons réfléchis par les rochers collatéraux faisaient éprouver une chaleur insupportable. Souvent nous quittions le sentier, et courions nous cacher à l'ombre pour respirer sous quelque pointe de roc. Les genoux me manquaient; j'étais accablé de soif. Nous arrivâmes vers le soir à la ville. Mme Nedling nous attendait. Les rafraîchissements étaient prêts. C'était de la limonade, où l'on avait mis de la muscade et du vin. Nous en bûmes sans danger. Je fus me coucher. Jamais voyage ne me fit tant de plaisir, et jamais le repos ne me parut si agréable.

On trouve à soixante lieues du Cap, dans les terres incultes, une quantité prodigieuse de petits cabris. J'en ai vu à la ménagerie de la Compagnie; ils ont deux petites dagues sur la tête; leur poil est fauve avec des taches blanches. Ces animaux paissent en si grand nombre, que ceux qui marchent en avant dévorent toute la verdure de la campagne et deviennent fort gras, tandis que ceux qui suivent ne trouvent presque rien, et sont très maigres. Ils marchent ainsi en grandes colonnes jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par quelque chaîne de montagnes; alors ils rebroussent chemin, et ceux de la queue trouvant à leur tour des herbes nouvelles, réparent leur embonpoint, tandis que ceux qui marchaient devant le perdent. On a essayé d'en former des troupeaux; mais ils ne s'apprivoisent jamais. Ces armées innombrables sont toujours suivies de grandes troupes de lions et de tigres, comme si la nature avait voulu assurer

une subsistance aux bêtes féroces. On ne peut guère douter, sur la foi des hommes que j'ai nommés, qu'il n'y ait des armées de lions dans l'intérieur de l'Afrique; d'ailleurs la tradition hollandaise est conforme à l'histoire. Polybe dit qu'étant avec Scipion en Afrique, il vit un grand nombre de lions qu'on avait mis en croix pour éloigner les autres des villages. Pompée, dit Pline, en mit à la fois six cents aux combats du Colisée; il y en avait trois cent quinze mâles. Il y a quelque cause physique qui semble réserver l'Afrique aux animaux. On peut présumer que c'est la disette d'eau, laquelle a empêché les hommes de s'y multiplier et d'y former de grandes nations comme en Asie. Dans une si grande étendue de côtes, il ne sort qu'un petit nombre de rivières peu considérables. Les animaux qui paissent peuvent se passer longtemps de boire. J'ai vu, sur des vaisseaux, des moutons qui ne buvaient que tous les huit jours, quoiqu'ils vécussent d'herbes sèches.

Je quittai à regret ce pays, et ces jardins d'arbres fruitiers d'Europe, que je laissais, au mois de mars, chargés de fruits. J'avais cependant un grand plaisir à imaginer que j'allais les retrouver couverts de fleurs en Europe, et que dans un an j'aurais eu deux étés sans hiver; mais, ce qui vaut encore mieux que les beaux pays et les douces saisons, j'allais revoir ma patrie et mes amis.

Le 2 mars, à deux heures après midi, nous appareillâmes avec six vaisseaux de la flotte de Batavia. Les six autres étaient partis depuis quinze jours. Nous sortîmes par la deuxième ouverture de la baie, laissant l'île Roben à gauche.

Les marins regardent le Cap comme le tiers du chemin de l'Ile-de-France en Europe : ils comptent un autre tiers, du Cap au passage de la Ligne inclusivement; le troisième est pour le reste de la route.

Huit jours après notre départ, pendant que nous étions sur le pont, après dîner, dans une parfaite sécurité, on vit sortir une grande flamme de la cheminée de la cuisine; elle s'élevait jusqu'à la hauteur de l'écoute de misaine. Tout le monde courut sur

l'avant. Ce ne fut qu'une terreur panique : un cuisinier maladroit avait répandu des graisses dans le foyer de la cuisine. On conta, à ce sujet, que le feu ayant pris à la misaine d'un autre vaisseau, toute la voilure de l'avant fut enflammée dans un instant. Les officiers et l'équipage avaient perdu la tête, et vinrent en tumulte avertir le capitaine. Il sortit de sa chambre, et leur dit froidement : « Mes amis, ce n'est rien; il n'y a qu'à arrimer. » En effet, la flamme poussée en avant par le vent arrière s'amortit dès qu'il n'y eut plus de toile.

Nous eûmes constamment le vent du sud-est et une belle mer jusqu'à l'Ascension. Le 20 mars nous étions par sa latitude, qui est de huit degrés sud, mais nous avions trop pris de l'est. Nous fûmes obligés de courir en longitude, notre intention étant d'y mouiller pour y pêcher de la tortue.

Le 22 au matin, nous en eûmes la vue. On aperçoit cette île de dix lieues, quoiqu'elle n'ait guère qu'une lieue et demie de diamètre. On y distingue un morne pointu, appelé la Montagne verte. Le reste de l'île est formé de collines noires et rousses, et les parties des rochers, voisines de la mer, étaient toutes blanches de la fiente des oiseaux.

En approchant, le paysage devient bien plus affreux. Nous longeâmes la côte pour arriver au mouillage, qui est dans le nord-ouest. Nous aperçûmes au pied de ces mornes noirs, comme les ruines d'une ville immense. Ce sont des rochers fondus, qui ont coulé d'un ancien volcan; ils se sont répandus dans la plaine et jusqu'à la mer, sous des formes très bizarres. Tout le rivage dans cette partie en est formé. Ce sont des pyramides, des grottes, des demi-voûtes, des culs-de-lampe; les flots se brisent contre ces anfractuosités : tantôt ils les couvrent et forment, en retombant, des nappes d'écume; tantôt, trouvant des plateaux élevés, percés de trous, ils les frappent en dessous, et jaillissent au-dessus en longs jets d'eau ou en aigrettes. Ces rivages, noirs et blancs, étaient couverts d'oiseaux marins. Quantité de frégates nous entourèrent et volaient dans nos manœuvres, où on les prenait à la main.

Nous mouillâmes le soir à l'entrée de la grande anse. Je descendis dans le canot avec les gens destinés à la pêche de la tortue. Le débarquement est au pied d'une masse de rochers, que l'on aperçoit, du mouillage, à l'extrémité de l'anse sur la droite. Nous descendîmes sur un gros sable très beau. Il est blanc, mêlé de grains rouges, jaunes, et de toutes les couleurs, comme ces grains d'anis appelés mignonnette. A quelques pas de là, nous trouvâmes une petite grotte dans laquelle est une bouteille, où les vaisseaux qui passent mettent des lettres. On casse la bouteille pour les lire, après quoi on les remet dans une autre.

Nous avançâmes environ cinquante pas, en prenant sur la gauche derrière les rochers. Il y a là une petite plaine, dont le sol se brisait sous nos pieds, comme s'il eût été glacé. J'y goûtai; c'était du sel, ce qui me parut étrange, n'y ayant pas d'apparence que la mer vienne jusque-là.

On apporta du bois, la marmite, et la voile du canot sur laquelle nos matelots se couchèrent en attendant la nuit. Ce n'est que sur les huit heures du soir que les tortues montent au rivage. Nos gens se reposaient tranquillement, lorsque l'un d'eux se leva en sursaut, en criant : Un mort, voici un mort.... En effet, à une petite croix élevée sur un monceau de sable, nous vîmes qu'on avait enterré quelqu'un. Cet homme s'était couché dessus sans y penser; aucun de nos matelots ne voulut rester là davantage : il fallut, pour leur complaire, avancer cent pas plus loin.

La lune se leva et vint éclairer cette solitude. Sa lumière, qui rend les sites agréables plus touchants, rendait celui-ci plus effroyable. Nous étions au pied d'un morne noir, au haut duquel on distinguait une grande croix, que des marins y ont plantée. Devant nous, la plaine était couverte de rochers, d'où s'élevaient une infinité de pointes de la hauteur d'un homme. La lune faisait briller leurs sommets blanchis de la fiente des oiseaux. Ces têtes blanches sur ces corps noirs, dont les uns étaient debout, et les autres inclinés, paraissaient comme des

spectres errants sur des tombeaux. Le plus profond silence régnait sur cette terre désolée; de temps à autre, on entendait seulement le bruit de la mer sur la côte, ou le cri vague de quelque frégate, effrayée d'y voir des habitants.

Nous fûmes, dans la grande anse, attendre les tortues. Nous étions couchés sur le ventre dans le plus grand silence. Au moindre bruit cet animal se retire. Enfin nous en vîmes sortir trois des flots; on les distinguait comme des masses noires qui grimpaient lentement sur le sable du rivage. Nous courûmes à la première; mais notre impatience nous la fit manquer. Elle redescendit la pente et se mit à la nage. La seconde était plus avancée, et ne put retourner sur ses pas. Nous la jetâmes sur le dos. Dans le reste de la nuit, et dans la même anse, nous en tournâmes plus de cinquante, dont quelques-unes pesaient cinq cents livres.

Le rivage était tout creusé de trous où elles pondent jusqu'à trois cents œufs, qu'elles recouvrent de sable, où le oleil les fait éclore. On tua une tortue et on en fit du bouillon; après quoi, je fus me coucher dans la grotte où l'on met les lettres, afin de jouir de l'abri du rocher, du bruit de la mer et de la mollesse du sable. J'avais chargé un matelot d'y porter mon sac de nuit; mais jamais il n'osa passer seul devant le lieu où il avait vu un homme enterré. Il n'y a rien tout à la fois de si hardi et de si superstitieux que les matelots.

Je dormis avec grand plaisir. A mon réveil, je trouvai un scorpion et des cancrelas à l'entrée de ma caverne. Je ne vis, aux environs, d'autres herbes qu'une espèce de tithymale. Son suc était laiteux et très âcre : l'herbe et les animaux étaient dignes du pays.

Je montai sur le flanc d'un des mornes, dont le sol retentissait sous mes pieds. C'était une véritable cendre rousse et salée. C'est peut-être de là que provient la petite saline où nous avions passé la nuit. Un fou vint s'abattre à quelques pas de moi. Je lui présentai ma canne; il la saisit de son bec sans prendre son vol. Ces oiseaux se laissaient prendre à la main,

ainsi que toutes les espèces qui n'ont pas éprouvé la société de l'homme.

Nos matelots tuèrent beaucoup de frégates pour leur enlever une petite portion de graisse qu'elles ont vers le cou. Ils croient que c'est un spécifique contre la goutte, parce que cet oiseau est fort léger; mais la nature, qui a attaché ce mal à notre intempérance, n'en a pas mis le remède dans notre cruauté.

Sur les dix heures du matin, la chaloupe vint embarquer les tortues. Comme la lame était grosse, elle mouilla au large, et avec une corde placée à terre, en va-et-vient, elle les tira à elle l'une après l'autre.

Cette manœuvre nous occupa toute la journée. Le soir, on remit à la mer les tortues qui nous étaient inutiles. Quand elles sont longtemps sur le dos, les yeux leur deviennent rouges comme des cerises, et leur sortent de la tête. Il y en avait plusieurs sur le rivage, que d'autres vaisseaux avaient laissé mourir dans cette situation. C'est une négligence cruelle... »

Bernardin de Saint-Pierre a consacré quelques pages de ses Mémoires au récit du retour en France. Peu d'incidents marquèrent cette traversée. Nous rapportons ici les dernières impressions que l'illustre voyageur éprouva à bord du navire.

« Nous repassâmes la Ligne avec des calmes et quelques orages. Les courants portaient sensiblement au nord : il y a apparence que c'étaient des contre-courants du courant général du nord. Le 28 avril, nous vîmes une éclipse de lune, dont le milieu à 11 heures de nuit : nous étions par le 32e degré de latitude nord. Nous éprouvâmes, à cette hauteur, plusieurs jours de calme.

Nous avions vu, avec une grande joie, l'étoile polaire reparaître sur l'horizon; et, chaque nuit, nous la voyions s'élever avec un nouveau plaisir. Cette vue me rendait les promenades de nuit très agréables.

Le 16 mai, on exerça les matelots à tirer au blanc, sur une bouteille suspendue à l'extrémité de la grande vergue : on

essaya les canons; nous en avions cinq. Cet exercice militaire se faisait dans la crainte d'être attaqués par les Saltins. Heureusement nous n'en vîmes point. Nous avions de si mauvais fusils, qu'à la première décharge l'un d'eux creva près de moi, dans la main d'un matelot, et le blessa dangereusement.

Le 17, j'aperçus en plein midi, sur la mer, une longue bande verdâtre dirigée nord et sud. Elle était immobile; elle avait près d'une demi-lieue de longueur. Le vaisseau passa à son extrémité sud : la mer n'y était point houleuse. J'appelai le capitaine, qui jugea, ainsi que ses officiers, que c'était un haut-fond : il n'est pas marqué sur les cartes. Nous étions par la hauteur des Açores.

Pendant plusieurs jours le ciel fut couvert à midi, de sorte que nous ignorions notre latitude. Le 28, il s'éleva un très gros temps : le vaisseau tint la cape sous ses basses voiles. A onze heures du matin, nous aperçûmes un petit navire devant nous. Nous gouvernâmes sur lui, et nous le rangeâmes sous le vent. Il y avait, sur son bord, sept hommes qui pompaient de toutes leurs forces : l'eau sortait de tous les dalots de son pont. Nous roulions l'un et l'autre panne sur panne, et, dans quelques arrivées, les lames pensèrent le jeter sur nos lisses. Le patron, en bonnet rouge, nous cria, dans son porte-voix, qu'il était parti de Bordeaux depuis vingt-quatre heures, qu'il allait en Irlande, et il se hâta de s'éloigner. On jugea que c'était un contrebandier, la coutume étant, sur mer comme sur terre, d'avoir mauvaise opinion des gens qui sont en mauvais ordre.

Vers une heure après midi le vent s'apaisa; les nuages se partagèrent en deux longues bandes, et le soleil parut. On appareilla toutes les voiles; on plaça des matelots en sentinelle sur les barres du perroquet, et on mit le cap au nord-est pour tâcher d'avoir connaissance de terre avant le soir.

A quatre heures nous vîmes un petit chasse-marée : on le questionna; il ne put rien nous répondre; le mauvais temps l'avait mis hors de route. A cinq heures on cria *terre! terre! à bâbord :* nous courûmes aussitôt sur le gaillard d'avant; quel-



AMSTERDAM. (P. 56.)

ques-uns grimpèrent dans les haubans. Nous vîmes distinctement, à l'horizon, des rochers qui blanchissaient : on assura que c'étaient les rochers de Penmarck. Nous mîmes, le soir, en travers, et nous fîmes des bords toute la nuit. Au point du jour, nous aperçûmes la côte à trois lieues devant nous ; mais personne ne la reconnaissait. Il faisait calme ; nous brûlions d'impatience d'arriver. Enfin on aperçut une chaloupe : nous la hélâmes ; on nous répondit : C'est un pilote. Quelle joie d'entendre une voix française sortir de la mer ! Chacun s'empressait, sur les lisses, à voir monter le pilote à bord. « Bonjour, mon ami, lui dit le capitaine ; quelle est cette terre ? — C'est Belle-Isle, mon ami, répondit ce bonhomme. — Aurons-nous du vent ? — S'il plaît à Dieu, mon ami. »

Il avait de gros pains de seigle, que nous mangeâmes de grand appétit, parce qu'ils avaient été cuits en France.

Le calme dura tout le jour ; vers le soir, le vent fraîchit. L'équipage passa la nuit sur le pont : on fit petites voiles. Le matin nous longeâmes l'île de Grois, et nous vînmes au mouillage.

Les commis des fermes, suivant l'usage, montèrent sur le vaisseau ; après quoi, une infinité de barques de pêcheurs nous abordèrent. On acheta du poisson frais ; on se hâta de préparer un dernier repas ; mais on se levait, on se rasseyait, on ne mangeait point, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la terre de France.

Je voulais débarquer avec mon équipage ; on appelait en vain les matelots ; ils ne répondaient plus. Ils avaient mis leurs beaux habits : ils étaient saisis d'une joie muette ; ils ne disaient mot : quelques-uns parlaient tout seuls.

Je pris mon parti ; j'entrai dans la chambre du capitaine pour lui dire adieu. Il me serra la main, et me dit, les larmes aux yeux : J'écris à ma mère. De tous côtés je ne voyais que des gens émus. J'appelai un pêcheur, et je descendis dans sa barque. En mettant pied à terre, je remerciai Dieu de m'avoir enfin rendu à une vie naturelle. »

CHAPITRE SIXIÈME.

Premières déceptions de Bernardin à son retour de l'Ile-de-France. — Il apprend à connaître les grands de l'époque et spécialement le parti des philosophes. — Fidèle à ses principes, il se pose en défenseur de la religion et en véritable ami de l'humanité. — La publication du « Voyage à l'Ile-de-France. » — Bernardin est tourné en ridicule dans un salon de Paris : il a la faiblesse de se battre en duel. — Remords qu'il éprouve et généreuses résolutions qu'il prend. — Il s'abandonne à la Providence. — Accablement moral. — Bernardin s'adonne sans réserve à la contemplation de la nature. — Faute et malheurs de son frère Dutailly. — Epouvantable catastrophe qui termine les jours de Dominique, son second frère. — Douleur qu'il en éprouve.

BERNARDIN de Saint-Pierre arriva à Paris vers le commencement de juin 1771. Les mêmes délicieuses émotions, qui l'avaient tout renouvelé au retour de son voyage en Russie et en Pologne, captivèrent de nouveau son âme si impressionnable et si fortement attachée à la patrie. Après trois années passées à l'étranger, la France lui apparaissait plus belle et plus radieuse que jamais. « Quel bonheur pour lui, nous dit son premier Biographe, de revoir les lieux qu'il avait quittés avec tant d'espérances, tour à tour déçues! Comme ces routes sont agréables à parcourir! Comme ces eaux fraîches donnent la vie aux prairies! Comme ces lisières de violettes et de fraisiers courent agréablement le long de ces haies toutes blanches d'aubépine! Que ces bois de chênes et de châtaigniers ombragent bien la cime de ces coteaux! Quel parfum s'exhale de ces buissons, et avec quelles rumeurs les petits oiseaux s'y disputent leurs nids! »

Ici, tout le charme, tout lui rappelle les premiers jours de sa vie; chaque site, chaque plante lui arrache un cri de joie. « Heureux, s'écrie-t-il, qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il

ravagea! plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel!...[1] Ici l'air est pur, la vue riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs sont simples, et les hommes meilleurs. »

Du pays de la fortune, Bernardin de Saint-Pierre ne rapportait que des coquillages, des plantes, des insectes, des oiseaux. A ces curiosités naturelles, le gouverneur du Cap, M. de Tolback, avait ajouté deux belles peaux de tigre, et un alverame de vin de Constance. Notre voyageur s'empressa de faire hommage de ce petit trésor à M. de Breteuil, qui pour en faire ressortir la valeur, le montrait à ses amis comme un présent du gouverneur du Cap. Instruit de cette circonstance, Bernardin de Saint-Pierre en parla à Rulhière, qui lui dit en riant : « Ah! vous ne connaissez pas les grands seigneurs! Celui-ci vous renverra aux îles, ne fût-ce que pour recevoir encore les présents de quelque gouverneur. » Il disait vrai; cette fantaisie vint effectivement à M. de Breteuil; mais ne trouvant pas en Bernardin de Saint-Pierre des dispositions suffisantes pour accroître ses collections, son amitié se refroidit insensiblement. Cependant ayant appris que l'ex-gouverneur songeait à publier la relation de son voyage, il le recommanda à d'Alembert, qui jouait alors un grand rôle parmi les gens de lettres. Cet académicien accueillit avec empressement le protégé d'un ambassadeur, et l'introduisit dans la haute société, notamment dans le salon de Mlle de Lespinasse. Bernardin de Saint-Pierre se félicita

(1) « Que de voyageurs, dit-il encore, reviennent sans trouver de retraite! De leurs amis les uns sont morts, les autres dispersés. Mais la vie n'est qu'un court voyage et l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages pour ne me ressouvenir que des services, des vertus et de la constance de mes amis. »

« Ce morceau délicieux, remarque Aimé Martin, qui termine le Voyage à l'Ile-de-France, fut traduit par Zimmermann, qui le cita dans son *Traité de la Solitude*. Peu de temps après, un écrivain français, Mercier, publia quelques fragments de ce dernier ouvrage, et ne connaissant pas le voyageur cité par Zimmermann, il fut obligé de retraduire ce passage d'après la traduction allemande. La comparaison de ces deux morceaux est une excellente étude de style : on y retrouve les mêmes sentiments, mais ils sont loin de produire la même impression; et l'on peut y apprendre comment la modification d'une tournure, le changement d'un mot, suffisent le plus souvent pour détruire l'effet d'une pensée. »

d'y rencontrer des hommes qui remplissaient alors l'Europe de leur renommée. Séduit par l'admiration générale, il n'approchait d'eux qu'avec respect, et son âme simple et confiante bénissait le Ciel de l'avoir conduit à la source de tant de lumières. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit ces sages précepteurs du genre humain, divisés en sectes ennemies, n'ayant d'autre but que leur intérêt, d'autre passion que la vanité; cherchant des idées nouvelles, plutôt que des vérités utiles; et, ce qu'il y a de pis, niant Dieu, comme les Israélites, pour adorer les ouvrages de leurs mains!

Jeté dans le tourbillon des partis, Bernardin de Saint-Pierre n'osait en croire ses yeux : tant de contradictions lui semblaient impossibles. Il consultait les philosophes dont il lisait les ouvrages, et tous s'empressaient de lui en expliquer le plan, les divisions, les subdivisions, d'une manière qui plaisait à son esprit, mais qui ne disait rien à son cœur. Au milieu de ces combinaisons savantes, il cherchait vainement des idées applicables à la vie habituelle. C'était à quoi les auteurs avaient le moins songé : on eût dit des architectes habiles, élevant un palais d'un aspect majestueux, mais inaccessible, et nullement logeable. Les actions de ces prétendus sages n'étaient pas moins singulières que leurs principes : ils dénigraient les rois, et leur faisaient la cour; ils vantaient le bonheur du pauvre, et vivaient dans les palais des grands; ils se plaçaient au-dessous des bêtes par leurs systèmes, et se croyaient au-dessus de Dieu par leur intelligence! La plupart formulaient de belles réflexions contre les ambitieux, et ils étaient dévorés d'ambition; contre les séductions des passions grossières et ils en étaient les honteux esclaves; enfin contre les vices du siècle, comme si eux-mêmes n'avaient pas tout bravé, tout attaqué, tout insulté, la morale, les lois, la religion, Dieu même!... Mais de vivre patiemment au sein de la pauvreté et de la douleur, ce qui est pourtant le lot de la plupart des hommes, et d'y pratiquer la vertu, c'est ce qui n'était enseigné par aucun d'eux.

Bernardin de Saint-Pierre sentit que tant d'inconséquence

et si peu de moralité présageaient la dissolution de la société. Il osa le dire, il osa combattre ceux qu'il avait admirés ; et dans cette discussion, où il essayait ses forces, il était aisé de voir qu'il échapperait aux erreurs qui devaient bouleverser le monde ; en un mot, les philosophes trouvèrent en lui un adversaire. Il leur disait : « Les délices de la fortune effacent en vous le sentiment d'une Providence ; mais essayez d'interroger ceux qui sont dans la misère, et croyez-en leur réponse : ce n'est point parmi les malheureux que se rencontrent les ingrats. Dieu est partout où l'on souffre ; c'est là qu'il se rend visible, non pour consoler, comme les mortels, par des promesses d'un moment, par des espérances de quelques jours, mais pour relever nos âmes par ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime. Philosophes, je vous laisse le néant ; et je me réfugie vers Celui qui console en donnant les trésors du ciel et les joies de l'immortalité !

» Vous me direz peut-être : ce n'est pas la religion, c'est la superstition que nous voulons renverser. Ce sont là de vaines distinctions. Pourquoi recourir à des subterfuges ? vos desseins sont plus vastes, et le mal s'agrandit avec eux ; ce n'est point la superstition, c'est la religion que vous voulez renverser. Vous accusez l'Evangile, vous accusez ses ministres ; vous voulez tout détruire, sous prétexte qu'il y a des abus : attendez-vous donc à détruire les nations ; car c'est une loi immuable de la justice divine que toutes les attaques dirigées contre Dieu retombent sur les hommes. »

Ainsi s'exprimait Bernardin de Saint-Pierre, et ce qu'il disait alors servit dans la suite de base à tous ses ouvrages. Mais si la conduite des philosophes avait été un sujet d'étonnement pour lui, ses opinions ne tardèrent pas à devenir un sujet de scandale pour eux.

D'abord il entendit les regrets d'une fausse pitié, qui méprise ceux qu'elle plaint ; ensuite, las de le plaindre, on le calomnia. Son air réservé parut ennuyeux, sa modestie n'était que de l'ignorance, ses principes n'étaient que de la présomption ; et,

comme les gens vertueux sont toujours gais, sa mélancolie parut bientôt l'effet de quelque remords.

Ce fut dans ces pénibles circonstances que Bernardin de Saint-Pierre publia son *Voyage à l'Ile-de-France.* Il n'avait point encore choisi sa touchante devise; mais exercé par le malheur, il travaillait dès lors à la mériter. Il vit les pauvres Noirs assis au dernier degré de la misère humaine, et l'Europe entière frémit du tableau qu'il traça de leurs souffrances. Mais la calomnie lui réservait le sort de tous ceux qui disent des vérités utiles au genre humain, et nuisibles aux particuliers : objet de l'inimitié des colons, dont il contrariait les intérêts, il le fut encore de celle de l'administration, dont il révélait les injustices; et ses protecteurs l'abandonnèrent au moment où il se montrait le plus digne de leur confiance.

Ce livre, si fatal à son bonheur, offre comme une esquisse des *Études de la Nature;* il renferme d'ailleurs une multitude de pages où il est facile de reconnaître le talent d'un écrivain qui représente vivement ce qui l'a vivement frappé. Jusqu'à ce jour nous avons vu son auteur occupé des moyens de s'élever, d'acquérir de la gloire, de mériter des récompenses; ici commencent une vie plus simple, des projets moins exagérés; c'est un sage qui apprend de ses propres malheurs à plaindre le malheur d'autrui. Son ambition s'est peu à peu évanouie devant l'infortune, et il a détourné sa pitié de lui-même pour la reporter sur ses semblables. Cependant, malgré tout l'intérêt que peut inspirer cet ouvrage, on ne peut y voir que l'essai d'un écrivain qui promet de s'illustrer : s'il s'y trouve une grande variété d'idées, elles manquent de développement. Il faut remarquer encore que si, plus tard, lorsqu'il publia d'autres ouvrages, on eut lieu de lui reprocher de trop parler de lui, on pourrait ici lui faire un reproche contraire : il n'en parle pas assez. Ce sont les pensées et les actions du voyageur qui nous intéressent dans un voyage; ce qu'un homme a vu, ce qu'il a entendu, nous frappe plus que les dissertations les plus profondes. On laisse le savant qui cherche la vérité sans sortir de son fauteuil, et l'on

se plaît à cheminer avec le voyageur qui vous fait parcourir le monde, entrant le matin dans un palais, se reposant le soir dans une chaumière; et, soit qu'il s'arrête sur les ruines d'une cité dont le nom même est oublié, soit qu'il entre dans ces vieilles forêts où l'homme n'a jamais pénétré, on le suit, on croit voir ce qu'il voit, on partage sa surprise et son admiration. Il est à présumer que Bernardin de Saint-Pierre ne tarda pas à reconnaître les défauts de sa relation, car il conçut le projet de lui donner plus de développements; mais ses notes sont restées imparfaites.

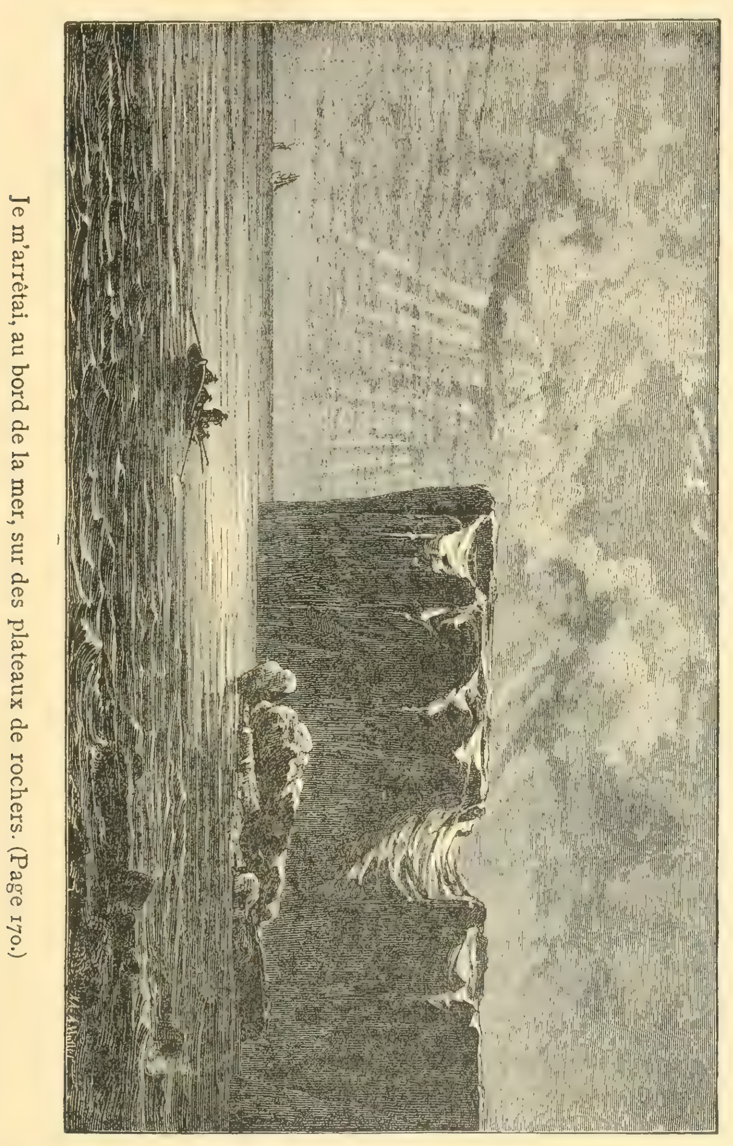
Cependant le livre obtint du succès, on voulut en connaître l'auteur, et par suite, Bernardin de Saint-Pierre se trouva répandu dans les sociétés les plus brillantes. Il ne fut pas longtemps sans s'en dégoûter, et déjà il songeait à se retirer dans la solitude, lorsqu'une désagréable aventure vint hâter les effets de cette résolution. Le manuscrit du *Voyage à l'Ile-de-France* avait été vendu mille francs par d'Alembert; l'édition était presque épuisée, lorsque l'auteur se rendit chez le libraire pour recevoir cette petite somme. Celui-ci, dont les affaires se dérangeaient, refusa de payer le billet, et se sauva dans son arrière-boutique, en proférant les injures les plus grossières. Le premier mouvement de Bernardin de Saint-Pierre fut de maltraiter le misérable, mais le sentiment de sa supériorité et la fuite de son ennemi le désarmèrent; il se retira en menaçant de le traîner devant les tribunaux. Le soir, encore tout ému de son aventure, il la raconta chez Mlle de Lespinasse. Une des personnes présentes approuva franchement sa conduite; d'Alembert se récria sur la faiblesse de ne pas tuer un pareil coquin; un janséniste dit en souriant que M. de Saint-Pierre avait l'âme très chrétienne; Condorcet applaudit à ce bon mot, et Mlle de Lespinasse ajouta d'un air moitié sérieux, moitié railleur : « Voilà une vertu de Romain... » puis ouvrant une des boîtes de bonbons qui étaient toujours sur sa cheminée : « Tenez, lui dit-elle d'un air ironique, *vous êtes doux et bon.* » Cependant l'aventure passa de bouche en bouche, et M. de Saint-Pierre

vit avec chagrin qu'on se moquait de « sa vertu, » et que les perfides éloges s'étaient changés en amères critiques. Chaque fois qu'il y avait un cercle nombreux, Mlle de Lespinasse le priait de faire le récit de son aventure, et quand il arrivait au dénouement, elle l'interrompait en disant : « Croyez-moi, ne parlons pas de cela. » Dès lors il s'aperçut qu'il ne recevait plus le même accueil dans la société : les femmes souriaient en parlant de sa timidité; les jeunes gens ricanaient en parlant de son courage; les philosophes étaient scandalisés d'une doctrine qui peut empêcher de tromper un trompeur et d'assommer un débiteur; enfin Raynal, qui à cette époque était âgé de plus de soixante ans, voulut bien lui apprendre qu'on n'était plus au temps de Thémistocle.

Ce mot le mit dans une espèce de délire : indigné de voir sa modération transformée en lâcheté, comme sa sagesse l'avait été en impuissance, il croit que s'il ne se venge, il est déshonoré, et ne pouvant s'adresser au misérable qui l'avait insulté, et qui fuyait toujours à son aspect, il prend aussitôt la funeste résolution d'avoir ce qu'on appelle une affaire d'honneur avec le premier qui le regardera en face. Le monde est plein de faux braves toujours disposés à se faire une réputation aux dépens de ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : les occasions ne lui manquèrent donc pas. Il eut deux affaires, et blessa grièvement ses deux antagonistes. Voilà quelle était l'humanité d'un sage que les autres et lui-même considéraient comme le plus vertueux de ses contemporains. Qu'on se fie encore après cela à la vertu des philanthropes et des philosophes qui n'ont pas pour base la seule vraie religion ! Tous sans exception manquent de force morale et d'empire sur eux-mêmes parce qu'ils ne s'appuient pas sur Celui qui donne le secours au moment de la tentation, et voilà pourquoi ils sont vaincus.

Ajoutons toutefois que l'aveuglement qui poussa Bernardin à accepter deux duels ne dura qu'un moment. A peine eut-il cédé à ce mouvement de haine si étranger à son cœur, que ses yeux se dessillèrent. Epouvanté d'avoir craint le ridicule plus

que le crime, il fit cette réflexion pénible, qui sans doute atténuait ses torts, mais ne pouvait nullement le justifier, que



Je m'arrêtai, au bord de la mer, sur des plateaux de rochers. (Page 170.)

c'est dans la société des gens honnêtes que se forment les méchants. Combien de vices naissent de la médisance! Combien de vengeances commandées par la voix publique! de duels

conseillés par des misérables qu'on méprise et qu'on écoute! Il faut violer les lois divines et humaines pour suivre les lois d'un soi-disant honneur; il faut tuer un homme pour mériter l'estime de la bonne société; et celui de tous les êtres, qui a le plus besoin d'indulgence, ne veut rien pardonner! Eclairé par ces réflexions, Bernardin de Saint-Pierre sentit que pour être sage, il faut ne craindre que sa conscience. Mais il se disait souvent, avec un sentiment profond d'amertume : « Si j'avais été adultère, j'aurais trouvé des protections; si j'avais été flatteur, des emplois; si j'avais été impie, des richesses et des honneurs : on m'a tout refusé, parce que j'ai voulu être bon. »

A ces inquiétudes présentes se joignait encore l'effroi de l'avenir. La difficulté de se faire une position par la voie où il était entré, lui paraissait invincible. Au milieu de la corruption générale, quel ministre accueillera l'homme dont la conscience veut rester pure? quelle famille oserait s'allier à celui qui, se bornant à des profits légitimes, promet, comme Aristide, l'indigence à sa postérité? « D'ailleurs, remarque ici Aimé Martin, que peut-on espérer, non seulement des grands qui parlent peu de vertu, mais des philosophes qui en parlent tant? en est-il un seul qui voulût donner sa fille au pauvre Socrate, et qui ne lui préférât, sans hésiter, quelque riche descendant de Phalaris? »

Tour à tour victime de son ambition, de sa vanité et de sa vertu, Bernardin était réellement à plaindre. « Lorsque ces faux philosophes, écrit-il lui-même, virent qu'après une si fâcheuse expérience des hommes, je ne soupirais qu'après une vie solitaire; que j'avais des principes dont je ne me départais pas; que mes opinions sur la nature étaient contraires à leurs systèmes; que je n'étais propre à être ni leur prôneur ni leur protégé; et qu'enfin ils m'avaient brouillé avec mon protecteur, dont ils m'avaient dit souvent du mal pour m'en éloigner, et auquel ils faisaient assidûment la cour; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

» Ceux-ci étaient trop rusés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une personne à laquelle j'avais donné, au milieu même de mes infortunes, des preuves si désintéressées de mon amitié. Au contraire, ils faisaient devant elle, ainsi que devant moi, de grands éloges de mes principes, et de quelques actes faciles de modération qui en avaient été la suite; mais ils y mettaient tant d'exagération, et ils paraissaient si inquiets de l'opinion qu'en prendrait le monde, qu'il était aisé de voir qu'ils ne cherchaient qu'à m'y faire renoncer, et qu'ils ne louaient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi ils me calomnièrent en faisant semblant de me louer, et me perdirent de réputation en feignant de me plaindre : comme ces sorcières de la fable, qui faisaient périr les moissons, les troupeaux et les laboureurs, en disant du bien d'eux.

» Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui se justifièrent encore à mes dépens, en me faisant passer pour méfiant, après avoir abusé en tant de manières de ma confiance.

» Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur, soit physique, soit morale. Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un important, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les supportent, les flattent même, et en tirent parti; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans la société que le jargon du monde, et que moi, j'y mets mon cœur; qu'ils payent les trompeurs de leur propre monnaie, et que moi, je les paye de tout mon avoir, c'est-à-dire de mes sentiments. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, surtout à leur égard, sont venues de trop de confiance; et après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison, que s'ils avaient eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

» Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti con-

traire, qui m'avaient témoigné le plus grand désir de m'y attirer quand je n'en étais pas, mais qui, dès que j'en fus, ne tinrent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptais pas tous leurs préjugés ; que je ne cherchais que la vérité ; que, ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étais propre ni à intriguer ni à cabaler ; que mes faibles vertus, qu'ils avaient tant exaltées, ne m'avaient mené à rien d'utile, qu'elles ne pouvaient nuire à personne ; et qu'enfin je ne tenais plus ni à eux, ni à leurs antagonistes, ils me négligèrent tout à fait, et me persécutèrent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai que, dans un siècle faible et corrompu, nos amis ne mesurent leur considération pour nous que sur celle que nous portent leurs propres ennemis, et qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles ou à craindre. J'ai vu partout bien des sortes de confédérations, et j'y ai toujours trouvé la même espèce d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs ; mais ce sont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le désespoir de l'autre : à l'un, l'évidence paraît absurdité ; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je? dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur, j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeun ou après dîner, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, sont remplis de contradictions. Ainsi, je sentis que les maux de l'âme n'avaient pas moins d'absurdes systèmes pour leur guérison que ceux du corps.

» Cependant mes malheurs n'étaient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avais le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuisement total de mon faible patrimoine dispersé dans des voyages entrepris pour le service de ma patrie, les dettes dont j'étais resté grevé à cette occasion, mes espérances de fortune évanouies, tous ces

maux combinés ébranlèrent à la fois ma santé et ma raison. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux semblables à ceux des éclairs sillonnaient ma vue. Tous les objets se présentaient à moi doubles et mouvants : comme Œdipe, je voyais deux soleils. Mon cœur n'était pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvais traverser la Seine en bateau, sans éprouver des anxiétés intolérables, moi qui avais conservé le calme de mon âme dans une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre. Si je passais seulement dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvais des mouvements d'horreur. Il y avait des moments où je croyais avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. Il m'était arrivé bien pis : je l'avais été par la calomnie.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenait que dans la société des hommes. Il m'était impossible de rester dans un appartement où il y avait du monde, surtout si les portes en étaient fermées. Je ne pouvais même traverser une allée de jardin public où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux de mon côté, je les croyais occupées à médire de moi. Elles avaient beau m'être inconnues : je me rappelais que j'avais été calomnié par mes propres amis, et pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorsque j'étais seul, mon mal se dissipait : il se calmait encore dans les lieux où je ne voyais que des enfants. J'allais, pour cet effet, m'asseoir assez souvent sur les buis du fer-à-cheval aux Tuileries, pour voir des enfants jouer sur les gazons du parterre. C'étaient là mes spectacles. Leur innocence me réconciliait avec l'espèce humaine, bien mieux que tout l'esprit de nos drames et que les sentences de nos philosophes. Mais, à la vue de quelque promeneur de mon voisinage, je me sentais tout agité, et je m'éloignais. Je me disais souvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes; pourquoi est-ce que je me trouble à leur vue? En vain j'appelais la raison à mon secours : ma raison ne pouvait rien contre un mal qui lui ôtait ses propres forces. Les

efforts mêmes qu'elle faisait pour le surmonter, l'affaiblissaient encore, parce qu'elle les employait contre elle-même. Il ne lui fallait pas de combats, mais du repos.

» A la vérité, la médecine m'offrit des secours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal était dans les nerfs. Je le sentais bien mieux qu'elle ne pouvait me le définir. Mais quand je n'aurais pas été trop pauvre pour exécuter ses ordonnances, j'étais trop expérimenté pour y croire.

» Cependant je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de résignation. En comparant les biens et les maux dont nos jours si rapides sont mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue : c'est qu'il n'y a rien de haïssable dans la nature, et que son Auteur nous ayant mis dans une carrière où nous devons nécessairement mourir, il nous a donné des motifs d'aimer la mort avec l'instinct naturel qui nous attache à la vie.

» Toutes les branches de notre vie en sont mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus chères, périssent plus d'une fois avant nous; et si les destinées les plus heureuses se manifestaient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elles nous paraîtraient comme ces chênes qui embellissent la terre de leurs vastes rameaux, mais qui en élèvent vers le ciel de plus grands encore que la foudre a frappés.

» Pour moi, faible arbrisseau brisé par tant d'orages, il ne me restait plus rien à perdre. Voyant, de plus, que désormais je n'avais rien à espérer ni des autres ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu seul, et je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrémité que je me trouvasse réduit, et dans quelque genre que ce pût être.

» Ma confiance fut agréable à Celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation, fut le soulagement de mes maux. Mes anxiétés se calmèrent dès que je n'y résistai plus. Bientôt il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le

crédit d'une personne que je ne connaissais pas, et dans le département d'un ministère auquel je n'avais jamais été utile, un secours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part au pain d'Auguste. C'était un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un ministre fort sujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, et de la malignité de mes ennemis qui pouvaient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitait précisément comme le genre humain, auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moissons, qu'une subsistance annuelle, incertaine, portée par des herbes sans cesse battues des vents, et exposée aux déprédations des oiseaux et des insectes. Mais elle me distinguait bien avantageusement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtait ni sueurs ni travaux, et qu'elle me laissait l'exercice plein de ma liberté.

» Jusqu'alors, j'avais exercé mon âme et reposé mon corps; je changeai de régime : j'exerçai le corps et je reposai l'âme. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature, qui parlait à tous mes sens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire et mes journaux étaient les herbes des champs et des prairies. Ce n'étaient pas mes pensées qui allaient péniblement à elles, comme dans les systèmes des hommes, mais leurs pensées qui venaient paisiblement à moi, sous mille formes agréables. J'y étudiais, sans effort, les lois de cette sagesse universelle qui m'environnait dès le berceau, et à laquelle je n'avais jamais donné qu'une attention frivole, et j'y trouvais chaque jour de nouveaux charmes. »

L'influence de l'étude de la nature fut effectivement décisive sur le moral de Bernardin. Les pensées les plus douces venaient à lui au milieu des plus douces contemplations. Il lui semblait entendre sortir, de tous les objets de la nature, une voix ravissante qui lui disait : « Pourquoi vous tourmenter de l'avenir? voyez ce qu'est devenu le jour d'hier, dont vous vous

inquiétiez, et ne songez pas au jour de demain, qui doit passer comme celui d'hier.[1] Aviez-vous des soucis en venant à la vie, et ne trouvâtes-vous pas le banquet préparé, et le lait que ma prévoyance faisait couler pour vous? Lorsque vos passions vous entraînaient aux extrémités du monde, où vous arriviez inconnu et sans appui, qui est-ce qui plaça sur votre route des hôtes pour vous recevoir, et des amis pour vous aimer? Vous m'avez toujours vu à l'heure de l'infortune, et maintenant je suis encore près de vous à l'heure du repos. Mais, dites-vous, je regrette des personnes que j'ai aimées, leur inconstance me remplit de tristesse; eh bien, que vos affections se tournent vers le ciel! Est-il un amour plus touchant et plus durable que le mien? ceux qui se donnent à moi n'ont à craindre ni l'inconstance, ni la perte de l'objet aimé. »

Cette fois, Bernardin raisonnait en vrai disciple de Jésus-Christ, et ces belles pensées sont dignes d'un saint Augustin ou d'un Bossuet. « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disait l'immortel évêque d'Hippone, et notre cœur sera inquiet tant qu'il ne se reposera pas en vous. » Mais notre philosophe ne mettait pas assez en pratique ce qu'il comprenait si bien; il n'avait pas assez recours à la prière; il ignorait les autres devoirs de la religion, du moins assez habituellement; de là vient qu'il retombait toujours dans ses anciennes faiblesses. Ah! que ne lisait-il la Vie des saints, comme au jour de son enfance! C'est là qu'il aurait vu l'incomparable spectacle de la vraie magnanimité, d'une constante égalité d'âme, de la fraternelle charité, en un mot de la parfaite abnégation de soi-même! C'est là qu'il aurait vu la paix, la sérénité, le contentement, la joie pure et sans arrière-goût, l'absence de regrets et de remords! Oui, nous devons plaindre Bernardin de n'avoir pas étudié de si beaux modèles, car nul n'était mieux disposé que lui à les comprendre et à les imiter. Pour le moment, il se porta vers l'étude de la

(1) Chacun sait que c'est là une maxime du saint Evangile : A chaque jour suffit son mal.

nature, qui devint l'unique occupation de sa vie. Il s'y livra en amant passionné, comme s'il n'avait jamais aimé qu'elle; et bientôt il eut rassemblé les matériaux de ce bel ouvrage où il consolait son siècle en lui montrant partout la main de la Providence. Pensée touchante, qui fut l'origine de ses découvertes, de son éloquence, de son génie, et qui lui épargna les erreurs de tant de vains systèmes que les savants substituent à la vérité, sans jamais pouvoir la remplacer!

Un malheur inattendu rejeta dans le monde notre heureux solitaire. Nous avons dit qu'il avait deux frères, Dutailly et Dominique. Ce dernier, après un voyage de long cours, s'était retiré dans un petit village au delà duquel son ambition ne voyait rien. Quant à Dutailly, il était allé à la cour, où tout semblait lui promettre une fortune brillante. Bernardin n'avait point oublié qu'autrefois il avait entendu blâmer Dominique comme un homme inutile, acagnardé au coin de son feu, tandis qu'on ne parlait du second qu'avec considération, en s'extasiant sur les emplois importants qu'il ne pouvait manquer d'obtenir; mais, à une autre époque, il avait trouvé les choses bien changées. Dominique venait de s'unir à Mlle de Grainville, et il jouissait dans sa retraite des biens véritables que la fortune ne peut donner. Cependant le frère tant loué, tant admiré, après avoir épuisé son patrimoine, était revenu au Havre, où il gémissait sous le poids de son malheur. Alors on prodigua les éloges au premier; il était à son tour fêté, considéré, recherché; et l'on ne parlait plus du second que comme d'un homme qui ne s'était jamais appliqué à rien d'utile, et que de ridicules prétentions avaient jeté hors de sa sphère. Ainsi la multitude aime ceux qui réussissent; les gens heureux sont pour elle les honnêtes gens.

C'est alors que Dutailly, ne pouvant supporter sa mauvaise fortune, alla se jeter dans la guerre d'Amérique. L'espoir de conclure un riche mariage à Saint-Domingue, s'il pouvait obtenir un grade élevé dans le génie, lui fit accepter une mission en Géorgie, où il se signala contre les Anglais. Devenu ingénieur en chef, il ne put résister au désir de se rendre à Saint-

Domingue, et il partit en laissant dans la caisse militaire une somme de trois mille francs, qui composait toute sa fortune.

L'indifférence du congrès américain pour les officiers français qui venaient à tomber au pouvoir des ennemis, inspira à Dutailly un stratagème dangereux pour échapper aux Anglais. Il fit une lettre au gouverneur de la Jamaïque, dans laquelle il se plaignait des Américains, et proposait à la cour de Londres des plans qui devaient favoriser l'attaque de la Géorgie. Pour donner plus de vraisemblance à ce projet, il le communiqua à un tory nommé Porteous, qui lui donna une lettre pour ses amis de Saint-Augustin, dans le cas où le hasard viendrait à l'y conduire. Ces deux sauvegardes ne tardèrent pas à lui être utiles. Parti de Charlestown sur un bateau de transport le 28 avril 1778, il est pris aux attérages de Saint-Domingue par un corsaire de l'île de Tortola. Dans ce danger pressant, il fait usage de sa recommandation. Le corsaire donne dans le piège, et le descend à l'île de Porto-Rico, d'où, par les colonies espagnoles, le voyageur se rend au Cap Français de Saint-Domingue. Là on lui conseilla de cueillir encore quelques nouvelles palmes, et il se décida à retourner incontinent sur le théâtre de la guerre. Assuré de son passage sur un brick armé pour Charlestown, il prévient de son départ le gouverneur de Saint-Domingue, M. le comte d'Argout, et cherche à donner au stratagème qui déjà l'avait sauvé un nouveau degré de vraisemblance qui puisse le sauver encore. Il y avait alors au Cap un Anglais prisonnier de guerre appelé Stolt; le voyageur lui confie mystérieusement son projet contre la Géorgie, et se fait donner des lettres de recommandation pour la Jamaïque. Mais cet homme, qui avait à craindre le jugement de l'amirauté pour s'être mal battu, ne craignit pas d'ajouter une trahison à sa première lâcheté, et dénonça Dutailly au gouvernement français.

Arrêté au spectacle, dans la loge même du gouverneur, on le jette dans un cachot; il y est oublié quatre mois, et n'en sort que pour être conduit en France, et renfermé à la Bastille. Dans cette situation déplorable, il a recours à son frère Bernardin.

Celui-ci rédige aussitôt un mémoire, qu'il adresse au ministre, et qu'il fait appuyer par Franklin, alors ministre plénipotentiaire à la cour de France. Il prouve que la ruse est le premier des talents dans un homme de guerre,[1] et que les héros de la Grèce, si bons juges du mérite militaire, lui ont donné dans Ulysse et dans Thémistocle deux fois le prix sur la valeur; enfin, il rappelle ses propres services, et demande que la liberté de son frère en soit la récompense. Ce mémoire eut tout le succès qu'il devait en attendre. L'innocence de Dutailly fut reconnue, mais on ne put lui rendre que la liberté. Représenté comme un traître, il s'était vu enlever son état, sa fortune et son honneur. Sa raison ne put résister à tant de pertes, et il ne sortit du cachot que pour tomber dans les accès d'une noire mélancolie. Sa fureur n'enfantait que des projets sinistres : il voulait retourner à Saint-Domingue, se venger et mourir. Ces moyens extrêmes deviennent presque toujours les seuls qui semblent admissibles à des hommes ambitieux que les pensées de la foi ne dirigent pas : ou réussir ou se tuer : ils ne voient que cette horrible alternative. Tourmenté de cette idée du suicide, notre infortuné résolut de se rendre auprès de Dominique pour solliciter quelques secours, et il lui écrivit au moment même de son départ.

Cette nouvelle jeta l'alarme dans la retraite paisible de ce dernier : il eût volontiers accueilli son frère; mais sa femme, d'un caractère doux et timide, s'effrayait du caractère violent de Dutailly, et elle suppliait Dominique d'éloigner par toutes sortes de sacrifices un hôte qui lui paraissait si redoutable. « Ton frère, lui disait-elle, aime le faste et la richesse, il méprisera ta femme et ta chaumière; en nous voyant pauvres, il ne pourra nous croire heureux, et il t'entraînera dans des entreprises périlleuses. » Dominique se rendit aux vœux de sa femme avec d'autant plus de facilité, que lui-même redoutait les emportements de Dutailly. Mais par une permission secrète de la Providence, ses

(1) On voit par cet exemple jusqu'où allait cette scrupuleuse loyauté d'un homme qu'on jugeait être trop vertueux... Son raisonnement est bien conforme aux données du paganisme.

précautions ne firent que hâter sa perte par la plus horrible des catastrophes. Averti du jour de l'arrivée de son frère, il veut prévenir sa visite, lui ouvrir sa bourse et le décider à rester au Havre. Dès le matin il se met en route. La distance n'est pas longue; il doit revenir le soir même. Que de joie il se promet à son retour! alors toutes les inquiétudes seront dissipées, tous les arrangements seront pris, rien ne pourra plus troubler la paix de leur solitude. L'infortuné! il se faisait encore les plus riantes images de l'avenir, et déjà il n'avait plus d'avenir! Vers le milieu du jour, sa femme croit le reconnaître à l'extrémité d'une petite avenue. Son premier mouvement est de se presser d'aller au-devant de lui; mais, à mesure qu'elle s'approche, la ressemblance s'efface; bientôt l'air égaré, la marche rapide, les habits en désordre de celui qui s'avance vers elle la remplissent d'effroi; elle saisit le bras de sa sœur, et veut reprendre le chemin de sa maison; l'inconnu redouble de vitesse, et se jette brusquement à son cou en la nommant sa sœur. Elle reconnaît Dutailly, et tâche de se calmer; mais l'émotion avait été trop forte. Cette malheureuse femme tombe évanouie; et tandis qu'on s'apprête à lui porter secours, elle expire en appelant son mari, qu'elle ne devait plus revoir.

Ce dernier malheur acheva d'égarer la raison de Dutailly : il abandonne cette maison, qu'il vient de remplir de deuil, et s'enfonce dans un bois voisin. On présume qu'il erra longtemps dans la campagne sans prendre aucune nourriture; car, trois jours après des paysans le trouvèrent évanoui sur les bords de la mer, à plus de vingt lieues du Havre. On le porta chez un curé du voisinage, et il vécut encore plusieurs années dans un état de démence qui du moins servit à lui dérober le souvenir des maux dont il avait accablé sa famille.

Pendant que ces tristes événements s'accomplissent, Dominique se hâte de regagner sa maison; il s'attend à voir accourir, comme de coutume, sa femme et ses enfants; mais il les cherche vainement au milieu de la campagne étincelante des derniers feux du jour. Plein d'inquiétude, il précipite ses pas, il arrive;

un bruit lugubre frappe son oreille, la porte s'ouvre : Dieu! quelle horrible vision! sa femme, couverte d'un linceul, les yeux fermés pour jamais! ses enfants, agenouillés au pied du lit, et pressant les mains glacées de leur mère! un vénérable ecclésiastique, qui prononce la prière des morts! il voit tout cela, et, frappé de stupeur, le front livide, les yeux fixes, il reste immobile au seuil de la porte, où il est comme cloué par le désespoir.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il pût presque croire à son malheur; il s'imaginait sortir d'un rêve. Mais lorsqu'il eut mesuré la profondeur de l'abîme, il éprouva un immense dégoût de la vie, aussi saisit-il la première occasion qui se présenta de l'exposer pour le bien de ses semblables. Depuis quelque temps le ministre cherchait un marin assez hardi pour aller recueillir les restes d'une colonie qui périssait de la fièvre jaune sur les côtes de la Floride. Dominique obtint sans peine d'être chargé d'une mission que tout le monde repoussait. Arrivé au lieu de sa destination, il y trouva onze personnes frappées du même mal qui avait dévoré la colonie. Le seul moyen de les sauver, était de les transporter sous un autre climat; Dominique s'empressa de les recueillir, et se dirigea vers des terres voisines, où il espérait trouver du secours. Quelques semaines après, un vaisseau, dont les voiles et le gouvernail semblaient abandonnés, fut poussé par les flots vers les côtes de l'Amérique. Des pêcheurs désirant le reconnaître, montèrent sur le tillac; il était désert : l'équipage, les passagers, le capitaine, tous étaient morts, et cette funeste embarcation ne portait plus que des cadavres. Ainsi périt Dominique, peu de temps après sa femme.

Bernardin de Saint-Pierre apprit cette dernière catastrophe au moment où il venait de perdre une gratification annuelle de mille francs, son unique ressource. Cependant il ne se laissa point abattre par l'adversité et continua jusqu'à la fin de pourvoir autant que possible au sort de l'infortuné Dutailly.





CHAPITRE SEPTIÈME.

Relations de Bernardin de Saint-Pierre avec Jean-Jacques Rousseau : intimité qui s'établit à partir de 1772 entre les deux philosophes. — Anecdotes racontées à ce sujet par Bernardin. — La première visite. — Physionomie de Jean-Jacques. — Son intérieur. — Le paquet de café. — Singularités d'un dîner chez le philosophe de Genève. — Coup d'œil rétrospectif sur la vie de Rousseau. — Les égarements de sa jeunesse. — Rousseau copiste de musique. — Bizarreries et petitesses du grand homme. — Son humeur parfois insupportable. — Conversations. — Quelques paradoxes de Jean-Jacques; belles tirades sur la religion. — Son penchant à la raillerie. — Son opinion sur Voltaire. — Incidents survenus au cours de quelques excursions. — Promenade au mont Valérien. — Discussion amicale. — Un rendez-vous. — Déception de Bernardin. — Mort de Rousseau.

VERS le milieu du mois de janvier 1771, Bernardin de Saint-Pierre se trouvait au cap de Bonne-Espérance, et, près de s'embarquer pour revenir en France, il mandait à Rulhière qu'entre autres plaisirs il se promettait celui de voir deux étés dans la même année; car, au moment où il s'éloignait de ces rivages, on était sur le point de commencer les vendanges, le mois de janvier du cap de Bonne-Espérance répondant à peu près à notre mois d'août. Cette lettre fut communiquée à J.-J. Rousseau, qui désira en connaître l'auteur; et lorsqu'il le vit pour la première fois, il l'accueillit avec beaucoup d'empressement et lui dit qu'il estimerait toujours un homme qui, en revenant du pays de la fortune, ne songeait qu'au bonheur de jouir de deux étés dans la même année. Telle fut l'origine d'une liaison qui fait époque dans la vie de Bernardin de Saint-Pierre.

On sera sans doute surpris que Bernardin de Saint-Pierre, qui se fit tant de fois le chantre de la Providence et l'apologiste de la religion, ait pu se résoudre, non seulement à voir Rousseau, mais à contracter avec lui une véritable amitié. Pouvait-il donc ignorer que Rousseau s'était constitué dans ses écrits

l'ennemi le plus néfaste de la foi chrétienne et qu'il n'avait eu de rival que Voltaire dans l'horrible mission d'arracher cette foi au cœur des individus et des peuples? La satisfaction d'une mesquine vanité triompha-t-elle en cette circonstance de la rigidité de principes habituelle à Bernardin, et faut-il admettre qu'il capitula avec sa conscience pour s'acquérir l'honneur d'avoir été l'ami intime de Jean-Jacques?

Bernardin ne pensa pas si loin. On ne saurait lui imputer, ni cette vanité, ni surtout une sorte de connivence avec un des coryphées de l'athéisme. Le même amour de la nature qui avait pénétré l'âme de Rousseau et la sienne fut le trait d'union des deux philosophes; une similitude de goûts et d'attraits conduisit Bernardin à Jean-Jacques et enchaîna Jean-Jacques à Bernardin. Ce dernier était si éloigné d'abjurer ses sentiments religieux pour embrasser les théories du sophiste de Genève, qu'il s'écriait après l'avoir fréquenté : « Que n'est-il catholique et Français! » Il est même vrai de dire qu'à l'époque où ils se virent, Rousseau ne faisait point parade d'impiété : jamais son ami ne l'eût toléré; l'un et l'autre s'accordaient à reconnaître l'existence de Dieu, sa Providence et la nécessité d'une religion. On jugera mieux du reste de la nature de leurs relations et de leurs entretiens après avoir lu les pages très intéressantes dans lesquels Bernardin en a consigné le souvenir, et que nous allons citer en les abrégeant un peu.[1]

« Au mois de juin 1772, raconte-t-il, un ami m'ayant proposé de me mener chez J.-J. Rousseau, il me conduisit dans une maison rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la Poste. Nous montâmes au quatrième étage. Nous frappâmes; et madame Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrez, messieurs, vous allez trouver mon mari. » Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de

(1) Ce chapitre interrompt la suite des événements; le lecteur en sera peut-être contrarié. Il nous a semblé qu'il valait mieux présenter dans leur ensemble les relations que Bernardin eut avec Jean-Jacques, afin de n'avoir plus à y revenir, et c'était ici la place la plus naturelle de cette digression.

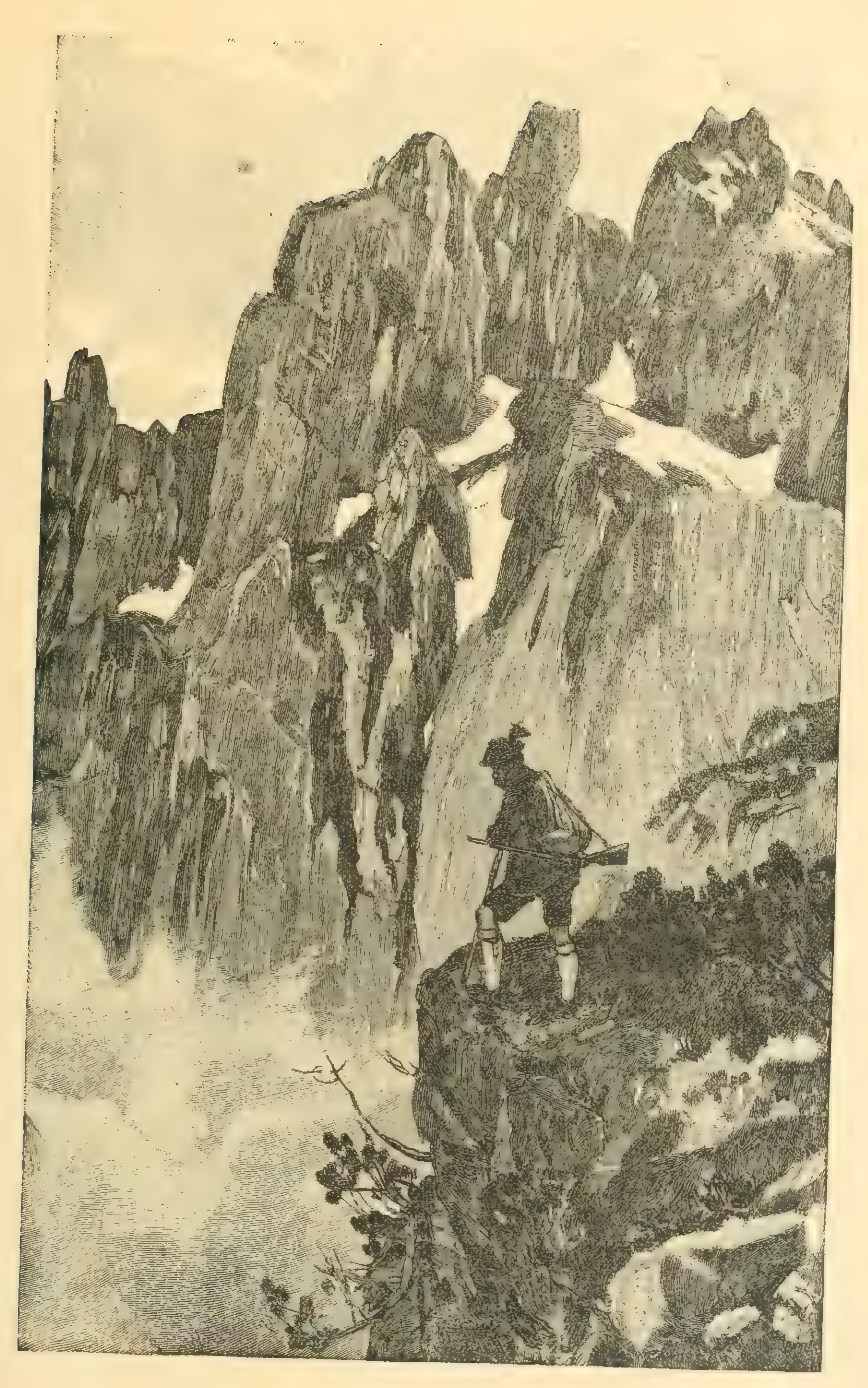
ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre où J.-J. Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous présenta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation.

Il était maigre, et d'une taille moyenne. Une de ses épaules paraissait plus élevée que l'autre, soit que ce fût l'effet d'un défaut naturel, ou de l'attitude qu'il prenait dans son travail, ou de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante ans; d'ailleurs, il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, le nez très bien fait, le front rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caractérisent la physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité, et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde par les rides du front...

Près de lui était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de *cotonnade* rayée de bleu et de blanc, comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur.

Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté et de simplicité, qui faisait plaisir.

Il me parla de mes voyages; ensuite la conversation roula sur les nouvelles du temps, après quoi il nous lut une lettre manuscrite en réponse à M. le marquis de Mirabeau, qui l'avait



Tout le rivage est formé de rochers. (Page 190.)

interpellé dans une discussion politique. Il le suppliait de ne pas le rengager dans les tracasseries de la littérature. Je lui parlai de ses ouvrages, et je lui dis que ce que j'en aimais le plus, c'était le *Devin du Village* et le troisième volume *d'Emile*. Il me parut charmé de mon sentiment. « C'est aussi, me dit-il, ce que j'aime le mieux avoir fait; mes ennemis ont beau dire, ils ne feront jamais un Devin du Village. » Il nous montra une collection de graines de toute espèce. Il les avait arrangées dans une multitude de petites boîtes. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je n'avais vu personne qui eût ramassé une aussi grande quantité de graines, et qui eût si peu de terres. Cette idée le fit rire. Il nous reconduisit, lorsque nous prîmes congé de lui, jusque sur le bord de son escalier.

A quelques jours de là, il vint me rendre ma visite. Il était en perruque ronde bien poudrée et bien frisée, portant un chapeau sous le bras, et en habit complet de nankin. Il tenait une petite canne à la main. Tout son extérieur était modeste, mais fort propre, comme on le dit de celui de Socrate. Je lui offris une pièce de coco marin avec son fruit, pour augmenter sa collection de graines; et il me fit le plaisir de l'accepter. Avant de sortir de chez moi, nous passâmes dans une chambre où je lui fis voir une belle immortelle du Cap, dont les fleurs ressemblent à des fraises, et les feuilles à des morceaux de drap gris. Il la trouva charmante; mais je l'avais donnée, et elle n'était plus à ma disposition. Comme je le reconduisais à travers les Tuileries, il sentit l'odeur du café. « Voici, me dit-il, un parfum que j'aime beaucoup. Quand on en brûle dans mon escalier, j'ai des voisins qui ferment leur porte, et moi j'ouvre la mienne. — Vous prenez donc du café, lui dis-je, puisque vous en aimez l'odeur. — Oui, me répondit-il; c'est presque tout ce que j'aime des choses de luxe, les glaces et le café. » J'avais apporté une balle de café de l'île de Bourbon, et j'en avais fait quelques paquets que je distribuais à mes amis. Je lui en envoyai un le lendemain, avec un billet où je lui mandais que, sachant son goût pour les graines étrangères, je le priais

d'accepter celles-là. Il me répondit par un billet fort poli, où il me remerciait de mon attention.

Mais le jour suivant j'en reçus un autre d'un ton bien différent. En voici la copie :

» Hier, monsieur, j'avais du monde chez moi qui m'a empêché d'examiner ce que contenait le paquet que vous m'avez envoyé. A peine nous nous connaissons, et vous débutez par des cadeaux : c'est rendre notre société trop inégale; ma fortune ne me permet point d'en faire. Choisissez de reprendre votre café ou de ne nous plus voir.

» Agréez mes très humbles salutations. — J.-J. ROUSSEAU.[1] »

Je lui répondis, qu'ayant été dans le pays où croissait le café, la qualité et la quantité de ce présent le rendaient de peu d'importance; qu'au reste je lui laissais le choix de l'alternative qu'il m'avait donnée. Cette petite altercation se termina aux conditions que j'accepterais de sa part une racine de Ginseng, et un ouvrage sur l'ichtyologie qu'on lui avait envoyé de Montpellier. Il m'invita à dîner pour le lendemain. Je me rendis chez lui à onze heures du matin. Nous conversâmes jusqu'à midi et demi. Alors sa femme mit la nappe. Il prit une bouteille de vin, et en la posant sur la table, il me demanda « si nous en aurions assez, et si j'aimais à boire. — Combien sommes-nous? lui dis-je. — Trois, dit-il, vous, ma femme et moi. — Quand je bois du vin, lui répondis-je, et que je suis seul, j'en bois bien une demi-bouteille, et j'en bois un peu plus quand je suis avec mes amis. — Cela étant, reprit-il, nous n'en aurons pas assez; il faut que je descende à la cave. » Il en rapporta une seconde bouteille. Sa femme servit deux plats; un de petits pâtés, et un autre qui était couvert. Il me dit, en me montrant le premier : « Voici votre plat, et l'autre est le mien. — Je mange peu de pâtisseries, lui dis-je, mais j'espère

(1) Il était coutumier de ces impolitesses, lorsqu'il se sentait froissé, ou simplement dans ses accès de mauvaise humeur. Les mémorialistes en ont rapporté des exemples fort piquants.

bien goûter du vôtre. — Oh! me dit-il, ils nous sont communs tous deux; mais bien des gens ne se soucient pas de celui-là; c'est un mets suisse; un pot-pourri de lard, de mouton, de légumes et de châtaignes. » Il se trouva excellent. Ces deux plats furent relevés par des tranches de bœuf en salade, ensuite par des biscuits et du fromage; après quoi sa femme servit le café. « Je ne vous offre point de liqueur, me dit-il, parce que je n'en ai point; j'aime mieux boire une bouteille de vin qu'un verre de liqueur. »

Pendant le repas, nous parlâmes des Indes, des Grecs et des Romains. Après le dîner, il fut me chercher quelques manuscrits. Il me lut une continuation d'*Emile*, quelques lettres sur la botanique, un petit poème en prose sur un épisode de la Bible, des morceaux charmants traduits du Tasse. « Comptez-vous donner ces écrits au public? — Oh! Dieu m'en garde, dit-il! je les ai faits pour mon plaisir, pour causer le soir avec ma femme. — Oh! oui, que cela est touchant, reprit madame Rousseau! cette pauvre Sophronie! j'ai bien pleuré quand mon mari m'a lu cet endroit-là. » Enfin elle m'avertit qu'il était neuf heures du soir...

Lecteur, si vous trouvez ces détails frivoles, n'allez pas plus avant; tous sont précieux pour moi, et l'amitié m'ôte la liberté de choisir. Si vous chérissez dans un récit la simplicité et la sincérité, vous serez satisfait. Je ne donne rien à l'imagination, je n'exagère aucune vertu, je ne dissimule aucun défaut : je ne mets d'autre art dans ma narration qu'un peu d'ordre. J'avais recueilli quelques autres anecdotes sur Rousseau; mais elles n'étaient fondées que sur des ouï-dire, et j'ai voulu donner à cet écrit un mérite étranger même aux meilleures histoires : c'est de ne pas renfermer la plus légère circonstance, dont je n'aie été le témoin, ou que je ne tienne de la bouche même du philosophe.

Il était né à Genève, en 1712, d'un père de la religion réformée. Vers l'âge de vingt ans, il fit à pied un voyage à Paris; il y séjourna peu, se rendit de là, toujours à pied,

à Chambéry, en dirigeant sa route par Lyon, qu'il désirait revoir. Il arriva dans cette ville à l'entrée de la nuit, soupa avec son dernier morceau de pain, et se coucha sur le pavé sous une arcade ombragée par des marronniers : c'était en été. « Je n'ai jamais passé une nuit plus agréable, me dit-il; je dormis d'un sommeil profond; ensuite je fus réveillé, au lever du soleil, par le chant des oiseaux; frais et gai comme eux, je marchais en chantant dans les rues, ne sachant où j'allais, et ne m'en souciant guère. Je n'avais pas un sou dans ma poche. Un abbé, qui venait derrière moi, m'appela : Mon petit ami, vous savez la musique; voudriez-vous en copier! C'était tout ce que je savais faire : je le suivis et il me fit travailler. — La Providence, lui dis-je, vous servit à point nommé; mais que serait-il arrivé si vous n'eussiez pas rencontré cet abbé? — J'aurais, me dit-il, probablement fini par demander l'aumône quand l'appétit serait venu. »

Il avait un frère aîné, qui partit à dix-sept ans pour aller faire fortune aux Indes. Jamais depuis il n'en a ouï parler. Il fut sollicité par un directeur de la compagnie des Indes d'aller en Chine; et il était fâché de n'avoir pas pris ce parti. C'est à peu près vers ce temps-là qu'il fut en Italie. Là il se vit réduit à la dernière misère et serait mort de faim sans la charité d'un ecclésiastique, qui, tout pauvre qu'il était lui-même. n'hésita pas à le secourir. Recueilli et réchauffé par ce bon Samaritain, Rousseau se vit un moment à la porte de la fortune et des honneurs : il fut attaché à la légation de France à Venise.

Rousseau a vécu à Montpellier, en Franche-Comté, en Suisse, aux environs de Neuchâtel, mais j'ignore à quelles époques. Il a passé plusieurs années à Montmorency, dans une maison située à mi-côte au milieu du village; mais il en a occupé une bien plus agréable dans le bois même de Montmorency : « C'était un lieu charmant, me dit-il, qu'on appelait l'Ermitage; mais il n'existe plus, on l'a gâté. J'allais souvent me promener dans un endroit retiré de la forêt qui me plaisait beaucoup. Un jour j'y trouvai des sièges de gazon : cette surprise

me fit grand plaisir. — Vous aviez donc des amis? lui dis-je. — Dans ce temps-là j'en avais, reprit-il, mais à présent je n'en ai plus. — Pourquoi, lui disais-je une fois, avez-vous quitté le séjour de la campagne, que vous aimez tant, pour habiter une des rues de Paris les plus bruyantes? — Il faut, me répondit-il, pouvoir vivre à la campagne; mon état de copiste de musique m'oblige d'être à Paris. D'ailleurs, on a beau dire qu'on vit à bon marché à la campagne, on y tire presque tout des villes. Si vous avez besoin de deux liards de poivre, il vous en coûte six sous de commission. Et puis j'y étais accablé de gens indiscrets. Un jour entre autres, une femme de Paris, pour m'épargner un port de lettre de quatre sous, m'en fit coûter près de quatre francs. Elle m'envoya une lettre à Montmorency par un domestique. Je lui donnai à dîner, et un écu pour sa peine : c'était bien la moindre chose; il avait fait le chemin à pied, et il venait pour moi. Quant à la rue Plâtrière, c'est la première rue où j'ai logé en arrivant à Paris : c'est une affaire d'habitude, il y a vingt-cinq ans que j'y demeure.[1] »

Dans la plupart de ses voyages, il aimait à aller à pied; mais cet exercice n'avait jamais pu l'accoutumer à marcher sur le pavé. Il avait les pieds très sensibles : « Je ne crains pas la mort, disait-il, mais je crains la douleur. » Cependant, il était très vigoureux; à plus de soixante ans, il allait après midi aux prés Saint-Gervais, ou bien il faisait le tour du bois de Boulogne, sans qu'à la fin de cette promenade il parût fatigué. Il avait eu des fluxions aux dents, qui lui en avaient fait perdre une partie; il faisait passer la douleur en mettant de l'eau très froide dans la bouche. Il avait observé que la chaleur des aliments occasionne les maux de dents, et que les animaux qui boivent et mangent froid, les ont fort saines. Dans sa jeunesse il eut des palpitations si fortes, qu'on entendait les battements de son cœur

(1) Combien tout ce bavardage pour des détails aussi futiles ne semble-t-il pas ridicule dans la bouche du « grand homme ! » A qui Rousseau fera-t-il accroire qu'il n'aurait pas pu payer facilement, s'il l'avait voulu, les six sous de commission nécessités par l'achat de deux liards de poivre?

de l'appartement voisin. « J'étais alors sujet aux légèretés des jeunes gens, me dit-il, je fus trouver à Montpellier M. Fitse, fameux médecin; il me regarda en riant et en me frappant sur l'épaule : Mon bon ami, me dit-il, buvez-moi de temps en temps un bon verre de vin. » Il appelait les vapeurs « la maladie des gens heureux. » Il avait de temps à autre quelque ressentiment de ce mal. Il m'a conté qu'il n'y avait pas longtemps, il avait cru mourir un jour qu'il était dans le cul-de-sac Dauphin, sans en pouvoir sortir, parce que la porte des Tuileries était fermée derrière lui, et que l'entrée de la rue était barrée par des carrosses; mais dès que le chemin fut libre, son inquiétude se dissipa. Il avait appliqué à ce mal le seul remède convenable à tous les maux, qui est d'en ôter la cause : il s'abstenait de méditations, de lectures et de liqueurs fortes. Les exercices du corps, le repos de l'âme et la distraction avaient achevé d'en affaiblir les effets.

Comme il vivait à la campagne, et presque toujours seul dans les bois, il portait souvent une robe longue et fourrée, et, dans cet état, une perruque étant peu commode, il se coiffa d'un bonnet; mais cet habillement parut extraordinaire aux enfants et aux badauds qui le suivaient partout; aussi fut-il obligé d'y renoncer. Voilà comme on a attribué à l'esprit de singularité ce prétendu habit d'Arménien, que ses infirmités lui avaient rendu nécessaire. Il se guérit à la fin de ses maux en renonçant à la médecine et aux médecins; il ne les appelait pas même dans les accidents les plus imprévus. En 1776, à la fin de l'automne, en descendant seul le soir la pente de Ménilmontant, un de ces grands chiens danois que la vanité des riches fait courir dans les rues, au-devant de leurs carrosses, pour le malheur des gens de pied, le renversa si rudement sur le pavé, qu'il en perdit connaissance. Des gens charitables qui passaient le relevèrent; il avait la lèvre supérieure fendue, le pouce de la main gauche tout écorché; il revint à lui; on voulut lui chercher une voiture, il n'en voulut point de peur d'y être saisi du froid; il revint chez lui à pied; un médecin accourut, il le remercia de son amitié,

mais il refusa ses secours, et se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. « C'est la nature, disait-il, qui guérit, ce ne sont pas les hommes. »

Dans les maladies internes, il se mettait à la diète, et voulait être seul, prétendant qu'alors le repos et la solitude étaient aussi nécessaires au corps qu'à l'âme.

Son régime en santé l'a maintenu frais et vigoureux jusqu'à la fin de sa vie. Il se levait à cinq heures du matin en été, se mettait à copier de la musique jusqu'à sept heures et demie; alors il déjeunait, et pendant le déjeuner il s'occupait à arranger sur des papiers les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille; après déjeuner, il se remettait à copier de la musique; il dînait à midi et demi; à une heure et demie il allait prendre le café, assez souvent au café des Champs-Elysées où nous nous donnions rendez-vous.[1] Ensuite il allait herboriser dans les campagnes, le chapeau sous le bras en plein soleil, même dans la canicule. Il prétendait que l'action du soleil lui faisait du bien. Cependant je lui disais que tous les peuples méridionaux couvraient leurs têtes de coiffures d'autant plus élevées qu'ils approchent plus de la Ligne. Je lui citais les turbans des Turcs et des Persans, les longs bonnets pointus des Chinois et des Siamois, les mitres élevées des Arabes, qui cherchent tous à ménager entre leur tête et leur coiffure un grand volume d'air, tandis que les peuples du nord n'ont que des toques; j'ajoutais que la nature fait croître dans les pays chauds les arbres à larges feuilles, qui semblent destinés à donner aux animaux et aux hommes des ombrages plus épais. Enfin, je lui rappelais l'instinct des troupeaux qui vont se mettre à l'ombre au fort de la chaleur; mais ces raisons ne produisaient aucun effet, il m'objectait l'habitude et son expérience. Cependant j'attribue à ces promenades brûlantes une maladie qu'il éprouva dans l'été de 1777. C'était une révolution de la bile,

(1) Ce café était un petit pavillon de madame la duchesse de Bourbon.

avec des vomissements et des crispations de nerfs si violentes, qu'il m'avoua n'avoir jamais tant souffert. Sa dernière maladie, arrivée l'année suivante dans la même saison, à la suite des mêmes exercices, pourrait bien avoir eu la même cause. Autant il aimait le soleil, autant il craignait la pluie; quand il pleuvait, il ne sortait point. « Je suis, me disait-il en riant, tout le contraire du petit bonhomme du baromètre suisse; quand il entre je sors, et quand il sort je rentre. » Il était de retour de la promenade un peu avant la fin du jour, il soupait et se couchait à neuf heures et demie.

Tel était l'ordre de sa vie; ses goûts avaient la même simplicité. A commencer par le sens qui est le précurseur de celui du goût, comme il n'usait point de tabac, il avait l'odorat fort subtil; il ne recueillait pas de plantes qu'il ne les flairât, et je crois qu'il aurait pu faire une botanique de l'odorat, s'il y avait dans les langues autant de noms propres à caractériser les odeurs, qu'il y a d'odeurs dans la nature. Il m'avait appris à connaître beaucoup de plantes par les seules émanations : l'œillet à l'odeur de girofle; la croisette qui sent le miel; le muscari, la prune; un certain chenopodium, la morue salée; une espèce de géranium, le gigot de mouton rôti, etc.

Il mangeait de tous les aliments, à l'exception des asperges, parce qu'il avait éprouvé qu'elles lui étaient contraires. Il regardait les petits haricots, les petits pois, les jeunes artichauts, comme moins sains et moins agréables que ceux qui ont acquis leur maturité. Il ne mettait pas à cet égard de différence entre les primeurs en légumes et les primeurs en fruits. Il aimait beaucoup les fèves de marais, quand elles ont leur grosseur naturelle, et que toutefois elles sont encore tendres. Il m'a raconté, que dans les premiers temps qu'il vint à Paris, il soupait avec des biscuits. Il y avait alors deux fameux pâtissiers au Palais Royal, chez lesquels beaucoup de personnes allaient faire leur repas du soir. L'un d'eux mettait du citron dans ses biscuits, l'autre n'y en mettait pas; celui-ci passait pour le meilleur. « Autrefois, me disait-il, nous buvions, ma femme et

moi, un quart de bouteille de vin à notre souper, ensuite est venue la demi-bouteille, à présent nous buvons la bouteille tout entière; cela nous réchauffe. » Il aimait à se rappeler les bons laitages de la Suisse, entre autres celui qu'on mange en quelques endroits des bords du lac de Genève. La crême en été y est couleur de rose, parce que les vaches y paissent quantité de fraises qui croissent dans les pâturages des montagnes. « Je ne voudrais pas, disait-il, faire tous les jours bonne chère, mais je ne la hais pas. Un jour que j'étais dans le carrosse de Montpellier, on nous servit à quelques lieues de cette ville, un dîner excellent en gibier, en poissons et en fruits; nous crûmes qu'il nous en coûterait beaucoup : on nous demanda trente sous par tête. Le bon marché, la société qui se convenait, la beauté du paysage et de la saison, nous firent prendre le parti de laisser aller le carrosse; nous restâmes là trois jours à nous réjouir; je n'ai jamais fait meilleure chère.[1] On ne jouit des biens de la vie que dans les pays où il n'y a point de commerce : le désir de tout convertir en or fait qu'ailleurs on se prive de tout. » Cette réflexion peut servir de réponse à ceux de nos politiques modernes qui veulent étendre sans discrétion le commerce d'un pays, et qui regardent cette extension comme le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer.

A l'observation de Jean-Jacques sur les jouissances des peuples qui n'ont point de commerce, j'en ajouterai une sur les privations de ceux qui en ont beaucoup. J'ai un peu voyagé, et j'ai vu dans les pays où l'on fabrique beaucoup de draps, le peuple presque nu; dans ceux où l'on engraisse quantité de bœufs et de volailles, le paysan sans beurre, sans œufs et sans viande; et ne mangeant que du pain noir dans ceux où croît le plus beau froment : c'est ce que j'ai vu à la fois en Normandie, dont les campagnes sont les plus fertiles et les plus commerçantes que je connaisse.

(1) On voit que si Jean-Jacques était philosophe, il ne laissait pas d'être en même temps un homme fort pratique.

Au demeurant, personne n'était plus sobre que Rousseau. Dans nos promenades, c'était toujours moi qui lui faisais la proposition de goûter; il l'acceptait, mais il fallait absolument qu'il payât la moitié de la dépense, et si je la payais à son insu, il refusait les semaines suivantes de venir avec moi. « Vous manquez, disait-il, à nos engagements. »

Rousseau avait un regard assuré, et même perçant lorsqu'il était ému; mais jamais il ne l'arrêtait que sur celui de l'homme auquel il voulait se communiquer. Ce cas rare excepté, il ne s'occupait dans les rues qu'à en sortir sûrement et promptement. Je lui disais un jour, sur son indifférence pour les objets devant lesquels nous passions : « Vous ressemblez à Xénocrate, qui pensait que de jeter les yeux dans la maison d'autrui, c'était autant que d'y mettre les pieds. — Oh! c'est un peu trop fort, » répondit-il. Le spectacle des hommes, loin de lui inspirer de la curiosité, lui avait ôté celle qu'il pouvait avoir. J'ai souvent remarqué sur son front un nuage qui s'éclaircissait à mesure que nous sortions de Paris, et qui se reformait à mesure que nous nous en rapprochions. Quand il était une fois dans la campagne, son visage devenait gai et serein. « Enfin nous voilà, disait-il, hors des carrosses, du pavé et des hommes! » Il aimait surtout la verdure des champs. « J'ai dit à ma femme, me disait-il : quand tu me verras bien malade et sans espérance d'en revenir, fais-moi porter au milieu d'une prairie, sa vue me guérira. » Il ne voyait pas de fort loin, et pour apercevoir les objets éloignés, il s'aidait d'une lorgnette; mais de près, il distinguait, dans le calice des plus petites fleurs, des parties que j'y voyais à peine avec une forte loupe. Il aimait l'aspect du mont Valérien, et quelquefois au coucher du soleil, il s'arrêtait à le considérer sans rien dire, non pas seulement pour y observer les effets de la lumière mourante au milieu des nuages et des collines d'alentour, mais parce que cette vue lui rappelait les beaux couchers du soleil dans les montagnes de la Suisse. Il m'en faisait des tableaux charmants.

« On trouve quelquefois dans la Suisse, disait-il, des posi-

tions enchantées. J'y ai vu au milieu d'un cratère entouré de longues pyramides de roches sèches et arides, des bassins où croissent les plus riches végétaux, et d'où sortent des bouquets d'arbres au centre desquels est bien souvent une petite maison. Vous êtes dans les airs, et vous apercevez sous vos pieds des points de vue délicieux. Cependant, ajoutait-il, je ne voudrais pas demeurer sur ces montagnes, parce que les belles vues gâtent le plaisir de la promenade, mais je voudrais y avoir ma maison à mi-côte. » Il n'était sensible qu'aux beautés de la nature. Un jour, cependant, que j'allais à Sceaux pour la première fois, il me dit : « Vous verrez le parc avec plaisir ; je n'aime pas les parcs, mais de tous ceux que j'ai vus, c'est celui que je préférerais. » Il n'approuvait pas les changements qu'on avait faits à celui de la Muette, où il allait quelquefois se promener. Les ruines des parcs l'affectaient plus que celles des châteaux. Il considérait avec intérêt ce mélange de plantes étrangères, sauvages et domestiques; ces charmilles redevenues des bois; ces grands arbres jadis taillés, et qui se hâtent de reprendre leur forme ; ce concours où l'art des hommes ne lutte contre la nature que pour faire connaître son impuissance. Il riait de la bizarrerie de nos riches, qui scellent sur les bords de leurs ruisseaux factices, des grenouilles et des roseaux de plomb, et qui font détruire avec grand soin ceux qui y viennent naturellement ; il se moquait de leur mauvais goût, qui leur fait entasser dans de petits terrains les simulacres des ruines d'architecture de tous les peuples et de tous les siècles. Mais quand elles y seraient même bien ordonnées, je crois qu'elles n'en feraient pas plus d'effet. Ce n'est pas parce que les monuments de l'antiquité inspirent de la mélancolie, que nous en aimons la vue. O grands, voulez-vous que vos parcs offrent un jour à la postérité des ruines vénérables comme celles des Grecs et des Romains? faites régner, comme eux, la vertu dans vos palais, et le bonheur dans les villages.

« Les athées, disait Rousseau, n'aiment point la campagne ; ils aiment toutefois celle des environs de Paris, où l'on a tous

les plaisirs de la ville, les bonnes tables, les salons, les brochures; mais si vous les ôtez de là, ils y meurent d'ennui, ils n'y voient rien. Il n'y a pas cependant sur la terre de peuple que le simple aspect de la nature n'ait pénétré du sentiment de la Divinité. Si un homme de génie comme Platon arrivait chez des sauvages avec les découvertes de la physique, et qu'il leur dît : Vous adorez un être intelligent, mais vous ne connaissez presque rien de la beauté de ses ouvrages; et qu'il leur fît voir toutes les merveilles du microscope et du télescope; ah! quel serait leur ravissement! ils tomberaient à ses pieds, ils l'adoreraient lui-même comme un dieu. Comment se peut-il qu'il y ait des athées dans un siècle aussi éclairé que le nôtre?[1] c'est que les yeux se ferment quand le cœur se resserre. » On peut juger, par ce que sentait Rousseau, qu'il ne voyait rien dans la nature avec indifférence; cependant tout ne l'intéressait pas également. Il préférait les ruisseaux aux rivières; il n'aimait pas la vue de la mer, qui inspire, disait-il, trop de mélancolie. De toutes les saisons, il n'aimait que le printemps. « Quand, disait-il, les jours commencent à décroître, l'été est fini pour moi; mon imagination me représente l'hiver. — Vous avez fait, lui disais-je, votre année bien courte, les beaux paysages de la Suisse vous ont gâté; si vous aviez vu les longs hivers de la Russie, vous trouveriez les nôtres supportables. — La nature, reprenait-il, est une belle femme, tour à tour gaie, triste, mélancolique, qui ne m'intéresse pas toujours. » Au reste, il n'y avait personne qui en tirât plus de jouissances, et il n'y avait pas une plante où il ne trouvât de la grâce et de la beauté. Mais novembre et décembre ne plaisaient qu'à sa raison.

Il avait la voix juste, et il disait que la musique lui était aussi nécessaire que le pain; mais quand il voulait chanter en

(1) Comment se pourrait-il qu'il n'y en eût pas, aurait pu répondre Bernardin, lorsque des écrivains tels que vous se font un jeu de saper les fondements de la religion dans leurs ouvrages?... Chacun sait que Rousseau fut toute sa vie un fanatique du paradoxe, et qu'il le porta jusque dans la mort, puisque après avoir écrit contre le suicide des pages d'une valeur incomparable, il s'est lui-même suicidé.

s'accompagnant de son épinette, pour me répéter quelques airs de sa composition, il se plaignait de sa mauvaise voix cassée. Nous nous arrêtions quelquefois avec délices pour entendre le rossignol : « Nos musiciens, me faisait-il observer, ont tous imité ses hauts et ses bas, ses roulades et ses caprices ; mais ce qui le caractérise, ces *piou piou* prolongés, ces sanglots, ces sons gémissants, qui vont à l'âme, et qui traversent tout son chant, c'est ce qu'aucun d'eux n'a pu encore exprimer. » Il n'y avait point d'oiseau dont la musique ne le rendît attentif. Les airs de l'alouette, qu'on entend dans la prairie, tandis qu'elle échappe à la vue, le ramage du pinson dans les bosquets, le gazouillement de l'hirondelle sur les toits des villages, les plaintes de la tourterelle dans les bois, le chant de la fauvette qu'il comparait à celui d'une bergère par son irrégularité et par je ne sais quoi de villageois, faisaient naître dans son esprit les plus douces images. « Quels effets charmants, disait-il, on en pourrait tirer pour nos opéras, où l'on représente des scènes champêtres ! »

Pour ne rien omettre ici de ce qui était étranger à l'esprit et au cœur de Rousseau, je vais parler de sa fortune.

Un matin que j'étais chez lui, je voyais entrer à l'ordinaire des domestiques qui venaient chercher des rôles de musique, ou qui lui en apportaient à copier : il les recevait debout et tête nue; il disait aux uns : « Il faut tant, » et il recevait leur argent; aux autres : « Dans quel temps faut-il rendre ce papier? — Madame ***, répondait le domestique, voudrait bien l'avoir dans quinze jours. — Oh! cela n'est pas possible, j'ai de l'ouvrage; je ne peux le rendre que dans trois semaines. » Tantôt il s'en chargeait, tantôt il le refusait, en mettant dans les détails de ce commerce toute l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi. En le voyant agir avec cette simplicité, je me rappelais la réputation de ce grand homme. Quand nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Pourquoi ne tirez-vous pas un autre parti de vos talents? — Oh! reprit-il, il y a deux Rousseau dans le monde : l'un riche, ou qui aurait pu l'être s'il l'avait

voulu;[1] homme capricieux, singulier, fantasque; c'est celui du public; l'autre est obligé de travailler pour vivre, et c'est celui que vous voyez. — Mais vos ouvrages auraient dû vous mettre à l'aise; ils ont enrichi tant de libraires! — Je n'en ai pas tiré vingt mille livres; encore si j'avais reçu cet argent à la fois, j'aurais pu le placer; mais je l'ai mangé successivement, comme il est venu. Un libraire de Hollande, par reconnaissance, m'a fait six cents livres de pension viagère, dont trois cents livres sont réversibles à ma femme après ma mort; voilà toute ma fortune : il m'en coûte cent louis pour entretenir mon petit ménage, il faut que je gagne le surplus. — Pourquoi, ajoutai-je, n'écrivez-vous plus? — Plût à Dieu que je n'eusse jamais écrit! c'est là la source de tous mes malheurs; Fontenelle me l'avait bien prédit. Il me dit quand il vit mes essais : Je vois où vous irez, mais souvenez-vous de mes paroles : je suis un des hommes qui ont le plus joui de leur réputation; la mienne m'a valu des pensions, des places, des honneurs et de la considération; avec tout cela, jamais aucun de mes ouvrages ne m'a procuré autant de plaisir qu'il ne m'a occasionné de chagrin. Dès que vous aurez pris la plume, vous perdrez le repos et le bonheur. Il avait bien raison. Je ne les ai retrouvés que depuis que je l'ai quittée; il y a dix ans que je n'ai rien écrit. — Pourquoi, lui disais-je encore, n'avez-vous pas, au moins, vendu vos manuscrits plus cher? »

Il me fit alors le détail du prix qu'il en avait reçu, que j'ai oublié en partie. Il en avait tiré tout ce qu'il en pouvait tirer. L'*Émile* avait été vendu sept mille livres; les libraires s'excusaient sur les contrefaçons.

Une autre fois je lui disais : « Le prince de Conti qui vous aimait bien, aurait dû vous laisser une pension par son testament. — J'ai prié Dieu de n'avoir jamais à me réjouir de la mort de personne. — Pourquoi ne vous a-t-il pas fait du bien

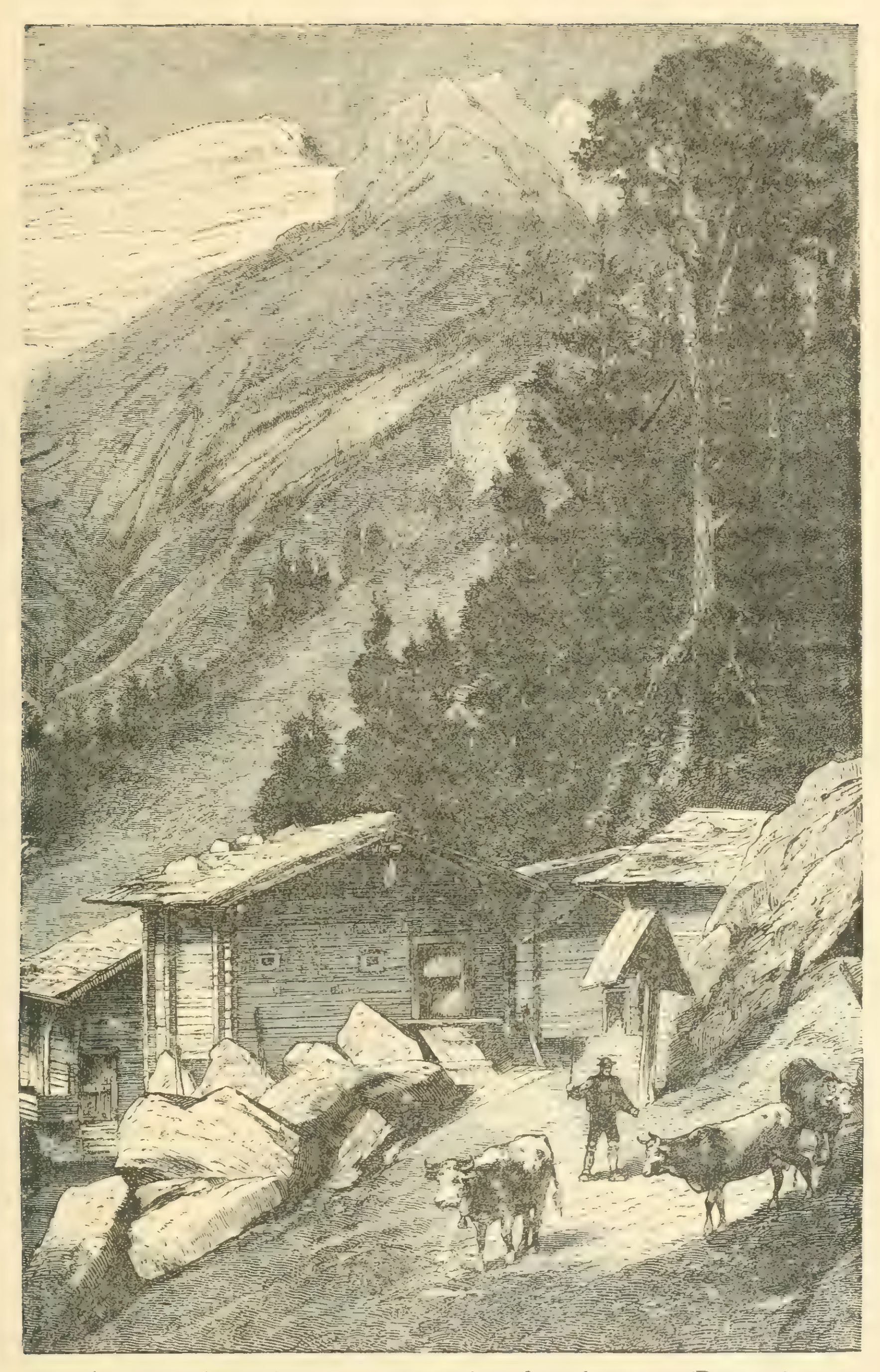
(1) Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? N'est-ce pas uniquement parce qu'il préférait à la fortune la gloire de pouvoir se dire pauvre ou passer pour tel? Si ce n'est pas le motif, c'est alors parce que, comme il le dit si bien, il était capricieux, singulier et fantasque...

pendant sa vie? — C'était un prince qui promettait toujours, et qui ne tenait jamais. Il s'était engoué de moi; il m'a causé de violents chagrins : si jamais je me suis repenti de quelque démarche, c'est de celles que j'ai faites auprès des grands.

— Vous avez augmenté les plaisirs des riches, reprenais-je, et on dit que vous avez constamment refusé leurs bienfaits. — Lorsque je donnai mon *Devin du Village*, un duc m'envoya quatre louis pour environ soixante-six livres de musique que je lui avais copiée. Je pris ce qui m'était dû, et je lui renvoyai le reste : on répandit partout que j'avais refusé ma fortune. D'ailleurs ne faut-il pas estimer un homme pour l'accepter comme son bienfaiteur? La reconnaissance est un grand lien. — Votre *Devin du Village*, qui rapporte chaque année tant d'argent à l'Opéra, aurait dû seul vous mettre à votre aise. — Je l'ai vendu douze cents livres une fois payées, avec mes entrées pour toute ma vie; mais les directeurs de l'Opéra me les ont refusées, pour avoir écrit contre la musique française, condition que je n'avais certainement pas comprise dans mes engagements. Un soir que je voulais y entrer, on me refusa la porte; je payai le billet, et je fus me placer au milieu de l'amphithéâtre. Ils ont rompu notre accord les premiers; ainsi en leur rendant l'argent que j'ai reçu d'eux, je rentre dans tous mes droits, et je pense compter avec eux de clerc à maître. J'ai demandé justice, et je n'ai pu l'obtenir; mais je pourrai léguer ces droits par mon testament à un homme qui aura assez de crédit pour leur faire rendre ma part du bénéfice au profit des pauvres.

Il me nomma son légataire : c'était l'archevêque de Paris; et tout en plaignant Rousseau des pertes qu'il avait subies, je ne pus m'empêcher de rire.

« Ne pouviez-vous pas, lui demandai-je encore, prendre quelque autre état que celui de copiste de musique? — Il n'y a point d'emploi qui n'ait ses charges, me répondit-il; il faut une occupation; j'aurais cent mille livres de rente, que je copierais de la musique; je l'aime, c'est pour moi à la fois un travail et un plaisir : d'ailleurs, je ne me suis ni élevé au-dessus, ni



Au milieu des roches, sur la lisière d'une forêt de sapins. (Page 90.)

abaissé au-dessous de l'état où la fortune m'a fait naître : je suis fils d'un ouvrier, et ouvrier moi-même : je fais ce que j'ai fait dès l'âge de quatorze ans. »

Ce qui précède est un précis presque littéral d'une conversation que j'eus, un soir, avec lui sur sa fortune.

Il venait des hommes de tout état le visiter, et je fus témoin plus d'une fois de la manière sèche dont il en éconduisait quelques-uns. Je lui disais : « Sans le savoir, ne vous serais-je pas importun comme ces gens-là? — Quelle différence d'eux à vous! Ces messieurs viennent par curiosité, pour dire qu'ils m'ont vu, pour connaître les détails de mon petit ménage, et pour s'en moquer. — Ils y viennent, lui dis-je, à cause de votre célébrité. » Il répéta avec humeur : Célébrité! célébrité!

Un jour que je lui rapportais un livre de botanique, je rencontrai dans l'escalier sa femme qui descendait. Elle me donna la clef de la chambre en me disant : « Vous y trouverez mon mari. » J'ouvre sa porte; il me reçoit sans rien dire, d'un air austère et sombre. Je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes, toujours en copiant sa musique; il effaçait et ratissait à chaque instant son papier. J'ouvre, pour me distraire, un livre qui était sur sa table. « Monsieur aime la lecture? » me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer; il se lève en même temps, et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger : « C'est ainsi qu'on en doit user envers les personnes avec lesquelles on n'a pas une certaine familiarité. » Je ne lui répondis rien, mais agité jusqu'au fond du cœur d'une amitié si orageuse,[1] je me retirai, résolu de ne plus retourner chez lui.

Il y avait deux mois et demi que je ne l'avais vu, lorsque nous nous rencontrons une après-midi, au détour d'une rue. Il vint à moi, et me demanda pourquoi je ne venais plus le voir.

(1) C'est un fait bien connu que Rousseau était fort désagréable à ses jours de mauvaise humeur. Il en était de même pour Voltaire, avec la différence que la mauvaise humeur de ce dernier se manifestait à peu près tous les jours. Les « précepteurs du genre humain » ne se croyaient pas tenus à tant se contraindre.

« Vous en savez la raison, lui répondis-je. — Il y a des jours, me dit-il, où je veux être seul; j'aime mon particulier. Je reviens si tranquille, si content de mes promenades solitaires! Là je n'ai manqué à personne, personne ne m'a manqué.... Je serais fâché... ajouta-t-il d'un air attendri, de vous voir trop souvent; mais je serais encore plus fâché de ne vous pas voir du tout. » Puis tout ému : « Je redoute l'intimité; j'ai fermé mon cœur; mais j'ai un projet... (faisant de ses mains comme s'il m'eût toisé) quand le moment sera venu... — Que ne mettez-vous, lui répondis-je, un signal à votre fenêtre, quand vous voulez recevoir ma visite, comme vous vouliez en mettre un avec vos amis sur les bords du lac de Genève? ou si vous l'aimez mieux, quand je vais vous voir et que vous voulez être seul, que ne m'en prévenez-vous? — L'humeur me surmonte, reprit-il, et ne vous en apercevez-vous pas bien? Je la contiens quelque temps, je n'en suis plus le maître; elle éclate malgré moi. J'ai mes défauts, mais quand on fait cas de l'amitié de quelqu'un, il faut prendre le bénéfice avec les charges. » Il m'invita à dîner chez lui pour le lendemain.

On peut juger par ce trait, de la franchise de son caractère; Rousseau était naturellement disposé à railler; il appelait Voltaire l'Arlequin de la philosophie. Il me demanda un jour si je n'irais pas le voir, comme tous les gens de lettres. « Non, lui dis-je, je serais trop embarrassé pour aborder un homme qui, comme un consul romain, a des peuples pour clients, et des rois pour flatteurs; je ne suis rien, je ne saurais même lui adresser un compliment. — Oh! me dit-il, vous n'avez pas une idée convenable de Voltaire; il n'aime point tant à être loué.[1] Un jour, un avocat du Bugey l'étant venu voir, s'écria en

(1) Ce que dit ici Rousseau est l'exact contrepied de la vérité. Personne n'a jamais été plus vaniteux que Voltaire, plus avide de louanges, plus préoccupé d'en recevoir, plus dépité lorsqu'on paraissait l'oublier, même pour un moment. Ce que racontent de lui les mémorialistes fait hausser les épaules, et on se demande involontairement comment un si grand homme pouvait avoir de telles petitesses. Le trait que rapporte Rousseau révèle tout simplement un raffinement de vanité déguisé sous une apparence de modestie : qui donc pourrait s'y méprendre?

entrant dans son cabinet : « Je viens saluer la lumière du monde. » Voltaire se mit à crier aussitôt : « Madame Denis, apportez les mouchettes. »

Il se reprochait plusieurs choses, entre autres ce qu'il avait dit contre les médecins. « De tous les savants, ce sont ceux, me disait-il, qui savent le plus et le mieux. » Si on lui racontait quelque trait de sensibilité, il pleurait. Il était méfiant, mais il n'avait que trop sujet de l'être. J'ai connu un homme qui se disait son ami, et qui s'amusait à faire sur lui une comédie du *Méfiant*. L'auteur de cette trahison me la confia lui-même; je l'arrêtai en lui disant : « Si vous faites paraître votre pièce, je me charge d'en faire la préface. » Cet homme était Rulhière.

On a accusé Jean-Jacques d'être orgueilleux, parce qu'il refusait ces dîners où les gens du monde se plaisent à faire combattre les gens de lettres comme des gladiateurs; il était fier, mais il l'était également avec tous les hommes. Il aimait les âmes fières et disait à ce sujet que la modestie était une fausse vertu,[1] et que les hommes de mérite savaient bien s'estimer ce qu'ils valaient. Au reste il faisait peu de compte de ceux qui n'aimaient que sa célébrité. « Ce n'est pas moi qu'ils aiment, disaient-ils, c'est l'opinion publique, sans se soucier de ma véritable valeur. »

« Les auteurs modernes qui ont le plus d'esprit, disait-il encore, font cependant peu d'effet, et inspirent peu d'intérêt dans leurs ouvrages, parce qu'ils veulent toujours se montrer. Quelle que soit la puissance de l'esprit, la vertu est si ravissante, que, dès qu'on l'entrevoit, elle se fait aimer et préférer à tout. »

Rousseau me citait un Dauphinois, calme, réservé, qui se promenait avec lui en le suivant toujours sans rien dire. Un jour il vit cueillir à Rousseau les graines d'une espèce de saule, agréables au goût; comme il les tenait à la main, et qu'il en mangeait, une troisième personne survint, qui, tout effrayée, lui dit : « Que mangez-vous donc là? c'est du poison. — Comment,

(1) Un des cent mille paradoxes soutenus par Rousseau.

dit Rousseau, du poison ! — Eh oui ! et monsieur que voilà peut vous le dire aussi bien que moi. — Pourquoi donc ne m'en a-t-il pas averti? — Mais, reprit le silencieux Dauphinois, c'est que cela paraissait vous faire plaisir. » Ce petit événement ne l'avait point corrigé de goûter les plantes qu'il cueillait. Je me souviens qu'au bois de Boulogne, il me montra la filipendule, dont les tubercules sont bonnes à manger; j'en trouvai une qui avait deux racines; je me mis à en goûter, et je lui dis : « C'est fort bon, on en pourrait vivre. — Au moins, me dit-il, donnez-m'en ma part. » Et le voilà aussitôt à genoux sur le gazon, et creusant avec son couteau pour en chercher d'autres.

Il était gai, confiant, ouvert, dès qu'il pouvait se livrer à son caractère naturel. Quand je le voyais sombre : « A coup sûr, disais-je, il est dans son caractère social, ramenons-le à la nature. » Je lui parlais alors de ses premières aventures. Un soir nous étions à la Muette, il était tard; étourdiment, je lui proposai un chemin plus court à travers champs. Distrait autant que lui, je m'égarai ; le chemin nous ramena dans Passy, le long de ses longues rues, où quelques bourgeois prenaient alors le frais sur la porte. La nuit approchait; je le vis changer de physionomie; je lui dis : « Voilà les Tuileries. — Oui, mais nous n'y sommes pas. — Oh! que ma femme va être inquiète! » répéta-t-il plusieurs fois. Il hâta le pas, fronça le sourcil ; je lui parlais, il ne me répondait plus, je lui dis : « Encore vaut-il mieux être ici que dans les solitudes de l'Arménie ; » il s'arrêta et dit : « J'aimerais mieux être au milieu des flèches des Parthes, qu'exposé aux regards des hommes. » Je remis alors la conversation sur Plutarque : il revint à lui comme sortant d'un rêve.

La méfiance qu'il avait des hommes s'étendait quelquefois aux choses naturelles. Il croyait à une destinée qui le poursuivait et paraissait avoir peu de foi en la Providence ; cependant je n'ai connu personne plus convaincu que lui de l'existence de Dieu. Il me disait : « Il n'est pas nécessaire d'étudier la nature pour s'en convaincre. Il y a un si bel ordre dans l'ordre

physique, et tant de désordre dans l'ordre moral, qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait un monde où l'âme soit satisfaite. »

Quatre ou cinq causes réunies contribuèrent à altérer son caractère, dont la moindre a suffi quelquefois pour rendre un homme méchant : les persécutions, les calomnies, la mauvaise fortune, les maladies, le travail excessif des lettres, travail qui trop souvent fatigue l'esprit et altère l'humeur. Aussi a-t-on reproché aux poètes et aux peintres des boutades et des caprices. Les travaux de l'esprit, en l'épuisant, mettent un homme dans la disposition d'un voyageur fatigué : Rousseau, lui-même, lorsqu'il composait ses ouvrages, était des semaines entières sans parler à sa femme. Mais toutes ces causes réunies ne l'ont jamais détourné de l'amour de la justice. Il portait ce sentiment dans tous ses goûts; et je l'ai vu souvent, en herborisant dans la campagne, ne vouloir point cueillir une plante quand elle était seule de son espèce.

« L'homme vertueux, me disait-il, est forcé de vivre seul; d'ailleurs, la solitude est une affaire de goût.[1] On a beau faire dans le monde, on est presque toujours mécontent de soi ou des autres. »

Dans le temps que Gluck donna son *Iphigénie*, il me proposa d'aller à une répétition : j'acceptai. « Soyez exact, me dit-il; s'il pleut, nous nous joindrons sous le portique des Tuileries à cinq heures et demie; le premier venu attendra l'autre, mais l'heure sonnée, il n'attendra plus. » Je lui promis d'être exact; mais le lendemain je reçus un billet ainsi conçu : « Pour éviter, monsieur, la gêne des rendez-vous, voici le billet d'entrée. » A l'heure du spectacle, je m'acheminai tout seul; la première personne que je rencontrai, ce fut Jean-Jacques. Nous allâmes nous mettre dans un coin.

En sortant du spectacle, il me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Élysées. Le matin nous prîmes

(1) Quoi de plus contradictoire et de moins prouvé que ces aphorismes?

du chocolat. Le vent était à l'ouest. L'air était frais; le soleil, environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très roide; et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : « Providence qui avez soin des empires! Providence qui avez soin des voyageurs! » Ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre! » Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant; il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah! qu'on est heureux de croire![1] »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et

(1) Si c'est un bonheur de croire, pourquoi Rousseau s'est-il acharné à étouffer la foi dans le cœur de tant d'infortunés qui n'avaient que ce seul bien sur la terre? C'est après ce crime et tant d'autres qu'on l'a proclamé un des plus grands bienfaiteurs du genre humain.

dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin on apercevait la Seine et le bois de Boulogne. Comme nous marchions en silence, en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai cet été méditer ici. »

Ce même jour, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri sous des marronniers qui commençaient à avoir des feuilles. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchait du couvert. Un des garçons du Suisse ayant aperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit : « Eh bien! bon homme, d'où venez-vous donc? Il y a un temps infini que nous ne vous avons vu! » Rousseau lui répondit tranquillement : « C'est que ma femme a été longtemps malade, et moi-même j'ai été incommodé. — Oh! mon pauvre bon homme, reprit ce garçon, vous n'êtes pas bien ici : venez, venez; je vais vous trouver une place dans la maison. »

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Pendant qu'il nous y conduisait, je dis à Jean-Jacques : « Ce garçon me paraît bien familier avec vous; il ne vous connaît donc point? — Oh! si, me répondit-il, nous nous connaissons depuis plusieurs années. Nous venions de temps en temps ici, dans la belle saison, ma femme et moi, manger le soir une côtelette. »

Pendant le temps que nous étions à nous reposer au bois de Boulogne, j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenait au cœur depuis que j'avais l'usage de ma raison. Nous venions de parler des hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisait un cas infini. Je lui dis alors :

« J'aurais bien voulu voir une histoire de votre façon. — J'ai eu bien envie d'écrire celle de Côme de Médicis. C'était



CHATEAUBRIAND. (P. 267.)

un simple particulier, qui est devenu le souverain de ses concitoyens, en les rendant plus heureux. Il ne s'est élevé et maintenu que par des bienfaits. J'avais fait quelques brouillons à ce sujet-là; mais j'y ai renoncé : je n'avais pas de talent pour écrire l'histoire. — Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tout pays et de toutes conditions, qui vous auraient suivi. — Oh! j'ai trop connu les hommes! » Puis me regardant, après un moment de silence, il ajouta d'un ton demi fâché : « Je vous ai prié plusieurs fois de ne me jamais parler de cela. — Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens sans patrie et sans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établissement semblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique septentrionale, au milieu des sauvages? — Quelle différence de siècle! On croyait du temps de Penn; aujourd'hui on ne croit plus rien. » Puis, se radoucissant : « J'aurais bien aimé à vivre dans une société telle que je me la figure, comme un de ses simples membres; mais pour rien au monde je n'aurais voulu y avoir quelque charge, encore moins en être le chef. Je me suis rendu justice, il y a longtemps; j'étais incapable du plus petit emploi. — Vous auriez trouvé assez de personnes qui auraient exécuté vos idées. — Oh! je vous en prie, parlons d'autre chose. »

A quelque temps de là, je lui dis : Vous m'avez montré les paysages qui vous plaisent; je veux vous en faire voir un de mon goût. Le jour pris, nous partîmes un matin au lever de l'aurore, et laissant à droite le parc de Saint-Fargeau, nous suivîmes les sentiers qui vont à l'orient, gardant toujours la hauteur, après quoi nous arrivâmes auprès d'une fontaine semblable à un monument grec, et sur laquelle on a gravé : « Fontaine de Saint-Pierre. » « Vous m'avez amené ici, dit Rousseau en riant, parce que cette fontaine porte votre nom. — C'est, lui dis-je, la fontaine de Colin et de Colette. » Après nous être reposés un moment, nous nous remîmes en route. A

chaque pas, le paysage devenait plus agréable. Rousseau recueillait une multitude de fleurs, dont il me faisait admirer la beauté. J'avais une boîte, il me disait d'y mettre ses plantes, mais je n'en faisais rien; et c'est ainsi que nous arrivâmes à Romainville. Il était l'heure de dîner; nous entrâmes dans un cabaret, et l'on nous donna un petit cabinet dont la fenêtre était tournée sur la rue, comme celles de tous les cabarets des environs de Paris, parce que les habitants de ces campagnes ne connaissent rien de plus beau que de voir passer des carrosses, et que dans les plus riants paysages, ils ne voient que le lieu de leurs pénibles travaux. On nous servit une omelette au lard. « Ah! dit Rousseau, si j'avais su que nous eussions une omelette, je l'aurais faite moi-même, car je sais très bien les faire. » Pendant le repas, il fut d'une gaieté charmante; mais peu à peu la conversation devint plus sérieuse; et nous nous mîmes à traiter des questions philosophiques à la manière des convives dont parle Plutarque dans ses propos de table.

Il me parla d'*Emile*, et voulut m'engager à le continuer d'après son plan. « Je mourrais content, me disait-il, si je laissais cet ouvrage entre vos mains. » Sur quoi je lui répondis : « Jamais je ne pourrais me résoudre à faire Sophie[1] coupable. Ne craignez-vous pas qu'en la voyant telle, on ne vous demande à quoi servent tant d'apprêts, tant de soins et si c'est là le fruit de l'éducation de la nature? — Ce sujet, me répondit-il, est utile; il ne suffit pas de préparer à la vertu, il faut se garantir du vice. — Je crains, répondis-je, que les fautes de Sophie ne soient plus contraires aux mœurs, que l'exemple de sa vertu ne leur sera profitable : d'ailleurs, son repentir pourrait être plus touchant que son innocence; et un pareil effet ne serait pas sans danger pour la morale. » Comme j'achevais ces mots, le garçon de l'auberge entra, et dit tout haut : « Messieurs, votre café est prêt. — Oh! le maladroit! m'écriais-je; ne t'avais-je pas dit de m'avertir en secret quand l'eau serait bouillante? — Eh quoi, reprit Jean-

(1) Un des principaux personnages de ce détestable ouvrage.

Jacques, nous avons du café? En vérité, je ne suis plus étonné que vous n'ayez rien voulu mettre dans votre boîte; le café y était. » Le café fut apporté, et nous reprîmes notre conversation sur l'*Emile*. Rousseau me pressa de nouveau de traiter ce sujet : il voulait remettre en mes mains tout ce qu'il en avait fait; mais je le suppliai de m'en dispenser : « Je n'ai point votre style, lui disais-je, cet ouvrage serait de deux couleurs. J'aimerais mieux vos Leçons de botanique. Eh bien, dit-il, je vous les donnerai; mais il faudra les mettre au net, car il ne m'est plus possible d'écrire. J'avais renoncé à la botanique, mais il me faut une occupation ; je refais un herbier. »

Nous revînmes par un chemin fort doux, en parlant de Plutarque. Rousseau l'appelait le grand peintre du malheur. Il me cita la fin d'Agis, celle d'Antoine, celle de Monime, femme de Mithridate, le triomphe de Paul-Emile, et les malheurs des enfants de Persée. « Tacite, me disait-il, éloigne des hommes, mais Plutarque en rapproche. » En parlant ainsi, nous marchions à l'ombre de superbes marronniers en fleur. Rousseau en abattit une grappe avec sa petite faux de botaniste, et me fit admirer cette fleur, qui est composée. Nous fîmes ensuite le projet d'aller dans la huitaine sur les hauteurs de Sèvres. « Il y a, me dit-il, de beaux sapins et des bruyères toutes violettes : nous partirons de bon matin. » J'aime ce qui me rappelle le nord : à cette occasion, je lui racontai mes aventures en Russie et en Pologne. Il me serra la main, et me dit en me quittant : « J'avais besoin de passer ce jour avec vous... »

Ici s'arrêtent les souvenirs de Bernardin sur ses relations avec Jean-Jacques. « Chose digne de remarque, continue Aimé-Martin, son éditeur, dès le moment où Rousseau livra son âme à tous les charmes de cette amitié solitaire, il abandonna la société des Diderot, des Saint-Lambert, des Helvétius, des Duclos, et de cette multitude de sophistes qui se firent un nom par de grands scandales, encore plus que par de grands talents. Il préférait à ces hommes d'une science corruptrice, d'une vertu

fastueuse, et dont la plume distribuait la gloire, un homme simple et sans grande renommée, mais dont le cœur renfermait des trésors de sagesse et d'amour; et tandis que les salons de la capitale applaudissaient aux impiétés de ces profonds génies qui ne croyaient qu'à eux, qui n'adoraient que leur intelligence, Jean-Jacques et son ami, promeneurs solitaires, trouvaient dans la plus petite fleur un nouveau sujet d'élever leur âme jusqu'à Dieu. Souvent alors, ramenant leur pensées sur eux-mêmes, ils soupiraient en se voyant délaissés des hommes qu'ils voulaient rendre heureux; mais toutes leurs douleurs cédaient bientôt à l'espérance de cet avenir céleste que la religion promet à ceux qui souffrent. « Dieu, disaient-ils, nous envoie souvent des maux qui n'ont point ici-bas de consolation, pour nous obliger à n'avoir recours qu'à lui. La vertu est un arbre dont les racines tiennent à la terre, mais qui ne donne son fruit que dans le ciel. »

» Cependant, cette amitié si pure avait aussi ses moments de trouble et d'amertume. Rousseau s'était fait un système d'indépendance qui ne lui permettait pas de supporter la moindre gêne; une visite à contre-temps, un mot, une question, mal interprétés, suffisaient pour occasionner une rupture. Dans son dépit, Bernardin de Saint-Pierre jurait de ne plus le revoir; mais il venait tôt ou tard à le rencontrer : alors tout était oublié; les visites, les promenades recommençaient sans qu'il fût question du passé. Rousseau avait quelquefois de l'humeur, jamais de ressentiment.

» Le jour où les deux amis avaient formé le projet d'aller passer la matinée sur les hauteurs de Sèvres,[1] Bernardin de Saint-Pierre arrive au lieu du rendez-vous : Rousseau n'y était pas; pendant plusieurs jours, il revient au même lieu, et il y revient inutilement. Enfin après une semaine d'attente, il hasarde une lettre, elle reste sans réponse; alors son inquiétude est au comble, et dans une violente agitation, il prend le chemin

(1) C'était vers la fin de mai 1778.

de la rue Plâtrière; arrivé près de l'habitation de son ami, la crainte le saisit, il s'arrête, il hésite s'il montera; mais enfin surmontant son émotion, il se trouve dans la chambre de Rousseau : elle était vide! deux femmes y cardaient de la laine; elles ignorent jusqu'au nom de celui qu'il demande : mais redescendu chez le maître de la maison, il apprend que depuis quinze jours, Rousseau s'était retiré à la campagne dans un lieu isolé, d'où il avait envoyé une seule fois prendre les lettres qui lui étaient adressées.

« Mon premier mouvement, dit-il quelque part en narrant cette aventure, fut de me repentir d'avoir aimé Rousseau. Je ne pouvais concilier sa conduite avec les marques de confiance qu'il m'avait données dans nos derniers entretiens. Je résolus de lui écrire pour me plaindre amèrement; je n'en eus pas la force. Je commençais ma lettre par lui faire de tendre reproches d'être parti sans me dire adieu; ensuite, lui rappelant nos projets et nos conversations, je lui promettais de l'aller voir, et je terminais par deux vers dont il connaissait l'allusion, et que Virgile fait adresser par Gallus aux bergers de l'Arcadie :

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ! [1]

» Cependant des bruits vagues se répandaient dans le public qu'on allait publier les mémoires de la vie de Rousseau, qu'il était poursuivi, qu'il était caché, qu'il avait fui en Hollande; enfin on citait des crimes. Où est-il, que fait-il? me disais-je. S'il prépare une apologie, je serai son secrétaire; est-il persécuté? je veillerai sur ses jours; a-t-il fait une faute? je pleurerai avec lui. Au milieu des rumeurs de la capitale et des anxiétés de mon âme, j'apprends sa mort par le Journal de Paris!... »

(1) Plût au ciel que j'eusse été l'un de vous! quel plaisir de garder vos troupeaux et de vendanger vos raisins!





CHAPITRE HUITIÈME.

Principaux ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. — *Etudes de la nature.* — Difficultés qu'éprouve Bernardin pour trouver un éditeur. — Aperçu général sur cet ouvrage : son caractère religieux; ses qualités; ses défauts. — Bernardin, disciple de Fénelon. — Eloges et félicitations qu'il reçoit; succès de son livre. — Il refuse d'épouser une protestante, grande admiratrice des *Etudes.* — *Paul et Virginie.* — Lecture de cet ouvrage dans un salon et première appréciation défavorable. — Lecture devant Joseph Vernet, qui en est enthousiasmé. — Publication de ce roman; cinquante contrefaçons en une année. — Les *Vœux d'un solitaire.* — La *Chaumière indienne :* un malheureux jeune homme, prêt à se suicider, lui doit son salut. — Les *Harmonies de la nature.* — Bernardin est nommé intendant du Jardin des Plantes. — Il épouse Mlle Didot.

POUR se consoler des maux de toute sorte qui l'accablaient, Bernardin eut l'idée de publier un ouvrage dont il avait réuni depuis longtemps les matériaux : les *Études de la nature.* La plus grande partie de ce vaste travail fut composée dans un hôtel garni de la rue de la Madeleine, et il y mit la dernière main dans un petit donjon de la rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont, non loin de la maison où le bon Rollin avait composé ses principaux ouvrages. C'est là qu'il disait avoir éprouvé les plus douces jouissances de sa vie, au milieu d'une solitude profonde et d'un horizon enchanteur. Sa foi en la Providence et son amour de la nature lui valaient d'immenses consolations : avec ces deux sentiments, il trouvait dans sa modeste retraite les joies d'un petit paradis.

« Les riches et les puissants, écrivait-il dans sa première étude, croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes! Si vous étiez un

amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante et trompeuse, ces hommes charnels vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur procurer du plaisir. Votre nature vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives et rampantes. Mais, parce que vous êtes trop au dedans d'eux où ils ne rentrent jamais, et trop au dehors où, partout présent, vous demeurez invisible, vous leur êtes un « Dieu caché. » Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre et la beauté même, que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant, qui ne vous voit pas n'a rien vu; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti; il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux.

» Moi-même, ô mon Dieu, égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les ouvrages des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courus après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre, qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir ni à aucun grand, ni à aucun corps; et j'ai été protégé par vous dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et sans considération, et vous m'avez appris que la solitude vaut mieux que le séjour des cours, et que la liberté est préférable à la grandeur. Je m'affligeais de n'avoir pas trouvé d'épouse qui eût été la compagne de ma vie, et votre Sagesse m'invitait à marcher vers elle et me montrait dans chacun de ses ouvrages une immortelle beauté. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me confier à vous. O

mon Dieu, donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais seulement la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces inénarrables passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puissance est faiblesse; avec vous toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix, le zéphir souffle; la verdure renaît; les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers. »

Ne dirait-on pas, devant cette éloquence de l'âme, cette éloquence de la foi, entendre tomber la divine parole des lèvres d'un saint Jean Chrysostome ou d'un saint Augustin? Jamais Bernardin de Saint-Pierre ne touche plus sûrement les cœurs, jamais il n'est plus naturel et plus empoignant que quand il fait appel aux sentiments religieux dont la trace, imprimée au fond de son âme dès la plus tendre enfance, y demeura indélébile jusqu'à la mort.

Bernardin a raconté les difficultés multiples qu'il éprouva lors de la publication de son ouvrage. Le manuscrit des *Études* fut refusé successivement par plusieurs libraires, et l'auteur se décida à le faire imprimer à ses frais. Ce n'était pas chose facile, car tout son avoir se réduisait à six cents francs qu'il avait empruntés, et les imprimeurs, aussi mal inspirés que les libraires, refusaient de faire les avances du reste. Heureusement le hasard fit tomber le manuscrit entre les mains du prote de M. Didot jeune, Bailly. C'était un homme d'esprit, qui sut apprécier le mérite de l'ouvrage. Il osa même en prédire le succès, et son jugement eut l'heureux effet de décider M. Didot à faire les frais de l'impression. Ce fut donc à l'intelligence d'un simple prote que l'Europe dut la publication d'un livre qui devait favoriser les sciences, renouveler les idées, et qui, cependant, semble n'avoir eu d'autre but que de consoler les infortunés et de faire aimer la Providence.

Les *Études* parurent en 1784, et leur succès dédommagea

l'auteur de tout ce qu'il avait souffert. C'est une chose digne de remarque, que dans un siècle où des hommes d'une haute éloquence s'efforçaient de chercher des idées nouvelles sur la



J.-J. ROUSSEAU. (Page 201.)

morale et les sciences, dans un siècle où l'on croyait avoir tout dit, un solitaire inconnu ait publié un livre où tout était nouveau. A cette époque, une fausse philosophie avait tellement usé l'erreur, que pour être neuf, il ne restait plus à dire que la

vérité; et c'est cette vérité, aussi vieille que le monde, qui donna tant de charmes aux méditations de Bernardin de Saint-Pierre. Beaux-arts, politique, histoire, voyages, langues, éducation, botanique, géographie, harmonies du globe, l'auteur traite de tout, et toujours il est original. Il révèle des abus, indique des remèdes, attaque l'injustice, soutient la cause du faible; et, soit qu'il se place sur la route du malheur ou sur celle de la science, il y paraît environné des plus riants tableaux de la nature.

Il est rare que les ouvrages de génie ne renferment pas une idée dominante; celle de notre auteur est l'action de la Providence. Il reconnaît son pouvoir dans les moindres détails de la nature comme dans l'ensemble de l'univers. Elle est partout, parce qu'elle est nécessaire : c'est une domination intelligente et pleine de bonté. Elle existe, car, sans chef, il n'y a ni peuple, ni ville, ni famille qui puisse subsister; et si une famille a besoin d'un chef, il faut bien que l'univers en ait un.

Plutarque dit que lorsque les anciens géographes voulaient représenter la terre, ils laissaient sur leurs cartes de grands espaces vides où ils écrivaient au hasard : « Ici, des mers et des montagnes; là, des abîmes et des déserts. » Ce monde ou ce chaos des anciens géographes était, à un point de vue, celui des physiciens et des naturalistes modernes : les sublimes harmonies de l'univers échappaient à leur attention. Eclairé par une profonde étude de la géographie, Bernardin de Saint-Pierre resta confondu devant les merveilles que la raison humaine méconnaissait; sa pensée devina quelques-unes des pensées pleines de sagesse du Créateur.

Contemplons un moment ces zones lumineuses que la nuit étale à nos regards, et dont aucune intelligence humaine ne peut concevoir ni l'ensemble ni les limites. Un réseau de feu paraît lier entre elles ces constellations innombrables. Dieu y multiplie les attractions, les consonnances, les contrastes, la grâce et la beauté. Pour nous, jetés sur les rivages d'un de ces mondes, nous ne jouissons que d'une existence fugitive. Mais dès que le soleil, entouré d'une auréole de lumière, vient allumer l'atmosphère

de notre planète, quel étonnant spectacle! quel harmonieux ensemble! Les montagnes s'élèvent pour diviser les vents et les eaux; les vents balayent les mers; la rosée, les pluies, la fécondité, naissent de ces grandes harmonies, et la terre se couvre de moissons, en se balançant sur ses pôles autour de l'astre qui l'attire. Le grain de sable se minéralise, la plante fleurit, l'animal se meut, l'homme adore. Lui seul est pénétré du sentiment de la Divinité; et tandis que les éléments, les végétaux, les animaux sont ordonnés à la terre, et la terre au soleil, il sent qu'un Dieu l'attire par tous les points de l'univers.

Tel est, d'après l'auteur des *Études*, le système général du monde. Non seulement les sciences sont pour lui des avenues qui mènent toutes à Dieu, mais son livre nous ouvre une multitude de perspectives ravissantes où l'âme se repose des maux de la vie, en méditant ses espérances. On dit que le Tasse, voyageant avec un ami, gravissait un jour une montagne très élevée. Parvenu à son sommet, il admire le riche tableau qui se déroule devant lui : « Vois-tu, dit-il, ces rochers escarpés, ces forêts sauvages, ce ruisseau bordé de fleurs qui serpente dans la vallée, ce fleuve majestueux qui court baigner les murs de cent villes? eh bien! ces rochers, ces monts, ces mers, ces cités, les hommes, Dieu lui-même enfin, voilà mon poëme! » Ce que le génie du Tasse avait su reproduire, Bernardin de Saint-Pierre sut l'expliquer, et il eût pu dire aussi en contemplant la nature : Voilà mon livre!

Les anciens qui, dans presque tous les genres, sont restés nos maîtres après avoir été nos modèles, n'ont dû ni inspirer l'auteur des *Études*, ni lui servir de guides. Aristote, Pline et Sénèque écrivent de longs traités de physique et d'histoire naturelle; mais en expliquant les phénomènes, ils n'avaient d'autre but que d'étaler les richesses de la science de leur temps, tandis que Bernardin de Saint-Pierre ne voulait que faire éclater la prévoyance de Dieu. Pline, le plus éloquent de tous, a une sécheresse qui attriste l'âme; son éloquence orgueilleuse accable notre misère. Il ne voit que le désordre apparent du

monde, et son génie ne peut s'élever jusqu'à l'ordre éternel qui le gouverne. Le livre de Bernardin de Saint-Pierre est la réponse au sien. Il console l'homme que Pline désespère; il relève celui que Pline foule aux pieds. Il adore la Providence que le naturaliste romain a méconnue, mais il l'adore en nous la faisant aimer. Que Pline représente l'homme si misérable à sa naissance, créature infirme, pleurant, se lamentant, ne sachant ni marcher, ni parler, ni se nourrir, et qu'il s'écrie d'un ton de triomphe : « Voilà le futur dominateur du monde! » Bernardin de Saint-Pierre montre ce roi entre les bras de l'amour maternel; et devant cette touchante image, les déclamations de Pline s'évanouissent. Non, l'homme n'est point abandonné; la prévoyance la plus tendre l'accueille à son entrée dans la vie. Quel asile plus sûr que le sein maternel? et, s'il verse des pleurs, quelles mains sauront mieux les essuyer que celles d'une mère?

« O puissance sublime des idées religieuses! s'écrie Aimé Martin, en poursuivant ces judicieuses réflexions; tout ce qui, aux yeux de Pline, accuse l'incurie de la Divinité, devient sous la plume de son rival, une preuve irrévocable de sa sagesse! C'est la vérité qui dissipe le mensonge. L'un veut humilier notre orgueil par le spectacle de nos infirmités, l'autre élever notre âme en lui révélant sa grandeur. L'éloquence de Pline est propre à inspirer la haine du vice; celle de Bernardin de Saint-Pierre à pénétrer d'amour pour la vertu. Ses observations sont si touchantes, les lois qu'il découvre si pleines de sagesse, qu'on se réjouit de ses victoires, et qu'on ne lui oppose qu'en tremblant les objections qui pourraient en arrêter le cours. Notre âme, au contraire, sent le besoin de résister aux raisonnements de Pline, et d'abattre cette raison si fière : il semble que le convaincre d'erreur, c'est restituer à l'homme tous ses droits, à la nature sa grâce et sa beauté, à Dieu sa justice, sa sagesse et son pouvoir. Enfin un dernier trait les distingue et les sépare. Pline a recueilli ce que savait son siècle; rien n'est à lui dans son livre que la parole. Au contraire,

l'auteur des *Études*, sans emprunter que bien peu de chose des sciences qu'il connaît, les enrichit toutes de ses observations; et tandis que son rival reste attaché à la terre, il s'élève jusqu'au séjour du ciel pour y dérober le secret des phénomènes qui l'environnent.

» Cet ouvrage de Bernardin est tout rempli d'idées frappantes, d'observations pleines de grâce et de nouveauté. Souvent ses images tirent leur charme d'un sentiment qu'elles font naître : c'est la manière de Virgile transportée dans l'histoire naturelle. Ainsi, pendant que les botanistes disputent sur le double nom de calice ou de corolle, Bernardin de Saint-Pierre, se livrant aux plus aimables observations, remarque d'abord que plus les plantes sont rameuses, plus le calice de leurs fleurs est épais, qu'il est même quelquefois garni de coussinets et de barbes pour préserver la fleur du choc que les vents lui font éprouver; et, charmé de cette prévoyance de l'Auteur de la nature, il ajoute : « C'est ainsi qu'une mère met des bourrelets à la tête de ses enfants, lorsqu'ils sont petits, pour les garantir des accidents et des chutes. » Qui ne préférera cette définition du calice, qui en apprend les usages, aux divisions savantes établies par Linné lui-même, de périanthe, involucre, chaton, spathe, coiffe, volve et gloume? En vérité l'on ne se douterait guère que de pareils mots sont destinés à peindre les objets les plus délicats de la création.

» Sans doute, au milieu des spéculations de Bernardin de Saint-Pierre, il s'est glissé quelques erreurs; mais quel livre en est exempt? Les plus grands génies semblent destinés à donner dans certains écarts : c'est comme une loi de l'humanité. Nous voyons les systèmes des savants changer avec chaque génération; et, toujours refaits, ils se trouvent, au bout de quelques siècles, toujours à refaire. On a reproché à Bernardin de s'égarer dans des idées arbitraires et fantaisistes; d'inventer des harmonies, des rapprochements, des contrastes, qui cependant ne sont pour lui que des effets visibles d'une intelligence invisible. Soit, il y a des fautes dans l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre,

mais il n'y en a point d'aussi grosses que celles de ces savants qui donnent le nom de système aux œuvres de Dieu et tombent dans d'absurdes hypothèses pour faire prévaloir leur théorie personnelle. S'il ne rapporte pas les œuvres de la nature à une classe, il les rapporte à l'homme, et l'homme à Dieu. C'est un tableau des bienfaits et des merveilles, qui vaut bien un tableau des genres et des espèces. Si l'ensemble de ses recherches est loin d'être conforme aux données scientifiques, il nous fait du moins bénir la Providence, et aimer la vertu. A chaque page, l'observateur nous étonne par la hardiesse de ses spéculations; l'écrivain, par la fraîcheur de ses pensées, la grâce de son style; et le moraliste, par la profondeur de ses vues et son esprit foncièrement religieux. Semblable à un pilote habile, il cesse de côtoyer le rivage pour se diriger vers des mondes inconnus; ses regards abandonnent la terre, mais il les lève vers le ciel, et c'est là qu'il découvre sa route.

» Bernardin de Saint-Pierre fut toujours frappé de cette pensée, que tout ici-bas se rattache à un premier principe, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait plus de véritable savoir dans cet axiome populaire : *Dieu n'a rien fait en vain*, que dans tous les livres des savants. Voyez en effet combien ce principe s'étend et fructifie sous sa main; comment il conduit l'auteur de découverte en découverte; comment il lui fait en même temps saisir la beauté éternelle des choses les plus communes, et l'heureux rapport de toutes ces choses avec Dieu et les hommes. Non seulement il puise dans cette source de vérité, mais encore il en enseigne la route à qui sait y puiser : c'est ainsi que son livre nous ouvre un horizon enchanteur qui n'a d'autres bornes pour le génie que celles de la nature.

» Bernardin a beaucoup de traits de ressemblance avec Fénelon. Il avait appris de lui que la religion vient de la bonté de Dieu, qu'elle a son fondement dans le cœur humain, qu'elle naît de la reconnaissance; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de ses écrits, celui-là même qu'on donne à ceux de Fénelon, c'est qu'il est impossible de les lire sans éprouver un attrait plus

vif pour la vertu, et un redoublement de confiance en Dieu. Ah! sans doute, en traçant l'apologie du Christianisme dans un siècle où l'on n'applaudissait qu'aux blasphèmes de l'athéisme, il sentit toute la dignité de sa mission; aussi fut-il courageux et par là sublime, et c'est justement ainsi qu'il échappa à la condamnation que le siècle menaçait de porter contre lui. Il faut l'entendre parler de cette religion, qui seule a connu que nos passions entrent dans le plan de la divine sagesse, toujours habile à tirer le bien du mal. « Elle n'a pas, dit-il, borné dans le cœur humain, l'amour à une femme et à des enfants, mais elle l'étend à tous les hommes; elle n'y a pas circonscrit l'ambition à la gloire d'un parti ou d'une nation, mais elle l'a dirigée vers le ciel et l'immortalité; elle a voulu que nos passions servissent d'ailes à nos vertus. Bien loin qu'elle nous lie sur la terre pour nous rendre malheureux, c'est elle qui rompt les chaînes qui nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis! que de larmes elle y a essuyées! que d'espérances elle a fait naître quand il n'y avait plus rien à espérer! que de repentirs ouverts au crime! que d'appuis donnés à l'innocence! Ah! lorsque ses autels s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées par les couteaux des druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des asiles, que des ennemis irréconciliables s'y embrassèrent en pleurant, les tyrans émus sentirent, du haut des tours, les armes tomber de leurs mains : ils n'avaient connu de l'empire que la terreur, et ils voyaient naître celui de la charité. Des époux y accoururent pour jurer de s'aimer, et de s'aimer encore au delà du tombeau : car la religion ne donnait pas un jour à la haine, et elle promettait l'éternité à l'amour. Ah! si cette religion ne fut faite que pour le bonheur des misérables, elle fut donc faite pour celui du genre humain![1] »

» Ne semble-t-il pas que l'âme du maître ait passé dans celle du disciple? et comment se refuserait-on à reconnaître l'influence de Fénelon dans un livre qui exprime, à de fréquentes reprises,

(1) *Etudes de la Nature*, I.

de tels sentiments? Aussi les philosophes ne pardonnèrent à l'auteur ni sa vertu, ni son éloquence, ni sa gloire. Ne pouvant réfuter ses principes, ils essayèrent d'en affaiblir l'effet en publiant que le clergé lui faisait une pension, voulant montrer une âme vénale où l'on voyait une âme religieuse. Voici du reste ce qui avait pu donner lieu à cette accusation. L'auteur avait toute facilité d'obtenir cette pension s'il avait voulu la demander à l'assemblée générale du clergé. On le lui fit même proposer, et pour lui offrir cette honorable récompense, on ne demandait que son aveu. Mais loin de le donner, cet aveu, il s'opposa aux démarches de l'archevêque d'Aix qui jouissait alors d'une puissante influence. « Je ne veux pas, disait-il, qu'on puisse soup- » çonner ma plume d'être vénale, ni perdre mon indépendance. » Ainsi, chaque calomnie dont on a tenté de flétrir le grand écrivain, fait découvrir une action honorable dans sa vie. »

Certes s'il suffisait de toucher et de convaincre pour faire aimer la vérité, il n'y aurait plus eu d'incrédules : le livre de Bernardin de Saint-Pierre eût anéanti l'erreur. Mais chacun sait qu'il faut quelque chose de plus. Tout ce qu'on pouvait humainement attendre de cet ouvrage, il le fit. On peut ajouter qu'il attira à Saint-Pierre les hommages de l'Europe entière. Les hommes les plus savants de France et d'Angleterre lui écrivirent pour le féliciter de ses découvertes et l'engagèrent à continuer ses sublimes spéculations. Les grands, dans l'espoir de tourner au profit de leurs plaisirs son goût pour la campagne, le pressaient de venir habiter leurs châteaux. Plusieurs mères, édifiées de ses idées sur le mariage, lui offrirent la main de leurs filles. Les malheureux, attirés par son épigraphe, venaient à lui avec des passages de son livre, et lui demandaient des secours qu'il était hors d'état de leur donner. D'autres, lui croyant du crédit, le suppliaient de solliciter pour eux, ou de leur enseigner les moyens d'acquérir sans peine des honneurs et des richesses ; mais voyant qu'il ne voulait leur apprendre qu'à se passer de ces faux biens, ils se retiraient en murmurant, et l'accusaient d'égoïsme et d'insensibilité. Enfin, on lui écrivait de tous côtés : son temps eût à

peine suffi à répondre aux lettres de sollicitations ou de compliments, et, dans l'espace d'un an, il paya pour plus de deux mille francs de ports de lettres. Chacun avait la prétention d'établir avec lui une correspondance réglée, et, lorsqu'il tardait à répondre, on ne manquait pas de lui récrire. Obligé de fermer sa porte, et finalement de laisser à la poste la plupart des lettres à son adresse, il ne tarda pas à éprouver les atteintes de la calomnie. Ce consolateur, ce bienfaiteur des hommes ne fut plus qu'un être injuste et bizarre, un hypocrite qui ne se disait l'ami de la nature que pour être, plus à son aise, l'ennemi de la société. Ses partisans eux-mêmes se changèrent en cruels détracteurs; les philosophes aidaient à la médisance, et, n'ayant pu en faire un esclave ou un flatteur, ils essayaient d'en faire un paria.

Ces tristes efforts de l'envie et de la sottise ne purent cependant détruire sa tranquillité. « Il me semble, disait quelquefois Bernardin de Saint-Pierre, qu'il y ait en moi plusieurs étages où mon âme habite successivement. J'aime naturellement le fond de la vallée, je m'y repose des maux de la vie; mais, lorsqu'on vient m'y troubler, mon âme s'élève par degrés au-dessus de tout ce qui voudrait l'atteindre. Si le malheur augmente, je m'élance au sommet de la montagne, et, loin de la vue des hommes, je m'y réfugie dans un monde où je ne suis plus en leur pouvoir. »

Parmi les lettres qu'on lui adressait de toutes parts, il y en avait de si étranges qu'on les croirait l'œuvre de l'imagination. Telle est celle d'une demoiselle de Lausanne, qui, se laissant charmer par la lecture des *Etudes*, écrivit aussitôt à l'auteur pour lui proposer sa main. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que sa mère autorisait sa démarche, et joignait sa prière à la sienne. Cette demoiselle était bien douée et riche : elle le disait naïvement; mais elle était protestante et ne voulait point épouser un catholique, ce qu'elle disait avec la même naïveté. « Je veux, écrivait-elle, avoir un mari qui n'aime que moi, et qui m'aime toujours. Il faut qu'il croie en Dieu, et qu'il le serve à ma manière... Je ne voudrais pas être votre femme, si ce n'était pour faire ensemble notre salut. »

Ce dernier sentiment avait quelque chose de délicat, que M. de Saint-Pierre ne manqua pas de remarquer dans sa réponse, mais sans s'expliquer sur l'objet principal. L'article de la religion n'étant pas réglé, la jeune personne recommença ses sollicitations, en chargeant une de ses amies, qui habitait Paris, de prier M. de Saint-Pierre de s'expliquer. Celle-ci traita la difficulté légèrement, comme si rien ne lui eût paru plus naturel. « Vous avez écrit, dit-elle à Bernardin, qu'il y avait douze portes au ciel.[1] — Cela est vrai. — Vous avez dit que les oiseaux chantaient leurs hymnes, chacun dans son langage, et que tous ces hymnes étaient agréables au Créateur : ainsi, vous vous ferez protestant, et vous épouserez mon amie. — Ah! madame, reprit Bernardin de Saint-Pierre, vous avez beau vouloir me prendre par mes propres paroles, je n'ai jamais dit qu'un rossignol dût chanter comme un merle; je ne changerai donc ni de religion ni de ramage. » La négociation en demeura là.

Ce ne fut que plus de quatre ans après, en 1788, que M. de Saint-Pierre donna *Paul et Virginie*. Ce petit ouvrage resta longtemps dans son portefeuille, et il faillit même ne jamais voir le jour. La première lecture publique qu'en fit Bernardin lui fut en effet défavorable. C'était chez Mme Necker. Cette femme célèbre, qui avait plus de prétention que d'esprit, invita Bernardin à une soirée, le priant d'apporter avec lui un de ses ouvrages et lui promettant pour auditeurs et pour juges les hommes qu'elle estimait le plus : Thomas, Buffon, l'abbé Galiani, M. et Mme Germany, et quelques autres encore, furent admis à ce tribunal, où M. de Saint-Pierre comparut le manuscrit de *Paul et Virginie* à la main. D'abord on l'écoute en silence, peu à peu l'attention se fatigue, on se parle à l'oreille, on bâille, on n'écoute plus; M. de Buffon regarde sa montre et demande ses chevaux; le plus près de la porte s'esquive; Thomas s'endort; M. Necker sourit en voyant pleurer les dames; et les dames, honteuses de leurs larmes, n'osent avouer qu'elles ont été inté-

(1) D'après l'Apocalypse dont le langage est, comme on le sait, profondément symbolique.

ressées. La lecture achevée, on ne loua rien; Mme Necker critiqua seulement la conversation de Paul et du vieillard. Cette morale lui avait paru ennuyeuse et commune; elle suspendait l'action, et refroidissait le lecteur, c'était *un verre d'eau à la glace*.

M. de Saint-Pierre se retira dans un état de découragement impossible à dépeindre. Il crut son arrêt porté. L'effet de son ouvrage sur un pareil auditoire ne lui laissait aucune espérance pour l'avenir. Il ignorait qu'un écrivain inconnu ne peut attendre son succès que du public. Dans la société, les hommes qui ont de la réputation, louent peu, de crainte de se compromettre; les autres ne jugent un livre que sur le nom de son auteur. Il resta donc persuadé que *Paul et Virginie*, que *les Études de la Nature,* que tous ses travaux, fruit de quatorze ans de patience et d'observations, n'étaient pas dignes de voir le jour. Dans le premier moment, et c'est ici un trait remarquable de caractère, l'idée lui vint de brûler tous ses papiers, de renoncer aux sciences, à la littérature, et de s'appuyer du crédit de M. Necker pour obtenir une portion inculte des domaines du roi, afin de s'y établir avec quelques familles choisies dans la classe du peuple la plus pauvre. C'étaient ses projets de législation qui se reproduisaient sous une forme plus modeste. Son ambition se bornait alors à rendre une terre féconde et des hommes contents de leur sort. Heureusement, cette demande n'eut aucun succès, et il fut réduit à faire un roman de sa colonie, comme il en fit un de sa république.

Il était encore accablé de ce double échec, lorsqu'un homme d'esprit, le peintre Vernet, vint ranimer son courage et le rendre à ses études chéries. Cet artiste célèbre montait souvent dans le petit donjon que M. de Saint-Pierre occupait alors, rue Saint-Etienne-du-Mont. Le hasard l'y ayant conduit quelques jours après la funeste lecture de *Paul et Virginie,* il trouva son ami dans un abattement extrême; et le pauvre solitaire, le cœur plein de sa mésaventure, ne se fit pas prier pour la raconter. Elle surprit Vernet, qui avait entendu plusieurs fragments des *Études,* et qui voulut juger un ouvrage

sorti de la même plume. M. de Saint-Pierre ne cède qu'avec peine à ses instances, mais enfin il prend son manuscrit qui, depuis le jour fatal, était resté roulé sur le coin de sa table, et il commence sa lecture. Vernet l'écoute d'abord avec méfiance, mais il ne tarde pas à être fasciné par ce récit. Jamais, disait-il, il n'avait dit rien de si neuf, de si pur, de si touchant. La description de ces climats lointains développe à ses yeux une nature nouvelle! C'est le pinceau de Virgile et la morale de Platon... Bientôt il ne loue plus, il pleure d'attendrissement. Il partage les transports de Paul au départ de Virginie; il ne trouve pas d'expressions assez fortes pour rendre ce qu'il éprouve. On arrive au dialogue du vieillard; M. de Saint-Pierre propose de passer outre, et raconte l'effet qu'il a produit sur Mme Necker. Vernet ne veut rien perdre; il prête toute son attention, et bientôt son silence devient plus éloquent que ses larmes et ses éloges.

Enfin la lecture s'achève; Vernet transporté, se lève, embrasse son ami, et lui dit enthousiasmé : « Heureux génie! charmant écrivain! la beauté de votre âme a passé dans votre ouvrage. Ah! vous avez fait un chef-d'œuvre! Gardez-vous bien de retrancher le dialogue du vieillard : il jette dans le poème de la distance et du temps; il sépare les détails de l'enfance du récit de la catastrophe, et donne de l'air et de la perspective au tableau : c'est une inspiration de l'avoir placé là! Mais combien ce site étranger a de charmes par sa beauté naturelle! et avec quel art l'action se trouve liée au fond du paysage! Non seulement on croit avoir vécu avec ces aimables enfants, mais on croit avoir entendu le ramage de leurs oiseaux, cultivé leur jardin, joui de la beauté de leur horizon, parcouru leur univers! Mon ami, vous êtes un grand peintre, et j'ose vous prédire la plus brillante renommée! »

Ces éloges, qui faisaient entendre d'avance à Bernardin de Saint-Pierre le jugement de la postérité, le pénétrèrent de joie, et lui rendirent cette confiance qu'un excès de modestie fait perdre quelquefois au talent, et que la conscience secrète

de ce talent lui rend toujours presque malgré lui. Il disait du fond de son cœur : « Mon Dieu, pardonnez-moi de ne m'être point fié à vous! » Ce jour fut pour lui un jour de bonheur. Après s'être longtemps promené avec Vernet, il le quitta sur les boulevards, à l'entrée de la rue Saint-Victor. Il revenait seul dans cette rue, lorsqu'il fut surpris par une averse; comme il hâtait sa marche pour chercher un abri, de longs éclats de rire attirèrent son attention. Il aperçut alors deux petites filles aux joues roses, qui s'abritaient contre la pluie, ce qui ne les empêchait pas de rire et de bavarder joyeusement. En rentrant chez lui, il ajouta cette jolie scène à sa pastorale, et ceci est un trait caractéristique de ce génie observateur.

« Ce qui fait surtout le charme de *Paul et Virginie,* écrit Fleury, c'est cette émotion contenue, ce sentiment religieux qui pénètre le récit de Bernardin. L'Evangile, ce livre divin qui n'apparaît jamais sans apporter une consolation, colore toutes les pages de cette pastorale de ses affectueux reflets et semble lui communiquer quelque chose de sa mystérieuse influence. »

« *Paul et Virginie,* dit à son tour Chénier, est le roman le plus court, le plus moral et le plus beau qu'on ait écrit. » Chateaubriand l'appelle un poème. « Ce poème, dit-il, est du petit nombre de ces livres qui deviennent assez antiques en peu d'années pour qu'on ose les citer sans craindre de compromettre son jugement. »

Sainte-Beuve a loué sans réserve dans ses *Critiques et Portraits* le petit chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre.

Le succès de *Paul et Virginie* surpassa l'attente même de Vernet. Dans l'espace d'un an, on en fit plus de cinquante contrefaçons. Les éditions avouées par l'auteur furent moins nombreuses; mais elles suffirent pour le mettre en état d'acheter une petite maison avec un jardin, située rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau : véritable chartreuse, dont aucun bruit, aucun voisin ne troublait la solitude. Nous devons du reste ajouter, pour donner du célèbre petit roman de Bernardin une appréciation complète, qu'il ne

convient pas indistinctement à tous les lecteurs. Le langage de ces deux enfants est trop passionné; un de nos grands écrivains avouait que cette lecture, qu'il avait faite comme tant d'autres pendant sa jeunesse, avait enflammé ses passions naissantes et l'avait entraîné dans le vice. C'est un résultat déplorable, qui est plus ou moins à craindre de tous les romans, quels qu'ils soient.[1]

Ce fut du fond de sa nouvelle retraite que l'auteur assista, pour ainsi dire, aux premiers mouvements de cette révolution qui devait faire tant de mal à sa patrie et au genre humain. Il l'avait vue de loin sortir de l'antre de l'athéisme, s'élever autour du trône et des autels, et de là se répandre sur les chaumières, qu'elle remplit de ses ténèbres. Mais vainement il avait cherché à ramener sur la France quelques rayons de la lumière céleste; la multitude s'obstinait à rester dans l'obscurité. Il n'en demeura pas moins fidèle à ses principes. Le duc d'Orléans, qui lui avait accordé une petite pension, voulant mettre sa reconnaissance à l'épreuve, le fit solliciter d'écrire en sa faveur; Bernardin de Saint-Pierre lui répondit en publiant les *Vœux d'un Solitaire,* qu'il adressait à Louis XVI. La pension fut supprimée.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cet ouvrage, qui a été diversement apprécié. Il nous suffira d'en détacher une pensée qui mériterait, selon nous, d'être gravée en lettres d'or sur toutes les places publiques : « Si, dans un temps de trouble, chaque citoyen rétablissait l'ordre seulement dans sa maison, l'ordre général résulterait bientôt de chaque ordre domestique. » Il nous semble qu'il y a plus de raison et de bon sens dans cette seule pensée, que dans les milliers de brochures que la révolution a fait éclore.

Deux ans après la publication des *Vœux d'un Solitaire,* en 1791, Bernardin de Saint-Pierre donna la *Chaumière indienne.* On a dit que ce petit conte était une satire des académies et du clergé. Est-ce admissible? Comment l'auteur aurait-il attaqué

(1) On a publié, de *Paul et Virginie,* des éditions spéciales à la jeunesse qui n'offrent pas autant d'inconvénients ; quant à nous, nous en déconseillons la lecture, dans n'importe quelle édition, aux jeunes gens et aux jeunes personnes.

les représentants de la religion, lorsqu'il voulait ouvrir un refuge au malheur? Il nous invite à vivre avec le lui comme avec un ami qui doit nous rendre sages. Dans *Paul et Virginie*, l'auteur cherchait à rappeler l'homme aux lois de la nature, au bonheur de la famille, par le tableau de l'innocence et de la vertu. Dans la *Chaumière indienne*, il veut arriver au même but, en nous offrant le spectacle des calamités de toute espèce qui affligent les sociétés. L'un nous enseigne ce que nous devons fuir, et l'autre ce que nous devons rechercher. Le roman de *Paul et Virginie* nous fait descendre vers les choses simples et vulgaires, pour y trouver le repos; le récit de la *Chaumière* nous élève vers les choses du ciel, pour nous y placer au-dessus de tous les maux de la vie. C'est le livre qui console.

Ceux qui ne voient dans cet ouvrage qu'une satire ingénieuse, où l'on retrouve la légèreté et la malice de Voltaire, auront sans doute quelque peine à le considérer sous ce nouveau point de vue. Qu'ils lisent donc l'anecdote suivante, et qu'ils apprennent d'un infortuné si l'auteur a bien rempli son épigraphe : *Miseris succurrere disco.*

En 1795, au moment de la plus affreuse disette, un jeune homme, qui ne trouvait point à vivre dans son pays, vint à Paris pour y chercher un emploi. Il fut quelque temps instituteur dans une école publique; mais bientôt, privé de sa place, il tomba dans la plus profonde misère. Perdu dans cette ville immense, où il n'avait pas un ami; sans argent, sans espérance, il avait conçu le projet criminel de terminer ses jours, lorsque le hasard fit tomber la *Chaumière* entre ses mains. Il lut ce livre, et en le lisant il se sentit consolé. Etonné de pouvoir encore être heureux, il prit la résolution d'abandonner la ville, et d'aller, à l'exemple du paria, demander aux champs un peu de nourriture. Le pain était alors d'une si grande rareté, que depuis longtemps il n'avait pu s'en procurer un morceau. L'infortuné erra quelques jours aux environs de Paris, vivant de racines, et se reposant à l'abri des arbres qui n'avaient point alors de fruits. Un jour, exténué de besoin, il entre dans

Rambouillet, et s'assied sur le seuil d'une porte où il reste évanoui. On le transporte à l'hospice, et tous les secours lui sont prodigués; mais les sources de la vie étaient épuisées, et vingt-quatre heures après il n'était plus. Au moment d'expirer, il fit appeler le juge de paix; et lui ayant confié ses malheurs, il déposa entre ses mains le petit volume de la *Chaumière,* en le priant de vouloir bien le renvoyer à son auteur. « Cet ouvrage m'a épargné un crime, dit-il; il m'a donné la force de supporter bien des maux. Je désire que son auteur sache que je lui dois de mourir repentant et consolé. »

Cette anecdote nous a fait anticiper de quelques années sur le récit des événements. Il faut donc revenir sur nos pas, jusque vers le milieu de l'année 1792. L'auteur commençait à recueillir quelques fragments des *Harmonies,* lorsque la sagacité de Louis XVI et la faveur publique le tirèrent de sa solitude, pour ainsi dire, malgré lui. Il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et du Cabinet d'Histoire naturelle. On sait que l'infortuné monarque lui dit en le voyant : « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, et j'ai cru nommer en vous un digne successeur de Buffon. »

Le premier soin de Bernardin de Saint-Pierre fut de faciliter l'étude des richesses qui lui étaient confiées, en ouvrant tous les jours aux naturalistes le Cabinet d'Histoire naturelle, qui, jusqu'alors, n'avait été ouvert que deux fois la semaine. Il proposa d'y joindre une bibliothèque pour les étudiants, et un journal pour les professeurs : ces divers projets furent réalisés plus tard, ainsi que celui de l'établissement d'une ménagerie, dont Bernardin de Saint-Pierre avait le premier conçu l'idée. Dans l'espace d'un an, il fit construire deux serres et deux bassins d'arrosage, sur les économies de son administration; et lorsqu'il abandonna l'intendance, il était pauvre et avait fait le bien.

Au milieu de ces travaux, il éprouvait chaque jour davantage le besoin d'avoir une compagne de ses peines et de sa joie. Sa fortune, jusqu'alors, avait été trop mauvaise pour qu'il pût



Les chevaux se frayaient péniblement un chemin dans ces régions désolées. (P. 64.)

songer à se marier, et son âge commençait à lui faire craindre de trouver difficilement une femme telle que son cœur la souhaitait. Cependant une jeune personne devait bientôt fixer son choix. M[lle] Didot avait profondément admiré les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre; elle aimait en lui cette simplicité unie à un mérite si supérieur, ces vertus domestiques qui naissaient tout naturellement des méditations auxquelles il se livrait. Les parents de cette jeune personne virent ses dispositions avec joie, et accueillirent volontiers la demande de Bernardin de Saint-Pierre. Mais la crainte de ne pas assez partager les goûts de M[lle] Didot le troublait. Il désirait une femme qui éprouvât de l'attrait pour l'étude et pour la campagne, car dès lors il songeait à quitter l'intendance du Jardin des Plantes. Voici le fragment d'une lettre dans laquelle il lui exprimait ses pensées avec une aimable simplicité.

« Plus je vous connais, plus je trouve de raisons de vous estimer et de vous aimer. Mais dois-je espérer que vous serez heureuse avec un homme qui a presque deux fois votre âge! qui, dans peu d'années, entrera dans la carrière des infirmités, et qui regarde comme la plus douce perspective de sa vie de la passer à la campagne, loin du monde? Verrez-vous, sans regrets, vos plus beaux jours s'écouler dans la solitude? J'ai besoin d'un ami; trouverai-je en vous ce cœur que j'ai tant de fois demandé à Dieu?...

» Consultez-vous vous-même sur tous ces devoirs; car, à votre âge, ce ne sont pas des plaisirs. Vous êtes jeune; vous pouvez trouver aisément un jeune homme aimable. Pesez toutes ces considérations, et si vous vous décidez, non d'après l'aveu de vos parents, trop faciles à se faire illusion sur moi, mais d'après votre cœur, à épouser tous mes goûts et à partager toutes mes peines, vous serez ma consolation, ma joie et le centre de tout mon bonheur. »

La réponse fut telle que M. de Saint-Pierre pouvait la désirer. Il épousa M[lle] Didot.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Bernardin pendant la révolution. — Il reste fidèle à ses principes. — Le Jardin national. — Bernardin perd sa place d'intendant et se retire à Essonne. — Le certificat de civisme. — Bernardin aux prises avec les révolutionnaires : on le laisse vivre en paix dans sa retraite. — Il se livre à l'étude. — Sa bonté envers les malheureux. — Il est chargé d'un cours à l'Ecole normale. — Triomphe qu'obtiennent ses idées religieuses. — Bernardin à l'Institut. — Séance orageuse; il est pris à partie par tous ses collègues parce qu'il veut maintenir la croyance en Dieu; la scandaleuse impiété des philosophes l'emporte. — Magnifique protestation de Bernardin. — Chagrins de famille. — Mort de Mme de Saint-Pierre. — Bernardin revient à Paris; il contracte une seconde union. — Catastrophe financière. — Amitié de Bernardin de Saint-Pierre et du poète Ducis. — Bonaparte cherche à s'attacher Bernardin; faveurs qu'il lui accorde. — Les réunions intimes avec la famille Bonaparte. — Dernières années de Bernardin. — Il se retire à sa campagne d'Eragny et fait l'éducation de ses enfants. — Ses sentiments de religion et de philanthropie. — La maladie. — Les dernières promenades. — La mort.

AU moment de son mariage, Bernardin de Saint-Pierre eut la douleur de voir la tempête révolutionnaire éclater autour de lui : le règne des factieux venait de commencer. Ils s'avançaient en poussant des cris de liberté, ne s'apercevant pas de l'horrible destinée qui les pressait de frayer le chemin à leurs propres bourreaux. Dès que Bernardin de Saint-Pierre découvrit leurs menées ambitieuses, il rompit avec eux, et ils devinrent ses ennemis. Le plus dangereux de tous fut le marquis de Condorcet : ce philosophe était en même temps géomètre, académicien, journaliste, représentant du peuple, et président du comité d'instruction publique, le tout par amour pour l'égalité. Il fit à M. de Saint-Pierre le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme, en l'empêchant de faire le bien. A cette époque, on parlait de détruire la ménagerie de Versailles; M. de Saint-Pierre demanda qu'elle fût transportée à Paris; il prouva qu'il n'y avait qu'un pareil établissement, à

portée des naturalistes, qui pût offrir tout à la fois des moyens d'étudier les mœurs des animaux et les plantes qui leur conviennent; car on ne peut trouver aucune instruction sur leur instinct et leur sociabilité dans les relations des voyageurs, qui ne les observent qu'en les couchant en joue. Condorcet répondit à ces projets d'utilité publique par la destruction de la ménagerie de Versailles : tous les animaux rares furent tués : cet établissement eut aussi ses septembriseurs. Mais le savant géomètre ne s'en tint pas là, et il est curieux de rappeler de pareils faits pour l'instruction de la postérité. L'Europe l'entendit avec stupeur demander à la tribune nationale de faire reconnaître comme incontestables les opinions scientifiques adoptées par l'Académie. Un des motifs de cette singulière proposition était d'obliger M. de Saint-Pierre à approuver, au nom de la loi, les systèmes combattus dans les *Études*. Le philosophe voulait appuyer l'autorité de Newton par celle de la république, mais il n'eut pas le bonheur de réussir, et la France put continuer à penser, sans demander l'avis de l'Académie. Ce n'est pas un des traits les moins piquants de notre histoire que le même siècle qui se vantait de vouloir affranchir les hommes des préjugés de la société, ait voulu couvrir de chaînes ceux qui étudiaient les lois de la nature.

Si la fausse philosophie avait perverti les philosophes, elle n'avait pas agi avec moins de succès sur la multitude. Les lettres de M. de Saint-Pierre en offrent des exemples que la postérité aura peine à croire. Dans le nombre de ces lettres il en est une adressée au ministre de l'intérieur pour implorer sa protection en faveur des plantes et des arbres du Jardin *national*. On y voit que le peuple, jaloux de jouir de ce qu'on appelait sa souveraineté, rompait les arbres, arrachait les fleurs, enlevait les clôtures, en disant qu'il reprenait son bien, le Jardin appartenant à la nation. En vain les gardes disaient-ils que si chaque citoyen enlevait une plante, la nation n'y aurait bientôt plus rien; le peuple, qui avait aussi sa manière d'entendre les droits de l'homme, n'en était que plus ardent au pillage. Enfin ce

bel établissement était menacé de sa ruine, lorsque le ministre invita les citoyens du faubourg Saint-Marceau à faire dans le Jardin une *garde fraternelle la baïonnette au bout du fusil* : ce moyen rétablit un peu l'ordre, et dans cet intervalle l'intendance fut supprimée. Heureux d'abandonner une place qui, dans un meilleur temps, aurait comblé tous ses vœux, M. de Saint-Pierre ne songea plus qu'à fuir la Babylone moderne où le devoir seul avait pu le retenir si longtemps; il se hâta donc de se retirer à Essonne, dans une île délicieuse où, de ses économies, il avait fait construire une jolie maison, simple, petite, et cependant assez grande, comme celle de Socrate, pour contenir ses vrais amis.

Il quitta le Jardin des Plantes dans un état si voisin de la pauvreté, qu'il fut obligé de solliciter une légère gratification pour achever de payer les deux arpents de terre qu'il possédait. « Je ne souhaite, disait-il au ministre, au sortir d'une intendance, que de pouvoir vivre dans une chaumière. Que les murs de la mienne ne s'élèvent pas sur un sol que je n'aie point encore payé ! peut-être seront-ils un jour utiles à mon infortunée patrie; c'est dans leur humble et paisible enceinte que, préservé des ambitions qui la déchirent, je recommencerai des études que je n'aurais jamais dû quitter. »

On était au mois de septembre 1793 quand M. de Saint-Pierre s'exprimait avec tant de simplicité et de noblesse. Qu'on se reporte à cette époque, et l'on jugera s'il y avait quelque courage à parler devant un ministre des malheurs de la patrie, et des ambitieux qui la déchiraient. Mais ce n'était point assez de vouloir fuir les hommes, il fallait encore le pouvoir, et dans ces temps de liberté à outrance, il n'était pas permis de faire un pas sans l'autorisation du gouvernement. Arrivé à Essonne, M. de Saint-Pierre fut accueilli par des hommes armés de piques, qui lui demandèrent un *certificat de civisme*. Il fallut écrire, solliciter, pour obtenir la permission de coucher dans sa propre maison. On vit alors l'auteur des *Etudes* suivi de sa femme, demander l'hospitalité à de pauvres villageois qui

n'osaient l'accueillir. Conduit dans le lieu des assemblées populaires, il leur dit avec cette bonhomie du vieux temps : « Je suis sans fortune, ma santé est altérée, je ne puis vous servir comme capitaliste, laboureur, commerçant, fonctionnaire public; mais je tâcherai de vous être utile comme homme de lettres : lorsque vous aurez quelques pétitions à rédiger pour le bien de votre canton, j'y emploierai l'affection que j'ai vouée à des hommes avec lesquels j'ai désiré de vivre et de mourir. »

Il est impossible de n'être pas ému en voyant l'un des premiers écrivains du siècle proposer humblement de rédiger les pétitions de ceux dont il implorait un asile. Les anciens, qui semblaient avoir épuisé tous les genres d'infortune, n'offrent point de scène plus touchante. Aristide, il est vrai, fut exilé de sa patrie; mais on ne le vit pas, au sein même de sa patrie, réduit à demander un abri dans une pauvre chaumière!

Enfin, après plus d'un mois de sollicitations, il obtint la permission de vivre chez lui; et comme en ce temps-là tout devait être atroce ou ridicule, le chef de bureau qui fut chargé de lui envoyer son certificat, lui écrivit avec un ton de triomphe, en le tutoyant, suivant l'usage révolutionnaire : « Tu trouveras ci-joint ton certificat. Te voilà donc avec un motif de plus pour reconnaître la Providence et pour la bénir. » Ainsi parlaient les bourreaux : Tu béniras la Providence, — parce que je ne fais pas tomber ta tête! Sans doute il dut la bénir lorsque, du fond de sa solitude, il vit disparaître l'un après l'autre, en quelque sorte, ces ennemis du genre humain. Dieu était devenu visible, et les factieux qui bouleversaient les peuples le lui montraient dans sa justice, comme les ouvrages de la nature le lui avaient montré dans ses bienfaits.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour Bernardin un jour heureux que celui où il apprit enfin qu'il était libre de se retirer du monde! Qui peindra son ravissement en abordant cette île où il allait reprendre ses douces études? Après avoir éprouvé toutes les douleurs, échappé à tous les dangers, il s'écriait, comme les Dix-Mille à la vue de la mer éclairée des feux du

soleil couchant : « La patrie! la patrie! » car depuis le règne du crime, il n'avait plus d'autre patrie que la nature. On dit que Newton, retiré à la campagne dans le temps d'une peste qui désolait Londres, trouva les lois harmoniques des mondes en voyant tomber une pomme; ainsi Bernardin de Saint-Pierre, loin des tempêtes révolutionnaires, cherchait dans son cœur les harmonies qui devraient rapprocher les hommes. Il se reposait au sein de la nature, comme un fruit abattu par les vents se repose sur la terre qui l'a fait parvenir à maturité. Ce ne sont plus cependant ces douces émotions qu'il reproduisait dans ses *Études*; au contraire, il lui semblait toujours qu'un bruit sourd et lointain troublait sa retraite et ses méditations. Assis sous les peupliers de son île solitaire, il voudrait goûter le repos, jouir de la paix qui l'environne; mais encore tout ému de tant de malheurs, il croit reconnaître nos passions dans chaque objet qui le frappe. Les végétaux mêmes lui rappellent le monde qu'il vient de quitter. « Il contemple le sapin qui balance sa haute pyramide, le peuplier qui agite en murmurant son feuillage, et le bouleau qui laisse flotter le sien comme une longue chevelure. L'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tout sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre, comme dans le cœur des hommes; et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle.[1] »

Occupé de ses douces études, Bernardin de Saint-Pierre, écrit un Biographe, « traversa la révolution en conservant la pureté de son cœur, comme les poètes disent que la fontaine Aréthuse traverse la mer de Sicile sans contracter l'amertume

1. *Harmonies de la Nature*. 1.

de ses eaux. S'il échappa aux horreurs de la proscription, s'il échappa aux dangers plus grands des places dont il fut menacé plusieurs fois, c'est qu'il sut, pour ainsi dire, se faire oublier. Comme le paria de la *Chaumière*, il se comparait à l'oiseau-mouche qui, dans les jours d'orage, n'a besoin que d'une feuille pour se mettre à l'abri. On lui annonce que la forêt est inondée, que la tempête le menace : « Qu'importe? répond le petit oiseau; quelque grande que soit la pluie, je ne puis en recevoir qu'une goutte à la fois. »

Quand il s'échappait parfois de sa retraite, ce n'était plus pour retourner dans le monde, où l'on ne pouvait faire un pas en sûreté; c'était pour causer un moment avec des malheureux et les secourir dans leur infortune; c'était encore, comme autrefois, pour aller observer les merveilles que la nature offre de toutes parts à ses contemplateurs. Parfois, dans ces promenades, il était témoin de quelques petits faits qui l'attendrissaient ou le portaient à réfléchir.

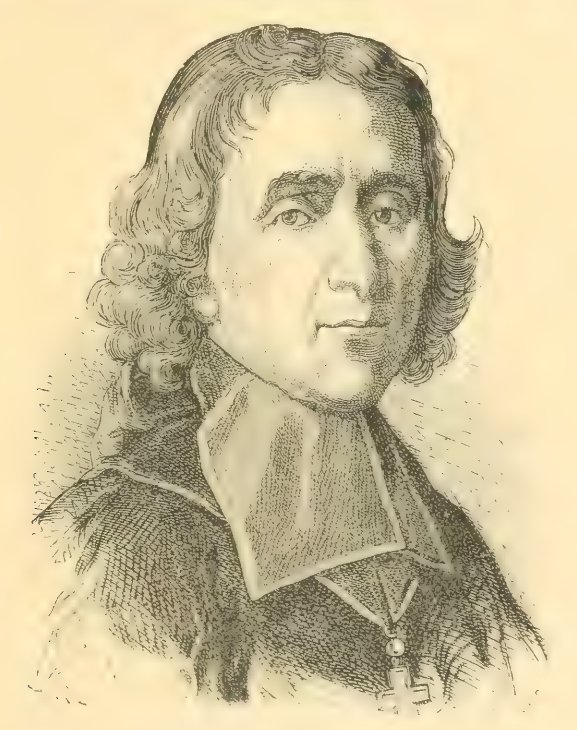
« Un jour d'été, dit-il, sur les deux heures après-midi, sur le point de traverser la forêt d'Ivry, je vis des bergers, avec leurs troupeaux, qui s'en tenaient à quelque distance, en se reposant à l'ombre de quelques arbres épars dans la campagne. Je leur demandai pourquoi ils n'entraient pas dans la forêt, eux et leurs troupeaux, pour se mettre à couvert de la chaleur; ils me répondirent qu'il y faisait trop chaud et qu'ils n'y menaient leurs moutons que le matin et le soir. Cependant, comme je désirais parcourir en plein jour ces bois où Henri IV avait chassé, et arriver de bonne heure à Anet pour y voir la maison de plaisance de Henri II, et le tombeau de Diane de Poitiers, j'engageai l'enfant d'un de ces bergers à me servir de guide, ce qui lui fut fort aisé, car le chemin qui mène à Anet traverse la forêt en ligne droite, et il est si peu fréquenté de ce côté-là que je le trouvai couvert en beaucoup d'endroits de gazons et de fraisiers. J'éprouvai pendant le temps que j'y marchai une chaleur étouffante, et beaucoup plus forte que celle qui régnait dans la campagne. Je ne commençai même

à respirer que quand j'en fus tout à fait sorti et que je fus éloigné des bords de la forêt de plus de trois portées de fusil. Au reste, ces bergers, cette solitude, ce silence des bois, me parurent plus augustes mêlés au souvenir de Henri IV, que les attributs de chasse en bronze et les chiffres de Henri II entrelacés avec les croissants de Diane qui surmontent de toutes parts les dômes du château d'Avet. Ce château royal, chargé de trophées antiques, me donna d'abord un sentiment profond de mélancolie.

Une autre fois, dit-il ailleurs, étant à Marly, je fus voir dans les bosquets de ce magnifique parc, ce charmant groupe d'enfants qui donnent à manger des pampres et des raisins à une chèvre qui semble se jouer avec eux. Près de là est un cabinet couvert où Louis XV, dans les beaux jours, allait quelquefois faire la collation. Comme c'était dans un temps de giboulées, j'y entrai un moment pour m'y mettre à l'abri. J'y trouvai trois enfants bien plus intéressants que des enfants de marbre; c'étaient deux petites filles qui s'occupaient avec beaucoup d'activité à ramasser autour du berceau des bûchettes de bois sec qu'elles arrangeaient dans une botte placée sur la table du roi, tandis qu'un petit garçon, mal vêtu et fort maigre, dévorait dans un coin un morceau de pain. Je demandai à la plus grande, qui avait huit à neuf ans, ce qu'elle prétendait faire de ce bois qu'elle ramassait avec tant d'empressement; elle me répondit : « Vous voyez bien, Monsieur, ce petit garçon-là; il est fort misérable; il a une belle-mère qui l'envoie tout le long du jour chercher du bois : quand il n'en apporte pas à la maison, sa belle-mère le bat; quand il en emporte, le suisse le lui ôte à l'entrée du parc. Il meurt de faim; nous lui avons donné notre déjeuner. » Après avoir dit ces mots, elle acheva avec sa compagne de remplir sa petite hotte, elles la chargèrent sur le dos de leur malheureux ami, et elles coururent devant lui, à la porte du parc, pour voir s'il pouvait y passer en secret. Je rentrai chez moi silencieux et pensif.

Tandis qu'il jouissait de cette paix et de cette sécurité

relatives, il apprit la création de l'Ecole normale. Lakanal, rapporteur de la commission, proposa à l'assemblée, dans la séance du 19 brumaire an III, de nommer professeurs de cette école Lagrange, Bonnet, Berthollet, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, Daubenton, Haüy, Volney, Sicard, Monge, Thouin et Hallé. L'Auteur des *Etudes* aurait voulu se soustraire à ce décret, mais des gendarmes lui apportèrent l'ordre d'obéir :



FÉNELON. (Page 245).

il fallut se résigner. Bernardin fut chargé du cours de morale. Il s'occupait depuis plusieurs années d'un ouvrage complémentaire des *Etudes*, les *Harmonies;* ce furent des fragments de ce livre qu'il lut dans sa chaire. On lui avait même imposé de tirer de cet ouvrage un cours de morale auquel il renonça bientôt après quelques essais infructueux. On a remarqué que, par cette sorte de besoin que les hommes éprouvent d'échapper à une triste réalité, les pièces les plus applaudies pendant la

période révolutionnaire, sont celles où il y avait le plus de sensiblerie et de naïvetés pastorales; les leçons de Bernardin de Saint-Pierre avec plus de force et de naturel éveillaient également des idées de vertu, de paix et de bonheur; il avait annoncé dans sa première leçon qu'il était père de famille et qu'il habitait la campagne; une jeunesse sympathique se pressait autour de sa chaire, prêtre, malgré le peu de charmes de son débit, et le désavantage qu'il y a à lire au lieu d'improviser, à recueillir avidement ses paroles; il recevait une foule de lettres anonymes contenant des félicitations sur la tendance de son cours : l'un voulait lui donner son fils pour secrétaire; la plupart se proclamaient ses disciples : « Nous étions *cannibalisés*, lui disait-on, vous nous avez humanisés, etc. » Un jour surtout il obtint un triomphe bien flatteur, ce fut celui où dans une phrase très simple, il prononça le nom de Dieu. Lui qui avait dit au ministre : « Je dirai la vérité et l'on ne voudra pas l'entendre, » fut tout étonné de voir le succès de sa hardiesse. Ce mot qu'on n'entendait plus dans aucune assemblée publique, ce nom qui avait été implicitement proscrit, excita un enthousiasme que le professeur n'avait pas prévu, et qui lui arracha à lui-même des larmes d'attendrissement et de bonheur. Il devait expier bientôt cette joie si innocente en assistant à une manifestation toute contraire dans une réunion de l'Institut.

La préparation de ses leçons lui demandait beaucoup de temps, et il se fût trouvé fort embarrassé, il l'avoue dans sa correspondance, s'il lui eût fallu poursuivre son cours, mais l'Ecole fut supprimée après sa quatrième ou cinquième leçon.

Bernardin profita de cette clôture pour continuer son travail plus à l'aise; deux ans après il était fort avancé, et l'on trouve dans le *Moniteur* du 4 vendémiaire an V (25 septembre 1796), un extrait de prospectus annonçant la prochaine publication des *Harmonies de la nature*. L'ouvrage devait avoir trois volumes, dont les deux premiers entièrement terminés. A en juger par le plan, ce livre devait être beaucoup plus logique que les *Etudes*, et il y aurait à regretter que dans ses dernières

années, l'auteur y ait ajouté une suite de morceaux qui, en détruisant l'ensemble, l'ont forcé de laisser son travail incomplet.

Les deux premiers volumes devaient être consacrés aux harmonies du monde physique. Le système de la création apparaissait dans cet ouvrage comme composé de douze harmonies terrestres, six harmonies physiques, dont trois élémentaires et trois organisées, et six harmonies morales, divisées également en harmonies élémentaires et harmonies organisées. Ces dernières devaient comprendre les lois de la politique.

C'était toujours, comme on le voit, la donnée fondamentale des *Etudes*, mais plus précise et débarrassée de ses formes polémiques. La partie morale de l'ouvrage que Bernardin de Saint-Pierre annonçait, n'a jamais été écrite par lui; c'était en effet la plus difficile; il ne suffisait plus ici d'être poète il fallait être législateur, et sa nature s'y refusait. Les *Harmonies*, dans l'état où elles sont, à part quelques conjectures sur la destination des planètes, et des études ravissantes d'un père sur ses enfants, ne sont que la reproduction des *Études*; c'est une série analogue de tableaux, et comme il y a moins d'idées, il en résulte une certaine monotonie à laquelle contribuent d'ailleurs d'assez nombreuses répétitions, et des invocations très poétiques, mais déplacées, qu'on sent trop avoir été faites à froid. C'est donc plutôt un recueil de fragments, qu'un ouvrage qui doive être lu de suite. Au reste, les *Études* ont le même défaut, mais elles se distinguent par plus de force, de fraîcheur et d'inspiration.

Des chagrins divers et des tracasseries de famille interrompirent Bernardin dans la composition des *Harmonies*, et c'est à ces chagrins qu'il faut s'en prendre, s'il ne fut pas donné suite à la publication qu'il avait annoncée.

Ce n'était pas sans plaisir, avons-nous dit, que Saint-Pierre avait vu la suppression de sa place à l'Ecole normale. Il n'aspirait qu'à aller aux champs s'occuper de ce qu'il y avait de plus doux dans la nature, au sein de sa famille. La verdure de la prairie, la gaîté des oiseaux, les moutons qui paissent l'herbe nouvelle au haut de la colline, les doux contours de la vallée

de l'Essonne, dont les saules fleurissent, la présence de sa femme et de ses enfants, voilà ce qu'il lui fallait pour vivre heureux, mais il ne put l'obtenir. Il n'y a que deux sentiments qui puissent rendre agréable en tout temps le séjour de la campagne : l'amour de la nature ou les goûts des travaux de la ferme. Mme de Saint-Pierre n'éprouvait ni l'un ni l'autre de ces sentiments. Vainement Bernardin l'entoura de tout ce qu'il crut pouvoir lui plaire, vainement essaya-t-il par des descriptions ravissantes de lui donner le goût de la nature, vainement chercha-t-il à lui faire admirer les poètes qui ont chanté la vie champêtre, Thompson, Virgile; vainement essaya-t-il de lui enseigner la botanique; le séjour de cette île où il eût été, lui, si heureux, s'il avait pu y vivre toujours, les occupations qu'il traçait pour elle et pour lui, cette distribution du temps de tous deux entre la promenade et l'étude la fatiguèrent bientôt; son état maladif augmenta l'ennui qu'elle éprouvait. La famille Didot était d'ailleurs agitée par des querelles intestines, la mort du père de Mme de Saint-Pierre donna lieu à une foule de créanciers d'apparaître, et ajouta encore à la douleur de Bernardin.

Vers cette époque eut lieu la création de l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre fut appelé à la classe de morale, avec des hommes dont la plupart professaient des opinions qu'il n'avait cessé de combattre. Devait-il accepter? le pouvait-il sans manquer à ses principes? En entrant dans une académie, allait-il en adopter les passions, les systèmes et les injustices? Partagerait-il cet esprit de corps, cette intolérance fanatique qu'il avait signalée dans tous ses ouvrages? Faible une fois, ne devait-il pas craindre de l'être toujours, et de se voir arracher des concessions qui détruiraient le repos de sa conscience? Telle était alors la situation de M. de Saint-Pierre, telles devaient être ses réflexions; mais soit qu'il ne pût apprécier la grandeur du péril, soit qu'il se berçât de l'espérance de mêler un peu de bien à tant de mal, son consentement fut accordé. Faute heureuse, qui le jeta au milieu des méchants et servit à donner plus d'éclat à sa vertu!

Dès sa première apparition à l'Institut, une partie de ses collègues se liguèrent contre lui : ses principes semblaient peser sur leur conscience, et ils commencèrent l'attaque en lui reprochant de croire en Dieu. Encore s'ils eussent été convaincus de leurs sophismes, ils eussent joui du moins d'une horrible tranquillité! mais ceux qui avaient des crimes à se reprocher doutaient, malgré eux, de leur néant, et leur opposition était d'autant plus vive, qu'ils sentaient plus fortement le doute envahir leur esprit. Ils avaient fait une passion de l'athéisme pour se sauver du remords; et comme toutes les passions sont mêlées de craintes, elles croient se rassurer par l'exagération. M. de Saint-Pierre résista longtemps avec douceur, n'opposant que la constance à ses adversaires, sans les combattre, mais non sans les plaindre. « L'athéisme, disait-il, est la punition de l'athée; c'est le seul de tous les crimes qui nous ôte en même temps l'espérance et le repentir. » Dans les commencements, il croyait à leur bonne foi; mais bientôt il fallut perdre cette dernière illusion, et leur haine s'en accrut : les hommes pardonnent tout, excepté les vertus qu'ils n'ont pas, et le mépris qu'ils ont mérité. Bientôt les persécutions prirent un caractère de violence qui ne lui permit plus de se taire; il opposa la défense à l'attaque, la raison aux insultes; et cette honorable fermeté ne fit que rendre sa situation plus déplorable. Nous avons sous les yeux un fragment manuscrit dans lequel il exprimait sa douleur, et dont nous citerons un passage : « Que je me trouvai à plaindre! disait-il; mon sort était d'autant plus triste, que c'était des collègues dont je devais espérer le plus de support, que j'éprouvais le plus de traverses. Comme les plus accrédités d'entre eux n'avaient pas rougi de se déclarer publiquement athées, je me suis trouvé dans la nécessité de combattre leur système destructeur de toute morale et de toute société. De leur côté, ils ont toujours empêché qu'on n'insérât aucun de mes rapports dans les Mémoires de l'Institut. Le nom de Dieu, dans tout ouvrage qui concourait aux prix, était pour eux un signe de réprobation. Enfin l'athéisme, accroissant son

audace par ses succès, faisait des prosélytes jusque parmi les gens de bien effrayés de leur ruine future, et bannissait de toutes les grandes places de l'Etat ceux des académiciens qui osaient croire publiquement en Dieu. »

C'est alors que se produisit une des scènes les plus scandaleuses de la révolution. On était en 1798. Bernardin de Saint-Pierre avait été chargé par la classe de morale de faire un rapport sur les mémoires qui avaient concouru pour le prix. Il s'agissait de résoudre cette question : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Tous les concurrents l'avaient traitée dans l'esprit de leurs juges. Effrayé d'une perversité qu'il ne pouvait croire sincère, l'auteur des Etudes voulut ramener le siècle à des idées plus justes et plus consolantes, et il termina son rapport par un de ces morceaux d'inspiration où son âme répandait les douces lumières de l'Evangile. Au jour désigné, il se rend à l'Institut pour y faire approuver son travail. La plupart de ses collègues étaient assemblés autour d'un ministre qui avait à sa solde des écrivains mercenaires chargés de retrancher des poètes latins tout ce qui concernait la Divinité, afin de les rendre classiques pour les écoles républicaines. C'est en présence de cet auditoire que Bernardin de Saint-Pierre commença la lecture de son rapport. L'analyse des mémoires fut écoutée assez tranquillement; mais, aux premières lignes de la déclaration solennelle de ses principes religieux, un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle. Les uns le sifflaient, en lui demandant où il avait vu Dieu, les autres s'indignaient de sa prétendue crédulité; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux insultes : on outrageait sa vieillesse; on le traitait d'homme faible et superstitieux; on menaçait de le chasser d'une assemblée dont il se rendait indigne, et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu! Vainement, au milieu du tumulte, il cherchait à placer un mot : on refusait de l'entendre, et l'idéologue Cabanis sous l'empire d'une colère satanique, osa

faire avec serment[1] une déclaration solennelle d'athéisme en demandant « que le nom de la Divinité ne fût jamais prononcé dans cette enceinte! » Bernardin de Saint-Pierre n'en veut pas entendre davantage; il cesse de défendre son rapport, et se tournant vers ce nouvel adversaire, il lui dit froidement : « Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous venez de proférer. » A ces mots il se retire sans attendre de réponse, et l'assemblée continue de délibérer, non s'il y a un Dieu, mais si elle permettra de prononcer son nom.

Cependant Bernardin de Saint-Pierre était entré dans la bibliothèque. Epouvanté d'une scène sans exemple dans l'histoire des sociétés humaines, il se persuade qu'il doit tenter un dernier effort, et se hâte d'écrire quelques pensées qui doivent porter la conviction dans l'âme de ses auditeurs. Cette espèce de mémoire fut fait d'inspiration; il n'y a que peu de mots d'effacés dans le brouillon, qui a passé sous nos yeux, et que l'auteur ne recopia jamais. C'est un mélange touchant de douceur et d'énergie, en même temps qu'un modèle de la plus haute éloquence. Il prie, il console, il cherche à ramener à lui; voilà toute sa réponse aux insultes dont on l'accable. Il ne veut pas se faire à lui-même l'injure de prouver un Dieu; il dédaigne d'en appeler au spectacle de la nature : ce spectacle ne serait pas aperçu de ses adversaires, flétris par l'aspect de la société; mais il espère les faire rougir de leur égarement, en les ramenant aux lois fugitives de cette époque. Il oppose à l'athéisme réfléchi de ses collègues, l'assentiment involontaire des *représentants du peuple*, de ces hommes couverts de crimes, qui n'osèrent pas nier le Dieu vengeur qui les attendait. Il pousse enfin ce terrible argument jusqu'à invoquer ce nom que nul être ne prononce sans effroi, Robespierre, au dessous duquel la classe de morale

(1) Se peut-il rien de plus absurde qu'un tel serment? S'il le faisait au nom de Dieu, c'était prendre Dieu à témoin que Dieu n'existait pas; s'il le faisait sur l'honneur et sur sa conscience, etc., c'était appuyer son monstrueux blasphème sur des mots vides de sens, car qu'est-ce que l'honneur et la conscience s'ils n'ont pour principe le sentiment de la Divinité?

aspirait à descendre. Ainsi parlait un homme de foi, et Dieu permit que ces lignes, inspirées par l'amour du genre humaine, fussent supérieures à tout ce que l'auteur de tant d'ouvrages éloquents avait écrit jusqu'alors, afin que, dans sa plus belle page, la postérité pût lire sa plus belle action.

Bernardin de Saint-Pierre rentre alors dans la salle des séances. Ses collègues, encore assis autour de la table verte, s'étonnent de le revoir; mais il reprend sa place malgré leurs clameurs, et demande à être entendu. Heureux d'obtenir un moment de silence, il rappelle tout son courage, et dit d'une voix ferme :

« Après avoir porté votre jugement sur les mémoires qui ont concouru pour le prix de morale, vous examinerez sans doute la fin de mon rapport, qui a excité de si étranges réclamations. On vous a proposé de ne jamais prononcer le nom de Dieu à l'Institut. Je ne vous rappellerai point ce qu'on vous a dit personnellement d'injurieux à cette occasion; je ne désire ici que de rapprocher tous les esprits de leur intérêt commun; mais, en qualité de rapporteur de votre commission, de membre de votre section de morale, et de citoyen, je suis obligé de vous dire que, dans un rapport public sur les institutions qui peuvent fonder la morale d'un peuple, il y va de votre devoir de manifester le principe d'où dérive toute morale privée ou publique. Je ne vous citerai point à ce sujet le consentement universel des nations, l'autorité des hommes de génie dans tous les temps, et notamment celle des législateurs. Je ne vous dirai point qu'il faut nécessairement une cause ordonnatrice et intelligente à tant de créatures organisées et intelligentes qui ne se sont rien donné. Si je voulais vous prouver l'existence de l'Auteur de la nature, je croirais manquer à vous et à moi-même; je me croirais aussi insensé que si je voulais vous démontrer en plein midi l'existence du soleil. Il s'agit seulement de décider si, pour quelques ménagements particuliers, vous rejetterez de mon rapport sur la morale, dans une séance publique, l'idée d'un Etre suprême rémunérateur et vengeur. Pour moi, je rou-

girais de voiler cette vérité, pour complaire à une faction qui flatte les puissants, en tâchant de leur persuader qu'ils n'ont point d'autres juges de leur conscience que les hommes, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de juges. Je n'ai point été coupable d'une si criminelle complaisance sous le régime même de la terreur. Robespierre, qui cherchait à couvrir le sang qu'il versait du manteau de la philosophie, sachant que je demandais à son comité la restitution d'une pension, mon unique revenu, me fit dire qu'il n'y avait point de fortune où je pusse prétendre, si je voulais représenter sa conduite comme le résultat d'une mesure philosophique. Je répondis à son agent, que j'avais étudié les lois de la nature, mais que j'ignorais celles de la politique. Mon refus d'écrire en sa faveur pouvait être suivi de ma mort; mais j'étais résolu de perdre la tête plutôt que ma conscience; et si le pouvoir et les bienfaits de ce despote, qui voyait à ses pieds la république consternée le combler d'adulations, et qui avait entre ses mains ma fortune et ma vie, n'ont pu me faire parler pour manquer à l'humanité, il n'est aucune puissance qui puisse me faire taire pour manquer à la Divinité, qui m'a donné le courage de ne pas fléchir le genou devant un tyran.

» Si je lis donc à la tribune de l'Institut mon rapport sur les mémoires du concours, j'y serai sans doute l'interprète de vos jugements; mais je ne changerai rien à sa péroraison. C'est ma profession de foi en morale, et ce doit être la vôtre. Elle est celle du genre humain; elle est celle des hommes que vous avez honorés par des fêtes publiques; de Jean-Jacques, qu'une faction vindicative a persécuté pendant sa vie, et poursuit encore aujourd'hui, après sa mort, jusque dans ses amis. Si vous redoutez son crédit, chargez quelque autre que moi de faire un discours qui lui convienne : je ne peux dissimuler sur si de grands intérêts. Ma morale est toute d'une pièce; je ne saurais ni contrefaire l'athée à l'Institut, ni le bigot dans un village. Rendez-moi à mes propres travaux, à ma solitude, à mon bonheur, à la nature; en rejetant le travail dont vous m'avez chargé, il y va non de mon honneur, mais du vôtre. Vous

devez être certains que si vous flattez cette secte insensée, elle vous subjuguera, elle vous ôtera jusqu'à la liberté de vos élections, de vos choix, de vos opinions, comme elle a déjà tenté de le faire. Elle forcera chacun de vous de professer l'erreur sur laquelle elle fonde son ambition. Mais pourquoi la craindriez-vous? la république vous donne à tous la liberté de parler : l'accorderait-elle aux uns pour nier publiquement la Divinité? et la refuserait-elle aux autres pour en faire l'aveu? Nos gouvernants ne propagent-ils pas eux-mêmes la théophilanthropie? La déclaration de l'existence d'un Etre suprême n'est-elle pas inscrite sur tous les anciens monuments religieux de la France? On vous a dit qu'elle était l'ouvrage du régime de Robespierre, et qu'elle avait été abrogée avec lui. Voyez comme l'esprit de parti aveugle les hommes, et leur fait méconnaître jusqu'aux faits qui sont sous leurs yeux : non seulement cet hommage rendu à la Divinité existe au frontispice des anciennes églises qui servent aujourd'hui à rassembler les citoyens; mais, il est à la tête même de notre constitution; il en est le début, le témoignage, la sanction sacrée, c'est sous ses auspices qu'elle est faite. « Le peuple français, y est-il dit, proclame *en présence de l'Etre suprême*, la déclaration des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen. » La classe des sciences morales et politiques rougirait-elle de terminer un rapport sur ces mêmes droits et ces mêmes devoirs, par un hommage dont l'assemblée nationale s'est honorée à la tête de la constitution?

» Mais j'ai honte moi-même de vous exciter à votre devoir, chers confrères, vous dont les lumières m'éclairent et dont les vertus m'animent : décidez-vous donc à l'exemple des représentants du peuple, vous qui êtes les représentants permanents des lois et des mœurs. Il y va de la vérité fondamentale de toute société humaine, du frein à imposer aux méchants qui se feraient une autorité de votre silence, et du repos des gens de bien qui en frémiraient. Vous rappellerez par vos aveux des frères égarés, mais estimables même dans leur misanthropie, au centre commun de toutes les lumières et de tous les sentiments.

C'est la méchanceté des hommes qui leur fait méconnaître une Providence dans la nature : ils sont comme les enfants qui repoussent leur mère parce qu'ils ont été blessés par leurs compagnons; mais ils ne se débattent qu'entre ses bras. Votre confiance ranimera leur confiance. Déclarez donc à l'Institut que vous regardez l'existence de Dieu comme la base de toute morale; si quelques intrigants en murmurent, le genre humain vous applaudira. »

Qui le croirait? une si éloquente protestation ne put triompher de l'endurcissement des cœurs : le nom de Dieu ne fut pas prononcé! Condamné au silence dans le sein de l'Institut, Bernardin de Saint-Pierre fit imprimer la fin de son rapport; elle fut distribuée à la porte de la salle des séances; mais l'auteur conservant sa modération habituelle, preuve certaine de sa force morale, ne voulut point faire connaître les motifs de sa publication. Il lui suffisait d'apprendre à sa patrie que ses opinions ne changeaient point avec les circonstances, et qu'il était resté immuable au milieu des bouleversements du siècle. Peu de temps après, la classe de morale fut supprimée, et l'Institut put aspirer à la gloire de redevenir le premier corps littéraire de l'Europe.

La Providence, qui venait de soumettre la foi de Bernardin de Saint-Pierre à de si tristes épreuves, allait bientôt le soumettre à d'autres douleurs. Sa femme, qui deux fois l'avait rendu père, fut atteinte d'une maladie de poitrine. Effrayé de l'état où il la voyait, Bernardin revint avec elle à Paris, pour consulter les médecins. Le mal était sans remède. Après quelques mois de souffrances, elle expira à la fleur de son âge, regrettant la vie, et ne pouvant se consoler de laisser celui dont elle avait voulu faire le bonheur, seul avec deux enfants, l'un âgé de quatre ans, et l'autre de huit mois.

Cependant la retraite d'Essonne, où il avait passé avec elle de si heureux jours, lui était devenue insupportable. Il s'était flatté, mais en vain, d'y trouver quelque soulagement à sa peine : ces vergers qu'il avait plantés, cette petite rivière qui les

environne de ses eaux limpides, ces îles latérales couvertes de grands saules et d'aunes touffus, la colline qui abrite au nord ce charmant séjour, et ce vallon paisible qui ouvre au loin les plus riantes perspectives, tout ce qu'il avait aimé autrefois, faisait alors couler ses larmes, en lui rappelant celle qu'il avait perdue. Il croyait la voir encore, assise à ses côtés, sa fille Virginie à ses pieds, son petit Paul entre les bras; mais le plus souvent il se la représentait sur son lit de douleur, se reprochant d'être la cause de toutes ses peines, et, dans sa longue agonie, se livrant à de cruelles inquiétudes sur le sort à venir de son mari et de ses enfants.

Il revint donc à Paris, où, depuis plusieurs années, il jouissait d'un logement au Louvre; et c'est là qu'il voulut commencer l'éducation de ses enfants. Mais il sentit bientôt les embarras de cette tâche : âgé de soixante-trois ans, il ne pouvait se livrer à ces soins minutieux qui sont réservés à la patience maternelle. A cette époque, il allait souvent chez madame la comtesse Le G***, femme distinguée, que les circonstances avaient placée à la tête d'un pensionnat de demoiselles. Environné de ces jeunes personnes, M. de Saint-Pierre se plaisait à leur dicter de petits sujets de composition, qu'il revoyait ensuite avec intérêt. Parmi ces compositions, il ne put s'empêcher de remarquer celles de Mlle de Pelleporc. Déjà charmé de son amabilité et de son esprit, il étudia ses goûts, et désira la donner pour mère à ses enfants. « J'ai trouvé, disait-il dans une de ses lettres, une jeune personne également propre à prendre soin du bas âge de mes enfants et des vieux jours de leur père, à supporter avec moi la bonne et la mauvaise fortune, à faire par son éducation et par ses grâces les honneurs d'un palais, et par ses sentiments et sa vertu le bonheur d'une cabane. »

Mlle de Pelleporc, pleine d'admiration pour l'auteur de *Paul et Virginie,* accepta volontiers d'unir ses destinées aux siennes et de devenir, comme il le disait, la mère de ses enfants. Ce sacrifice ne fut pas inspiré par l'enthousiasme, il fut le fruit

de la réflexion : en épousant un vieillard, elle savait tous les devoirs qu'elle allait s'imposer : mais elle mit son bonheur à les remplir, et ils eurent encore pour elle tous les charmes de la vertu.

Vers ce temps, M. de Saint-Pierre était parvenu à recueillir toutes ses économies, et pour les soustraire aux créanciers de son beau-père, dont les biens étaient grevés d'hypothèques, il les plaça secrètement chez un banquier, qui, trois mois après, fit banqueroute.

Cette perte dut lui être sensible : c'était sa fortune entière, et à son âge, l'avenir sans fortune ne présente qu'une bien triste perspective. Mais il s'était promis, en publiant ses *Etudes*, de n'avoir jamais recours qu'à la Providence; il fut fidèle à cet engagement, et la Providence ne l'abandonna pas. Sa jeune femme, dont il craignait le chagrin, lui donna l'exemple de la résignation, et il en fut si touché, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Je sentis, dit-il, que mes forces morales étaient doublées par les siennes, et que j'avais une véritable amie. Son extrême jeunesse m'avait empêché de lui révéler ce dépôt; mais résolu de le réclamer par la voie des tribunaux, je ne pouvais lui en dissimuler la perte. Elle ne fut sensible qu'au mystère que je lui en avais fait, et me dit avec une fermeté touchante : « Nous avons vécu sans cet argent, nous nous en passerons bien encore; quoi qu'il arrive, je me sens assez de courage pour te soutenir, toi, ma mère et mes enfants, du travail de mes mains. » Je rendis donc grâces au ciel de mon malheur; en perdant mon trésor, j'en découvrais un autre plus précieux que tous ceux que la fortune peut donner : quelles dignités, quels honneurs égaleront jamais pour un père de famille les vertus d'une épouse! » Et ainsi, la perte de sa fortune, qui lui avait d'abord paru si pénible, fut l'origine de la plus grande joie qu'ait goûtée sa vieillesse.

Cependant comme il avait refusé de signer les conditions faites aux autres créanciers, son débiteur lui fit offrir une

maison de campagne située sur les bords de l'Oise, dans le petit village d'Eragny. Cette offre le remplit de joie; il se hâta de l'accepter, et c'est dans cet asile qu'il passa les dernières années de sa vie.

Dès les premiers temps de son second mariage, il sentit qu'il allait être heureux. Le cœur plein des plus tendres sentiments, riche d'ordre et de modération, sa vie s'écoulait dans un agréable repos. Que de fois, en voyant son petit Paul endormi dans les bras de sa nouvelle mère, Virginie assise devant elle et lisant sa leçon dans un volume de *Télémaque*, il quittait sa plume, enlaçait sa jeune famille dans ses bras paternels, et bénissait la Providence de se voir revivre dans ses enfants! puis il leur donnait un baiser, et plein d'émotion, retournait à son travail. Ses soixante-sept ans avaient rendu déjà son aspect vénérable, mais son âme n'éprouvait point les atteintes de l'âge. A voir comme il aimait sa femme, ses enfants, on eût dit qu'il restait toujours jeune.

Le poète Ducis était alors un de ses plus intimes amis. Une amitié formée si tard entre deux hommes ordinaires n'aurait présenté que le triste spectacle de deux victimes déjà assises sur le bord de la tombe; mais il y avait dans ces deux illustres vieillards un sentiment profond de foi religieuse, qui écartait toute idée d'une vie passagère, pour ne laisser penser qu'à leur immortalité. Leurs demeures, situées vis-à-vis l'une de l'autre, n'étaient séparées que par la cour du Louvre. Chaque matin, en s'éveillant, Bernardin de Saint-Pierre courait à sa fenêtre, et il était presque sûr de voir Ducis accourir à la sienne. Des signes d'affection les rassuraient d'abord sur leur santé, et un moment après ils étaient réunis. Ces deux amis se prêtaient un charme mutuel par l'opposition même de leur caractère et les pacifiques discussions qui survenaient entre eux ne purent jamais altérer leur amitié.[1]

(1) Le poète Ducis était un chrétien convaincu, un homme de principes que rien n'aurait pu faire dévier de la ligne du devoir. Un des principaux ornements de sa chambre était le crucifix. Il avait beaucoup à souffrir de sa femme, dont les idées

Bernardin de Saint-Pierre eut bientôt aussi l'occasion de faire connaissance avec les membres de la famille Bonaparte. Un jour il vit entrer dans son cabinet un jeune officier dont la physionomie le frappa. Il croyait se rappeler ses traits, mais d'une manière confuse. Le jeune homme se hâta de lui dire qu'à peine adolescent, il avait osé lui écrire à l'occasion de *Paul et Virginie;* puis il ajouta : « Je viens réclamer aujourd'hui l'amitié que vous me promîtes alors dans une réponse que je conserve précieusement. » M. de Saint-Pierre le pria de s'asseoir, et lui demanda son nom. « Je m'appelle Louis, reprit l'officier; je suis le frère et l'aide de camp du général Bonaparte. Nous arrivons d'Italie, et je viens remercier l'auteur des *Études* des heureux moments que je dois à la lecture de son livre : nous le lisions souvent; il reposait sous le chevet du général en chef comme Homère sous celui d'Alexandre. » Cette comparaison flatteuse fit sourire Saint-Pierre; mais comme si elle n'eût réveillé que son admiration pour Homère, il répondit : « Homère est, à mon gré, le plus grand peintre de l'homme et de la nature. — Oui, et je n'ai point oublié le passage des *Études* où vous faites son éloge; car vous aussi, vous êtes un grand peintre de la nature! — J'ai tracé, reprit doucement Bernardin de Saint-Pierre, quelques faibles aperçus des plans de la nature; mais parlons donc de vos campagnes d'Italie. — La guerre est un sujet bien triste pour un ami des hommes, dit le jeune officier. — J'y prends part comme Français, reprit M. de Saint-Pierre; d'ailleurs, j'ai habité les camps et vu la mort de près sur les champs de bataille. Il est vrai que depuis ce temps, j'ai beaucoup philosophé; mais, comme dit Montaigne, philosopher, c'est encore apprendre à mourir. »

A la suite de ces préliminaires, la conversation s'engagea d'une manière plus vive; après quoi, Louis Bonaparte, avec une brusque effusion de cœur, demanda à M. de Saint-Pierre la

vulgaires et l'avidité le tourmentaient. La Providence ménagea à son fidèle serviteur de rudes épreuves qu'il supporta avec un courage admirable.

permission de le revoir; permission dont il profita dès le lendemain. Dès lors ses visites se succédèrent sans interruption. Souvent ils allaient ensemble aux Tuileries. Là, dans une allée solitaire, ils aimaient à s'entretenir de leurs peines. M. de Saint-Pierre, au déclin de la vie, était visité par de rudes épreuves; Louis Bonaparte, à la fleur de l'âge, malade, fatigué de la guerre, dégoûté du monde, se plaignait avec amertume des exigences de son frère, de la rudesse du service et de l'aridité des mathématiques. Bernardin écouta doucement ses plaintes, et lui conseilla de mêler à de si pénibles travaux l'étude de la philosophie.

Quelque temps après, il reçut une visite de Joseph, l'aîné des Bonaparte.

Napoléon vint à son tour; ce n'était pas la première avance que le guerrier faisait au philosophe. Dans le cours des campagnes d'Italie, il lui avait écrit une lettre très élogieuse. « Votre plume est un pinceau, lui disait-il, tout ce que vous peignez, on le voit; vos ouvrages nous charment et nous consolent; vous serez à Paris un des hommes que je verrai le plus souvent et avec le plus de plaisir. » Cette prévenance d'un illustre guerrier, l'éclat de ses victoires, l'amitié de Louis, la visite de Joseph, tout avait favorablement disposé Bernardin de Saint-Pierre, et cependant Bonaparte fut frappé de la tristesse et peut-être de la froideur de son accueil; c'est qu'à cette époque, ses revers de fortune l'avaient mis dans le plus désolant état : toutes ses ressources se trouvaient épuisées, les huissiers assiégeaient sa porte, et depuis dix-huit mois, il n'était payé ni de sa gratification d'homme de lettres, ni de son traitement de l'Institut. Bonaparte venait d'être élu par la classe des sciences : il parla beaucoup de ses projets de travail et de retraite; il dit qu'il voulait acheter une petite maison de campagne aux environs de Paris, et qu'il ne viendrait à la ville que pour assister aux séances de l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre applaudit naïvement à ce projet qui lui sembla tout naturel; l'idée lui vint même de proposer sa petite maison d'Essonne au vainqueur de

l'Italie, qui sourit d'un air un peu embarrassé et murmura tout bas quelques mots de train, d'équipages et de chasse. M. de Saint-Pierre comprit aussitôt que ce jeune homme aux cheveux plats, au teint jaune, au maintien sévère, était tout autre chose qu'un Cincinnatus, comme Ducis le lui avait dépeint dans une de ses conversations; dès lors, il fut en méfiance, car il se dit :



LOUIS XVI. (Page 272.)

« Cet homme est un ambitieux, il ne me flatte que pour s'emparer de ma volonté; » et cette réflexion le refroidit encore.

Cependant Bonaparte prolongea sa visite, et finit par inviter Bernardin de Saint-Pierre à dîner chez lui; mais comme celui-ci s'excusait sur la santé de sa femme : « C'est un dîner d'amis, reprit Bonaparte, nous aurons Ducis, Collin d'Harleville,

Lemercier, Arnauld, etc. » M. de Saint-Pierre persista dans son refus, et le général, donnant un autre tour à la conversation, parla du désordre des finances, du retard des paiements, lui demanda assez brusquement si ces retards le gênaient, après quoi il se leva et sortit.

Deux jours après, Bonaparte revint; il fut reçu par M[me] de Saint-Pierre qui se trouvait seule à la maison. « Voilà, dit-il, en posant un sac d'argent sur la cheminée, une petite somme que je viens de toucher pour vous à l'Institut; ayant obtenu l'ordonnance du ministre, j'ai voulu la faire exécuter moi-même; à l'avenir, nous n'éprouverons plus de retard! » Puis il ajouta en se retirant : « Il faut que M. de Saint-Pierre signe le registre à la première séance. »

Touché d'une démarche aussi bienveillante, M. de Saint-Pierre crut devoir saisir cette occasion d'offrir au général un exemplaire des *Études,* et dès le lendemain, il se présenta à son hôtel. Bonaparte demeurait alors rue de la Victoire; le concierge, en voyant passer M. de Saint-Pierre avec un paquet de livres, lui dit qu'il était défendu de rien offrir au général, et pour ne lui laisser aucun doute à cet égard, il lui montra de magnifiques vases d'or et d'argent étalés dans sa loge : c'était un présent des fournisseurs de l'armée; le général n'avait pas même permis qu'on le déposât dans son antichambre. Cependant Bernardin de Saint-Pierre insista, et, tout en lui promettant le même sort qu'aux fournisseurs, on le laissa passer. La pièce qui précédait le cabinet du général était pleine d'étrangers de distinction, parmi lesquels se trouvait le corps diplomatique; M. de Saint-Pierre traversa la foule, dit son nom et fut introduit. Bonaparte reçut ses remerciements avec modestie, et son livre de la meilleure grâce du monde.

« Voyez, lui dit-il, en tirant de sa bibliothèque un exemplaire tout usé du même ouvrage, comme votre présent vient à propos; vraiment ce jour est heureux pour moi! » Il prononça ces mots de l'air le plus aimable, en étalant sur la table quelques médailles des campagnes d'Italie qui avaient été récemment

frappées; prenant ensuite une de ces médailles, il l'offrit à Bernardin de Saint-Pierre et le pria de la conserver comme un souvenir de sa première visite. De Saint-Pierre voulait se retirer; Bonaparte le retint : « Mais, dit Bernardin, des étrangers attendront à votre porte. — Eh bien! ils attendront, dit Bonaparte d'un ton rude, c'est leur vie; » et avec un sourire méprisant : « Ce sont les agents de cette politique moderne qui ne sait que tromper, mentir, finasser sans jamais arriver au but. » Il parlait ainsi, et sa main dirigeait machinalement un petit canon sur une table.

« Général, dit Bernardin de Saint-Pierre en posant le doigt sur le canon, voici un joujou qui, entre les mains d'un héros, arrange plus d'affaires en un jour que tous les cabinets de l'Europe en dix ans. » Bonaparte leva un front pâle et soucieux, mais sa bouche était souriante et son regard pénétrant; il le fixa sur M de Saint-Pierre comme pour lire dans sa pensée, et se voyant observé, il détourna les yeux et son sourire s'évanouit...

Peu de temps après, Bernardin alla dîner chez Bonaparte qui avait renouvelé son invitation. Tout alors était modeste et sans faste chez celui qui devait bientôt subjuguer l'Europe et habiter le palais des rois de France. Sa table était frugale, mais une femme d'une grâce peu commune en faisait les honneurs; lui-même cherchait à plaire; il avait des éloges pour tous les talents. L'auteur d'*Agamemnon*, le père d'*Othello*, le peintre de *Marius*, les productions modestes de Collin d'Harleville, les inspirations touchantes de *Paul et Virginie* reçurent tour à tour les louanges les plus flatteuses. On parla ensuite des campagnes d'Italie; Bonaparte raconta ses journées les plus mémorables avec une énergique concision, mais froidement, comme s'il eût entretenu ses auditeurs des actions les plus communes : en prodiguant la louange, il y paraissait insensible; cependant quelques traits heureux épanouirent son visage.

On avait pris le café; Mme Bonaparte, s'approchant de son mari, lui frappa doucement sur l'épaule, et le pria de conduire ses convives dans le salon : « Messieurs, dit Bonaparte, je vous

prends à témoin, ma femme me bat. — Tout le monde sait, reprit vivement Collin d'Harleville, qu'elle seule a ce privilège. » Ce mot eut les honneurs de la soirée et fut fort applaudi. Rentré dans le salon, Bonaparte resta debout; la conversation continua sur les campagnes d'Italie, on se pressait autour de lui, et il s'abandonna à toute sa verve.

A quelque temps de là, un grand personnage vint proposer à Bernardin de Saint-Pierre d'écrire les campagnes d'Italie. L'auteur des *Études* répondit, comme il l'avait fait dans une autre occasion, qu'il avait étudié les lois de la nature, mais qu'il ignorait celles de la politique et de la guerre.

Ducis et Bernardin de Saint-Pierre restèrent assez intimement unis. Souvent, après les séances de l'Institut, les deux amis dînaient en famille. Ducis récitait ses vers, qui faisaient le charme de ces petites fêtes; il aimait aussi à entendre répéter à Virginie et à Paul les fables de La Fontaine, et parmi ces fables, celle des *deux Pigeons* ou celle de *Philomèle et Progné*. Pleins de ravissement, les deux vieillards interrompaient à chaque vers ces aimables enfants, Ducis, par des cris d'admiration, Bernardin de Saint-Pierre par des remarques pleines de goût et de finesse. Tout ce qu'avait senti La Fontaine, il le sentait; l'âme de ce poète lui était familière, il y lisait en lisant ses fables, et jamais peintre plus naïf n'eut un plus naïf commentateur. Quelquefois aussi il prenait Virgile, et à la manière dont il en analysait certains passages, on croyait ne les avoir point encore entendus, tant il excellait à en faire ressortir les pensées et surtout les sentiments !

Dans ces entretiens les heures s'écoulaient avec rapidité, et le bon Ducis, en se retirant, disait à son ami : « La fortune ne donne pas des moments comme ceux-ci. C'est nous, c'est nous, croyez-moi, qui sommes les riches du siècle ; » puis il ajoutait par réflexion : « Je sais bien que vous avez deux enfants et une jeune femme, et qu'il faut pourvoir et prévoir; mais il vous arrivera quelque chose d'heureux : la Providence se rend visible sur les berceaux. »

Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. Bernardin, provoqué sans doute par le mauvais état de ses affaires et le désir de laisser quelque fortune à ses enfants, eut la faiblesse de descendre au rôle de flatteur. Il prononça, en pleine Académie, un discours dans lequel il prodiguait à Napoléon les éloges les plus emphatiques, discours qu'on n'a pas reproduit dans ses Œuvres complètes. Dès lors, les faveurs et l'opulence lui furent assurées. Joseph Bonaparte fit offrir auprès de sa personne une place à l'auteur des *Études*, qui la refusa, il est vrai, mais qui reçut aussitôt le brevet d'une pension de six mille francs, avec une lettre pleine des plus touchants témoignages d'affection. Il reçut encore du chef du gouvernement une pension de deux mille francs et la Croix de la Légion d'honneur.

Jusqu'alors ses charges particulières l'avaient forcé de concentrer ses bienfaits autour de lui : il avait ouvert sa maison à la mère de sa femme, Mme la marquise de Pelleporc, dont tous les biens avaient éte perdus pendant l'émigration ; il faisait une pension à Mme Didot, grand'mère de ses enfants ; et il pourvoyait aux besoins de sa sœur, qui ne mourut que trois ans avant lui. Mais dès qu'il se vit à son aise, il voulut, pour ainsi dire, que tout le monde eût part à son bonheur, et il semblait n'avoir que pour donner. Il était heureux, il faisait des heureux, et rien n'eût été plus doux que sa vie, s'il n'avait senti chaque jour diminuer ses forces. Déjà ses promenades devenaient plus rares, et il aurait pu dire comme le bon La Fontaine parvenu au même âge : « Je ne sors point si ce n'est pour aller un peu à l'académie, afin que cela m'amuse. » Dès lors ses pensées se dirigèrent vers la campagne, et il se retira avec sa famille dans sa petite maison d'Eragny, qu'il se plaisait à embellir du fruit de ses économies. Si l'agriculture charmait les heures de sa vieillesse, la littérature n'était pas oubliée. Suivant cette maxime d'Apelle : *nulla dies sine linea*, il se faisait une loi de ne pas laisser écouler un seul jour sans écrire quelques observations sur la nature, ne fût-ce qu'une simple ligne. Il en était résulté à la longue une multitude de brouillons, à peine lisibles, écrits

sur des chiffons de papier qu'il comparait à des feuilles bouleversées par le vent. Telles étaient ses occupations à la campagne. Si des affaires obligeaient sa femme à s'éloigner pour quelques jours, il prenait sur lui seul tous les soins du ménage; ses enfants travaillaient à ses côtés, et souvent il était témoin de petites scènes de famille qui remplissaient de joie son cœur paternel. Voici comment il faisait à sa femme le récit d'une de ces journées passées loin d'elle.

« Virginie et Paul sont entrés à neuf heures dans ma chambre; ils m'ont récité leur leçon, qu'ils n'ont pas mal dite. Virginie a servi le déjeuner, et en sortant de table j'ai vu avec surprise Paul sauter au cou de sa sœur, et tous deux s'embrasser avec tendresse, bras dessus, bras dessous, s'appelant mon cher petit frère, ma bonne petite sœur; ils m'ont dit que tu leur avais bien recommandé de s'aimer, et qu'ils n'auraient plus de querelles à l'avenir. J'ai été ému de ce mouvement d'amitié produit dans l'intention de te plaire. Ils m'ont demandé des plumes, et ils sont occupés à présent à écrire. J'ai recommandé à ma fille de se ressouvenir que, pendant ton absence, elle représentait la mère de famille; qu'elle en devait servir surtout à son frère, et en avoir la douceur, la bonté et la dignité, dont tu es un si parfait modèle. Vraiment elle cherche à t'imiter, » etc.

Cependant la santé de Bernardin de Saint-Pierre s'affaiblissait chaque jour, et bientôt il sentit l'impossibilité de continuer lui-même l'éducation de ses enfants. C'est alors qu'on lui accorda une place à Écouen pour sa fille, et que les portes d'un lycée s'ouvrirent pour son fils. Il accepta la première de ces faveurs, et il sollicita l'autre, voulant autant qu'il était en lui rendre égal le sort de ses enfants. Mais il ne céda à la nécessité de cette séparation qu'avec une extrême répugnance, et ce fut un des plus grands chagrins de sa vieillesse; car il se voyait obligé de livrer lui-même ses enfants aux influences de cette éducation publique contre laquelle il n'avait pas cessé de s'élever dans tous ses ouvrages.

Demeuré seul avec sa femme, il consacrait chaque jour une

heure ou deux à rédiger l'*Amazone,* ou à mettre en ordre sa *Théorie de l'univers.*

Ses goûts ne varièrent jamais : à soixante-dix-sept ans comme à dix la présence du soleil le ravissait. Une belle soirée, un clair de lune, l'aspect des eaux et des bois, étaient ses plus doux spectacles. Jusqu'au déclin de ses jours les beautés naturelles le trouvèrent sensible; elles touchaient, elles saisissaient son âme, et c'était par elles surtout qu'il aimait à se rappeler les époques de sa vie et les pays qu'il avait parcourus.

Les livres qu'il aimait le mieux, et les passages qui dans ces livres le touchaient le plus, étaient ceux où il découvrait des aperçus nouveaux des harmonies de la nature. Homère, Racine, Virgile et La Fontaine étaient ses poètes; Plutarque était son philosophe, l'Evangile son livre de morale.

Il préférait la campagne à la ville, une maison retirée à une maison située au village, et dans cette maison une chambre éloignée du bruit. Sous ses fenêtres croissaient des arbres étrangers, dont il mariait les ombrages avec les arbres de nos climats. On y voyait le vernis du Japon environné des pampres de la vigne, et le pommier de Normandie tout couvert des grandes fleurs rouges du bignonia. Donner une plante nouvelle à la patrie lui paraissait un titre de gloire autant qu'une bonne action.

Après les temps heureux de sa première enfance, dont il n'avait rien oublié, les jours les plus agréables de sa vie furent ceux qui s'écoulèrent depuis son second mariage, auprès de son épouse et de ses enfants. Il connut, avant de mourir, ce doux repos qu'il avait tant désiré, il le trouva au sein de la famille.

En songeant aux désirs ambitieux de sa jeunesse, il aimait à répéter cette pensée des Sages de l'Inde : « L'homme a toujours soif; mais soit que nous soyons sur les bords d'une fontaine, ou sur les bords du Gange, nous ne pouvons emporter qu'un vase de leur eau. »

Il ne dissimulait pas le sentiment que lui inspiraient ses ennemis : « Il m'a toujours fallu du courage, disait-il, pour par-

donner une injure. J'ai beau faire, la cicatrice reste, à moins que je n'aie trouvé l'occasion de rendre le bien pour le mal, car un obligé m'est aussi sacré qu'un bienfaiteur. »

Il disait encore : « Je me communique à tout le monde et je ne me livre à personne. » Aussi son cabinet était-il ouvert à chacun, mais sa maison ne l'était qu'à ses amis.

On a trouvé dans ses papiers plusieurs lettres adressées à de grands personnages ; elles prouvent son embarras et sa stérilité lorsque son cœur n'avait rien à dire. De simples billets sont refaits jusqu'à dix fois sur la même page sans que l'auteur ait réussi à exprimer sa pensée. A ce sujet, on peut dire de Bernardin de Saint-Pierre ce que Montaigne disait de lui-même : « A bienvenuer,[1] à remercier, à saluer, à présenter mon service, je ne connais personne si sottement stérile de langage que moi... je n'en crois pas tant, et me déplais d'en dire guère outre ce que j'en crois. » Mais lorsqu'il écrivait à ses amis, lorsqu'il pouvait montrer toute son âme, il redevenait un écrivain pur, facile et harmonieux.

On lui demandait comment il pouvait passer sa vie à la campagne, loin de la société, et presque sans livres. « Je ne saurais vous répondre, dit-il, mais écoutez ce que dit le bon ermite saint Antoine à un philosophe qui lui faisait la même question : « Mon livre c'est le monde, ma contemplation celle de la nature ; j'y lis sans cesse la gloire de Dieu, et je n'en puis trouver la fin. »

Il disait de lui : « Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents ; si elle attire quelques regards de mes contemporains, si elle éclaire les infortunés, c'est que je l'ai allumée au pied de l'image sainte de la Providence. »

Un jeune homme qui se destinait aux lettres, se plaignait un jour d'être né sans fortune ; Bernardin de Saint-Pierre lui dit : « J'ai souvent adressé la même plainte au Ciel, et cependant le peu de gloire que j'ai recueillie, je la dois à l'adversité. Mais

(1) *Bienvenuer,* féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée.

si j'avais été véritablement sage, l'obscurité m'aurait donné l'indépendance et la liberté qu'elle ne refuse à personne. »

Il disait encore : « Le malheur inspire la confiance en Dieu, qui surpasse tous les biens. »

Ami des véritables savants, il ne pouvait souffrir ces hommes qui sont toujours prêts à adopter les erreurs de physique qui obscurcissent les vérités morales. A ce propos, il appliquait aux sciences ce mot de Philippe de Comines : « Les mauvais empirent de beaucoup savoir, et les bons en amendent. »

Vers les derniers temps de sa vieillesse, il disait de la mort « que toutes les terreurs qu'elle nous inspire viennent de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en parle toujours comme d'une chose étrangère, comme d'un malheur arrivé à autrui; on s'en étonne même, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse. »

Frappé successivement de plusieurs attaques d'apoplexie, il sentit dans les premiers jours de novembre de 1813 que sa fin approchait et se hâta de quitter Paris, où ses affaires l'avaient amené, pour jouir à la campagne des derniers beaux jours de l'automne. Quelques promenades dans la forêt de Saint-Germain et sur les bords de l'Oise furent ses derniers plaisirs. Calme et résigné, il comparait la vieillesse à un fruit mûr qui repose sur l'herbe, et qui renferme la semence qui doit le faire revivre. Cependant sa douce philosophie ne le rendait point insensible à l'idée de se séparer d'une femme qu'il aimait, et dont il disait avec attendrissement : « Je la vois sans cesse occupée à retenir mon âme prête à s'échapper. » Elle l'avait décidé à recevoir les conseils d'un de ses amis, le docteur Alibert; mais en les recevant, il lui disait : « Je sens que vos soins sont inutiles. »

La dernière fois qu'il se fit porter dans son jardin, il remarqua un rosier du Bengale tout chargé de fleurs, mais dont une partie des feuilles étaient jaunies par le vent. Il le regarda un instant, et le montrant à sa femme, il lui dit : « Demain les

feuilles jaunes n'y seront plus; » et comme il vit que ces paroles lui faisaient répandre un torrent de larmes, il ajouta doucement : « Pourquoi te livrer à d'inutiles regrets? ce qui t'aime en moi vivra toujours. Souviens-toi des diverses périodes de notre vie, et tu verras qu'il doit encore me revenir quelque chose. N'ai-je pas été petit enfant entre les bras de ma nourrice? N'ai-je pas ensuite balbutié des mots et répondu par mes caresses aux caresses de mes parents? Jeune, j'ai parcouru le globe avec des plans de république : j'étais alors plein d'ambition et malheureux. Ensuite ma raison s'est éclairée; je me suis approché de la nature et de Dieu, et voilà que mon âme est prête à retourner à lui. Tu le vois, la fin d'une période a toujours été le commencement d'une autre, comme la fin du jour est l'annonce d'une nouvelle aurore. Ainsi la mort est suivie d'une existence immortelle. Mais toi, chère amie, toi qui n'as pas été ici-bas la compagne de mes beaux jours, mais qui as supporté les infirmités de ma vieillesse, ne te laisse point abattre; ta tâche ne finit pas avec moi : je te confie en mourant mes ouvrages, et le sort de mes enfants. »

Ces paroles restèrent profondément gravées dans la mémoire de sa femme et de sa chère Virginie, sa fille. Combien de fois on les a vues fondre en larmes en les répétant, avec les circonstances les plus touchantes des derniers moments de cet excellent vieillard!

Quelques heures avant sa mort, en sortant d'une longue faiblesse, comme il les vit tout en pleurs autour de son lit, il leur tendit la main; sa voix n'était plus qu'un souffle; à peine il put leur dire : « Ce n'est qu'une séparation de quelques jours; ne me la rendez pas si douloureuse! Je sens que je quitte la terre et non la vie! » Et, comme s'il eût cédé à la force de ses convictions, il ajouta : « Que ferait une âme isolée, dans le ciel même? » Ces mots touchants furent presque les derniers qu'il prononça : peu d'heures après, il n'était plus!

Il mourut dans sa maison d'Éragny, entre les bras de sa femme et de sa fille, le 21 janvier 1814. La terre était couverte

de neige; un vent froid agitait quelques arbrisseaux placés sous sa fenêtre; tout était triste dans la nature. A midi, le soleil parut à travers les brouillards; un de ses rayons tomba sur le visage décoloré du mourant, qui prononça le nom de Dieu, et rendit le dernier soupir!

Bernardin est donc mort comme il avait vécu, en professant sa ferme croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme; mais les Biographes les mieux renseignés ne nous disent pas que le prêtre catholique soit venu le préparer au grand passage de ce monde à l'autre et qu'il ait reçu les sacrements de l'Eglise avant de mourir. Hélas! qu'est-ce que cette religion qui consiste purement à n'être pas irréligieux? « Je n'ai jamais compris, dit avec raison un écrivain contemporain, la sécurité de ceux qui ne se donnent d'autre appui qu'une bonne conduite humaine pour se présenter devant Dieu, comme si tous nos devoirs étaient renfermés dans le cercle étroit de ce monde. Etre bon père, bon fils, bon frère, bon citoyen ne suffit pas pour entrer au ciel. Dieu demande d'autres témoignages de notre fidélité que ces douces vertus du cœur à celui qu'il veut couronner d'une éternité de gloire. »



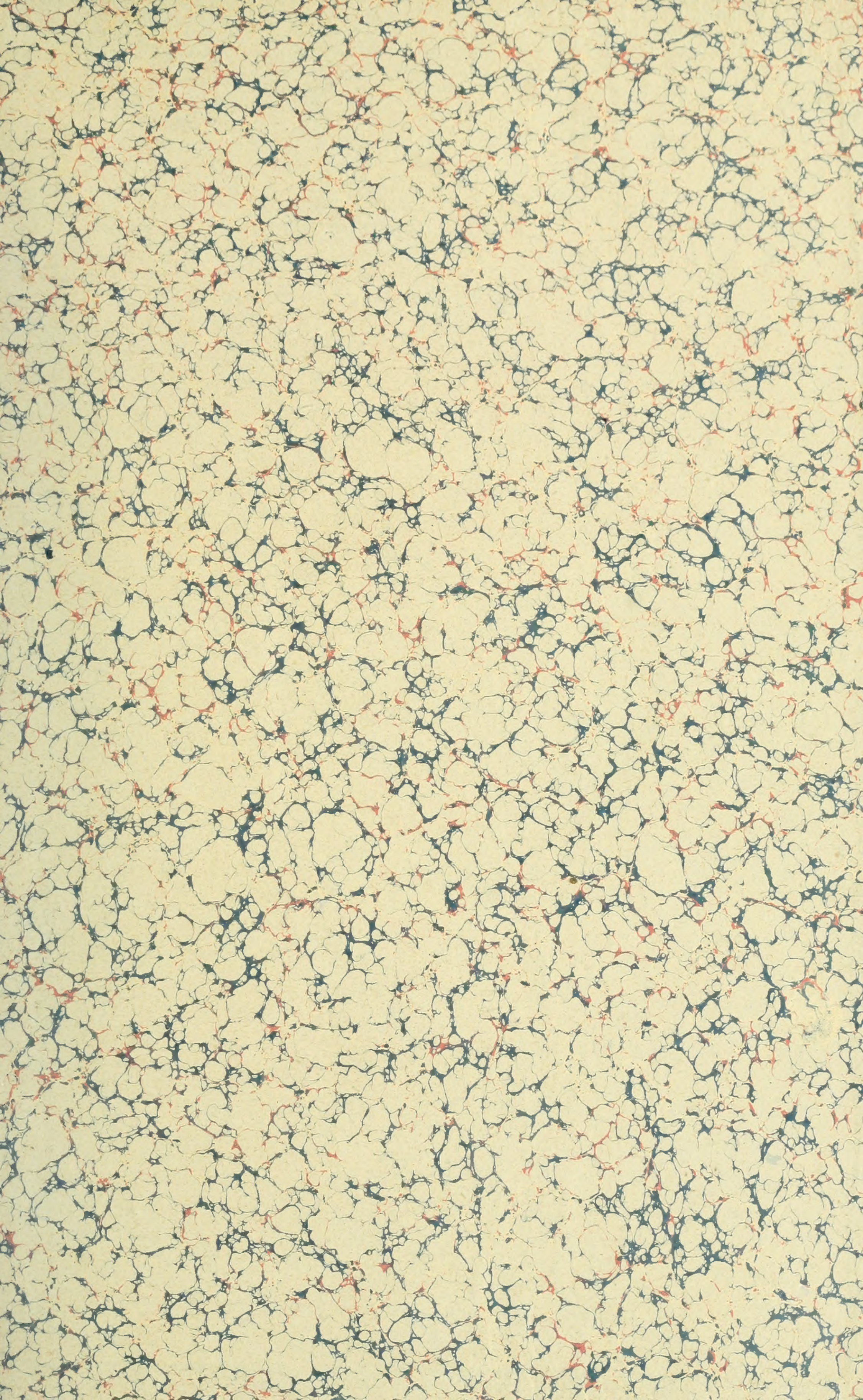


Table des Matières



Tournai, typ. Casterman. 873






PRŒMIUM